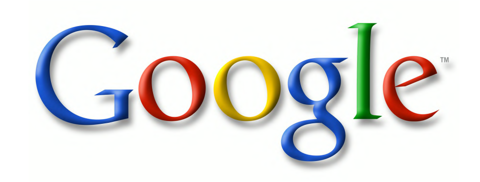
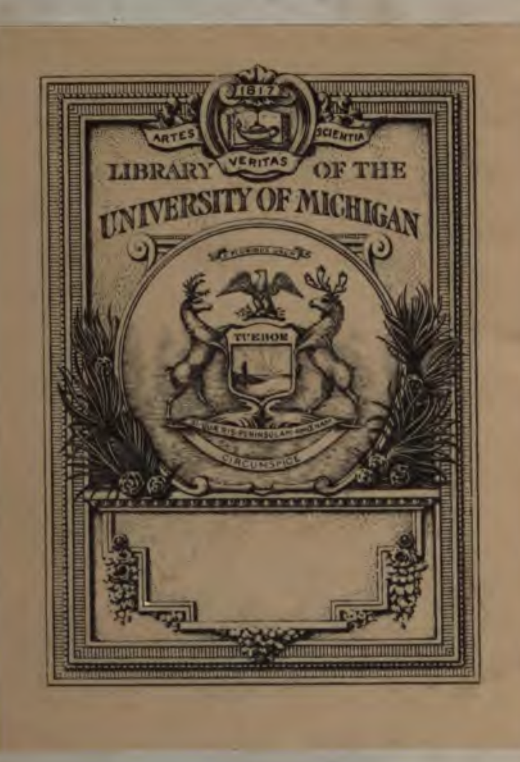



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


EX LIBRIS
RES SEVERA VERUM GAUDIUM
PAUL GAUDIN

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME V.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, nº 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; nº 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
RUE DU POT-DE-FER, N°. 14.
1810.

LE

JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE,

PAR CAMPISTRON,

Représentée, pour la première fois, le 13 décembre 1709.

PERSONNAGES.

Dorante.
Célie, son épouse.
Julie, sœur de Dorante.
Clitandre, cousin de Célie, et amant de Julie.
Éraste, ami de Dorante et de Clitandre.
Dubois, secrétaire de Dorante.
Justine, suivante de Célie.
Babet, suivante de Julie.
Champagne, valet de Clitandre.

La scène est à Paris, dans la maison de Dorante.

LE JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venue ? Approchez ; il est temps
Que vous preniez de moi des avis importants.

BABET.

Vraiment, c'est une grâce où je n'osois prétendre.

JUSTINE.

Fort bien ! Mais avant tout, commencez par m'apprendre
Votre âge et votre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet : j'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE

Ah ! quel âge charmant ! Quel pays est le vôtre ?

BABET.

Paris ; et vous et moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci,
De quel air on y vit, et quel homme est Dorante?

BABET.

Je sais qu'il a, du moins, vingt mille écus de rente;
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et, sur ce fondement,
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément,
Et que de ses pareils l'austère économie
Exerce incessamment toute sa prud'homie,
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au palais,
Qu'à ce triste devoir son âme est asservie,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toujours plein de loisir;
Méprisant ses égaux, et, depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les courtisans et les gens du bel air;
Imitant leur exemple, et les traitant de pair.
Il chasse, il court le cerf, est homme de campagne,
Aime le jeu, la table et le vin de Champagne;
Décide et parle haut parmi les beaux esprits,
Impose, plaît, commande aux belles de Paris;
D'habits tout galonnés remplit sa garde-robe,
Et n'a rien, en un mot, du métier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement?

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Célie, à qui je rends mes soins....

BABET.

Eh bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort. Mais elle ne hait pas
La louange et l'encens qu'on donne à ses appas;
Elle s'en applaudit dans le fond de son âme:
Elle a de la vertu; mais elle est belle et femme.
Elle aime à plaisanter, à sourire, en passant:
Elle a l'accueil flatteur, le coup-d'œil caressant;
Et croit, lorsque le cœur est, en effet, fidèle,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil!

JUSTINE.

Ah! que souvent Célie a confondu l'orgueil
De ces héros d'amour remplis de confiance!
J'en ai vu qui, flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée.... Et la sœur de Dorante,
Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractère?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur?
Qu'elle aime?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre...
Dame!

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie et lui s'aimoient depuis deux ans.

JUSTINE

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystère.

BABET.

Ne vous défendez pas, et soyez plus sincère.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi?
Dès ce jour, l'un et l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah! vous n'en êtes point à votre apprentissage.

BABET.

J'espère par vos soins d'en savoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en savez que trop! Mais croyez, néanmoins,
Que Clitandre, en effet, est digne de vos soins;
Qu'il est doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entends : éloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraste, son ami, qui suit toujours ses pas,
Mérite aussi qu'on l'aime et qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vus, ils vous plairont sans doute...
(Voyant que Babet paroît distraite.)
Mais voici le grand point. Vous rêvez?

BABET.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger;
Si de gré, si par force, il veut vous engager
A lui développer les secrets de madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme,
Gardez-vous bien surtout...

BABET, *l'interrompant*

Vaine précaution!
Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sait quel parti doit prendre une suivante,
Dont le premier devoir est d'être confidente?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur
Qu'une qui trahiroit madame pour monsieur.

JUSTINE.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile:
A vous voir, j'ai bien cru que vous étiez habile;
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point.
Vous répondez à tout et ne balancez point...
Mais il est tard; allez trouver votre maîtresse,
Et pour la bien coiffer redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

JUSTINE, *seule.*

Quelle rusée!... O siècle! ô temps! ô mœurs!
Tremblez, hommes, tremblez! j'approuve vos terreurs.
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toujours... Mais voici le valet de Clitandre.

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, JUSTINE.

CHAMPAGNE.

Bonjour, Justine.

JUSTINE.

Eh bien! Champagne, que dit-on?
Ton maître est-il content de notre invention?
En attend-il l'effet que j'ose me promettre?

CHAMPAGNE, *tenant une lettre à la main*

Je ne sais. Tu pourras l'apprendre par la lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE, *lui donnant la lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera temps.
A ne te point mentir, cet amour de mon maître,
Tous ses soins empressés...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste, en effet?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, et d'une ardeur fidèle.

CHAMPAGNE.

Eh! morbleu! s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci! Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son frère y consente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'aveu de Dorante?
Je la garantis fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cent mille francs?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme,
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur?

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du père.

CHAMPAGNE.

Ce père en sentiments ne se connoissoit guère,
S'il crut que, l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute, à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine?
Grâce au ciel, mes projets ont toujours réussi,
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;
J'ai le secours d'Éraste et celui de Célie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.

SCÈNE IV.

DUBOIS, JUSTINE, CHAMPAGNE.

DUBOIS, *dans la coulisse, à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

QUAND monsieur sera prêt, je vous avertirai.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, monsieur le secrétaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand, qu'on met au désespoir.
Il poursuit un arrêt, qu'il ne sauroit avoir.
J'ai honte, en vérité, de le voir tant remettre.

JUSTINE, *bas, à Champagne.*

Songe à l'entretenir : je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponse.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

À ce qu'il me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit.
Franc messager d'amour, tu prétends...

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satire;
Ils vantent leurs talents, au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi me fâcher?
Ma foi, monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Téméraire! oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un manœuvre à présent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

Notre patron, morbleu! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire :
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : « Si vous vouliez me croire,
« Que vous auriez, monsieur, et de bien et de gloire!
« Sans peine, sans travail, sans incommodité,
« Que vous seriez bientôt un juge redouté!
« Perdez votre air de cour, quittez ces cotteries,
« Où l'on ne pense rien que des badineries.
« Un air plus sérieux convient à votre état.
« La mine fait souvent le quart d'un magistrat.
« Réformez votre habit, rendez-le plus modeste;
« Soyez fier, grave, dur, et je réponds du reste.
« De la main du greffier je prendrai les procès;
« Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits;

« J'aurai le soin surtout de vous les bien écrire,
« Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
« Je ne vous trompe point. Regardez Ariston;
« On l'estime partout comme un autre Caton :
« La province le craint, la cour le considère;
« Cependant son mérite est dans son secrétaire. »

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi, vous êtes mal, et je plains votre sort.

DUBOIS.

Ah! si monsieur son père, hélas! vivoit encore,
Il l'accoutumeroit au travail, qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son âme une éternelle paix!

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais.
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable,
Je doute que le ciel en redonne un semblable.
Le palais retentit encor de ses exploits :
Il regagna le prix de sa charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas! si le bon-homme eût prévu ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage et de douleur...
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être
Où vous verrez son fils...

SCÈNE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE, *à Champagne, en lui donnant un billet.*

Adieu. Dis à ton maître
Qu'on n'a de tous ses vers vanté que le sonnet,
Et qu'on seroit ravi de savoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

JUSTINE, DUBOIS, *se tenant d'abord à quelque distance l'un de l'autre.*

DUBOIS.

Le détour mérite qu'on le loue:
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoue.
C'étoient donc là des vers? Vous moquez-vous de moi?
Il faut ou plus d'esprit ou plus de bonne foi.

JUSTINE, *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit secrétaire.

DUBOIS.

Que marmottez-vous là, la belle?

JUSTINE, *à part.*

Comment faire?
Secrétaire, greffier, procureur ni sergent
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier?

DUBOIS, *à part.*

Fidèle à sa maîtresse,
Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE, *à part.*

Que rumine-t-il là?

DUBOIS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets?
Que lui dire?

JUSTINE, *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS, *à part.*

Je sens je ne sais quoi qui m'étonne et m'arrête.

JUSTINE, *à part.*

Tout coup vaille! parlons; je ne puis reculer.

DUBOIS, *à part.*

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler.
(*Chacun d'eux s'avance de son côté, et ils se rencontrent nez à nez.*)

JUSTINE, *feignant d'être rêveuse.*

Ah! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez, en secret, puissamment agité.
De grâce, contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque réflexion
Sur le malheur du monde et sa confusion,
(Car vous devez savoir que j'excelle en morale)
« Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
« Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté
« Qu'on ne trouve partout que contrariété ?
« Pourquoi des gens sensés que le destin assemble
« Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble ?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

« Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit ;
« Tout le monde connoît ses talents, sa prudence :
« S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
« Rien ne troubleroit plus nos innocents plaisirs,
« Et l'on voudroit en vain contraindre nos désirs.
« Cependant, comme il est l'espion de Dorante,
« Que nous craignons ses yeux et sa langue piquante,
« Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
« Il empoisonne seul le bonheur de nos jours. »

DUBOIS.

Et moi, je me disois : « Se peut-il que Justine,
« Que l'on vante partout et que l'on croit si fine,
« Juge assez mal des gens pour ne pas présumer
« Qu'un homme tel que moi ne doit point l'alarmer ?

« Que mes soins, mes emplois, ma longue expérience
« M'ont acquis dans le monde assez de connoissance
« Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux
« Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux;
« Surtout lorsqu'il s'agit de la paix d'un ménage,
« Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage. »

JUSTINE.

« Il faut que je lui parle à ce monsieur Dubois,
« Et que je sache, au moins, s'il entend le françois,
« Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
« Qu'il meurt dans le loisir d'une charge stérile.
« L'emploi de secrétaire est mince chez monsieur;
« Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
« Je l'en revêtirai; j'en réponds sur mon âme :
« Il gagnera bien plus à l'être de madame. »

DUBOIS.

« C'en est trop, ai-je dit; changeons notre destin:
« Allons trouver Justine; expliquons-nous enfin.
« Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
« Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte;
« Que, pour en acquérir et pour la contenter,
« Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter;
« Qu'en me formant le ciel m'inspira cette envie,
« Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie. »

JUSTINE.

Ainsi, sans le savoir, nous nous entretenions?

DUBOIS.

Et voyez, cependant, comment nous raisonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste; et notre intelligence
Me donne désormais une entière espérance.

Parle; car entre nous il n'est plus de façons.
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme?
Car tu n'ignores rien des secrets de son âme.

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épanché;
Sur cet article seul il s'est encor caché:
Je ne sais rien.

JUSTINE.

Bon! bon!

DUBOIS.

Non, la peste me tue!
De quelques soins, pourtant, son âme est combattue;
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs.
Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes:
Je n'en saurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends;
Et, pour t'instruire à fond de ce que je prétends,
Il faut que, dès l'instant, sans aucun artifice,
De tout votre entretien ton rapport m'éclaircisse:
Que ce qu'il aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne saurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses; jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire;
Le reste me regarde... Adieu... Mais, à propos,
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cents pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que, sans trop me flatter, je puis compter sur toi?...
(Lui présentant sa main.)
Touche là : jure-moi que tu seras fidèle.

DUBOIS, *lui touchant la main.*

Oui, ma foi! Tu peux tout attendre de mon zèle.

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter!...
Toutefois, sans frayeur je ne puis te quitter,
Je crois voir sur ton front, quand je le considère,
D'un hardi scélérat le parfait caractère.
Doit-on croire aux serments d'un homme de palais?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses intérêts.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUBOIS, *seul.*

C'est assez, ce me semble, estimer mes paroles
Que d'en fixer le prix à quatre cents pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant!
On a fort peu de peine et beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse!
Je renonce au palais, qui m'occupoit sans cesse;
Je ne veux de mes jours voir greffe ni procès...
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès?
Le chagrin de monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être...

SCÈNE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE, *à part, et paroissant rêver profondément.*

Quel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS, *à part.*

Je l'entends... Qu'a-t-il dit?... Qu'il paroît agité!

DORANTE, *à part.*

Déplorable embarras! fatale extrémité!
Ciel! daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse...
(*Soupirant amèrement.*)
Hélas!

DUBOIS, *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace!
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux!...
Il ne voit rien; il croit être seul en ces lieux.
Mais...

DORANTE, *apercevant Dubois.*

Ah! c'est toi, Dubois?

DUBOIS.

Oui, monsieur, c'est moi-même,
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE, *à part.*

Dois-je lui confier le désordre où je suis?

DUBOIS.

Je n'ose pénetrer quel en est le mystère.

DORANTE, *à part.*

Oui, parlons; mon tourment se redouble à le taire.
Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts...
(*A Dubois.*)
Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous, monsieur, dissimuler encore?

DORANTE.

Non; et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon père fit long-temps l'épreuve de ta foi;
Et pour me consoler je ne sache que toi.

DUBOIS, *à part.*

Que diable est tout ceci?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur et m'accable sans cesse?

Rien de ce que j'aimois ne flatte mes désirs;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon âme.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis domter.
Je suis désespéré!

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah! plût au ciel! ma vie en seroit plus heureuse.
Mon cœur, pour mon malheur, s'en est laissé charmer,
Et je ne souffre, hélas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frénésie!

DUBOIS.

Vous, monsieur, vous, frappé de cette fantaisie,
Vous contre les jaloux déclaré hautement?

DORANTE.

Et c'est de-là que vient mon plus cruel tourment.
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale.
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs et leurs discours.

J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux temps les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, et traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes lois.
« Quel est l'homme, disois-je en faisant l'agréable,
« Qui garde pour sa femme un amour véritable?
« C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
« Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
« Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
« Que je voudrai de bien aux amants de ma femme!
« Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
« S'ils peuvent, loin de moi, l'amuser tout le jour! »

DUBOIS.

Eh! pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu! pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentiments, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage, j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin et l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence.
Malheureux! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accrue; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai [illegible]
Qu'aux mouvements jaloux [illegible]

J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux temps les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, et traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes lois.
« Quel est l'homme, disois-je en faisant l'agréable,
« Qui garde pour sa femme un amour véritable?
« C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
« Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
« Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
« Que je voudrai de bien aux amants de ma femme!
« Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
« S'ils peuvent, loin de moi, l'amuser tout le jour! »

DUBOIS.

Eh! pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu! pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentiments, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage, j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin et l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence.
Malheureux! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accrue; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvements jaloux qui déchirent mon âme.

De ce trouble secret je me suis alarmé,
Et j'ai douté long-temps que mon cœur fût charmé.
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis ; leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi ;
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi...
(A part.)
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
Souffre des étrangers au milieu d'un menage?
Sages Italiens, que vous avez raison!...
(A Dubois.)
Vingt fainéants sans cesse assiègent ma maison ;
Ils content devant moi des douceurs à Célie :
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie;
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grâce jamais ne se peut exprimer.
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin, tous, à l'envi, la trouvent adorable ;
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
Est toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai, c'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrète audace.
Ils viennent la chercher au sortir de son lit.
Chacun fait là briller ses soins et son esprit.
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que signes, que coups-d'œil et que minauderies.
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux temps les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, et traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes lois.
« Quel est l'homme, disois-je en faisant l'agréable,
« Qui garde pour sa femme un amour véritable?
« C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
« Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
« Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
« Que je voudrai de bien aux amants de ma femme!
« Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
« S'ils peuvent, loin de moi, l'amuser tout le jour! »

DUBOIS.

Eh! pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu! pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentiments, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage, j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin et l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence.
Malheureux! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accrue; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvements jaloux qui déchirent mon âme.

De ce trouble secret je me suis alarmé,
Et j'ai douté long-temps que mon cœur fût charmé.
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis; leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi;
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi...
(A part.)
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
Souffre des étrangers au milieu d'un menage?
Sages Italiens, que vous avez raison!...
(A Dubois.)
Vingt fainéants sans cesse assiègent ma maison;
Ils content devant moi des douceurs à Célie:
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie;
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grâce jamais ne se peut exprimer.
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin, tous, à l'envi, la trouvent adorable;
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
Est toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai, c'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrète audace.
Ils viennent la chercher au sortir de son lit.
Chacun fait là briller ses soins et son esprit.
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que signes, que coups-d'œil et que minauderies.
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant, il faut que je l'endure,
Et le public rira si ma bouche en murmure,
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfants de Paris me montreront au doigt;
Et, traité de bizarre et d'époux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux vaudeville...

(*A part.*)

Ah! François, qu'à bon droit les autres nations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et, blâmant votre esprit de mode et de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale!

DUBOIS.

Belle réflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout,
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manières d'Eraste.
Il cajole Célie, et le fait avec faste:
Il veut que je le voie: il paroît l'affecter.
Elle flatte ses vœux, loin de les rejeter.
Ils m'en ont convaincu... Dis-moi, que dois-je faire?
Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t-il me taire?
Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer mon extrême foiblesse;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin, si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle, au contraire,
Et que, comme un mari ne persuade guère,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrémité serai-je donc réduit?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flamme,
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme.

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal?
N'importe. Expliquez-vous, monsieur, avec Célie.
La vertu dans son âme est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre,
Et pour gagner sa cause il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui, je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui.
C'est cacher trop long-temps ma peine et mon ennui....
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette...
(À part.)
Donne à notre entretien la fin que je souhaite,
(À Dubois.)
O ciel!... J'entends du bruit... Je la vois; laisse-nous.
(Dubois sort.)

SCÈNE III.

CÉLIE, DORANTE.

DORANTE, *à part.*

Qui ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on, à la voir avec un air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant, Dieu le sait... Mais par où commencer?
Je tremble...

CÉLIE, *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE, *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme!...
(*A Célie.*)
Poursuivons toutefois.... Allons.... Bon jour, madame.

CÉLIE.

Bon jour, monsieur.

DORANTE, *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin...
(*A Célie.*)
Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin?

CÉLIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et, dans le même temps, je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir?

CÉLIE.

Non.

DORANTE.

Voudriez-vous souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir,
Que tous mes sentiments puissent ici paroître?

CÉLIE.

En pouvez-vous douter ? N'êtes-vous pas le maître ?

DORANTE.

Pendant notre entretien, souvenez-vous au moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins,
Que sans cesse pour vous je soupire et je brûle.

CÉLIE, *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule ?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui, jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme un si parfait amour.

CÉLIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon âme est engagée,
Plus elle est exposée à des troubles secrets.
Quelquefois l'on se livre à d'éternels regrets
Lorsqu'altérant la paix d'un heureux mariage,
(*À part.*)
On permet... Que je joue un triste personnage !

CÉLIE.

En vérité, monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point.
On se laisse, à la fin, séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi, lorsqu'une femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur :
Elle agit au-dehors avec tant de sagesse
Qu'elle n'y montre rien dont le public se blesse ;
Et toujours attentive à ces soins importants,
Brave la calomnie et les discours du temps.

CÉLIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire ?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre et m'inspire.
Vous êtes fort aimable, et je vois chaque jour
Mille gens empressés à vous faire la cour.
Ils ne vous quittent point; et leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie.
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous
Marquent...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CÉLIE, *riant.*

Vous n'avez pas de grâce à le paroître.

DORANTE, *au désespoir.*

Quoi! vous ne croyez pas....

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Non; cela ne peut être.

DORANTE.

Mais, je vous dis pourtant la pure vérité.

CÉLIE, *riant toujours.*

Vous avez trop de sens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.
Morbleu! c'en est assez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point sur un pareil sujet.

CÉLIE, *avec fierté et en colère.*

Ah! c'est donc tout de bon?... Cependant, qu'ai-je fait?
Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense?
Voyons.

DORANTE.

Ne sauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CÉLIE.

Mais encor, qu'est-ce donc qu'on peut me reprocher?

DORANTE.

Les assiduités d'Éraste, de Clitandre,
De Cléon.

CÉLIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le sang, dont le nœud l'un et l'autre nous lie,
Fait que, dès le berceau, nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot, leurs discours, leurs soins et leurs manières,
Depuis un certain temps, ne me conviennent guères.
Ils sont toujours céans, vont vous voir dans le lit.
Est-ce, entre nous, madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CÉLIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentiments vous disposiez mon cœur,
Quand, dans les premièrs jours de notre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage,

Et que, pour éviter leur vue et leurs discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours?...
« Madame, disiez-vous, vivez d'autre manière :
« Vous êtes trop farouche et trop particulière.
« Recevez autrement tous les gens que je voi,
« Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi.
« Rendez à mes amis ma maison agréable,
« Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable. »
En me parlant ainsi vous me les ameniez.
Jusqu'à mon cabinet vous les introduisiez.
« Messieurs, ajoutiez-vous, divertissez madame :
« Je sors; excusez-moi. Je vous laisse ma femme... »
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pu pour les bien recevoir;
Et, pour vous obéir, j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE, *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!
    (*A Célie.*)
Madame, j'avois tort, je le sais; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse?
Écartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CÉLIE.

Mariez votre sœur; c'en est un sûr moyen.
Clitandre l'aime : il a du mérite et du bien.
Pressez leur union. Bientôt cet hyménée
Dispersera les gens dont votre âme est gênée
Julie est riche et belle : ils veulent l'épouser.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer?
Et ne voyez-vous pas, par l'hymen de Julie,
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie?

Différons ce malheur, gagnons encor du temps.
Que je vous doive enfin le repos que j'attends.
Chassez ces étourdis qui...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi?

CÉLIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême?

DORANTE.

Moi! je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux?

CÉLIE.

Eh bien donc! j'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

CÉLIE.

Eh quoi! ne faut-il pas que je vous obéisse?

DORANTE.

Oui; mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit...
Rien ne vaut le plaisir que mon âme reçoit.

CÉLIE.

Non, non, ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

DORANTE.

Bon!

CÉLIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment?

CÉLIE.

Ils apprendront vos résolutions.
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule ?
C'est tout ce que je crains.

CÉLIE.

Comment faire autrement ?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter, enfin, sans me commettre.

CÉLIE.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient ?

CÉLIE.

Je ne veux point qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur.
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces messieurs, et j'en suis trop contente.
Leur entretien me plaît; je les ai bien reçus.
Je ne me saurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point ?

CÉLIE.

Non, je vous le proteste.

DORANTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Eh bien, monsieur ?

DORANTE.

Voyez.

CÉLIE.

Je vois, de reste.

Qu'est-ce ?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur.

bleu!

CÉLIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, monsieur?

z... Loin de me faire une pareille offense,

ıevriez-vous pas louer ma complaisance?

, malgré tout cela, je ferai mon devoir :

ptez que ces messieurs ne viendront plus me voir...

(Apercevant venir Éraste et Clitandre.)

voici.... Je leur vais expliquer ce mystère,

: dire que vous seul...

DORANTE, *l'interrompant.*

O ciel! qu'allez-vous faire?

ame, gardez-vous de leur parler de moi.

CÉLIE.

, ne m'arrêtez point; je le veux, je le doi.

DORANTE.

non ressentiment vous avez tout à craindre,

ous parlez.

CÉLIE, *le regardant avec tendresse.*

Eh bien! il faut donc me contraindre.

: vous plaire, monsieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE, *à part.*

raîtresse!

SCÈNE IV.

ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE, DORANTE, CÉLIE.

ÉRASTE, *à Dorante, en l'embrassant.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier, en vingt endroits,
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir véritable.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CÉLIE.

Vous nous flattez, messieurs?

CLITANDRE.

Non, madame.

ÉRASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foi!

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ÉRASTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Mon ami, tu sais vivre.
Dans le monde tu sais le parti qu'il faut suivre?...
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ÉRASTE, *à Dorante.*

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux.

Il ne sauroit souffrir qu'on regarde sa femme.
Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à l'âme.

JUSTINE.

Le fat!

ÉRASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait!

CÉLIE, *à Éraste, en regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore.

ÉRASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore....
(*A Dorante.*)
Je gage que Dorante est de mon sentiment....
(*Le tirant par le bras.*)
Parle. Ne doit-on pas le faire?

DORANTE, *avec embarras.*

Assurément....
(*A part.*)
Ciel!

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête!

DORANTE, *à part.*

J'enrage!

ÉRASTE, *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE, *à part.*

Je crève!

CÉLIE, *à Éraste, en riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE, *à part.*

La coquine ! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CÉLIE, *à Éraste.*

Mais, Éraste, un jaloux ne peut-il se guérir ?

ÉRASTE.

Oh ! non, la jalousie est un mal incurable,
Et, sans doute, de tous le plus insupportable !

JUSTINE.

Que vous le peignez bien !

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir....

(*À Éraste et à Clitandre.*)

Serviteur.

ÉRASTE

Quoi ! tu sors ?

DORANTE.

Non : je vais revenir.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE V.

CÉLIE, ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Célie.*

Où court-il ? .. Que penser de cette promptitude ?

CLITANDRE, *à Célie.*

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE, *à Célie.*

Madame, vous riez ?

CLITANDRE, *à Célie.*

De grâce ! expliquez-vous.

CÉLIE.

Enfin, nous le tenons.

ÉRASTE.

Comment ?

CÉLIE.

Il est jaloux.
Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices ;
Qu'Éraste, que Cléon m'aiment de bonne foi.
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son âme,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble....

JUSTINE, *l'interrompant.*

Eh bien ! madame,
Mes conseils sont-ils bons ? en doit-on faire cas ?

CÉLIE.

Assurément.

JUSTINE.

Allons, ne nous relâchons pas.
Travaillons ; redoublons la soupçonneuse crainte
Dont monsieur votre époux a déja l'âme atteinte.
Qu'Éraste, sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence ;
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux
Viennent chercher ici sa sœur, et non pas vous ;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
Et que, pour la chasser, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE, *à Célie.*

Oui, sans doute, nos soins auront un prompt effet!
Madame, que j'aurai de grâces à vous rendre!
Mon [illegible] est en vos mains, mon bonheur....

CÉLIE, *l'interrompant.*

Mais, Clitandre.
L'amitié, que le sang a formée entre nous,
Me fait bien hasarder pour Julie et pour vous;
Car, sans être perfide, enfin, ni criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah! combien de maris, de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être à sa place!
Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a!
Enfin ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice,
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa sœur,
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur?

CÉLIE.

C'est trop!

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupule?
Votre mère et Damis, l'oncle de votre époux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, et tout contre Dorante.

CÉLIE.

Je crains de l'offenser; mon devoir m'épouvante;
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me désespérez.
Prenez pitié des maux qui me sont préparés,
Madame ; je mourrai, si votre bonté cesse.

CÉLIE.

Eh bien ! jusqu'à la fin servons votre tendresse....
Allons trouver Julie et lui faire savoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à mon espoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÇLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre époux.
Quels transports dans mon cœur l'espérance fait naître!
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez peut-être.
L'intérêt pour mon frère est un motif puissant!

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soutiendra point une si rude atteinte.
Madame, espérons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité:
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas après ce témoignage!
A quels soins désormais ce doux aveu m'engage!

JULIE.

Soyez tendre et constant, vous ne me devrez rien:
La constance et l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frère?

BABET.

Je ne sais.

JULIE.

Voyez donc.

BABET, *voyant paroître Dubois.*

Non, c'est son secrétaire.

SCÈNE II.

DUBOIS, JULIE, CLITANDRE, BABET.

DUBOIS, *à Clitandre.*

Éloignez-vous d'ici, monsieur vous surprendroit.
Il me suit, et viendra, sans doute, en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE, *à Clitandre.*

Allez donc.

(Clitandre sort.)

SCÈNE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS, *à Julie.*

Je commence assez bien, ce me semble;
Et pour être apprentif au métier que je fais,
J'y suis grec et rompu quasi comme au palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
Je défends l'innocence et soutiens la justice;
Car, enfin, n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois!

DUBOIS.

Je suis sage, au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frère.
Nous en aurons raison dans peu de temps, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

(Voyant entrer Dorante.)
J'en suis sûr... Mais il vient... Laissez-moi.
(Julie sort avec Babet.)

SCÈNE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Je n'en puis plus, je souffre une peine effroyable,
Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous, monsieur?

DORANTE.

Je sors de table.
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé:
Ma femme m'assassine et met tout en usage
Pour me faire crever de dépit et de rage.

DUBOIS.

Comment?

DORANTE.

Je n'ai rien pu gagner sur son esprit:
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit;
Et, s'armant d'artifice ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre!

DORANTE.

Notre entretien a très mal réussi.

DUBOIS.

Tant pis... Mais cependant que faire à tout ceci?

DORANTE.

Que sais-je? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non, je ne vis jamais une âme plus perfide.
Pendant tout le dîner, que n'a-t-elle point fait?
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS, *à part.*

(*A Dorante.*)

Tant mieux... La perfidie est donc considérable?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru
Ni même imaginé ce qui m'en a paru;
Et c'est un de ces faits dont la raison troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée.

Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué,
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes et lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le répéter,
Pour engager Éraste, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

À ma barbe, avec une impudence
À lasser d'un martyr toute la patience.
Moins timide qu'Éraste, elle l'embarrassoit,
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous, que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin, puisqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table.
Pour punir l'infidèle et pour me contenter,
S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
Quelle eût été ma joie!

DUBOIS.

Ah! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat, flatteur autant qu'utile;

Les mains me démangeoient... Mais j'ai craint les brocards
Qu'on m'auroit aussitôt jetés de toutes parts...
(A part.)
Que vous êtes heureux, vous en qui la nature
Agit sans aucun art et règne toute pure;
Qui, bravant le public et le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
Et que l'usage, enfin, sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toujours à battre votre femme:
Gens du peuple, artisans, porte-faix et vilains,
Vous de qui la vengeance est toujours dans vos mains!

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte!
On se soulage, au moins, en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos?

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos!..
Mais que dois-je résoudre en cet état funeste?
Prenons, sans balancer, le parti qui me reste.
Courons chez mon beau-père; allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Eh! croyez-vous par-là soulager votre ennui?
Ah! gardez-vous surtout de vous plaindre à son père
Des chagrins que vous cause une femme légère.
Il vous condamnera, s'il est homme d'esprit;
Et vous n'emporterez que honte et que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route?
Il soupire, il se plaint; personne ne l'écoute.

Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples, enfin, sont présents à vos yeux!
Acaste hautement dit sa femme infidèle:
Après ce grand éclat il demeure avec elle.
Arcas fait le désordre, et, passant plus avant,
Il menace la femme et l'enferme au couvent;
Mais bientôt, à l'insu de toute sa famille,
Il va, pour la revoir, sanglotter à la grille.
D'abord elle résiste et feint d'être en courroux;
Elle se rend enfin aux pleurs de son époux,
Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
L'orgueil, la tyrannie et l'extrême licence.
Valère, par la sienne offensé chaque jour,
Diffère à la punir par un excès d'amour,
Et, lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses parents, et la reprend ensuite.
A ces pièges honteux il faut vous dérober:
Le plus sage s'aveugle et s'y laisse tomber.
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer et vous taire.

DORANTE.

Quoi! ma femme aura droit de me faire enrager,
Et je n'oserai, moi, parler ni me venger?

DUBOIS.

De son sexe, monsieur, c'est le grand privilège.

DORANTE.

Je le casse, morbleu! Sans cela que ferai-je?
Entre ma femme et moi les droits seront égaux.

SCÈNE V.

CÉLIE, DORANTE, DUBOIS.

CÉLIE, *à Dorante, avec un ton agréable.*

VOULEZ-VOUS bien, monsieur, me prêter vos chevaux?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Surène un excellent soupé.

DUBOIS, *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé.

CÉLIE, *à Dorante.*

Vous ne me dites rien?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire,
Dans la rage où je suis, perfide?

CÉLIE.

Est-ce pour rire?

DORANTE.

Non; c'est du meilleur sens dont je parlai jamais...
Je ne vous flatte point : craignez-moi désormais...
Vous perdez, sans retour, toute ma confiance.

CÉLIE.

Comment?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.
Comme vous me forcez à vous mésestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CÉLIE, *à Dubois.*

A-t-il perdu l'esprit?

DORANTE.

Je le perdis, madame,

Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme;
Lorsque je vous aimai.

CÉLIE.

Quels transports! quel courroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils sont encor trop doux.
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grâce aux égards qui peuvent m'arrêter,
Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater.
Sans cela...

CÉLIE.

Ciel! qu'entends-je?

DORANTE.

Allez, coquette insigne!
Ce que je viens de voir vous a rendue indigne
De l'estime et du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Éraste et me manquez de foi?

CÉLIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?
J'ai vu les soins honteux que cette ardeur vous coûte...
(*A part.*)
Ventrebleu! que ne puis-je...

CÉLIE, *l'interrompant,*

Ah! quel emportement!..
(*A Dubois.*)
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, et promptement.
Je me meurs...

(*Dubois avance un fauteuil, et Célie tombe dedans en feignant de s'évanouir.*)

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre âme...
Reprenez donc vos sens... M'entendez-vous, madame?
Hélas! que votre état m'inspire de frayeur!...
(*A Dorante.*)
Elle ne répond point... Vous avez tort, monsieur...
(*A part.*)
Fort bien! l'on ne peut mieux jouer son personnage...
(*A Dorante.*)
Madame n'en peut plus, et voilà votre ouvrage...

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoue, et vois en ce moment
Les funestes effets de mon emportement;
Et quand je la regarde... ah! Dubois, qu'elle est belle!
Je sens que, malgré moi, mon cœur vole vers elle...
(*A Célie, en se jetant à ses pieds.*)
Madame, ouvrez les yeux et voyez votre époux,
Soumis et repentant, embrasser vos genoux.

CÉLIE, *ouvrant les yeux et les refermant aussitôt, en feignant de retomber dans son évanouissement à la vue de Dorante.*

Ah! quel objet!... Faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie!

DORANTE, *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi?

CÉLIE, *avec dédain.*

De grâce, laissez-moi.

DORANTE.

Ah! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je ne puis obéir.

CÉLIE.

Que je suis malheureuse!
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est douloureuse!

DORANTE.

Madame, au nom du ciel, modérez ce courroux:
Voyez mon désespoir.
(Il se relève en voyant entrer Justine.)

SCÈNE VI.

JUSTINE, DORANTE, CÉLIE, DUBOIS.

JUSTINE, *à Célie.*

Eh bien! partirons-nous,
Madame? Profitez de la belle journée:
On vous attend.... Mais, ciel! que je suis étonnée!
Que dois-je présumer de ce silence affreux?
Monsieur est interdit, et vous pleurez tous deux?

CÉLIE.

Justine!

JUSTINE.

Eh bien, madame?

CÉLIE.

Ah! que ne suis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la sorte!

JUSTINE, *bas, à Dorante.*

Qu'avez-vous fait, monsieur? Vous aurez tout gâté.

DORANTE, *bas.*

Par un excès d'amour je me suis emporté.

JUSTINE, *bas.*

Vous?

DORANTE, *bas.*

Je ne saurois plus te cacher ma foiblesse.

Je suis plein de soupçons, de crainte et de tendresse.
J'ai pris, dans ce désordre, un violent parti.

JUSTINE, *bas, à Dubois.*

Ah! Dubois!

DUBOIS, *bas.*

Il est vrai, monsieur s'est démenti.

CÉLIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!
Contre moi, la douceur et l'innocence même!

JUSTINE, *à part.*

Gagnons sa confiance, excusons ses transports....
(*A Célie.*)
Vous devez pardonner, madame, à ses remords.
Il vous aime, une fois!

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE, *à Célie.*

Sa flamme
A produit contre vous ces troubles dans son âme.
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeants.

CÉLIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui, l'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CÉLIE.

Le véritable amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la première loi que le contrat impose
De savoir, tour à tour, se passer quelque chose.

DUBOIS, *à Célie.*

C'est connoître le monde, et Justine a raison.

JUSTINE, *à Célie et à Dorante.*

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison;
Autrement la discorde y règne en souveraine....
On vient.... Gardez, tous deux, que l'on ne vous surprenne.

SCÈNE VII.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JUSTINE, DUBOIS.

ÉRASTE, *à Célie.*

MADAME, tout est prêt.

CÉLIE.

Je ne veux plus sortir.

ÉRASTE.

Vous plaisantez sans doute?

DORANTE, *à Célie.*

Allez vous divertir,
Madame

CÉLIE.

Vous savez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remède sûr qu'un tour de promenade.

CÉLIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra....
(*A Dorante.*)
Elle fera, monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
J'en réponds.

CÉLIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Veux-tu venir?

DORANTE.

Moi? non.

ÉRASTE.

As-tu quelqu'autre affaire?

DORANTE, *affectant un air gai.*

Peut-être.

CÉLIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchants.
Il nous méprise.

DORANTE, *à part.*

(*A Célie.*)

O ciel!.... Chacun cherche ses gens,
Madame; vous allez où vous serez contente,
Et moi de même.

CÉLIE.

Adieu, monsieur.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

(*Célie et Éraste sortent.*)

SCÈNE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE, *à part.*

Que de contrainte et d'affectation!
Qu'il est dur de forcer son inclination!
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'âme,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme....

C'en est trop, et s'il faut livrer tant de combats
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.
(Il s'en va.)

DUBOIS, *voulant le suivre.*

Vous suivrai-je, monsieur!

DORANTE.

Non.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE, *regardant Dorante qui s'enfuit.*

Je ne sais que dire:
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire,
Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux?...
Qu'un galant homme est sot, quand il est amoureux!
Comme nous le menons!

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, et le bon homme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grâce.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chose se fasse,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur;
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, *seul.*

Je sens, quoi que je fasse, une peine secrète.
Malgré tous mes efforts, mon âme est inquiète.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort savoir la vérité.
Je la cherche et la crains. Cependant il n'importe;
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attends ici Babet, à qui je veux parler :
Elle me paroît propre à me tout révéler.
Elle est jeune, sans art et sans expérience;
Par elle j'apprendrai.... La voici qui s'avance.

SCÈNE II.

BABET, DORANTE.

BABET, *à part.*

Je vais le régaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE, *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystère?...
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, monsieur?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, et d'un esprit fort doux :
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous ;
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez, monsieur ? Cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper ?

BABET.

De Surène.

DORANTE.

S'est-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien, assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené long-temps, apparemment ?

BABET.

Oui, fort long-temps.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie ?

BABET.

Toujours, tandis qu'Éraste étoit avec Célie.

DORANTE, *à part.*

Ah !...

BABET.

Nous les avons vus marcher de tous côtés;
Ensuite dans le bois ils se sont écartés.
Nous n'avons point oui ce qu'ils pouvoient se dire;
Mais, presqu'à tous moments, nous les entendions rire.

DORANTE, *à part.*

J'enrage, je l'avoue.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme!

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,
A pris obligeamment Éraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle circonstance!...
(A Babet.)
Et tout après, sans doute, est allé d'importance?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agréablement.
Éraste, en vérité, sait agir galamment:
Il le faut avouer; et les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon goût, que n'attrape personne.

DORANTE.

Oui, c'est un connoisseur.

BABET.

Tout étoit délicat,
Et l'on s'est récrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,

Il a joint à la chère une musique exquise;
La fleur de l'opéra.

DORANTE, *d'un air contraint.*

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux : tous, enfin, ont été sur les rangs,
Et madame en a fait cent contes différents.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE, *à part.*

Je crève, et ma douleur ne fut jamais si forte!...
(A Babet.)
Ensuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE, *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET, *lui voyant un air soucieux.*

Mais, qu'avez-vous, monsieur? Seriez-vous en colère?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux

Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux;
Qui, des moindres plaisirs perpétuels critiques,
Sont toujours dévorés de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire; je n'ai jamais tant de plaisir
Que de voir profiter d'un honnête loisir.
J'en fais ma seule étude, et j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissements altèrent bien les vôtres.
Ne feignez plus, monsieur : je le vois clairement,
Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumière;
Ma langue une autre fois sera plus régulière.

DORANTE.

Vous me connoissez mal : allez, ne craignez rien....
(A part.)
Ah! que n'ai-je évité ce funeste entretien!

BABET.

Éloignez-vous, monsieur, ou bien je suis perdue.
Justine, que je vois, peut m'avoir entendue :
On me soupçonnera; précipitez vos pas....
Fuyez.... Qu'attendez vous?

DORANTE.

Je me retire. Hélas!
(Il sort.)

SCÈNE III.

BABET, *seule.*

Je suis, pour cette fois, contente de moi-même :
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.

SCÈNE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

MA foi ! tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux et de la jalousie !

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur,
Ce mal les tient toujours. Par exemple, monsieur...
Mais, qu'en avez-vous fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire ;
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez, je l'ai mené par un fort bon chemin ;
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit temps d'apprendre
Par quels moyens monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

JUSTINE, *seule.*

CETTE fille et ses soins nous sont d'un grand secours.
Nos amants ont beau jeu ; j'en réponds sur ma tête.
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.

Puisque monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Éraste est un sot, à qui je veux parler.
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire....
Le voici.

SCÈNE VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi, quel est donc ce mystère?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami,
Et pour lui votre zèle est-il tout endormi?

ÉRASTE.

Pourrois-tu le penser? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux, aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur ou la timidité
Qui détruit le projet entre nous concerté?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante?
Célie en vain vous lorgne et vous parle cent fois;
Vous ne grouillez non plus qu'une pièce de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colère
D'un mari, qu'un coup d'œil irrite et désespère,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit!

ÉRASTE.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Rien n'est, à mon avis, si trompeur que la mine.

Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de cour,
Que ce seroit un maître en matière d'amour ?
Mais, à le voir agir, c'est un franc imbécile....
Eh ! morbleu ! ce métier est-il si difficile ?
Et de nos jeunes gens l'exemple et le fracas,
A toute heure, en tous lieux ne vous instruit-il pas ?
Ne sauriez-vous, enfin, pour montrer votre flamme,
Dans les règles de l'art assiéger une femme ?

ÉRASTE.

Hélas !

JUSTINE.

Que cet hélas est froid et mal placé !
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour alarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus pressante ?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille et lui prendre les mains,
La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ÉRASTE.

C'est trop long-temps me taire ; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous révéler ?

ÉRASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flamme
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon âme,
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Célie et trop vu ses appas.

JUSTINE.

Comment ?

ÉRASTE.

De ses beautés le charme inévitable

M'a fait sentir pour elle un amour véritable.
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit!

ÉRASTE.

Je n'ai pu résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence :
Mais plus je m'enflammois, plus j'étois circonspect ;
Et l'amour a produit la crainte et le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre
Par ces fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi! je n'en suis plus; ceci devient tragique.

ÉRASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, monsieur?

ÉRASTE.

Tu peux, par un heureux effort,
Soulager mes tourments, prévenir ta maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal, et ma maîtresse et moi:
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante
Refuse un gain certain que le sort lui présente,
Et puisse résister à la tentation?
Mais je suis un phénix dans ma profession :

Outre que me chargeant d'une telle ambassade,
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade;
Célie est un dragon quand elle est en courroux.
Je ne vous trompe point, monsieur, m'en croirez-vous?
Épargnez-vous le soin d'une poursuite vaine;
Modérez les transports dont l'ardeur vous entraîne.
Cachez-les à Célie; ou si, sans m'écouter,
Vous êtes résolu de les faire éclater,
Sans employer personne expliquez-vous vous-même.
Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime?
Pour ne dire qu'un mot faut-il tant de façons?
Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflammé l'éloquence est touchante...
Je vois Célie. Adieu : je suis votre servante.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

CÉLIE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

Elle me laisse... O ciel! que vais-je devenir!

CÉLIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir?
Toute la compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
Vous vouliez être seul; mais on vient vous trouver.

ÉRASTE.

Lorsqu'on est amoureux on se plaît à rêver.

CÉLIE.

Peut-on savoir l'objet dont votre âme est charmée?

ÉRASTE.

Vous savez que c'est vous qui l'avez enflammée;
Je vous l'ai dit cent fois : faut-il le répéter?

CÉLIE.

Fort bien ! Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours, peut-être, on pourroit le surprendre ;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ÉRASTE.

Eh quoi ! m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups ?
Rien n'est plus vrai, madame.

CÉLIE.

Encor ? Quittez ce style,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ÉRASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CÉLIE.

Bon ! bon !

ÉRASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur.
J'aime, je vous adore, et je ne puis plus vivre,
Accablé des tourments où cet amour me livre.

CÉLIE.

Vous m'aimez donc, Éraste, et vous me le jurez ?
Quels fruits de cet amour avez-vous espérés ?

ÉRASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CÉLIE.

Ce ne sont que des mots : l'amour veut un salaire ;
Et, puisque vous m'aimez, vous en attendez un.
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'engage,
Et combien votre espoir me déplaît et m'outrage,

ÉRASTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

J'avouerai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux.
Cependant, par malheur, je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre méthode.

ÉRASTE.

Quoi! vous pouvez penser?...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime :
Le mépris, au contraire, est son prix légitime;
Et s'il en est beaucoup, et surtout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes
Qui des folles ardeurs savent garder leurs âmes,
Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ÉRASTE.

Mais permettez, du moins...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Que pouvez-vous me dire?...
Je rougis des transports que l'amour vous inspire.
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux amants,
Sans doute, autorisé de pareils sentiments,
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle.
S'il duroit plus long-temps, je serois criminelle.
J'agirai désormais avec précaution.
Je vous parle en amie et sans émotion.

Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.
De plus belles que moi seront moins scrupuleuses.
Un homme tel que vous n'est pas à négliger;
On briguera partout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ÉRASTE.

Quelle froideur et quelle raillerie!
C'en est trop...

(Célie sort.)

SCÈNE VIII.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE, *à part, en voyant Éraste.*

Quel objet!... Il me met en furie.
Je ne sais...

ÉRASTE, *à part, en apercevant Dorante.*

C'est Dorante... Évitons de le voir.
Sa vue, en ce moment, comble mon désespoir.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DORANTE, *seul, et ayant vu Célie s'éloigner d'un côté et Éraste de l'autre.*

C'en est fait, pour le coup, ma disgrâce est certaine.
Elle fuit, l'infidèle! et la honte l'entraîne;
Et lui-même, confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place, et craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie et venir, tête à tête,
Se voir et se parler! Non, non, rien ne m'arrête;

Je ne balance plus, et je cours me venger...
Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique..
Mais aussi donnerai-je une scène publique?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je, comme eux, la fable de Paris?...
Ciel! dans cet embarras daigne éclairer mon âme!
J'aurois plutôt réglé tout l'État que ma femme.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, *seul.*

Je marche, et je ne sais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtés et d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre et son appartement;
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon âme.
Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une femme?
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais, encore, avec qui me suis-je apparié!
Prendre une belle femme!... Ah! c'est mon infortune!
Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une!
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagotté,
N'importe; sa laideur feroit ma sûreté.
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus sensé mari dérange la cervelle?
Que quand, par un miracle, avec tous leurs appas,
Les soins de mille amants ne la toucheroient pas,
Quand sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,
Son époux n'est jamais à couvert des alarmes,
Et ne peut éviter, dans ce siècle malin,
De paroître au public, ridicule ou chagrin?

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, DORANTE

DORANTE.

QUE viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui, moi? monsieur.

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême?

CHAMPAGNE, *à part.*

Il paroît en fureur, et je ne sais pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?

Je vous vois tous les jours; puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Réponds donc. Que fais-tu céans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon maître.

DORANTE.

Est-il encore ici?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter?

Nous sommes loin de l'heure où le coq doit chanter.
On songera peut-être alors à la retraite:
Supposé que du jeu la reprise soit faite,

Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser
D'en demander une autre et de la proposer;
Ou bien que, de concert, la compagnie entière
Ne veuille pas à fond traiter quelque matière;
Ou que, de conte en conte, égayant leurs propos,
Répétant des chansons, des vers et des bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satire,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin, depuis deux ans que sans manquer un jour,
Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon maître,
Sans voir en même temps le point du jour paroître.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle étrange vie!

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir.
A force de veiller, je suis prêt à mourir.
Mon maître dort le jour, et moi je cours la ville.
Pour sommeiller un peu je cherchois un asile,
Quand je vous ai trouvé, monsieur, dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir troublé.

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir; je suis trop accablé...
Pour sortir d'embarras démêlons quelque route,
Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en coûte.
L'on ne résiste point à des tourments pareils...
Allons chercher Dubois, et suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, *seul.*

Où va-t-il? et pourquoi cette fuite soudaine?
Pourquoi, dès qu'il m'a vu, s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur?
Cet homme est enragé: le diable le tourmente....
Mais Babet vient... Ma foi! je la trouve charmante.

SCÈNE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Tu me charmes, Babet; je le dis franchement.
Je t'aime... Tu m'as plu d'abord infiniment;

BABET.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystère?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie; ils se vont épouser:
Pour ton époux aussi je viens me proposer.
Aime-moi; nous ferons un double mariage.
Songes-y.

BABET.

Dans quel temps me tiens-tu ce langage!...
N'y pensons plus.

CHAMPAGNE.

Comment?

BABET.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets et nous fait bien du mal.

Célie a résolu d'éventer l'artifice.
On ne sait, tout d'un coup, d'où lui vient ce caprice;
Mais elle ne veut plus cacher à son époux
La feinte et le dessein que nous conduisions tous.
Près d'en voir le succès répondre à notre attente,
Elle va, malgré nous, tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir.

CHAMPAGNE

J'enrage comme toi.

BABET.

Tout le monde est saisi de tristesse et d'effroi...
Clitandre veut mourir; j'ai vu pleurer Julie:
Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.

CHAMPAGNE.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser?
Ah! c'est pour contredire et pour embarrasser.
On a beau la louer... mais, je me donne au diable,
Elle est femme, il suffit, elle est déraisonnable...
Elle vient.

BABET.

Nos amants la suivent pas à pas.

SCÈNE V

CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE, *à Célie.*

Quoi! madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas?
Détruirez-vous ainsi toute notre espérance?...
Ciel!

CÉLIE.

Je ne puis garder plus long-temps le silence.

Je partage vos maux, et voudrois, de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire votre bonheur :
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévois des malheurs que je dois prévenir...
(*A Justine.*)
Éraste viendra-t-il ?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE, *à part.*

Hélas !

CLITANDRE, *à part.*

Je suis perdu.

JUSTINE, *à part.*

Je n'en puis plus ; je crève,
Et contre son projet tout mon cœur se soulève.

BABET, *à part.*

Étrange contre-temps !

CÉLIE.

Vous me maudissez tous ?
Je vous l'ai déjà dit, je souffre autant que vous ;
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même
S'opposent, tous ensemble, à notre stratagème.
Dorante est furieux... Mais enfin le voici.

SCÈNE VI.

DORANTE, DUBOIS, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE, *à Dubois.*

Allons, fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE, *l'interrompant à son tour.*

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez...
(A Julie, en lui montrant Clitandre.)
Ma sœur, monsieur vous aime, et vous l'épouserez.
J'y consens de bon cœur; et pour cet hyménée
Prenons, sans différer, cette même journée.
Le plus tôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas!

DORANTE.

Laissons des compliments l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il se peut, redouble votre flamme...
(A Célie.)
Je fais des vœux au ciel pour cela... Vous, madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces messieurs du bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma sœur, et non pour votre compte.
J'en ai beaucoup souffert; je l'avoue, à ma honte.
J'ai balancé long-temps sans me déterminer:
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner;
Mais je me rends, enfin, et, quoi qu'on puisse dire,
(Voyant rire Célie.)
Je défends désormais... Qu'avez-vous donc à rire?
En vérité, ce ris est rare et singulier....
Cependant, nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris et vais à la campagne.
Choisissez seulement la Brie, ou la Champagne.
J'ai là deux bons châteaux; c'est à vous de choisir.
Vous y vivrez tranquille, et pourrez, à loisir,

Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu suivre...
Mais, quoi! je vous vois rire encore?

CÉLIE.

Oui, oui, monsieur,
Et même j'avouerai que je ris de bon cœur.

DORANTE, *voyant rire tout le monde.*

Mais tout le monde rit. Suis-je si ridicule?
On se moque de moi, sans crainte et sans scrupule:
Nous verrons, à la fin, si l'on aura raison.

CÉLIE.

Nous vous avons, monsieur, fait une trahison:
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette légère offense.
Ma mère est du projet; votre oncle contre vous
M'a seul déterminée, et s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie.
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie,
C'étoit notre dessein : nos soins ont réussi.
Calmez donc votre esprit; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Éraste va venir; et vous allez entendre
Quels sont mes sentiments.

DORANTE.

Je ne sais où j'en suis.

JUSTINE, *à Clitandre.*

Eh bien! de mes conseils reconnoissez les fruits

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET, *à Julie.*

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage?

JULIE.

Assurément.

DORANTE, *a Dubois.*

Dubois, que dire à tout ceci?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi! toi-même es entré dans un tel artifice?

DUBOIS.

Oui, sans doute; et j'ai cru vous rendre un grand service.
Dans la réflexion, vous-même en conviendrez;
Et j'espère qu'un jour vous m'en remercierez.

CÉLIE, *à Dorante.*

Hélas! si vous saviez pour soutenir ma feinte,
Ce qu'il m'en a coûté de peine et de contrainte!
Ah! dans le moment même où vous venez d'entrer
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre sœur, ni Clitandre.
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre;
Je sacrifiois tout à votre seul repos...
Mais Éraste paroît.... Il vient fort à propos.

SCÈNE VII.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CÉLIE, *à Éraste.*

ÉRASTE, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous savez pour cela ce que nous avons fait?
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait...

Mais, dans le même temps, évitez ma présence:
Ne me voyez jamais.

ÉRASTE.

O ciel! quelle défense!

CÉLIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander:
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder...
(*A Dorante.*)
Achevons leur hymen et partons.

DORANTE.

Non, madame.
Je me sens penétré jusques au fond de l'âme!
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris, vivez à l'ordinaire...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends grâces au ciel de m'avoir, en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.
Cet amour fait, lui seul, le bonheur où j'aspire:
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire;
Et, me cachant au monde, au moins pour quelque temps,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contents.
Puisqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frère,
Je partirai demain; rien ne m'en peut distraire:
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi;
Et, puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE, *à part*

Elle est jeune, elle est belle et sage!... Ah! quelle femme!
Quel sens, quelle droiture et quelle grandeur d'âme!...

Exemple dans ce siècle et bien rare et bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un château...
(*Au parterre.*)
Si vous voulez savoir quelle est votre compagne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

FIN DU JALOUX DÉSABUSÉ.

LE NAUFRAGE,

OU

LA POMPE FUNÈBRE

DE CRISPIN,

COMÉDIE,

PAR DE LAFONT,

Représentée, pour la première fois, le 14 juin 1710.

NOTICE
SUR DE LAFONT.

Joseph de Lafont naquit à Paris en 1686, et mourut à Passy le 20 mars 1725. Son père, procureur au parlement, vouloit lui faire embrasser la même carrière; mais l'école de droit lui plut moins que celle du théâtre, et s'étant lié avec le célèbre comédien Pierre Lenoir de la Thorillière, il se mit dès l'âge de vingt ans à composer des comédies. La première qu'il fit représenter fut *Danaé*, ou *Jupiter Crispin*, petite pièce en un acte, en vers libres, mise au théâtre le 4 juillet 1707. Elle eut huit représentations.

Le Naufrage, ou *la Pompe Funèbre de Crispin*, comédie en un acte, en vers, suivie d'un divertissement, donnée pour la première fois le 14 juin 1710, eut treize représentations. On la donne encore de temps en temps.

L'Amour vengé, comédie en un acte, en vers, parut pour la première fois le 14 octobre 1712, et fut représentée dix-sept fois de suite avec le plus grand succès. Sa dernière reprise est du 7 février 1722.

La dernière pièce donnée par de Lafont au Théâtre François, est sa petite comédie en un acte en vers, intitulée *les Trois Frères Rivaux*. Cet ouvrage passe pour le meilleur de son auteur : joué pour la première fois le 4 février 1713, il est resté au théâtre.

A compter de ce moment, de Lafont n'a plus travaillé que pour l'Académie royale de musique et pour l'Opéra comique.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR de l'île de Salamandros.
PIRACMON, habitant de l'île.
ÉLIANTE, jeune Françoise, amante de Licandre.
MARINE, suivante d'Éliante.
LICANDRE, gentilhomme françois, amant d'Éliante.
CRISPIN, valet de Licandre.
UN INSULAIRE.
LE GRAND-PRÊTRE de l'île.
LA GRANDE-PRÊTRESSE.
Gardes et suite du gouverneur.
Plusieurs habitants de l'île, chantant et dansant.

La scène est dans l'île de Salamandros.

LE NAUFRAGE,

OU

LA POMPE FUNÈBRE

DE CRISPIN,

COMÉDIE.

(Le théâtre représente une île sauvage. On y voit quelques habitations dans des rochers escarpés; et dans l'enfoncement on découvre la mer dont le rivage est couvert de débris de vaisseaux.)

SCÈNE I.

ÉLIANTE, MARINE.

MARINE.

Vous avez beau compter, depuis notre naufrage,
Depuis que nous restons chez ce peuple sauvage,
Vous ne trouverez pas plus de huit jours.

ÉLIANTE

Eh bien!
Après huit jours entiers je n'espère plus rien....
(À part.)
Oui, Licandre a péri, malheureuse Éliante!
Et tu peux vivre encore!

MARINE.

Oui, la chose est touchante....
Mais vous vivez, enfin.... Dieu bénisse les jours
De celui qui sitôt nous a prêté secours!...
(A part.)
Il en est bien payé puisque je suis sa femme.
Son bonheur a suivi de près sa grandeur d'âme....
(A Éliante, en la voyant en pleurs.)
Ce pauvre Piracmon!... Mais, quoi! toujours pleurer?
Il n'est pas temps encor de vous désespérer;
La mort de votre amant n'est pas encor certaine :
Il peut s'être sauvé dans quelque île prochaine.

ÉLIANTE.

Ah! Marine, huit jours sans paroître!

MARINE.

D'accord.

ÉLIANTE.

Je n'en puis plus douter, mon cher Licandre est mort.
De mon père en courroux évitant la poursuite,
Lorsque dans un lieu sûr il croit m'avoir conduite,
Il faut que près du port il se trouve un écueil,
Que de ce tendre amant la mer soit le cercueil;
Et, moi, que je me sauve en cette terre affreuse,
Où, suivant du pays la loi trop rigoureuse,
On me force aussitôt à choisir un époux!

MARINE.

J'ai trouvé cette loi moins terrible que vous.
L'époux qu'on m'a donné n'est point trop haïssable;
Quoique né dans cette île, il est assez bon diable.

ÉLIANTE.

Que je trouve cruels les peuples de ces lieux!

Quoi ! tous les étrangers qui se sauvent chez eux,
Ou de force ou de gré, d'abord on les marie !
Que les lois de cette île ont de bizarrerie !
Hélas !

MARINE.

Comment ! de quoi vous plaignez-vous ? Crispin
A feint, pour les tromper, de vous donner la main ;
Ces barbares ont cru qu'il vous prenoit pour femme.

ÉLIANTE.

J'ai peine là-dessus à rassurer mon âme.
S'ils savent tôt ou tard, que pour les abuser,
Un malheureux valet a feint de m'épouser,
Voulant me réserver pour épouse à son maître....

MARINE, *l'interrompant.*

Comment diantre jamais pourront-ils le connoître ?
Ils croient très fermement que Crispin a sur vous
Les droits d'un véritable et légitime époux,
Que l'hymen est parfait. Où pourront-ils apprendre
Que vous vous réservez en secret à Licandre ?
Madame, là-dessus n'ayez aucune peur.
Crispin passe auprès d'eux pour un fort gros seigneur.
La dépense qu'il fait....

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Que veux-tu qu'il dépense ?
Il n'a rien.

MARINE.

Vous perdez la mémoire, je pense :
Avez-vous oublié tout ce qu'a fait Crispin ?

ÉLIANTE.

Eh ! je ne songe à rien dans mon mortel chagrin.

MARINE.

Voyant notre vaisseau près de faire naufrage,

Parmi les pleurs, les cris, il ne perd point courage:
Il va du capitaine enlever le trésor,
Se saisit d'un coffret rempli d'espèces d'or;
Puis, se jetant en mer, crie à perte d'haleine :
« A moi, messieurs, à moi! sauvez le capitaine. »
Ceux qui venoient du bord secourir le vaisseau
S'en vont droit à Crispin, le retirent de l'eau,
Et le vrai capitaine, ainsi que tout son monde,
S'est vu dans ce moment enseveli sous l'onde....
Mais vous me faites là répéter un récit
Que Crispin vous a fait dix fois, à ce qu'il dit;
Et, lorsque Piracmon nous sauvoit dans sa barque,
Vous-même avez pu voir....

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Est-ce que l'on remarque?...

MARINE, *l'interrompant, à son tour, en voyant paroître Crispin.*

C'est bien dit.... Mais voilà Crispin.

SCÈNE II.

CRISPIN, ÉLIANTE, MARINE.

MARINE, *à Crispin.*

Bon jour, Crispin.

CRISPIN, *gaîment.*

(A Eliante, d'un ton triste.)

Bon jour..... Bon jour.

MARINE.

Qu'as-tu? Tu me parois chagrin?

CRISPIN, *avec embarras.*

Je suis chagrin.... joyeux.... j'appréhende.... et j'espère....
L'amour et le respect.... par un effet contraire....
Ainsi que la douleur.... le plaisir.... dans mon cœur....

(A Éliante.)

Enfin, voici le fait.... Monsieur le gouverneur,
Instruit, par quelques gens, que notre mariage
N'étoit pas consommé.... « Quel est ce badinage,
« A-t-il dit fièrement? Se moque-t-on de moi?
« Ainsi ces étrangers méprisent notre loi!
« Qu'on leur dise, à tous deux, qu'il y va de la vie,
« Si ce soir.... »

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Ah! mourons....

CRISPIN, *l'interrompant, à son tour.*

Je n'en ai point d'envie.

ÉLIANTE.

Comment?...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Suivons plutôt l'ordre du gouverneur.

MARINE, *montrant Éliante.*

Quoi! son honneur, Crispin....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Laissons là son honneur.
Il y va de la vie.

ÉLIANTE.

Eh! l'amour de ton maître?...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Les flots l'ont englouti.... N'y pensons plus.

ÉLIANTE.

Quoi! traître!..

CRISPIN, *l'interrompant.*

Est-ce ma faute, à moi, si mon maître a péri,
Si vous m'avez prié d'être votre mari
Pour ne pas épouser un de ces insulaires,
Qui, ma foi! n'auroit pas cherché tant de mystères,

Et si le gouverneur veut qu'étant votre époux....
Est-ce ma faute, à moi?

MARINE.

Mais tu sais, entre nous...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Je ne sais rien.

MARINE.

Tu sais qu'un pareil mariage....

CRISPIN, *l'interrompant.*

On dit qu'il est fort bon : que faut-il davantage?
Le grand-prêtre a formé cette belle union....
Il ne nous reste plus que la conclusion.

ÉLIANTE.

Mais, scélérat! tu sais que c'étoit une feinte.

CRISPIN.

Oui, mais le gouverneur me donne de la crainte,
Il est sévère en diable!... Et, d'ailleurs, certain feu...
Pour vos appas me presse.... un peu plus fort que jeu...
Je vous aime, Éliante,... et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie!...
Et votre amant, mon maître, a bien fait de périr....
Je meurs d'amour pour vous.... et vous m'allez guérir.

ÉLIANTE.

Oses-tu devant moi tenir un tel langage?

CRISPIN.

Pourquoi non, s'il vous plaît?.. Les nœuds du mariage....

ÉLIANTE, *l'interrompant et voulant le chasser.*

Ote-toi de mes yeux.

CRISPIN, *faisant quelques pas pour sortir.*

Je vais au gouverneur,
Qui saura soutenir ses lois avec vigueur.

Il m'entendra lui dire, en parlant de son île,
Qu'il ne tient pas à moi qu'elle ne soit fertile.

MARINE, *à Éliante.*

Madame, quel discours! Avez-vous entendu
L'exécrable dessein que le traître a conçu?...
(*A Crispin.*)
Impudent!

ÉLIANTE, *à Crispin.*

Jusqu'au bout tu pousses l'insolence,
Misérable valet! effronté!

CRISPIN.

Patience!
Monsieur le gouverneur va savoir tout ceci....
Mais, par avance, moi, je vous déclare ici
Que je suis votre époux.... que vous êtes ma femme...
Que je veux.... qu'il me plaît.... Obéissez, madame.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ÉLIANTE, MARINE.

ÉLIANTE.

O CIEL! qui l'auroit cru, Marine?

MARINE.

Le fripon!
Je vois bien que lui-même a fait la trahison;
Que si le gouverneur est instruit du mystère,
C'est par lui.

ÉLIANTE, *à part.*

Malheureuse! hélas! que vais-je faire?...
(*A Marine.*)
Que ferois-tu, Marine, en cette occasion?

MARINE.

(*Voyant paroître Piracmon.*)

Je ne sais... Mais voici mon mari, Piracmon...
S'il pouvoit nous servir!

ÉLIANTE.

Il faudroit donc l'instruire?

MARINE.

Il sait votre secret, et j'ai dû le lui dire.

ÉLIANTE.

Quoi! Marine, déja?...

MARINE, *l'interrompant.*

Bon! dès les premiers jours.

SCÈNE IV.

PIRACMON, ÉLIANTE, MARINE.

MARINE, *à Piracmon.*

Mon mari, nous avons besoin de ton secours.
Crispin fait l'insolent. Il prétend que madame,
Qui, comme je t'ai dit, a feint d'être sa femme...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Oui, je sais le mystère.

MARINE.

Eh bien! ce faux mari
Prétend, en se flattant que Licandre a péri,
D'un véritable époux avoir le privilège.

PIRACMON.

Voyez-vous le pendard!

MARINE.

Enfin, que te dirai-je?
Il va, dit-il, s'en plaindre à votre gouverneur.

PIRACMON.

La peste ! il faut songer à parer ce malheur.

MARINE.

Oui, car madame et moi nous ne savons qu'y faire...
Donne-nous là-dessus un conseil salutaire.

PIRACMON, *rêvant.*

Attendez... justement... J'entrevois un moyen
Qui pourroit réussir. Faisons-lui peur.

MARINE.

Eh bien ?

ÉLIANTE, *à Piracmon.*

Mais en lui faisant peur, qu'espérez-vous ?

PIRACMON.

J'espère
L'intimider, madame ; et de telle manière,
Qu'il se mordra tantôt les doigts d'avoir voulu
Entreprendre avec vous ce qui vous a déplu.
Mais secondez-moi bien.

MARINE.

Ne t'en mets point en peine.

ÉLIANTE, *à Piracmon.*

Pour sauver mon honneur si votre adresse est vaine,
Je saurai me donner la mort.

PIRACMON.

Oh ! doucement ;
Nous n'en viendrons pas là. Suivez-moi seulement..
Oui, madame, je veux que, dans cette journée,
Le gouverneur, cassant ce honteux hyménée,
Trouve un homme en Crispin trop indigne de vous,
Et trop lâche, en un mot, pour être votre époux.
Je vous aurai bientôt appris tout votre rôle...

(Voyant paroître le gouverneur avec sa suite et Crispin.)

Voici le gouverneur, suivi de notre drôle...
Eh vite! éloignons-nous; qu'il ne nous voie ici.

(Éliante, Marine et Piracmon s'éloignent.)

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR, CRISPIN, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

CRISPIN, *au gouverneur.*

Seigneur, je ne mens point, et la chose est ainsi.

LE GOUVERNEUR.

Comment donc! à nos lois faire une telle injure!
Je vous rendrai justice, et je vous en assure.

CRISPIN.

Vous me ferez plaisir.

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes son époux:
Elle doit se soumettre et n'obéir qu'à vous.
Qu'est-ce qui lui fait donc haïr votre personne?
D'où viennent ses dégoûts?

CRISPIN.

Moi, c'est ce qui m'étonne.

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes point affreux et laid à faire peur:
Au contraire.

CRISPIN.

Fi donc! monsieur le gouverneur,
Vous me rendez confus.

LE GOUVERNEUR.

Parlez. Est-ce qu'en France
Toutes les femmes font pareille résistance?

CRISPIN.

Non, par ma foi! Bien loin de se faire prier,
Une fille qu'on est long-temps à marier,
Fort souvent se marie elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Eh! le maître,
En France, n'est-ce pas l'époux? Cela doit être.

CRISPIN.

Oui, vraiment; mais la femme est la maîtresse aussi.

LE GOUVERNEUR.

Votre femme voudroit faire de même ici?

SCÈNE VI.

PIRACMON, LE GOUVERNEUR, CRISPIN, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

PIRACMON, *au gouverneur.*

Ah! seigneur, apprenez une étrange nouvelle.
La femme de Crispin...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Eh bien! qu'est-ce? qu'a-t-elle?

PIRACMON, *au gouverneur.*

La pauvre femme, hélas! a terminé son sort:
Elle vient, à nos yeux, de se donner la mort;
Et, pour se dégager de ce triste hyménée,
Elle a pris un breuvage et s'est empoisonnée,
S'affranchissant ainsi d'une odieuse loi.

CRISPIN, *au gouverneur.*

Ma foi! tant pis pour elle. Est-ce ma faute, à moi?

LE GOUVERNEUR.

Non, vraiment.

CRISPIN.

Mais voyez quel vilain caractère !
Je fais tout ce qu'on peut au monde pour lui plaire ;
Je recule huit jours son plaisir et le mien,
Et puis madame meurt !... Fi ! cela n'est pas bien.

PIRACMON.

Une perte si grande et m'alarme et me touche.

CRISPIN.

Préférer le trépas à l'honneur de ma couche !
Jeune, comme je suis, le teint frais, l'œil charmant...
Monsieur le gouverneur m'en faisoit compliment...
Ma figure a charmé plusieurs belles en France :
Je les ai vu pour moi venir en abondance.
En voyant mon minois transporté de plaisir,
Filles, femmes, chacune avoit même désir.
D'un seul geste, d'un mot, à la cour, à la ville,
J'en ai, foi de Crispin ! enchanté plus de mille.

LE GOUVERNEUR.

Je suis ravi pour vous de ce petit malheur.

CRISPIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, monsieur le gouverneur ?

LE GOUVERNEUR.

Ah ! seigneur, vous allez acquérir une gloire
Qui doit éterniser votre illustre mémoire.

CRISPIN.

Comment ?

LE GOUVERNEUR.

On parlera de vous chez nos neveux.
Encore un coup, seigneur, vous êtes trop heureux.

CRISPIN.

Comment donc ?

PIRACMON.

Avant tout, dites, savez-vous lire ?

CRISPIN.

Oui, vraiment.

PIRACMON.

Ainsi donc ne songez plus qu'à rire.

CRISPIN, *riant.*

Rions donc... Mais au moins, que je sache pourquoi ?

LE GOUVERNEUR, *à un garde de sa suite.*

Qu'on nous apporte ici le livre de la loi.

(Le garde s'éloigne un moment.)

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, CRISPIN, PIRACMON, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR

CRISPIN, *au gouverneur.*

SANS ce livre, en deux mots, dites, qu'ordonne-t-elle ?
Faut-il que je reprenne une femme nouvelle ?

LE GOUVERNEUR.

Par le livre à l'instant vous allez être instruit...
(Voyant revenir le garde qui s'étoit éloigné.)
On l'apporte.

SCÈNE VIII.

LE GARDE, LE GOUVERNEUR, CRISPIN, PIRACMON, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, *à Crispin, en lui montrant le livre de la loi, que le garde lui présente.*

LISEZ. C'est l'article dix-huit.

CRISPIN, *prenant le livre, d'un air content, et lisant.*

« Quand le mari meurt, ou la femme,

« On allume de grands bûchers,
« Et le survivant doit se jeter dans la flamme,
« En montrant une grandeur d'âme
« Qui ne s'étonne pas de semblables dangers;
« Et c'est un grand honneur pour tous les étrangers. »

CRISPIN, *au gouverneur, après avoir lu.*

C'est donc là le sujet qui doit faire ma joie?

LE GOUVERNEUR.

Bénissez, bénissez le ciel qui vous l'envoie.

CRISPIN.

Moi, je le bénirois d'un pareil traitement?
Je dois plutôt songer à m'enfuir promptement....
Moi, me laisser brûler?... Ah! maudits insulaires!
Plus cruels, mille fois, que turcs et que corsaires!
De vous brûler ainsi vous êtes de vrais fous,
Et je ne reste pas un quart-d'heure chez vous....
Adieu!

(Il jette loin de lui le livre de la loi, et veut s'enfuir.)

PIRACMON.

N'espérez pas échapper de la sorte.

LE GOUVERNEUR, *aux gardes.*

Holà! gardes... Quelqu'un; qu'on l'arrête. Main forte!

(Des gardes saisissent Crispin et l'arrêtent.)

CRISPIN, *au gouverneur.*

Quoi! c'est donc tout de bon?

LE GOUVERNEUR.

Ceci n'est point un jeu....
Voulez-vous qu'on vous jette à force dans le feu?

PIRACMON, *à Crispin.*

Croyez-m'en, avalez doucement la pilule.
Périssez sans montrer de crainte ridicule;
Car, enfin, il le faut, ou de force, ou de gré.

CRISPIN, *à part, et en pleurant.*

Malheureux que je suis! où me suis-je fourré?

LE GOUVERNEUR.

Quoi! vous pleurez?

CRISPIN.

Hélas!

LE GOUVERNEUR.

Remportez la victoire;

Songez à votre honneur.

PIRACMON, *à Crispin.*

Songez à votre gloire.

CRISPIN.

De l'honneur, de la gloire, ai-je de tout cela?

LE GOUVERNEUR.

Que diront nos neveux?

CRISPIN.

Tout ce qu'il leur plaira.

LE GOUVERNEUR.

Jetez-vous, en héros, vous-même, dans la flamme.

CRISPIN.

Mais, messieurs, Éliante étoit-elle ma femme?
Notre hymen n'étoit pas seulement ébauché:
Est-ce à moi, s'il vous plaît, d'en porter le péché?

LE GOUVERNEUR.

Tout cela n'y fait rien, il faut mourir.

CRISPIN, *à part.*

J'enrage!

Ah! que n'ai-je conclu mon chien de mariage!
Si j'avois cru sitôt terminer mon destin,
Avant que de mourir j'aurois fait un Crispin.

PIRACMON.

Voici l'ordre, à peu près, de la cérémonie.
Je vais vous en instruire.

CRISPIN, *à part, et en pleurant*

Ah! quelle tyrannie!

PIRACMON.

Premièrement il faut ne point verser de pleurs.
On vous entourera de guirlandes de fleurs.
Au son des instruments on viendra vous conduire
Jusqu'au pied du bûcher.

CRISPIN, *à part.*

Juste ciel! quel martyre!

PIRACMON.

Quand vous serez monté tout au haut du bûcher,
A côté d'Eliante on doit vous attacher.
Vous n'aurez jamais vu tant de réjouissances.
Le peuple autour de vous viendra former des danses.
Nos chants éleveront votre nom jusqu'aux cieux.
Vous-même, j'en suis sûr, vous serez tout joyeux.
Vous serez enchanté de notre symphonie.
Enfin, pour terminer cette cérémonie,
Par les quatre côtés, quatre flambeaux ardents
Mettront le feu sous vous; puis, quand il sera temps,
On ira recueillir vos cendres dans une urne;

(*Le voyant dans la plus grande consternation.*)

Et votre nom... Mais, quoi! vous voilà taciturne?

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Marchez.

CRISPIN, *à Piracmon.*

Mais d'un instant ne peut-on reculer?

PIRACMON.

Non, seigneur. Tout à l'heure on prétend vous brûler:
Nous n'avons pas besoin qu'un bûcher se prépare:
Il en est de tout prêts.

CRISPIN, *à part.*

Précaution barbare!

PIRACMON.

Oui, dans tous les marchés, de toutes les façons,
On en trouve, qu'on roule au-devant des maisons.
A quatre pas d'ici j'en sais un magnifique.

CRISPIN.

Ah! morbleu! ce n'est pas cela dont je me pique:
De la magnificence!

LE GOUVERNEUR.

Eh! cela fait honneur.

CRISPIN, *se jetant à ses pieds.*

Ayez pitié de moi, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Peut-on être attaché de la sorte à la vie?

CRISPIN.

C'est mon foible.

LE GOUVERNEUR.

Fi donc! quelle badinerie!

CRISPIN.

Vous mourez donc gaîment, vous autres?

PIRACMON.

Fort gaîment,
Et surtout quand on meurt dans ce noble élément.

CRISPIN.

Mais en mourant ainsi que pouvez-vous attendre?

LE GOUVERNEUR.

Nous croyons qu'on renaît aussitôt de sa cendre

CRISPIN.

Pour moi, qui n'en crois rien, seigneur, dispensez-moi..

LE GOUVERNEUR, *l'interrompant.*

Cœur bas!... Ah! c'est trop faire injure à notre loi...
(A Piracmon.)
Vous, Piracmon...

PIRAÇMON, *l'interrompant.*

Seigneur.

LE GOUVERNEUR.

Ayez soin de la fête.
Que la cérémonie en un instant soit prête...
Puis-je compter sur vous?

PIRACMON.

Seigneur, tout ira bien.

LE GOUVERNEUR, *aux gardes, en montrant Crispin.*
(A Piracmon.)

Gardes... conduisez-le... Surtout, n'oubliez rien
Pour rendre la musique et la danse célèbre.

CRISPIN, *à part.*

Ciel! on va me donner un opéra funèbre!...
Ah! le maudit pays!... Ah! la maudite loi!

PIRACMON.

Venez vous préparer : il est temps; suivez-moi.

CRISPIN, *à part.*

Je vais me préparer à périr dans la flamme...
Allons, c'est fait de moi... Dieu veuille avoir mon âme!
(Il s'éloigne avec Piracmon et quelques-uns des gardes du gouverneur, qui l'emmènent.)

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, GARDES, SUITE.

LE GOUVERNEUR, *a part.*

L'INSENSÉ ne voit pas la gloire de son sort :
Il a le cœur si bas que de craindre la mort!
Puisse le ciel sur lui répandre ses lumières,
Et lui donner aussi les forces nécessaires
Pour pouvoir surmonter cette vaine frayeur!...
(Voyant paroître un insulaire, qui vient à lui.)
Mais, quelqu'un vient à moi.

SCÈNE X.

UN INSULAIRE, LE GOUVERNEUR, GARDES, SUITE.

LE GOUVERNEUR, *à l'insulaire.*

QUE me veut-on?

L'INSULAIRE.

Seigneur,
Un cavalier françois vient vous rendre une lettre.
Il voudroit vous parler. Voulez-vous le permettre?

LE GOUVERNEUR.

Qu'il approche.
(L'insulaire s'éloigne, et fait paroître Licandre.)

SCÈNE XI.

LICANDRE, LE GOUVERNEUR, GARDES, SUITE.

LICANDRE. *au gouverneur.*

SEIGNEUR, je suis un étranger,
Sans secours, sans espoir, dans un pressant danger,

Triste jouet des vents, échappé du naufrage,
Et dans l'île voisine entraîné par l'orage,
Je viens du gouverneur, qui me renvoie ici,
Vous apporter, seigneur, le billet que voici.

(Il lui présente une lettre.)

LE GOUVERNEUR, *prenant la lettre.*

Donnez. Je vous promets que, quoi qu'il me demande,
Je ferai tout pour lui. Voyons ce qu'il me mande.

(Il ouvre la lettre et la lit haut.)

« Le gentilhomme que je vous envoie a été jeté par « la tempête dans mon île. Son nom est Licandre; et il a « fait naufrage depuis peu avec une personne, nommée « Éliante, dont il étoit éperdument amoureux. Si, par « hasard, vous aviez des nouvelles de cette aimable per- « sonne, vous rachèteriez la vie à son amant en la lui « faisant retrouver. Informez-vous-en, je vous prie. Il « n'est point impossible que l'orage l'ait jetée dans votre « port. Donnez-y vos soins; j'en aurai une éternelle re- « connoissance.

« BRISAPH, gouverneur de l'île
de Santoriada. »

LE GOUVERNEUR, *après avoir lu.*

Oui, je puis contenter vos désirs curieux;
Je puis vous informer d'Éliante.

LICANDRE.

Ah! grands dieux!
Quoi! je pourrois ici revoir celle que j'aime?
Que mon cœur est content! que ma joie est extrême!
Montrez-la moi, de grâce! achevez mon bonheur.

LE GOUVERNEUR.

Si je vous la fais voir, vous mourrez de douleur.
Elle vient d'expirer tout à l'heure.

LICANDRE.

Elle est morte ?

LE GOUVERNEUR.

Je connois la grandeur du coup que je vous porte ;
Mais, enfin, puisqu'il faut sans feinte vous parler,
Elle, avec son mari, nous allons la brûler.

LICANDRE.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Elle étoit mariée ?...
(*A part.*)
Cruelle ! ma tendresse est-elle ainsi payée ?...
Hélas !

LE GOUVERNEUR.

Mais, cependant, il faut vous dire tout.
L'hymen n'a pas été terminé jusqu'au bout.
L'époux, du moins, le dit : même je le présume,
Et, suivant du pays la louable coutume,
Nous brûlons les époux sur des bûchers ardents.

LICANDRE.

Permettez qu'avec eux je me jette dedans.
Vous voyez bien qu'après cette perte funeste,
La mort est désormais le seul bien qui me reste :
Et ce sera pour moi le bonheur le plus doux.

LE GOUVERNEUR.

Le mari ne prend pas la chose comme vous :
Un sort si glorieux l'alarme et l'épouvante.

LICANRE, *à part.*

Que j'éprouve, grands dieux ! la fortune inconstante !
En trouvant ce que j'aime on m'apprend en ces lieux
Que la mort m'a ravi ce trésor précieux.

LE GOUVERNEUR.

Je vous plains.

SCÈNE XII.

UN INSULAIRE, LE GOUVERNEUR, LICANDRE, GARDES, SUITE.

L'INSULAIRE, *au gouverneur.*

Tout est prêt pour la cérémonie;
Le bûcher, les flambeaux, le deuil, la symphonie.
Le mari, cependant, ne se peut consoler.

LICANDRE, *à part.*

Je succombe... A ces mots je me sens accabler.
Une vapeur secrète, en mes sens répandue,
Me ravit tout à coup l'usage de la vue.

(Il reste sans connoissance.)

LE GOUVERNEUR, *à l'insulaire, en montrant Licandre.*

Il tombe évanoui... Qu'on l'ôte de ces lieux.
Il ne faut point offrir ce spectacle à ses yeux;
Sa trop vive douleur l'interromproit peut-être...

(Voyant paroître de loin le cortège qui arrive.)

Le deuil s'approche... Allons au-devant du grand-prêtre.

(L'insulaire et l'un des gardes du gouverneur emportent Licandre dans un lieu éloigné, et le gouverneur va au-devant du cortège avec ses gardes et sa suite.)

SCÈNE XIII.

MARINE, PIRACMON.

PIRACMON.

Oui, c'est dans cet endroit.

MARINE.

Où va le gouverneur?

PIRACMON.

Au-devant du grand-prêtre. Il lui doit cet honneur.

MARINE.

Mais tu n'y songes pas, au moins.

PIRACMON.

Que veux-tu dire?

MARINE.

Ce bûcher, cet apprêt, cela n'est que pour rire,
N'est-il pas vrai?

PIRACMON.

Sans doute.

MARINE.

Et cependant ici
Monsieur le gouverneur ne l'entend pas ainsi.
Le grand-prêtre, d'abord, mettra le feu lui-même;
Et que deviendrons-nous avec ton stratagème?
Par ton ordre Éliante est au haut du bûcher.

PIRACMON.

Quand il en sera temps, j'irai l'en détacher.

MARINE.

Il faudroit prévenir le gouverneur. Peut-être...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Il est plus scrupuleux encor que le grand-prêtre:
Il ne badine point sur cet article-là.

MARINE.

Si le feu...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Laisse-moi conduire tout cela.
De ce qu'elle doit faire Éliante est instruite.

MARINE.

Je ne te comprends point.

PIRACMON.

Tu verras, dans la suite...
Si le drôle en revient, je veux que, de long-temps,
(Entendant le bruit des instruments.)
Il n'ait dessein... Mais, chut... j'entends les instruments...
(Il regarde du côté par où vient le cortège, et le voit approcher.)
La victime paroît, couverte de guirlandes...
Viens-t'en, et joignons-nous à ces joyeuses bandes.
(Il va se réunir, avec Marine, aux insulaires de l'un et de l'autre sexes qui accompagnent le cortège.)

SCÈNE XIV.

(Le fond s'ouvre et laisse voir le bûcher sur lequel Éliante est placée, vêtue d'une mante couverte de fleurs. Ce bûcher est élevé au pied d'un mausolée galant, où l'Amour est représenté portant le portrait de Crispin. Le grand-prêtre, la grande-prêtresse, le gouverneur, ses gardes, sa suite, et une troupe d'insulaires, de l'un et de l'autre sexes, parmi lesquels Piracmon et Marine se sont mêlés, et qui portent tous des flambeaux allumés, conduisent Crispin, en céré-

monie, au pied du bûcher, au son des instruments, et avec l'appareil le plus galant et le plus gracieux.)

LE GRAND-PRÊTRE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, LE GOUVERNEUR; ÉLIANTE, *sur le bûcher*, CRISPIN, PIRACMON, MARINE, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR, TROUPE D'INSULAIRES, *de l'un et de l'autre sexes, chantant, dansant, jouant de plusieurs instruments, et portant des flambeaux allumés.*

CRISPIN, *à part, et pleurant.*

« Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau;
« La moitié de Crispin mettra l'autre au tombeau :
« Mais je plains beaucoup moins, dans ce malheur funeste
« La moitié que je perds que celle qui me reste... »*
Je dois être brûlé tout vif.... O sort affreux!...
Mon maître, quoique mort, est, ma foi, plus heureux.

LE GRAND-PRÊTRE ET LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant ensemble.*

Crispin, il faut braver le sort.
Par lui ta femme t'est ravie :
Rejoins-la par un noble effort.
Pour elle tu brûlois, brûlois, pendant sa vie,
Brûle, brûle, avec elle, après sa mort.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant seule, à Crispin.*

D'un long veuvage on n'a point l'amertume
En suivant sa femme au tombeau.

---

* Ces quatre vers sont parodiés du premier couplet de Chimène, dans la troisième scène du troisième acte de la tragédie du *Cid*, de Pierre Corneille.

De ce pays bénissez la coutume :
Brûlez, brûlez d'un feu nouveau.
Ici quand l'Hymen éteint son flambeau,
L'Amour aussitôt le rallume.

MARINE, *chantant seule, montrant Crispin.*

Crispin, en mourant dans la flamme,
Doit se louer de son bonheur.
Il va jouir de l'honneur
D'être brûlé pour sa femme.
Est-il une plus belle mort?
Chantons, dansons, et célébrons son sort.

CHOEUR D'INSULAIRES, *de l'un et de l'autre sexe, montrant Crispin.*

Chantons, dansons, et célébrons son sort.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant seule, montrant Crispin.*

Dans ses yeux sa joie est bien peinte.
Qu'il est content! qu'il est heureux!
Nous l'allons voir dans les feux,
Sans qu'il pousse aucune plainte.
Est-il une plus belle mort?
Chantons, dansons, et célébrons son sort.

MARINE, *chantant seule, montrant Crispin.*

Maris, de lui venez apprendre
A suivre une femme au tombeau;
Et de ce phénix nouveau
Venez chercher de la cendre.
Est-il une plus belle mort?
Chantons, dansons, et célébrons son sort.

CHOEUR DES INSULAIRES, *de l'un et de l'autre sexe, montrant Crispin.*

Chantons, dansons, et célébrons son sort.

CRISPIN, *à part.*

O ciel ! vit-on jamais une rigueur pareille ?
Ils viennent me corner leur musique à l'oreille,
Célébrer mon bonheur, rire, danser, sauter !...
(À tous ceux qui forment le cortège.)
Je vous conseille encor de me faire chanter.

SCÈNE XV.

LICANDRE, LE GRAND-PRÊTRE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, LE GOUVERNEUR ; ÉLIANTE, *sur le bûcher ;* MARINE, CRISPIN, PIRACMON, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR, TROUPE D'INSULAIRES, *de l'un et de l'autre sexes.*

LICANDRE, *à quelques gardes, qui veulent l'empêcher d'approcher.*

Ne me retenez plus.... Dans ma douleur mortelle,
Je veux voir Éliante, et brûler avec elle.
L'époux n'aura pas seul ce funeste plaisir.

CRISPIN, *à part, et sans reconnoître d'abord Licandre.*

Vous pouvez là-dessus suivre votre désir.

LICANDRE, *à part, en reconnoissant Crispin.*

Que vois-je ? Juste ciel ! ma surprise est extrême....
Je ne me trompe point... Oui, vraiment, c'est lui-même ;
(A Crispin.)
C'est Crispin !... Toi, maraud ! cet époux fortuné,
Qui m'as ravi l'objet qui m'étoit destiné !

CRISPIN, *reconnoissant Licandre.*

(A part.)
Eh quoi ! monsieur, c'est vous ? O ciel, je te rends grâce....

(*A Licandre.*)

Vous venez à propos pour prendre ici ma place....

(*A tous ceux qui forment le cortège, en leur montrant Licandre.*)

Messieurs, au moins, voilà le véritable époux.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'en connoissons point ici d'autre que vous.

CRISPIN, *montrant Licandre.*

Pour lui faire plaisir, j'ai feint ce mariage.

LE GOUVERNEUR.

Que de discours!... Allons, sans tarder davantage,
Montez sur le bûcher.

(*Des gardes prennent Crispin et veulent le jeter dans le bûcher.*)

CRISPIN.

Que l'on attende un peu.

LE GOUVERNEUR.

Non, non, point de délai,

CRISPIN.

Je vais crier au feu.

LICANDRE, *à part, en s'approchant du bûcher et regardant Éliante.*

O ciel! que de beautés vont se réduire en cendre!...
(*Voulant monter sur le bûcher.*)
Je ne la quitte point.

ÉLIANTE, *l'entendant sur le bûcher, et se relevant.*

Ah! Licandre, Licandre!

CRISPIN, *à part, avec surprise.*

Miracle!

LICANDRE, *à part, également étonné.*

Juste ciel!

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Que veut dire ceci?
Votre épouse est vivante encore?

CRISPIN, *avec joie.*

Oui, Dieu merci!
Le poison a raté.

LE GRAND-PRÊTRE, *au gouverneur, avec sévérité.*

Que vois-je ici paroître?
Avez-vous prétendu vous moquer du grand-prêtre,
Monsieur le gouverneur?

ÉLIANTE, *en descendant du bûcher.*

Pardonnez à l'amour,
Qui nous a fait tenter cet innocent détour,
Qui, pour me réserver toute entière à Licandre,
M'a fait, blessant vos lois, un peu trop entreprendre.
Il étoit mon époux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Votre époux? Eh! pourquoi
Ne me pas confier un tel secret, à moi?
Je n'aurois pas permis ce second hyménée,
Ou j'en aurois, du moins, retardé la journée....
Mais, puisqu'il est ainsi, je vous rends cet époux;
Aussi bien le second est indigne de vous.
De mon autorité je romps ce mariage,
Et vous rends à présent au nœud qui vous engage....
(*Au gouverneur.*)
N'est-ce pas votre avis, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Oui, sans doute.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Licandre et à Éliante.*

Ainsi donc, vivez heureux.

ÉLIANTE.

Seigneur,
En me rendant Licandre on me rend à la vie.

CRISPIN, *à part.*

Voyez-vous la malice et la friponnerie!

LE GOUVERNEUR.

(*A Licandre et à Éliante.*)
Taisez-vous, lâche!... Et vous, trop généreux époux!
Dans mon île goûtez les plaisirs les plus doux.
Ce mépris de la mort mérite trop la vie;
Qu'à tous deux de long-temps elle ne soit ravie:
J'en fais tous mes souhaits.

ÉLIANTE.

Seigneur, que de bontés!

LE GOUVERNEUR.

Je n'en puis tant avoir que vous en méritez....
(*En regardant Crispin..*)
Pour le seigneur Crispin....

LICANDRE, *l'interrompant.*

C'est mon valet..

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Quoi! traître!
Me tromper, me jouer, en trahissant ton maître?...
(*A Licandre.*)
Il faut qu'il soit puni.

CRISPIN.

Pardonnez-moi, seigneur:
Je ne le suis que trop d'avoir eu tant de peur;
J'ai souffert diablement, et vous pouvez m'en croire.

LE GOUVERNEUR, *à Licandre et à Éliante.*

Avec plus de loisir j'apprendrai votre histoire;
Marine et Piracmon sauront m'en informer.
Heureux amants, toujours puissiez-vous vous aimer!...

(Aux insulaires de l'un et de l'autre sexes.)

Vous autres, par vos chants, prenez part à leur joie,
Qu'à les bien réjouir chacun de vous s'emploie;

(A Crispin.)

Et, selon notre loi, nous ferons, dès demain,
Pour surcroît de plaisir, les noces de Crispin.

CRISPIN.

Soit; mais je ne veux point terminer cette affaire
Que par un bon contrat et par-devant notaire
La dame ne s'oblige, en mourant devant moi,
Que je ne serai point sujet à votre loi.

(Les insulaires des deux sexes forment des danses.)

LE GRAND-PRÊTRE, *chantant seul, à Licandre, à Éliante et à Crispin.*

Etrangers, qui trouvez ridicule
Qu'ici l'on brûle
Le survivant avec le mort,
Vous avez tort.
Ce tourment, qui paroît terrible,
Fut inventé parmi nous
Pour rendre une femme sensible
A la mort de son époux.

(Les insulaires, des deux sexes, reprennent leurs danses.)

LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant seule, à Licandre, à Éliante et à Crispin.*

Si vous voulez, malgré l'orage,
Voguer encore en ce beau jour,
Que ce soit sur la mer d'Amour:
Il est beau d'y faire naufrage.
L'Amour en quittant le rivage

Promet toujours un heureux sort.
Avec lui, jusque dans le port,
Il est beau de faire naufrage.

CRISPIN, *chantant seul, au parterre.*

Messieurs, notre nouvel ouvrage
Peut couler à fond aujourd'hui;
Mais, en lui prêtant votre appui,
Vous le sauverez du naufrage.

FIN DU NAUFRAGE.

LES
TROIS FRÈRES RIVAUX,

COMÉDIE,

PAR DE LAFONT,

Représentée, pour la première fois, le 4 février 1713.

PERSONNAGES.

M. PHILIDOR, bourgeois de Paris, et qui s'est enrichi au palais.

MADAME PHILIDOR, son épouse.

ANGÉLIQUE, leur fille.

MERLIN, valet de M. et de madame Philidor.

LE MARQUIS LISIMON, } Tous trois frères et tous trois capitaines dans le régiment de la Reine.
LE COMTE LISIMON,
LE CHEVALIER LISIMON,

LA RONCE, commissionnaire de Merlin.

La scène est à Paris, chez M. Philidor, dans l'avant-cour de sa maison, et près de son jardin.

LES

TROIS FRÈRES RIVAUX,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

MERLIN, *seul, tirant trois bourses de sa poche, l'une après l'autre.*

Trois objets ravissants, trois bourses pleines d'or!
Qu'un valet est heureux chez monsieur Philidor!
Tel qui veut épouser Angélique sa fille,
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai *novissime* produit trois, tour à tour,
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déja tiré l'aveu du père,
Le second a tiré parole de la mère,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément,
Et moi de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier est, je crois, marquis; le second comte,
Et l'autre chevalier... Justement, c'est mon compte.
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maison.
Mon manège est plaisant! je suce les trois frères:
Mais, ma foi! le cadet fait le mieux ses affaires.
Comme il paie assez bien, et qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adressé.
Aussi je le sers mieux que ne feroit personne.
Mon cœur officieux est à qui plus lui donne.

Le bon de tout ceci c'est que, sans le savoir,
Epris du même objet, tous trois pensent l'avoir;
Car j'ai conduit ma barque avec tant de sagesse,
Que chacun d'eux de l'autre ignore la maîtresse.
Peste! pour un mari la fille est un trésor;
Car son père au palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine;
Et veut absolument un époux capitaine...

(Il remet les trois bourses dans sa poche, en apercevant entrer le chevalier Lisimon.)

Mais je vois justement le plus jeune des trois.
Il marche doucement, et vient en tapinois.
C'est quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.

(Voyant arriver Angélique.)

Je ne me trompe point; car j'aperçois la belle,
Qui sort de son côté pour le même sujet.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

MERLIN, *à Angélique et au chevalier.*

Eh bien! qu'est-ce? Approchez; Merlin est du secret.
Vous le savez? Je suis tout propre aux confidences.

(Le chevalier et Angélique se saluent.)

Eh! mon dieu, laissez là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Madame, quel bonheur de vous entretenir!
Mon sort avec le vôtre est-il prêt à s'unir?
Puis-je espérer bientôt, par un doux hyménée,
Voir ma félicité justement couronnée?
Parlez, belle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Espérez, Lisimon,
Et sachez de mon cœur quelle est l'intention.
Si mon hymen vous plaît, je veux vous satisfaire,
Et j'y vais disposer et mon père et ma mère.
Dans la robe ils vouloient me choisir un parti;
Mais c'est à quoi mon cœur n'a jamais consenti.
Ils voudront bien enfin, ou je suis fort trompée,
Pour seconder mes vœux prendre un gendre d'épée.

MERLIN.

Oui, madame a raison : ces messieurs du palais,
Avec leur air gris-brun, sont des maris si laids!
C'est une nation impolie et grossière.
Mais vive un capitaine! A sa mine guerrière,
A ses discours polis, à son air conquérant,
La beauté la plus fière en peu de jours se rend.
Pour moi, si j'étois fille, et que j'eusse des charmes,
(*Montrant le chevalier.*)
Ce seroit à monsieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vraiment, monsieur Merlin, vous êtes obligeant.

MERLIN, *à part.*

Eh! là, là; je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Franchement les robins, enfoncés dans l'étude,
En abordant le sexe ont l'accueil un peu rude.

MERLIN.

Plaisant époux, ma foi! qu'un époux à rabat.
Car, qu'est-ce, dites-moi, que Damon l'avocat?
Un fat, un ignorant balayant la grand'salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale;

Qui de papiers tout blancs a soin d'emplir son sac ;
Qui décide de tout, et *ab hoc* et *ab hac* ;
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindarisant ses mots avec un soin extrême ;
Qui dans les entretiens tranche du bel-esprit ;
Qui rit, tout le premier, des sottises qu'il dit ;
Qui respecte, lui seul, sa mine de poupée ;
Le matin est en robe et le soir en épée ;
Étourdi, dissipé, grand parleur ; en un mot,
Qui partout fait l'habile, et partout n'est qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *ironiquement.*

Merlin fait des portraits.

MERLIN.

Oh ! c'est mon fort, madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme !
Et vous serez heureux l'un et l'autre à jamais,
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos souhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin est fort porté pour nous deux, ce me semble ?

MERLIN.

Pour vous deux, cependant, à dire vrai, je tremble.

ANGÉLIQUE.

Tu trembles : pourquoi donc ?

LE CHEVALIER.

De grâce, explique-toi.

MERLIN, *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, sur ma foi !

ANGÉLIQUE.

Que dis-tu là ?

MERLIN.

Moi, rien.

ANGÉLIQUE

Ah! tire-nous de peine.

MERLIN.

Vous voudriez avoir un époux capitaine?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, Merlin?

MERLIN.

Eh bien! votre père aujourd'hui
Veut vous voir pleinement satisfaite de lui.
Sur certain capitaine il a jeté la vue,
Et vous allez dans peu, madame, être pourvue.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ciel! je suis perdu.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quel cruel contre-temps!

LE CHEVALIER, *à part.*

(A Merlin, en tirant sa bourse de sa poche, et en la lui présentant.)

Que ferai-je?... Ah! Merlin, voilà ma bourse, prends.
Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi! prendre encor de vous? Ah! je suis trop honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réussir en tout tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN, *prenant l'argent.*

Hélas! il est bien vrai, je ne suis pas trop sot.

LE CHEVALIER.

C'est toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire;
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien soupire.
Achève mon bonheur; car dans cette maison
Je sais que de tout temps tu fus le factoton.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent si, dans cette journée,
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée.
Je saurai bien lever toute difficulté...
(*A Angélique.*)
Mais, que madame agisse aussi de son côté.

ANGÉLIQUE, *au chevalier.*

Ne vous chagrinez point, Lisimon : je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon père.

MERLIN, *au chevalier.*

Sinon, je saurai bien vous sortir d'embarras.

ANGÉLIQUE, *au chevalier, en s'en allant.*

Revenez dans une heure : allez, n'y manquez pas.
(*Elle rentre dans l'intérieur de la maison, et le chevalier sort.*)

SCÈNE III.

MERLIN, *seul, regardant la dernière bourse qu'il a reçue.*

Voila donc de l'argent encor que je raccroche?
Je fais un magasin de bourses dans ma poche....
(*Il met cette quatrième bourse dans sa poche, avec les trois autres.*)
Je ne crois pas qu'au monde il soit d'agioteur,
De notaire, de juif, même de procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre estime.
Tirer à droite, à gauche, est ma grande maxime.
Tout va bien jusqu'ici.... Mais si les deux aînés,
En ce lieu, par malheur, se trouvent nez à nez? . .
L'un a l'aveu du père, et l'autre de la mère.
Chacun d'eux a caché son amour à son frère.

S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon,
Et s'ils savent enfin que je suis un fripon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie,
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie:
Ils voudront s'expliquer.... Que faire en ce cas-là?
Un peu d'effronterie ajustera cela....
(*Apercevant le marquis et le comte qui viennent, chacun d'un côté opposé.*)
Mais je vois les aînés... Ah !... juste ciel! je tremble...
Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensemble!
Restons... Puisque je viens de prendre mon parti,
Morbleu! je n'en veux pas avoir le démenti.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *entrant par un côté du théâtre*, LE COMTE, *entrant par l'autre*, MERLIN.

LE MARQUIS, *dans le fond, à part, et se croyant seul.*

C'EST ici la maison de mon futur beau-père:
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE, *dans le fond, à part, et se croyant seul aussi.*

Madame Philidor, qui connoît mon amour,
Doit me donner sa fille, et conclure en ce jour.

LE MARQUIS, *à part.*

Monsieur Philidor croit que je suis fils unique;
C'est pour cela qu'il veut me donner Angélique.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère par bonheur me croit seul de mon nom
Et pense que je suis l'unique Lisimon.

LE MARQUIS, *à part.*

Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.

LE COMTE, *à part.*

Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.

MERLIN, *à part, sur le devant de la scène.*

Ma foi ! c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin à la peine aujourd'hui crevera.

LE MARQUIS, *à part, en apercevant Merlin.*

Mais j'aperçois Merlin.

LE COMTE, *à part, voyant aussi Merlin.*

C'est Merlin ; c'est lui-même.

LE MARQUIS, *à part, apercevant le comte.*

O ciel ! que vois-je encor ? Ma surprise est extrême...
Est-ce une illusion ? Le comte dans ces lieux !

LE COMTE, *à part, apercevant aussi le marquis.*

Quel homme en cet instant se présente à mes yeux ?...
(*Au marquis.*)
C'est vous, marquis, je crois ?

LE MARQUIS.

Comment ! c'est donc vous, comte ?

MERLIN, *à part.*

Peste ! ils vont s'éclaircir : ce n'est pas là mon compte.
(*Merlin fait plusieurs révérences au comte.*)

LE COMTE.

(*A part.*)
Bon jour, Merlin, bon jour !... Je ne sais où j'en suis ;
Mais je veux être instruit de ce point, si je puis....
(*Au marquis*)
Que faites-vous ici ? Quelle est cette aventure ?

LE MARQUIS.

Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure ?
Vous n'êtes pas ici sans dessein, sûrement ?

MERLIN.

Eh ! messieurs, à quoi bon cet éclaircissement ?

LE COMTE.

(Au marquis.)

Tais-toi, Merlin, tais-toi.... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.

LE MARQUIS.

Et moi, j'y viens aussi pour la même raison.

LE COMTE, *en colère.*

Quoi ! morbleu !...

MERLIN, *l'interrompant.*

Paix, messieurs... Respectez la maison...
Quoi donc ! prétendez-vous faire ainsi des querelles ?....
Messieurs les officiers, dites-moi des nouvelles.

LE MARQUIS.

Oh ! morbleu !... tais-toi donc. Peste soit du butor !.
(Au comte.)
Je viens ici mandé par monsieur Philidor.
(Tirant une lettre de sa poche, et la montrant au comte.)
Voilà ce qu'il m'écrit ; car j'ai l'aveu du père.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mère.

LE MARQUIS.

Son père, par sa lettre, à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et sa mère me l'offre aussi par son billet.

LE MARQUIS, *lisant le dessus et le dedans de la lettre de M. Philidor.*

A monsieur le marquis Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« Faites-moi l'honneur, monsieur le marquis, de vous

« trouver tantôt chez moi. Je parlerai de vous à ma « femme et à ma fille, et je ne doute pas que vous ne « leur plaisiez fort. Ne paroissez pas d'abord dans la mai-« son : promenez-vous, en m'attendant, dans les allées « de mon jardin. Je les y conduirai l'une et l'autre, et ce « sera là que se fera la première entrevue. »

LE COMTE, *tirant de sa poche la lettre de madame Philidor, et en lisant aussi le dessus et le dedans.*

A monsieur le comte Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« C'est aujourd'hui, monsieur le comte, que je dois « parler de vous à ma fille et à mon mari. Je vous at-« tends. Nous finirons ce jour même, si vous souhaitez. « Comptez sur ma parole. Trouvez-vous seulement dans « mon jardin, et m'y attendez. J'aurai soin de m'y « rendre avec mon mari et ma fille, qui, comme je l'es-« père, seront charmés, l'un et l'autre, de l'honneur de « votre alliance. »

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites-vous?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre?

MERLIN, *à part.*

Ah! quel galimatias! je n'y puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Merlin, écoute un mot : tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plaît-il, monsieur?

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Comment, double pendard!
Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce mystère?

MERLIN, *bas, au marquis.*

D'honneur! je l'ignorois.

LE MARQUIS, *bas.*

Sais-tu que c'est mon frère?

MERLIN, *faisant l'étonné.*

Votre frère, monsieur?... Ah! que m'apprenez-vous?
Eh! qui diable a donc pu l'introduire chez nous?

LE MARQUIS.

Moi, je te le demande.

MERLIN.

Ah! monsieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez quelle aventure!
Mais la fille est pour vous: j'en ferois bien serment...
Je m'en vais lui parler... Laissez-nous un moment.

LE COMTE, *bas, à Merlin.*

Vraiment, monsieur Merlin, j'ai sujet de me plaindre.

MERLIN.

De qui, monsieur?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi, je n'ai rien à craindre

LE COMTE, *bas.*

Et vous en agissez certainement fort mal.
Vous deviez m'avertir que j'avois un rival.
Je vous avois payé, je pense, en galant homme.

MERLIN, *bas.*

Moi! je n'en savois rien, ou la foudre m'assomme!
Mais vous vous alarmez, je ne vois pas pourquoi.
Angélique est pour vous, vous dis-je, croyez-moi...
(*Haut.*)
Embrassez-vous, messieurs, sans causer de désordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouse Angélique, et n'en veux point démordre.

LE COMTE.

Moi, je l'épouse aussi; j'y suis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu! vous céderez; car je suis votre aîné.

LE COMTE.

Oh! parbleu! nous verrons : sur le fait de maîtresse
Je suis humble valet à votre droit d'aînesse.

LE MARQUIS, *en colère.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-père.

LE COMTE.

Et moi, j'y vais aussi.

(Le marquis et le comte sortent.)

SCÈNE V.

MERLIN, *seul, riant.*

J'EN suis quitte, à la fin; mais ce n'est pas sans peine.
Respirons un moment, et reprenons haleine.
Un autre se seroit vingt fois déconcerté;
Mais dans le monde il faut surtout être effronté.
L'effronterie en France est un vice à la mode :
Rien de plus nécessaire, et rien de plus commode.
Un parfait effronté ne doit rougir de rien;
Et c'est là le grand art pour amasser du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue,
Et de quelque côté que je tourne la vue,
Je ne vois d'indigents que les sots vertueux.
Il faut un front d'airain pour devenir heureux....

(*Voyant venir M. Philidor.*)
Taisons-nous; j'aperçois mon bon homme de maître.
Entêté du marquis, autant qu'on le peut être,
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui;
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne soit pour lui.

SCÈNE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

Ah! te voilà, Merlin?

MERLIN.

Fort à votre service,
Toujours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends justice;
Tu m'as toujours paru la perle des valets.
Je sais que contre tous tu prends mes intérêts,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle est insupportable!

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raisonnable;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi, n'ai-je pas raison?
N'êtes-vous pas, monsieur, le chef de la maison?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête,
Mais votre femme...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Fi! ma femme est une bête.
Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Du marquis Lisimon; mais Merlin, je suis sûr.
Pour peu que nous voulions insister sur le nôtre,
Qu'aussitôt elle va m'en proposer un autre.
Oh! je la connois bien.

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, monsieur, a l'esprit haut et bas:
Elle veut ignorer que cette loi si belle,
Qui fait l'homme le maître, est la loi naturelle.
Sa complaisance va comme un flux et reflux:
Vous croyez la tenir, vous ne la tenez plus.
Pour sa tête, oh! ma foi! c'est tout comme la lune,
Qui tantôt paroît claire et tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites-lui bonjour, elle vous dit bonsoir.

M. PHILIDOR.

Oh! parbleu! nous verrons. J'ai fait choix de mon gendre:
Le marquis Lisimon en ce lieu doit se rendre.
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en fasse aujourd'hui son époux.
Mais n'est-il point venu?

MERLIN.

N'en soyez point en peine,
Le marquis Lisimon au jardin se promène.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu ! Merlin, je suis ravi de le savoir.
Je veux tout au plus tôt en parler à ma femme.
Va-t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais si la bonne dame,
Quand vous lui parlerez du marquis Lisimon,
Avoit un gendre en poche aussi de sa façon ?

M. PHILIDOR.

Oh ! vraiment c'est de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'est un esprit malin !

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable !

MERLIN.

Elle dit toujours non.

M. PHILIDOR.

Moi, je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Oh ! va, va, laisse faire...
Comment donc ! n'est-ce pas une fort bonne affaire ?
Le marquis Lisimon est joli cavalier.
Ma fille pour époux vouloit un officier :
Tous les gens du palais lui causoient la migraine.
Pour lui faire plaisir je prends un capitaine.

Je suis sûr qu'à ma fille aussitôt il plaira;
Et puis ma femme après de quelqu'autre voudra?
Corbleu! nous allons voir. Fais ce que je désire,
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque chose à lui dire.

MERLIN, *apercevant madame Philidor.*

Il n'en est pas besoin : elle vient; je la voi.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul; Merlin, éloigne-toi.

SCÈNE VII.

MADAME PHILIDOR, M. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas, à madame Philidor.*

Le comte Lisimon, votre prétendu gendre,
Est dans votre jardin, madame, à vous attendre

MADAME PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon époux.
Je te suis obligée. Adieu; va, laisse-nous.

(*Merlin sort.*)

SCÈNE VIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR.

M. PHILIDOR, *à part.*

Voyons, sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'âme.

MADAME PHILIDOR, *brusquement.*

Eh bien, mon cher époux?

M. PHILIDOR, *sur le même ton.*

Eh bien, ma chère femme?

MADAME PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

MADAME PHILIDOR.

Au moins, je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit; mais je veux aussi de la condescendance.

MADAME PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès.

MADAME PHILIDOR.

N'allez-vous pas déjà m'intenter un procès?
C'est vous qui commencez toujours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi! vous êtes, vous, un vrai trouble-ménage....
Mais brisons là-dessus. Nous venons nous parler;
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Notre fille Angélique à présent est nubile.
Vous savez qu'en maris elle est fort difficile?
J'ai voulu lui donner plusieurs gens du palais.
Ils sont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haine;
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un capitaine.
C'est....

MADAME PHILIDOR, *l'interrompant.*

Je vous interromps, tout d'abord, sur ce point.
Sa mère à cet hymen ne consentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? et quel but est le vôtre?
Car enfin....

MADAME PHILIDOR, *l'interrompant.*

Mon but est qu'elle en épouse un autre.
J'ai son affaire.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Eh bien! n'avois-je pas bien dit?
Ventrebleu! peste soit de votre chien d'esprit!

MADAME PHILIDOR.

Mais, monsieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cause!

M. PHILIDOR.

Comment donc! il suffit que je veuille une chose
Pour que vous vouliez l'autre?

MADAME PHILIDOR.

Oh! je veux la raison.
L'époux que je lui donne est un joli garçon,
Même il est capitaine.

M. PHILIDOR, *à part.*

(*A madame Philidor.*)

Ah! j'enrage.... Madame,
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme.

MADAME PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plaît?

M. PHILIDOR.

Par où?... Suffit. Je veux,
Que ma fille aujourd'hui condescende à mes vœux.

MADAME PHILIDOR.

Je prétends qu'Angélique à moi seule obéisse.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends, moi, qu'elle agisse.

MADAME PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison?

MADAME PHILIDOR.

C'est que je suis sa mère.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plaît, ne suis-je pas son père?

MADAME PHILIDOR.

Et quand vous le seriez? voyez, belle raison!

M. PHILIDOR.

Je m'en moque; j'aurai pour gendre Lisimon.

MADAME PHILIDOR.

Lisimon, dites-vous? Lisimon, capitaine?

M. PHILIDOR.

Oui

MADAME PHILIDOR.

De quel régiment?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

MADAME PHILIDOR.

Tout de bon?

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

MADAME PHILIDOR.

Eh! vite embrassons-nous.
Allons, faisons la paix, mon cher petit époux.

M. PHILIDOR.

D'où vient donc, tout à coup, un excès de tendresse,
Que l'on pardonneroit à peine à sa maîtresse?

MADAME PHILIDOR.

L'époux que je destine à ma fille aujourd'hui,
C'est Lisimon.

M. PHILIDOR.

Comment ! Lisimon ?

MADAME PHILIDOR.

Oui, c'est lui.
Et, puisque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je suis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort !... Mais je suis tout troublé.
Quoi ! monsieur Lisimon vous a déja parlé ?

MADAME PHILIDOR.

Oh ! vraiment, j'ai fait plus ; ma parole est donnée
De finir de ma fille avec lui l'hyménée.

M. PHILIDOR.

De moi sur cet article il a parole aussi.
Je vous dirai bien plus ; Lisimon est ici.

MADAME PHILIDOR.

Je le sais bien.

M. PHILIDOR.

Comment ?

MADAME PHILIDOR.

Je le sais bien, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

(A part.)

Vous le savez ?... Voici quelque nouveau vertige.

MADAME PHILIDOR.

Sur mon billet il s'est rendu dans le jardin :
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main,
Par lequel, en deux mots, je lui mande et propose
De venir au jardin pour terminer la chose.

M. PHILIDOR, *riant.*

Je vous en livre autant. Le cas est singulier ;
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier.

Ne nous trompons-nous point? C'est peut-être un autre homme.
Est-ce bien Lisimon ?

MADAME PHILIDOR.

C'est ainsi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait ?

MADAME PHILIDOR.

Oui, vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Assez beau de visage ?

MADAME PHILIDOR.

Ah ! beau comme le jour.

M. PHILIDOR.

Capitaine ?

MADAME PHILIDOR.

Oui, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Ah ! ma foi ! c'est lui-même.

MADAME PHILIDOR.

En doutez-vous ?

M. PHILIDOR.

Moi ? Non... Mais c'est un vrai problème.

MADAME PHILIDOR.

Nous allions quereller ; car nos plus grands débats
Viennent faute souvent de ne s'entendre pas.

M. PHILIDOR.

Eh ! la chose à présent n'est pas encor bien claire.

MADAME PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce mystère.
Puisqu'elle hait si fort tous les gens du palais,
Lisimon pleinement doit remplir ses souhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, et je prétends que l'affaire se fasse.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor, en se jetant à ses pieds.*

Mon père, à vos genoux, je demande une grâce.

M. PHILIDOR, *la relevant.*

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur?

M. PHILIDOR.

En voici bien d'une autre! Eh! que veux-tu donc dire?

MADAME PHILIDOR.

Mais, vraiment son discours commence à m'interdire.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier;
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

MADAME PHILIDOR.

Ah! le cas est nouveau, qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une si grande horreur!
Des filles de Paris c'est l'unique fureur;
Et leur esprit seroit attaqué de folie
S'il leur falloit rester fille toute leur vie.

ANGÉLIQUE.

Mais, mon dessein n'est pas de rester fille... Hélas!
Un jeune cavalier m'a trouvé des appas:
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre,
Et de m'en accorder en même temps un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour.

Or çà, mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mère, à moi, j'entends qu'on obéisse.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous seriez, mon père, auteur de mon supplice?

M. PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais!... Quoi! quand un coup du sort
Met votre mère et moi parfaitement d'accord,
(Ce qui n'arrive pas deux fois, au plus, l'année)
Vous seule vous rompez un projet d'hyménée?
Mais quel est ce mignon, ce joli jouvenceau
Dont vous avez coiffé votre petit cerveau?

MADAME PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit-maître.

ANGÉLIQUE.

Oh! non, il est sensé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais, enfin, quel homme est-ce? est-ce un homme de nom?

ANGÉLIQUE.

C'est, puisqu'il le faut dire, un nommé Lisimon.

M. PHILIDOR.

Lisimon, dis-tu pas? Quoi! c'est chose certaine?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père.

M. PHILIDOR.

Et qu'est-il?

ANGÉLIQUE.

Mais il est capitaine
Au régiment, dit-on, de la Reine.... Pourquoi
Paroissez-vous surpris? Vous riez?

M. PHILIDOR, *riant.*

Oh! ma foi!
Je n'y puis plus tenir.

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor qui rit aussi.*

Quoi! vous aussi, ma mère?

MADAME PHILIDOR.

Le plaisant tour!

ANGÉLIQUE.

De grâce, expliquez ce mystère.

M. PHILIDOR, *riant toujours.*

Celui que nous t'avons destiné pour époux,
C'est Lisimon lui-même.

ANGÉLIQUE.

Ah! que m'apprenez-vous?

M. PHILIDOR.

Parbleu! de Lisimon j'admire la sagesse.
Quelle discrétion! quelle délicatesse
De prendre de nous trois, en secret, l'agrément!
Peste! ce garçon-là promet infiniment.

ANGÉLIQUE.

Le pauvre chevalier va donc être bien aise.

MADAME PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous? oh! ne vous en déplaise,
Vous serez bien comtesse.

M. PHILIDOR.

Elle comtesse? Bon!
Elle sera marquise, et je vous en répond.
Lisimon est marquis.

MADAME PHILIDOR.

Non, vraiment, il est comte.

ANGÉLIQUE.

Non, il est chevalier.

M. PHILIDOR.

Eh! quel peste de conte!

Il est marquis, vous dis-je, et marquis, très marquis,
Et tous les Lisimon le sont, de père en fils.

MADAME PHILIDOR.

Et moi, monsieur, et moi je soutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon! encore une fois, mettons-nous en colère.

MADAME PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours; car, tenez, franchement...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Ne sauriez-vous parler qu'avec emportement?
Entre nous, vos discours sont pleins de pétulance.

MADAME PHILIDOR.

Et les vôtres, monsieur, sont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux... Mais faut-il nous fâcher?
C'est une bagatelle... Envoyons-le chercher.
N'est-il pas au jardin?

MADAME PHILIDOR.

Sans doute, il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler, il va bientôt paroître...
(Voyant le comte qui vient.)
Mais, je le vois venir.

SCÈNE X.

LE COMTE, LE MARQUIS, *paroissant en même temps*; M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE.

M. PHILIDOR, *à madame Philidor, en voyant le marquis.*

JUSTEMENT, le voici.

MADAME PHILIDOR, *prenant le comte par la main.*

Tenez, c'est celui-là.

M. PHILIDOR, *prenant aussi le marquis par la main.*

Non, non, c'est celui-ci.

MADAME PHILIDOR.

C'est celui-là, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Eh mon dieu! non, ma femme.

MADAME PHILIDOR, *au comte.*

Monsieur, n'êtes-vous pas Lisimon?

LE COMTE.

Oui, madame.

MADAME PHILIDOR, *à M. Philidor.*

Là, monsieur mon mari, n'avois-je pas raison?

M. PHILIDOR, *au marquis.*

N'est-ce pas vous, monsieur, qu'on nomme Lisimon?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Juste ciel! ma surprise est extrême.

M. PHILIDOR, *au marquis.*

Capitaine?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

MADAME PHILIDOR, *au comte.*

Et vous?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment! deux Lisimon?... Mais je n'y conçois rien.

MADAME PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien est le seul véritable :
Je m'y tiens.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, j'espère en vous ; vous savez mon amour ?

M. PHILIDOR.

Oui, monsieur, vous aurez ma fille, et dès ce jour.

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Vous savez mon ardeur ? J'espère en vous, madame.

MADAME PHILIDOR.

Comptez sur moi, monsieur ; ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR, *à Angélique.*

Angélique !

ANGÉLIQUE.

Mon père ?

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là ?
Tu le connois si bien ! explique-nous cela.
Lequel est Lisimon ? Est-ce l'un ? est-ce l'autre ?
Parle, est-ce le mien ?

ANGÉLIQUE.

Non.

MADAME PHILIDOR.

C'est le mien ?

ANGÉLIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment ! mademoiselle, ai-je l'air imposteur ?
Mon nom est Lisimon ; je suis homme d'honneur.

LE COMTE, *à Angélique.*

Permettez-moi de dire ici la même chose,
Que Lisimon n'est pas un nom que je suppose.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux? Par ma foi! je ne sais...
(*Au marquis.*)
Mais vous me convenez, monsieur, et c'est assez.
A mes commandements ma fille va se rendre.

MADAME PHILIDOR, *montrant le comte.*

Et moi, je prétends, moi, que monsieur soit mon gendre.

M. PHILIDOR.

C'est à vous à céder : je le veux, en un mot;
Vous n'êtes qu'une femme.

MADAME PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Ah! mon père, en faut-il venir aux invectives?

M. PHILIDOR, *en colère.*

Quoi donc! dérogerai-je à mes prérogatives?
Vous dépendez de moi : je suis père et mari :
D'elle comme de vous je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur...

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Ah! madame..

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Eh! ma mère, de grâce,
Tâchez qu'avec douceur cette affaire se passe.

MADAME PHILIDOR.

Votre père me joue un tour de sa façon:
Je gage que le sien est un faux Lisimon?

M. PHILIDOR.

Moi! je me servirois d'un pareil stratagème?
Je n'en suis pas capable.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Eh! le voici, lui-même.

M. PHILIDOR.

Eh! qui donc?

ANGÉLIQUE.

Lisimon.

M. PHILIDOR, *regardant le chevalier.*

Qui? celui que je voi?...

(A part.)

Je ne sais où j'en suis.

MADAME PHILIDOR, *à part.*

Ni moi.

LE MARQUIS, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le marquis et le comte!... O rencontre imprévue!
De tout ce que je vois mon âme est confondue.
(A M. Philidor.)
Ah! monsieur, pardonnez à mon étonnement.
Deux rivaux, je le vois, traversent un amant.
Espérant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille.

M. PHILIDOR.

Oh ma foi ! c'en est trop : trois époux à la fois !
Prétendez-vous, messieurs, l'épouser tous les trois?

MADAME PHILIDOR.

La chose assurément ne paroît pas faisable.

M. PHILIDOR, *aux trois Lisimon.*

Mais, qui diantre de vous est donc le véritable?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est moi, monsieur.



M. PHILIDOR.

Comment ! tous les trois? Oh parbleu !
A la fin, je croirai que ceci n'est qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monsieur, puisqu'il vous faut dévoiler ce mystère,
Des aînés Lisimon je suis le jeune frère.
Nous servons tous les trois au même régiment.
Nous nous trouvons chez vous, je ne sais pas comment.
Ils sont très étonnés. Quant à moi, je vous jure
Que je suis tout comme eux surpris de l'aventure.

M. PHILIDOR.

Puisque vous m'assurez que la chose est ainsi,
Je me trouve à présent un peu plus éclairci.
Mais par quel cas fortuit vous trouvez-vous ensemble?

LE MARQUIS.

Sans doute, c'est l'amour qui tous trois nous rassemble.
Quant à moi, Merlin seul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi! Merlin?... Ah ! le traître! il mourra sous mes coups.
C'est lui qui m'a donné l'accès près de madame.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'entends-je? ainsi donc il trahissoit ma flamme?

Il m'a, comme vous deux, produit dans la maison :
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le fripon !

LE COMTE, *au chevalier.*

J'en suis pour mon argent, comme vous pour le vôtre.

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés, tous trois, l'un après l'autre...
(*A M. Philidor.*)
Mais vous m'avez promis votre fille, monsieur,
Et de vous sur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oh ! je vous la tiendrai.

LE COMTE, *montrant madame Philidor.*

Par parole authentique
Madame m'a promis la charmante Angélique.

MADAME PHILIDOR.

Ne craignez rien, monsieur, vous serez son époux.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Belle Angélique, hélas ! je n'espère qu'en vous.

ANGÉLIQUE.

Ah ! tant que de mon cœur je serai la maîtresse,
Vous pouvez, chevalier, compter sur ma tendresse.

M. PHILIDOR.

C'est ce qu'il faudra voir.

MADAME PHILIDOR, *voyant entrer La Ronce.*

Mais que veut ce valet ?

SCÈNE XII.

LA RONCE, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LA RONCE, *à madame Philidor, en lui remettant une lettre.*

MADAME, on m'a chargé de vous rendre un billet.
(*Madame Philidor prend la lettre.*)

M. PHILIDOR, *à madame Philidor.*

Encore un Lisimon?

MADAME PHILIDOR, *à La Ronce, qui sort.*

Attendez donc réponse....
(*A part.*)
Mais il s'en va. .

SCÈNE XIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MADAME PHILIDOR, *ouvrant la lettre, à part.*

VOYONS un peu ce qu'il m'annonce...
Le benêt, il apporte un billet au hasard!
Il devoit bien nous dire au moins de quelle part...
(*Examinant la lettre.*)
Je ne reconnois point du tout cette écriture,
Et je vois qu'on a même omis la signature.
(*Elle lit.*)

« Ayant appris, madame, que les deux aînés des trois « Lisimon aspiroient au bonheur d'entrer dans votre fa- « mille, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous avertir

« que le marquis est si fort adonné au jeu, et le comte
« aux femmes, qu'ils rendront une épouse éternellement
« malheureuse. Vous savez, madame, que ce sont-là les
« deux vices ordinaires de presque tous les gens de
« guerre. Ainsi prenez garde à ce que vous ferez. »

(*Au marquis et au comte, après avoir lu.*)

Quoi! messieurs, vous aimez les femmes et le jeu?
Vraiment, vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'est qu'un pur artifice.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, à ma conduite on ne rend pas justice.

M. PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Ce que j'apprends de vous, messieurs, me fait trembler.
Moi, vous donner ma fille? Autant vaut l'immoler.

MADAME PHILIDOR.

Fi! les maris joueurs sont des maris infâmes:
Peut-on aimer le jeu?... Passe encor pour les femmes.

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuse à tort;
Et, s'il faut parler net, je soupçonne très fort
Votre valet Merlin de cette fourberie.
Nous avons des garants de sa friponnerie;
Et ce qu'il nous a fait, à tous trois, tour à tour,
Nous montre qu'il est bien capable d'un tel tour.
Éclaircissons ce fait; je le demande en grâce!

M. PHILIDOR.

Si c'est lui, je prétends l'assommer sur la place....

(*Voyant paroître Merlin.*)

Mais, voyez ce maraud!... Taisons-nous... Le voici.

SCÈNE XIV.

MERLIN, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MERLIN, *à part, en apercevant les trois Lisimon ensemble.*

Ah! que vois-je!... La peste! ils sont encore ici.
(Voulant ressortir.)
Je les croyois bien loin.... Fuyons.

M. PHILIDOR, *le retenant.*

Arrête, arrête.
Viens-tu jouer encor quelque tour de ta tête?

MERLIN, *voulant encore s'échapper.*

Eh! monsieur; laissez-moi : l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah! ah! vous voilà donc, traître! insigne pendard!

LE COMTE, *à Merlin.*

C'est donc toi, malheureux! dont l'audace est extrême?

LE CHEVALIER, *à Merlin.*

Faquin! te voilà donc?

MERLIN.

Oui, messieurs; c'est moi-même.
(A part.)
Un peu d'effronterie : allons, ferme, Merlin!

LE COMTE.

Tu nous a donc joués tous trois, double coquin?

MERLIN.

Qui, moi! de vous jouer j'aurois eu l'impudence?...
(A part, mais de manière à être entendu.)
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,

Ciel! qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez-vous noircir d'un semblable forfait?

LE MARQUIS.

Quoi! ne nous as-tu pas introduits chez ton maître,
Tous trois, l'un après l'autre?

MERLIN.

Oui, monsieur.

M. PHILIDOR

Eh bien! traître!
N'est-ce pas les jouer? Dis-nous-en la raison.

MERLIN.

Est-ce ma faute à moi, s'ils sont trois Lisimon?
J'ai conduit, ce me semble, assez bien leurs affaires.
De quoi s'avisent-ils aussi d'être trois frères?

MADAME PHILIDOR.

(Lui montrant la lettre qu'elle vient de recevoir.)
Mais ce n'est pas le tout... Connois-tu ce billet?
Je suis sûre, maraud! que c'est toi qui l'as fait?

LE MARQUIS, *à Merlin.*

De tes tours insolents, coquin! c'est là le pire.

MERLIN.

Qui, moi! faire un billet? Je ne sais pas écrire.
Si j'avois un peu su barbouiller du papier,
Je serois à présent, peut-être, un gros fermier.

LE COMTE, *tirant son épée.*

Mon âme en ce moment veut être détrompée,
Traître! ou bien dans ton sang je plonge cette épée.

MERLIN.

Mais, messieurs, battez-moi, bourrez-moi, tuez-moi;
Je ne sais pas d'où vient ce billet, par ma foi!

LE COMTE.

Tu n'en sais rien, maraud?

MERLIN.

Non, la peste me tue;
Et c'est la vérité, comme on dit, toute nue.

MADAME PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Je veux croire, messieurs, qu'on cherche à vous noircir;
Mais avant de conclure il faut nous éclaircir
Si ce qu'on nous écrit est faux ou véritable.

M. PHILIDOR, *à part.*

Pour la première fois ma femme est raisonnable.

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Tout cela ne seroit d'aucune utilité.
Ces messieurs voudroient-ils forcer ma volonté?
Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre?

MERLIN, *à part.*

Bon! elle me seconde, et c'est fort bien l'entendre.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Madame, c'est assez; je me tiens averti...
(Au comte.)
Comte, m'en croirez-vous? Prenons notre parti.
Faisons, par grandeur d'âme, un effort sur nous-même,
Puisque, tous trois rivaux, ce n'est pas nous qu'on aime!

LE COMTE, *au chevalier.*

Chevalier, nous laissons un champ libre à tes feux...
(A Merlin.)
Toi, maraud! de tes jours ne te montre à mes yeux
(Il sort avec le marquis.)

SCÈNE XV.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

M. PHILIDOR, *à Merlin.*

Or çà, monsieur Merlin, je veux que, sans mystère,
Vous me développiez le fond de cette affaire.
Ces messieurs quittent prise; ils en ont tout sujet.
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un fripon fieffé, je vais vous faire prendre,
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN, *se jetant à ses pieds.*

Permettez donc, monsieur, qu'embrassant vos genoux
Votre Merlin exige une grâce de vous.

M. PHILIDOR.

Eh! quelle grâce? dis.

MERLIN.

Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas! de l'être comme quatre....
(Tirant de sa poche les quatre bourses qu'il a reçues, et les lui montrant.)
Jetez les yeux, monsieur, sur mon petit trésor,
Et voyez seulement ces quatre bourses d'or.
Des aînés Lisimon j'obtins les deux premières,
Et le cadet, lui seul, m'offrit les deux dernières.
Je les servois d'abord tous trois sans primauté;
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les aînés des trois frères,
J'ai cru dans un besoin mes ruses nécessaires;
Et cette lettre, enfin, dont vous cherchez l'auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.

De cent routes, monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans, je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé, j'en pleure amèrement,
Et j'en suis très fâché, monsieur, assurément.

M. PHILIDOR.

Comment, double coquin! nous jouer de la sorte!

MERLIN.

Je m'y suis vu contraint, ou le diable m'emporte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,
Je veux bien pardonner ce petit tour d'esprit;
(Au chevalier.)
Mais n'y retourne plus.... Ma fille a su vous plaire;
Obtenez, s'il se peut, l'agrément de sa mère :
Cela se doit ainsi. Qu'elle approuve vos feux,
Et je suis prêt, monsieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER, *à madame Philidor.*

Ma fortune est égale à celle de mes frères,
Pourquoi vos sentiments me seroient-ils contraires?

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Ma mère, vous pouvez me faire un heureux sort.

MADAME PHILIDOR.

Entrons dans le logis, nous ferons cet accord.

MERLIN.

Le cadet Lisimon remporte la victoire.
Des trois frères rivaux ainsi finit l'histoire.

FIN DES TROIS FRÈRES RIVAUX.

LA COQUETTE
DE VILLAGE,
OU
LE LOT SUPPOSÉ,
COMÉDIE,
PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1715.

PERSONNAGES.

LE BARON, seigneur du château.
LA VEUVE, voisine du baron.
ARGAN, voisin du baron.
GIRARD, receveur du village.
LUCAS, fermier du baron.
LISETTE, fille du fermier.

LA COQUETTE DE VILLAGE, OU LE LOT SUPPOSÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

GIRARD, LA VEUVE.

GIRARD, *tient deux lettres, et lit le dessus d'une des deux.*

De Paris. A monsieur le baron du hameau.
Gardons-lui cette lettre; il n'est pas au château.
(Il mét dans sa poche la lettre du baron, et ouvre l'autre.)
Et l'autre à moi Girard. J'ose bien me promettre
Que la liste des lots me vient dans cette lettre.
Justement : mon cousin imprimeur à Paris
Favorise par-là le parti que j'ai pris.
L'amour qui m'a guidé dans cette fourberie,
Fera qu'à la faveur de cette loterie,
Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE.

J'attends monsieur Argan, pourquoi ne vient-il pas?

GIRARD, *lit la lettre.*

« De Paris. Mon cher cousin, avant que d'avoir distri-
« bué les listes que j'imprime pour la grande loterie, je
« vous envoie deux listes fausses et faites exprès, où j'ai
« mis en gros caractères : *Le gros lot pour Lucas, cent*
« *mille francs* : avec la devise et le numéro; c'est ce que
« vous m'avez demandé pour plaisanter dans votre vil-
« lage, en faisant croire à votre émule le fermier Lucas
« qu'il a le gros lot de cent mille francs. »

Avec ceci, j'espère obtenir ma Lisette.
Lucas, par ce gros lot, croyant fortune faite,
Des fermes du pays me cédera les baux :
Il est homme à donner dans de pareils panneaux.
Au fond, c'est pour son bien; je vous ai fait comprendre
Que cela l'obligeant à me faire son gendre,
Il y gagnera. Mais, qui vous fait tant rêver?

LA VEUVE.

C'est que monsieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD.

Bientôt dans ce château ce voisin va se rendre.

LA VEUVE.

J'ai de l'impatience.

GIRARD.

Eh! devez-vous en prendre?
Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement;
C'est un vieux épouseur qu'on attend froidement.

LA VEUVE.

Tais-toi, Girard, tais-toi; tu sais que je l'estime.

GIRARD.

Croire vieux un vieillard, ce n'est pas un grand crime:
Je l'honore de plus, étant son receveur;
La recette est petite, et pour vous de bon cœur,
Je voudrois lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE.

Ce seroit trop pour moi, demoiselle suivante,
Car c'étoit mon état quand j'étois à Paris;
Mais ici j'ai de plus un grade que j'ai pris
Avec feu mon mari doyen de ce bailliage.
C'est ainsi que je vins m'anoblir au village;
Bonne noblesse au fond, et qui vaut prix pour prix
Celle que du village on va prendre à Paris.

GIRARD.

Reparlons de Lisette et reprenons querelle :
Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire sur elle,
Par droit de voisinage et droit de parenté,
Au lieu de *l'assagir* par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette?

LA VEUVE.

Langage de Paris; c'est la rendre parfaite.

GIRARD.

Belle perfection! hélas! bien mal lui prit
Quand vous vîntes ici lui raffiner l'esprit,
Et lui rendre le cœur plus faux et plus superbe.

LA VEUVE.

A neuf ans elle étoit déja coquette en herbe;
Je n'ai fait que tourner son naturel à bien,
Afin que sa beauté ne tournât pas à rien,
Qu'elle lui profitât par un bon mariage.
Je veux que Lisette ait le moyen d'être sage.

Elle a pour la fortune un naturel exquis,
J'ai joint à ses talents tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD.

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais en coquetterie.

LA VEUVE.

Eh! c'est tant mieux, te dis-je:
C'est ce qui fait valoir l'esprit et la beauté,
Nous avons là-dessus tant de fois disputé!
Par coquette, j'entends une fille très sage,
Qui du foible d'autrui sait tirer avantage,
Qui toujours de sang froid, au milieu du danger,
Profite du moment qu'elle a su ménager,
Et sauve sa raison, où nous perdons la nôtre;
Une coquette sage est plus sage qu'une autre,
Puisqu'étant exposée elle a plus combattu.
On ne le peut nier; la plus forte vertu
C'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.
La coquette a des droits bien plus beaux que la prude:
Le beau droit que celui de faire des heureux!
Une prude en sa vie épouse un homme ou deux:
Mais l'habile coquette, en n'épousant personne,
Flatte, fait espérer, promet, jamais ne donne,
Et laissant à chacun l'amour et ses désirs,
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

GIRARD.

Lisette, à mon avis, fait trop durer ma peine;
J'ai beau m'en plaindre au père; hélas! ma plainte est vaine.
Il me méprise.

LA VEUVE.

Oui, car tu sors de ton état;
Tu brigues ma parente, et tu n'es qu'un pied plat.

GIRARD.

Et très plat, d'accord : mais c'est sans me méconnoître.
Dois-je à Lucas respect? il m'en devroit peut-être.
Mais, non ; chacun de nous prime sur son palier,
Et qu'un receveur soit le gendre d'un fermier,
C'est le droit du jeu.

LA VEUVE.

Bon ! c'est le vieux jeu sans doute.
Je vois avec regret ton projet en déroute ;
Lisette se repent d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards ;
Enfin, le père fier, et la fille cruelle,
Trouvent que ta fortune est encor trop nouvelle :
Maltotier de village, encor dans les regrats,
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats.
Mais pendant quelque temps, agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plein pille et repille ;
A force d'encaisser, de compter, d'escompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD.

Mon amour aujourd'hui vous paroît téméraire,
Vous blâmez mon projet : ouais! quel est ce mystère !
J'ai depuis près d'un mois rôdé, tourné, couru ;
En mon absence, hélas ! qu'est-il donc survenu ?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laisse.
Jusqu'au revoir, madame.

LA VEUVE.

Allons à ce qui presse.

SCÈNE II.

LA VEUVE, LUCAS.

LUCAS.

O forteune, ô forteune, est c'baintôt que j't'aurai?
Tu t'enfuis toujours d'moi, quant est-c'que j't'attrap'rai?

LA VEUVE.

Toujours fortune en tête?

LUCAS.

Oui, c'est qu'a m'fait envie.
Je sis si las, si las, de labourer ma vie!
Labourer pour stici, labourer pour stila!
J'ai labouré trente ans; après trente ans me vla.
Labourer pour autrui c'est un p'tit labourage.
Faut labourer pour soi, c'est ça qui donn'courage.
Pour égaliser tout, faudroit-il pas morguoi
Qu'les autres à leur tour labourissent pour moi?

LA VEUVE.

Lucas voudroit d'abord monter sur le pinacle.

LUCAS.

Tout d'un coup, oui, m'trouver tout v'nu comme un miracle
J'ai l'principal pour ça, pisque j'sis hasardeux;
C'est pu d'a moiqué fait, il n'faut pu qu'être heureux.
A quitte ou double aussi j'ai joué, car ça m'ennuie:
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE.

C'est placer de l'argent très prudemment.

LUCAS.

Oui-là,
Car j'aime les gros lots, j'frai ma forteun par-là.

LA VEUVE.

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille,
Et l'amour du baron augmente.

LUCAS.

Il en petille,
Mais ma fill'n'aura pas l'adresse d'l'épouser.

LA VEUVE.

Elle est maligne et fine.

LUCAS.

A c'mence à s'aiguiser.

LA VEUVE.

Et le baron, qui n'est qu'un baron de village,
N'a pas, comme tu sais, grand esprit en partage.

SCÈNE III.

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

N'FAUT pas dir', c'est un sot, car tout l'monde l'sait bien.
Mais Lisett'nous écoute. Eh ! viens, ma fille, eh ! viens.
Madame m'disoit là, qu'ton esprit la contente,
A dit q'tes si subtile, a dit q'tes si savante....

LISETTE.

Mon père, je ne sais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS.

Tant pis, ma fill' tant pis. Car quand la terr'ne rend
Pas pu que c'que j'y s'mons, ça n'vaut pas la culture.

LA VEUVE.

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la simplicité de ce champêtre habit.

LISETTE.

C'est pour plaire au baron, comme vous m'avez dit.

Je m'en suis fait aimer, je suis obéissante,
Et je voudrois, afin que vous fussiez contente,
Qu'il m'épousât bien vite. Ainsi c'est pour cela
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure-là.

LA VEUVE.

Vous l'avez fait aimer, c'est déja quelque chose :
Mais pour faire épouser il faut doubler la dose
De regards, de soupirs, de petites façons ;
Mettez en œuvre enfin mes dernières leçons.
Par de simples appas d'abord tâchons de plaire,
Peu d'affectation, baisser les yeux, se taire,
Paroître embarrassée ; un homme de sang-froid,
Voyant trop minauder, en croit moins qu'il n'en voit ;
Il soupçonne, examine, et reconnoît la feinte :
Mais quand la dupe est prise, affectez tout sans crainte ;
Les traits les plus grossiers de l'affectation,
Loin de le rebuter, charment sa passion,
Et l'art est pris par lui pour la belle nature.

LUCAS.

Je n'comprends qu'à moitié vot'bell' prédicature,
Faut que c'qu'on dit' soit beau, car vous m'ébahissez.

LA VEUVE.

Lisette m'entend bien.

LISETTE.

Pas tant que vous pensez :
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines
Que celles qui les font, sont des femmes bien fines :
Mais moi qui ne suis pas fine comme elles sont,
Je ne pourrois jamais faire comme elles font.

LA VEUVE.

Ah ! que vous irez loin ! vous savez plaire et feindre.

LISETTE.

Vous vous trompez; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au baron, sans feindre je lui plais;
S'il falloit le tromper, je ne pourrois jamais.
Quand je veux dire un mot contraire à ma pensée,
On le voit à mon air, je suis embarrassée.

LA VEUVE.

Si le baron pouvoit, par un tendre retour,
Reparler du contrat qu'il promit l'autre jour,
Il est journalier, quinteux dans sa tendresse.
On pensa profiter de son jour de foiblesse.
Vous a-t-il aujourd'hui repromis?

LISETTE.

Hélas! non.

LA VEUVE.

Il aura réfléchi, c'est son jour de raison,
Son bon jour : mais l'accès pourra bien lui reprendre :
Pour le faire signer, c'est ce qu'il faut attendre.
Si quelque chose peut hâter cet heureux jour,
C'est la feinte; feignez un violent amour.

LISETTE.

Hélas! je feindrois mal.

LA VEUVE.

Çà, je suis inquiète.
Je veux me marier aussi-bien que Lisette.
Monsieur Argan m'occupe, et je vais voir chez lui,
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.

SCÈNE IV.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

FAUT feindre, a dit la veuve, et toi t'as la sottise
De n'savoir pas encor ben feindre d'la feintise.
Tu dis trop c'que tu pense, et c'est un défaut qu'çà;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là.
Tu n'las guer', ça m'fâche.

LISETTE.

Oh! consolez-vous, mon père.
Si je suis sotte encor, je ne le suis plus guère.
Je sais feindre bien mieux que la veuve ne croit;
J'ai de la ruse encor bien plus qu'elle n'en voit;
Si je lui dis toujours que je suis innocente,
Que malgré ses leçons je suis une ignorante,
C'est tout exprès, afin qu'elle se fie à moi.

LUCAS.

Oh! tu fais ben c'qu'a t'dit, et je ne m'plains pu d'toi.

LISETTE.

Vous allez voir comment je vais faire fortune.

LUCAS.

La forteun'c'est not'maître.

LISETTE.

Il est vrai, c'en est une;
Mais s'il m'alloit manquer?

LUCAS.

Ha, ha! j'voi ben qu'tu veux,
Afin qu'un n'te manqu'pas, en avoir putôt deux.

LISETTE.

Oui, tout au moins, mon père, et c'est à quoi je tâche:

Mais l'autre a moins de bien, c'est-là ce qui me fâche.
Pour monsieur le baron, voici ce que je crains.
Quoi que la veuve dise, ah ! j'ai bien des chagrins !
Des discours qu'il me tient, je ne suis pas contente ;
Je l'ai tant fait parler en faisant l'innocente....
Non, pour le mariage il n'entend point raison,
Il dit qu'il veut rester encor dix ans garçon.

LUCAS.

Rester garçon encor, garçon ! oh, oh, queux drillé !
Il voudroit t'épouser, qu'tu restisse aussi fille !

LISETTE.

A l'entendre parler, les amours d'un seigneur,
Aux filles comme moi, font encor trop d'honneur.

LUCAS.

Non, non, d'ces signeurs-là, l'amour sans épousaille
Ote aux filles toujours pu d'honneur qu'il n'en baille.

LISETTE.

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera ;
L'autre n'en a pas tant, mais il m'épousera.

LUCAS.

L'autre amoureux c'est donc monsieur Girard peut-être ?

LISETTE.

Fi !

LUCAS.

J'l'y dirai donc fi, drès qu' je l'verrai paroître ?
Je l'chass'rai.

LISETTE.

Le chasser ? ah ! gardez-vous en bien.
Laissez-le être amoureux, cela ne gâte rien ;
Si les autres manquoient et lui qu'il fît fortune,
Que sait-on ?

LUCAS.

[illegible]t ben dit : en v'la donc tras pour une ?
Mais qu'est donc c'nouveau-là q'tu dis qu'est l'pu certain.

LISETTE.

S'il m'épouse, la veuve aura bien du chagrin.

LUCAS.

Diantre !

LISETTE.

J'empêcherai par-là son avantage.

LUCAS.

Morgué !

LISETTE.

Car je romprai par-là son mariage.

LUCAS.

Tatigué !

LISETTE.

Ce qui va bien plus vous étonner,
Par-là j'aurai les biens qu'on vouloit lui donner :
J'épouse son amant.

LUCAS, *s'écriant.*

Ah ! jarni ventre bille !
Tu la ruine, ell' qui t'aim' comm' si t'étois sa fille.

LISETTE.

Puis-je faire autrement ? J'avois dit non d'abord,
Et j'aurois bien voulu ne lui point faire tort ;
Mais elle m'a donné des leçons de fortune,
Qu'il faut bien profiter de ma jeunesse ; et d'une.
L'autre leçon qu'encore hier elle me fit,
C'est que l'on doit aimer d'abord pour son profit.
J'aime la veuve, mais....

LUCAS.

Mais, t'aim'pu c'qui profite.
Ces l'çons-là c'est sa faute, a n'a que c'qu'a mérite.

LISETTE.

J'en suis au désespoir; au fond j'ai le cœur bon.
J'aimerois mieux pour elle épouser le baron.

LUCAS.

Oui, car il est pu riche, et tu gagn'rois au change.
En cas des tras amants, vla c'ment l'trio s'arrange.
L'baron vaut mieux qu'Argan, il a six fois plus d'ben.
Argan vaut mieux qu'Girard; Girard vaut mieux que ren.

LISETTE.

C'est comme rien, oui; mais à l'égard des deux autres,
Il faut tenir secrets mes desseins et les vôtres.

LUCAS.

Faut ben du s'gret, oui, car d'ces deux bons épouseux,
Gni'en auroit pu pas un, s'ils savoient qu'ils sont deux.

LISETTE.

Monsieur le baron rentre.

LUCAS.

Oui; çà' j'men vas donc faire
C'que tu m'as dit.

LISETTE.

Feignez d'être bien en colère.
Il faut voir s'il m'épouse.

SCÈNE V.

LUCAS, LISETTE, LE BARON.

LUCAS, *à Lisette.*

Oh! c'est l'définitif,
Il t'épous'ra morgué, car le vla tout pensif.

LE BARON, *à part.*

Lucas veut me quitter ; ouf ! cela m'inquiète :
Pourrois-je me résoudre à ne plus voir Lisette?

LISETTE, *bas, à son père.*

Criez bien fort, et puis sortez sans lui parler.

LUCAS.

Oui, j'veux quitter not' maître, et j'men vas m'en aller.

LISETTE.

Eh ! ne le quittez pas.

LUCAS.

J'ly ai dit, je n'sis point traître.
J'ly ai dit tantôt, j' m'en vas.

LISETTE

Quitter un si bon maître !

LUCAS.

Aussi ben te vla grande, et c'est eun' cruauté ;
Dans un villag' tu pards ton temps et ta biauté :
A Paris en mariage on vend mieux sa jeunesse ;
Oui, j't'en mène à Paris, drès demain, car ça presse.
Tanquia qu'un vartigo m'a fâché tout-à-fait,
Et j'n'entends pu raison, drès qu'j'ai là mon toupet.
(*Enfonçant son chapeau dans sa tête, et passant devant le baron.*)
J'sis fâché de l'quitter ; mais morgué j'm'en console.

SCÈNE VI.

LISETTE, LE BARON.

LE BARON.

Il m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole ;
Est-il devenu fou ? que peut-il donc vouloir ?

LISETTE, *tire son mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, j'en suis au désespoir.

LE BARON.

Toujours sur la fortune il a quelque chimère.

LISETTE.

Il a tort... car, monsieur, je vois ce qu'il espère.

LE BARON.

Il voudroit tout d'un coup devenir grand seigneur.

LISETTE, *regardant tendrement le baron.*

Oui; me voir grande dame, et c'est là mon malheur.
Il s'imagine... mais... c'est ce qui ne peut être,
La fille d'un fermier n'est pas tant que son maître.

LE BARON.

Vous serez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE.

Oh! que ce n'est pas là, monsieur, ce qu'il entend.

LE BARON.

Il veut me payer moins de la ferme, je pense?

LISETTE.

Il veut bien autre chose.

LE BARON.

Oui, quelque récompense?

LISETTE, *commençant à pleurer.*

Non, ce n'est point cela que vous disiez un jour;
Là ce jour, que pour moi vous aviez tant d'amour!
Vous vouliez, disiez-vous, écrire une promesse;
Vous ne m'aimez plus tant.

(*Elle pleure.*)

LE BARON.

Ce jour-là, ma tendresse
Étoit comme aujourd'hui pour vous pleine d'égards:
Je vous aime, Lisette.

LISETTE.

Et si pourtant je pars.

LE BARON.

De mon amour enfin vous aurez un sûr gage.
Un contrat...

LISETTE, *suspendant ses pleurs.*

Aujourd'hui?

LE BARON.

Contrat de mariage.
Il est écrit déja, j'ai fait le premier pas,
Signer c'est le second.

LISETTE.

Vous ne signerez pas?

LE BARON.

Je signerai.

LISETTE.

Mais quand? car mon père m'emmène;
Il est si méfiant!

LE BARON.

Ma parole est certaine.

LISETTE.

Je vous crois; mais mon père...

LE BARON.

Oui, je vous fais serment.

LISETTE, *pleurant.*

Ne jurez pas pour moi, je vous crois bonnement;
Mais mon père...

LE BARON.

Je vais l'apaiser, je vous jure.

LISETTE, *pleurant et l'arrêtant par le bras.*

Non, il va m'emmener, c'est de quoi je suis sûre.

LE BARON.

Non, non. Je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE.

C'est moi qui veux partir, car vous ne m'aimez pas.

SCÈNE VII.

LISETTE, *seule.*

Non, ce n'est qu'un trompeur, qui me croit innocente ;
Il faut prendre au plus tôt l'amant de ma parente ;
Il n'a guère de bien, c'étoit mon pis-aller :
Mais il vient du jardin encor me reparler.
Continuons ; j'ai fait la naïve et la tendre,
Faisons la rêveuse.

SCÈNE VIII.

LISETTE, ARGAN.

ARGAN.

Oui, Lisette va se rendre.
Qu'elle est belle en rêvant ! que de charmes je voi !
Elle soupire... Bon ! je sens que c'est pour moi.
A quoi rêvez-vous ?

LISETTE.

Ah ! vous m'avez bien surprise.
Je rêvois... que je viens d'avoir trop de franchise
Tout à l'heure au jardin..

ARGAN.

C'est ce qui m'a charmé :
Vous m'avez presque dit, non que je suis aimé,
Mais que vous m'aimerez bientôt.

LISETTE.

Je suis confuse
De ce que vous pensez, je vous demande excuse;
Vous aimer, ce seroit vous manquer de respect.

ARGAN.

Manquez-en, je le veux; l'amour trop circonspect
N'obtient rien.

LISETTE.

Mais je n'ose en dire davantage;
Encouragez-moi donc.

ARGAN.

Pour vous donner courage,
Je fais un contrat, mais comblez donc mes désirs.

SCÈNE IX.

ARGAN, LISETTE, LA VEUVE, *qui écoute.*

ARGAN.

ACCOMPAGNEZ d'un mot, vos regards, vos soupirs.
Ce mot, c'est le grand mot; dites-moi, je vous aime.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

ARGAN.

En vous-même?

LISETTE.

Hélas! oui.

ARGAN.

Quelle naiveté!

LISETTE

Pourquoi vous le cacher, si c'est la vérité?

ARGAN.

Voilà l'amour, voilà la sincérité pure;
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature.

Çà, Lisette, voici le parti que j'ai pris :
Je veux vous emmener en secret à Paris ;
Car d'abord en secret ici je vous épouse.
Cachons tout à la veuve, elle en seroit jalouse ;
Je vous épouserai sans qu'elle en sache rien ;
Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

LISETTE.

Ah ! je ne veux que vous, rien que votre personne ;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN.

Mais, si je le lui donne,
Nous deux et nos enfants, de quoi donc vivrons-nous ?

LISETTE.

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN, *lui prenant la main.*

Çà séparons-nous. Non... demeurez.

LISETTE.

Je demeure.

ARGAN.

Allez, et trouvez-vous vers le bois dans une heure.
(Il lui baise la main.)
Allez vite. Attendez ; le mariage est fait.

LISETTE, *apercevant la veuve.*

Ah ! tout est découvert.

(Elle sort.)

ARGAN.

Je suis un indiscret.

SCÈNE X.

LA VEUVE, ARGAN, *interdit.*

LA VEUVE.

Qu'ai-je entendu? j'en suis muette de surprise.

ARGAN.

Et moi je suis muet de honte. ... par franchise,
Je vais vous avouer..... ce que vous avez vu.
J'ai tort.... mon mariage avec vous résolu
Devoit bien m'empêcher d'en contracter un autre:
Mais comme l'amitié seule faisoit le nôtre,
L'amour est le plus fort, il fera celui-ci.
Au fond, j'ai tort pourtant de vous trahir ainsi;
Mais si vous compreniez combien Lisette m'aime,
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même:
Épousez-la, monsieur; de bon cœur j'y consens.
Quel plaisir, à mon âge, à cinquante et quatre ans,
D'être aimé pour moi-même! oui, là, pour ma personne:
Car elle refusoit mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi.... Mais j'ai tort doublement;
Vous trahir, vous fâcher! Je devois prudemment
Ne vous jamais parler de Lisette: oui, madame,
J'ai tort, cent fois tort: mais elle sera ma femme.

SCÈNE XI.

LA VEUVE, *seule.*

Je n'en puis revenir, ce coup est assommant;
J'excuse Argan au fond, il aime aveuglément;
Moi, j'ai bien mérité que Lisette me trompe:
Mais, pour son mariage, il faut que je le rompe;
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouser,
Par amitié tâchons de le désabuser.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *tenant à sa main le paquet de lettres pour le baron.*

Sans lever le cachet, et sans me compromettre,
De monsieur le baron j'entr'ouvre ainsi la lettre;
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.
La main me tremble, car c'est là mon coup d'essai
En faussetés.

LA VEUVE.

Argan épouseroit Lisette?

GIRARD.

Il n'épousera point ma charmante coquette,
Ceci lui fera voir.... ce que je vous ai dit.

LA VEUVE.

Fort bien : mais laissez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'épousoit, épouse la coquette;
Étoit-ce donc pour lui que j'élevois Lisette?
Lisette impunément m'aura joué ce tour?
Lorsque je l'instruisois à feindre de l'amour,
J'étois donc le jouet de son apprentissage?
J'ai cru qu'elle n'avoit de malice en partage,
Que ce que j'en semois dans mon instruction,
Quelque grain seulement pour la perfection.

Je devois par moi-même être bien informée,
Qu'en un cœur féminin la malice semée
Profite, multiplie, et croît comme chiendent.

GIRARD.

En malice Lisette est fertile, et pourtant
Je l'aime, je l'adore, et j'en ferai ma femme.
Mais, que dis-je! je dois me souvenir, madame,
Que vous ne donnez pas *Lisette à des Girards*,
Je dois, ayant pour vous, pour elle, *des égards*,
Moi n'étant qu'un *plât-pied, maltôtier de village*,
Lui laisser épouser votre amant.

LA VEUVE.

A son âge
Ménager sous mes yeux à la fois trois amants!
Coquettes de Paris, et coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie,
Ma foi, tout est égal pour la coquetterie.

GIRARD.

Vous vouliez la donner à quelque grand seigneur?

LA VEUVE.

Ah! je la donnerois au diable de bon cœur.

GIRARD.

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE.

Soit, mais achève-moi du moins la confidence.

GIRARD.

Vous savez tout: il faut leurrer par ce faux lot
Notre baron crédule, avare, amoureux, sot,
Afin qu'à ma Lisette il offre mariage,
Qu'elle accepte, et qu'Argan sache qu'elle s'engage.

LA VEUVE.

Lisette doit quitter Argan pour le baron.
Le baron est plus riche, ainsi le tout est bon.

GIRARD.

Oui, mais il ne faut pas que j'y perde Lisette.

LA VEUVE.

Qu'Argan soit détrompé, je serai satisfaite.

GIRARD.

Qu'il la voie à demi mariée au baron.

LA VEUVE.

Tout-à-fait, s'il le faut.

GIRARD.

Tout-à-fait? diable, non.

LA VEUVE.

Il vient.

GIRARD.

Ma sûreté, je saurai bien la prendre.

SCÈNE II.

LE BARON, LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *présentant le paquet de lettres au baron.*

Je reviens de la poste, et j'ai l'honneur de rendre
A monsieur ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCÈNE III.

LA VEUVE, LE BARON.

LE BARON, *ouvrant la lettre.*

Voisine, mon amour va me désespérer;
Lisette veut partir.

LA VEUVE.

Je lui tiens lieu de mère;
Je vous la garantis tendre, sage et sincère,
Et vous ne connoissez que trop ce qu'elle vaut:
Elle veut un contrat, c'est-là son seul défaut,
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON.

Je veux bien l'épouser, qui vous dit le contraire?
Mais pour faire un tel pas, le plus tard c'est le mieux,
Et je me marierai quand je serai plus vieux.

LA VEUVE.

Eh! vous l'êtes assez, monsieur, pour une femme.

LE BARON.

Je suis irrésolu, moi-même je m'en blâme.
Ha, ha! bon, cette lettre est d'un de mes amis;
C'est pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE.

Elle est donc tirée?

LE BARON.

Oui, justement, c'est la liste,

LA VEUVE.

Je suis sûre d'un lot; un physionomiste
A vu, là, sur mon front, grosse somme d'argent,
Que je dois, m'a-t-il dit, gagner en un instant.
C'est un lot, à coup sûr, que cet instant présage:
C'est le gain le plus prompt pour une femme sage.

LE BARON.

Bon, bon!... Je sais par cœur les rébus de chacun,
Les numéros, les noms; et je n'en vois pas un.
Lisons.... ah!

LA VEUVE.

Qu'avez-vous?

LE BARON.

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE.

Qu'est-ce donc? d'où vous vient cette douleur subite?

LE BARON.

Lucas, cent mille francs.

LA VEUVE.

Au fermier le gros lot?

Mais, voyons, relisons; est-ce bien là son mot?

Lucas....

LE BARON.

De mon dépit je ne suis pas le maître.

LA VEUVE

Le gros lot à Lucas!... tu nous ruines, traître.

LE BARON.

A Lucas le gros lot!

LA VEUVE.

Ne te lasses-tu pas,

O sort, injuste sort, d'enrichir des Lucas?

LE BARON.

Je n'en puis revenir, son bonheur me désole.

LA VEUVE.

Mais.. . Réjouissons-nous, rions.

LE BARON.

Êtes-vous folle?

LA VEUVE

Non, nous avions d'abord tous deux l'esprit bouché;

C'est la surprise.

LE BARON.

Eh bien?

LA VEUVE.

Quoi! vous êtes fâché

De ce que le hasard vient d'enrichir Lisette ?
La fortune au contraire en favori vous traite,
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON.

Ah, ah !

LA VEUVE.

Pour de l'argent, et sans être amoureux,
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lisettes.

LE BARON.

D'accord ; cent mille francs acquitteroient mes dettes :
Ce motif et l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE.

Oui : mais dans le moment il faudroit l'épouser
Avant qu'on sût ce lot ; c'est la délicatesse
Qu'elle pense devoir tout à votre tendresse.
De plus, Lucas voudra partager le gros lot ;
Mais pendant qu'il l'ignore, il faut brider le sot ;
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lisette,
Biens présents, à venir.

LE BARON.

Oui, mais soyez discrète.
Je dirai que je prends Lisette sans un sou.

LA VEUVE.

Le plaisant de ceci, c'est qu'on vous croira fou.

SCÈNE IV

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Ici, Lisette, ici.

LA VEUVE.

Votre fortune est faite.
C'est moi qui la procure, embrassez-moi Lisette.

LE BARON.

Vos pleurs m'ont attendri, Lisette; je me rends;
Le parti du contrat est celui que je prends :
Au plus vite il faudroit avertir le notaire.
Nous allons à l'instant terminer notre affaire.

LISETTE, *à part.*

Voudroient-ils me tromper? car je n'y comprends rien.

SCÈNE V.

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE, ARGAN.

ARGAN, *à part.*

Un éclaircissement ici fera fort bien

LISETTE, *à part.*

Ah! les voilà tous deux. Tout est perdu.... que faire?

ARGAN, *au baron.*

Que m'apprend donc Girard? mais c'est votre ordinaire,
Et souvent sur l'amour je vous ai vu gascon :
Vous croyez être aimé de Lisette, dit-on?

LE BARON.

La preuve de cela, c'est que j'en fais ma femme.

ARGAN.

Girard, en le disant, ne m'a point troublé l'âme.
Par vos grands biens d'abord vous voulez l'éblouir;
Mais son amour pour moi ne pourra se trahir.

LE BARON.

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN.

C'est vous qui vous flattez à tort, je vous assure.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN.

Je suis sûr de son cœur et de sa bonne foi.
(A Lisette.)
Décidez entre nous pour finir la dispute.

LE BARON.

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute.
Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement.

LISETTE.

Moi, vous dire cela ? je n'ai garde vraiment.
Monsieur, c'est par respect que je vous laissois dire.
Je croyois que d'abord vous vous vantiez pour rire :
Mais sans vous offenser, monsieur, je vous dirai
Que je n'ai point d'amour pour vous, ni n'en aurai.

LE BARON.

Quoi ? comment ?

LA VEUVE, *à part.*

Que dit-elle? ah! quelle est ma surprise!

LE BARON.

Que dites-vous ?

ARGAN.

Faut-il qu'elle vous le redise ?

LE BARON.

Quoi ! vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez ?

LISETTE.

Moi ? non.

ARGAN.

Quelle naïveté !

LA VEUVE.

Qu'entends-je !

LE BARON.

Quoi ! vos pleurs, vos soupirs....

LISETTE.

Quel mensonge !

ARGAN.

Je connois mon voisin ; sans doute c'est en songe
Qu'il vous a vue en pleurs et pousser des soupirs.
À son âge, en dormant, on se fait des plaisirs.

LE BARON.

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE.

C'est mon père, et madame est là pour vous le dire.

LA VEUVE.

J'enrage.

ARGAN.

Je connois Lucas ambitieux.
Il préfère vos biens ; pour lui vous valez mieux :
Mais d'ailleurs je la crois ; au fond quelle apparence
Que Lisette qui dit toujours ce qu'elle pense,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime moi ?

LISETTE.

Que dites-vous, monsieur ? j'ai cru de bonne foi
Que vous vouliez aussi dire par raillerie
Que je vous aime : mais cette plaisanterie
N'est pas vraie.

ARGAN.

Eh ! comment ?

LA VEUVE, *à part.*

Quel est donc son dessein ?
Rêve-t-elle ? est ce moi qui rêve ?

ARGAN.

C'est en vain
Que vous croyez encor le secret nécessaire.

(*Au baron.*)

C'est que de notre amour nous faisions un mystère.

(*A Lisette.*)

Parlez ; je vous permets de parler librement.

LISETTE.

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

LA VEUVE.

Là-dessus elle est franche.

ARGAN.

Que je suis indigné!

LE BARON.

Parbleu! j'ai ma revanche.

ARGAN.

Mais je n'y comprends rien : parlez net, je le veux.
Dites qui vous voulez menager de nous deux.

LISETTE.

Je n'en veux ménager aucun, je vous assure,
Et vous le voyez bien.

LA VEUVE.

C'est parler sans figure.

LISETTE.

Car tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté
Que tous vos grands honneurs et votre qualité.
D'un mari grand seigneur je serois la servante ?
De vos bontés pourtant je suis reconnoissante,
Pardonnez-moi si j'ose ici les refuser.
En un mot, vous voulez tous les deux m'épouser :
Moi, je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON.

Voilà votre congé.

ARGAN.

C'est bien aussi le vôtre.

LE BARON.

De mon étonnement je ne puis revenir.

ARGAN.

La laisser, l'oublier, c'est assez la punir.

LE BARON.

C'est bien dit, plus d'amour.

ARGAN.

Oui, méprisons Lisette.

LE BARON, *à la veuve.*

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE, *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN, *bas.*

Madame...

LA VEUVE, *bas.*

Eh bien ! monsieur ?

ARGAN.

Voudriez-vous aller
Faire venir chez vous tout-à-l'heure un notaire?
Nous allons à l'instant terminer votre affaire.

LA VEUVE, *au baron, bas.*

Il l'abandonne et c'est pour vous le principal,
Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON.

Non, je n'y comprends rien.

LA VEUVE.

Ni moi; mais la prudence
Veut qu'on aille d'abord au plus pressé.

SCÈNE VI.

LISETTE, ARGAN, *qui revient par l'autre côté, regardant si la veuve ne le voit plus.*

LISETTE.

Je pense....
Oui, sur ce que j'ai vu, j'ai fort bien fait, je croi;
Quand seul à seul tantôt ils seront avec moi,
Pour les ravoir tous deux, je sais ce qu'il faut faire.

ARGAN, *à part.*

La veuve est déja loin, pénétrons ce mystère.
(*À Lisette.*)
Par mépris.... j'ai banni toute animosité;
Je reviens seulement par curiosité....
Pour voir quelles raisons vous aurez à me dire.

LISETTE.

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.
Quoi! n'avez-vous pas vu quel étoit mon dessein?

ARGAN.

Je ne l'ai pas vu, non, et tout détour est vain.

LISETTE.

A monsieur le baron, sans détour et sans ruse,
J'ai dit la vérité de peur qu'il ne s'abuse.
Je ne veux point tromper.

ARGAN.

J'entends bien: mais pourquoi
Me parler comme à lui, me rebuter, moi, moi?

LISETTE.

Parlons de lui d'abord: vous me voyez ravie!
J'ai puni ce menteur, j'en avois bien envie.

ARGAN.

Mais moi, moi?

LISETTE.

Patience. Il vouloit aujourd'hui
M'épouser, et mon père est contre vous pour lui,
Et puis vous voudriez que la veuve jalouse
Eût vu que je vous aime et que je vous épouse?
S'ils savoient tous les deux que je vous pusse aimer,
Ils diroient au baron de me faire enfermer.

ARGAN.

Ha! ha!

LISETTE.

Vraiment j'aurois tout gâté le mystère.
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN.

Vous avez fort bien fait: oui, vous avez raison;
C'est moi qui suis un sot. Pour tromper le baron,
Oui, je vois que la feinte est utile et prudente.

LISETTE.

J'ai cru bien faire, au moins.

ARGAN.

Que Lisette est charmante!
Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Lisette me préfère à plus riche que moi.
Que d'amour! que d'esprit!

LISETTE.

D'esprit, je n'en ai guère.
L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

ARGAN

Il faut secrètement...

LISETTE.

Oui, mais séparons-nous,
J'irai seule en secret dans un moment chez vous.

ARGAN.

Sans votre père...

LISETTE.

Il vient ; laissez-moi, car je tremble
Que le baron et lui ne nous voyent ensemble.

SCÈNE VII.

LISETTE, LE BARON, LUCAS.

LISETTE.

Me voilà sûre d'un, mais c'est mon pis-aller ;
Rattrapons l'autre encore, il revient me parler.

LUCAS.

Faut qu'a sai d'venu folle, et c'qu'on dit là m'étonne.
Vous dir' qu'a n'vous aim' pas, et r'fuser d'êtr' baronne.

LE BARON, *à Lisette.*

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah ! que je devrois bien vaincre ma passion !
Comment donc à votre âge avoir déja l'audace
De me démentir... moi, me soutenir en face
Que vous ne m'aimez point ?

LISETTE.

Oui, je l'ai soutenu,
Car il est vrai.

LE BARON.

Sans doute il vous est survenu
Quelque vapeur qui trouble et bon sens et mémoire.
Car enfin, sans cela, comment pourrois-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré...

LISETTE.

Je ne vous aime point.

LE BARON.

Encor ? je suis outré.
Vous m'avez dit cent fois et devant votre père...

LISETTE.

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON

Elle me désespère.

LISETTE.

Non, jamais... ou du moins...

LE BARON.

Du moins ?

LISETTE

Si je l'ai dit,
Je m'en repens si fort, j'en ai tant de dépit,
Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire
Toujours à tout le monde, à vous-même, à mon père.
Quoi ! le monde sauroit que je vous aimerois,
Et que lorsque tantôt par amour je pleurois,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage ?
Non, non, et contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerois ? j'aurois bien peu de cœur.
Mon amour seroit franc et le vôtre trompeur.

LUCAS, *tristement*

J'ai vu qu'al'a raison.

LE BARON.

C'étoit donc par colère,
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincère,
Que vous m'avez dit, là, que vous ne m'aimiez pas ?

LISETTE.

Oui, vraiment; ai-je tort ?

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Non?

LISETTE.

Non.

LUCAS.

C'est donc l'second qu'est l' bon.
Allons trouver Argan.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Je n'sis donc qu'un' bête?
Oh! mon trasièm' conseil, c'est q't'en fasse à ta tête.

LISETTE.

Allez trouver tout seul le baron.

LUCAS.

Oui, j'enten.

LISETTE.

Et moi seule je vais trouver monsieur Argan.
Finissez d'un côté, je finirai de l'autre.

LUCAS.

Tatigué! ç'a fra ben. J'épousrons chacun l'nôtre.

LISETTE.

Moi, quand les deux contrats seront faits, je verrai;
Sur le premier signé, d'abord je signerai.

LUCAS.

Tu prendras l'pu hâtif; c'est hasard à la blanque.
Signons les deux contrats putôt, peur qu'un n'ous manque.

LISETTE.

Monsieur Argan m'attend; j'y cours.

SCÈNE IX.

LUCAS, *seul.*

VA vite, va,
Mais qu'ment d'un seul cerveau peut-ell' tirer tou-ça ?
Je croi, moi, qu'al n'a deux, car, par la mornombille,
Ça m'ébahit toujours : oui, quoiqu'a n' soit qu'ma fille,
Mornongoi, son esprit s'roit déja l'pèr' du mien.

SCÈNE X.

LUCAS, GIRARD.

GIRARD, *à part.*

ÉMPARONS-NOUS du père, et je ne risque rien ;
Car sans lui le baron ne sauroit rien conclure.
De cette fausse liste en faisant la lecture,
Troublons-lui la cervelle, et jouons notre jeu.
(*Contrefaisant les gazetiers.*)
Liste, liste des lots.

LUCAS.

Des lots ? voyons un peu.
Quéqu'tu dis-là ?

GIRARD.

Voyons si cette loterie
Rendra bien.

LUCAS.

Que j'voy' donc ? n'vois-j' pas là d'limprim'rie ?

GIRARD.

D'ingénieux dictons êtes-vous curieux ?
(*Mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.*)
Lisez ceci.

LUCAS.

Fort ben ! mais montrez-moi donc mieux.

GIRARD.

Pour un lecteur avare, ô la belle pensée,
Qu'une sottise heureuse avec un lot placée !

LUCAS.

Ha, ha ! c'est donc.....

GIRARD.

Oui, c'est.... hon, hon.

LUCAS.

Voyons cela.

GIRARD *tourne la liste de l'autre côté.*

Très volontiers, voyons.

LUCAS.

Eh ! je n'y voi rien par là.

GIRARD *tourne de l'autre côté encore plus mal.*

Lisons, lisons.... je vois...
(Il s'écrie en baissant le papier en sorte que Lucas ne voit plus rien.)

LUCAS, *avec un peu de joie.*

Qu'est-c'? montrez donc, compère ?

GIRARD.

Non. Je me suis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'espère...
(Il lui fait voir le lot.)
Morbleu, je ne vois rien.

LUCAS.

Ah ! morgué j'aperçoi,
Lisons vit' ça Girard, j'ai vu du noir pour moi.

GIRARD, *cachant la liste*

Non, ce n'est rien du tout.

LUCAS.

Et moi j'ai vu paroître.

Mon nom y est.

GIRARD.

Composons, vous n'avez rien peut-être.

Je vous donne cent francs, à tout hasard.

LUCAS.

Non, non.

J'ai vu qu'ous avez vu Lucas, c'est mon dicton.

GIRARD.

Si vous avez, du moins, je veux qu'on me rembourse.

Retirer mon argent c'est ma seule ressource.

LUCAS.

Top'à ça, montrez vite.

GIRARD.

Ah! c'est un des bons lots;

C'est au moins mille francs, j'ai vu plusieurs zéros.

LUCAS.

Des zéros? j'en voudrois voir là tant que d'grains d'sable.

GIRARD.

Vous êtes de zéros un homme insatiable.

LUCAS.

Ah! c'est dix mille francs.

GIRARD.

Malepeste, oui; je voi...

Mais, si ce n'étoit pas le numéro?

LUCAS.

Morgoi

(*Tirant le numéro.*)

J'ai ben peur.

GIRARD.

Confrontons.

LUCAS, *transporté.*

Oui, le vla, c'est l'quantième.

GIRARD, *lui donnant la liste.*

Relisez donc l'article, et calculez vous-même.

LUCAS, *prenant la liste.*

Le cœur me bat... me bat... je sis tout transporté;
J'ai peur d'avoir vu trouble, et d'avoir trop compté.
Un... deux .. trois... quatre et cinq...

GIRARD.

Disons, nombre, dixaine.

LUCAS.

Un, deux... quatre... ai-j' dit trois?

GIRARD.

Oui, dixaine, centaine.

LUCAS.

Ah! j'voi l'mot qu'est moulé.

GIRARD.

Oui, je vois le grand mot.

LUCAS.

J'u'en peu pu d'joie.

GIRARD.

En marge, à Lucas le gros lot.

LUCAS.

Ouf!

GIRARD, *le déboutonnant*

Déboutonnez-vous.

LUCAS.

Le gros lot!

GIRARD.

A la marge.
Dès qu'on est riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Comptant; je ne vous les plains pas.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Combien nous boirons chez Lucas!

LUCAS.

Allons vite à Paris.

GIRARD.

Je vous donne une chaise
Et des chevaux.

LUCAS.

Girard! ah! j'croi qu'j'en mourrai d'aise.
Voyons vit' la lottri : qu'on m'voy' là tout l'preumier.

GIRARD.

A propos, voulez-vous être encore fermier?

LUCAS, *d'un ton fâché.*

Moi, farmier!

GIRARD.

Pardonnez si j'ai dit la parole.
Je vois bien qu'en effet la question est folle;
Ainsi de votre bail rendez-moi possesseur :
Il ne vous convient plus, vous serez grand seigneur.
Je suis un pauvre diable, et votre ami fidèle;
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS

Ouidea. Fais-moi trouvé sur l'champ des chais', des ch'vaux
Qu'aillent bian vit', bian vite.

GIRARD.

Oui, comme des oiseaux.

Mais d'abord en passant entrons chez le notaire
Pour me céder ce bail, entendez-vous, compère?

LUCAS.

Oui, j'n'en veux pu pour moi, j'vous laissrai tous mes baux.
J'm'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARGAN, LA VEUVE.

LA VEUVE.

Je vous prouverai tout, pouvez-vous en douter?
Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN.

Le temps presse; j'ai là Lisette et le notaire.
Si Lucas paroissoit, je conclurois l'affaire.
En amour les moments sont chers pour un vieillard.

LA VEUVE.

Quand vous vous marierez un quart d'heure plus tard,
Vous aurez tout le temps d'être las de Lisette:
Et de vous repentir d'une sottise faite:
Pardonnez-moi ce mot, c'est amitié pour vous;
Mon zèle n'est mêlé d'aucun transport jaloux;
Puissiez-vous n'épouser ni moi ni la coquette!
Soyez désabusé, je serai satisfaite.
Eh! pouvez-vous rester dans votre aveuglement?
Je vous prouve qu'ici tantôt en un moment
Au baron comme à vous elle a tendu le piège,
En se raccommodant, par le même manège.
Simplicité traîtresse, et mensonges naïfs;
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs,
Elle a su lui donner de l'amour sans en prendre;
Elle fait de sang froid le discours le plus tendre,

Et feint effrontément un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au cœur, et qui n'en partent pas.
Elle abuse, en un mot, de son foible et du vôtre,
Vous offrant une main, elle lui donne l'autre;
Ainsi coquette franche et marquée au vrai coin,
Prise par les deux mains, la perfide au besoin
En trouveroit encore une pour un troisième.

ARGAN.

Vous l'avez dit vingt fois, mais après la centième
Il vous faudroit encor les preuves...

LA VEUVE.

Parlez bas:
J'aperçois justement le baron et Lucas :
Tenez-vous à l'écart; vous pourrez voir peut-être
Non-seulement Lucas vous préférer son maître,
Mais Lisette....

ARGAN.

Voyons; je serois détrompé.

SCÈNE II.

LA VEUVE, GIRARD.

LA VEUVE.

Eh bien?

GIRARD.

De son faux lot Lucas est occupé.

LA VEUVE.

Mais, le baron veut-il épouser?

GIRARD.

Patience.
Je me suis fait céder tous les baux par avance :

Car c'est pour moi, *primò*, que j'ai tout disposé.
Lucas en grand seigneur est métamorphosé.
Dès qu'il a vu le lot, sa subite richesse
Lui troublant le cerveau l'a fait changer d'espèce.
Il n'a plus rien d'humain que la forme et l'orgueil;
Grave, mystérieux, décidant d'un clin d'œil,
Dédaignant de parler ou parlant par sentence,
Il croit qu'on applaudit jusques à son silence;
Saluant de la tête, enfin, bouffi, gonflé,
Lucas est devenu subitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance.
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher sa panse.

LA VEUVE.

Ça, Girard, il faut.... mais, Lisette court là-bas;
Monsieur Argan la suit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD.

Non.

LA VEUVE.

Je vais joindre Argan au plus vite.
Amusez ces deux-ci.

GIRARD.

Tout ce que l'on médite
Ne réussit pas.

SCÈNE III.

GIRARD, LUCAS *marchant à pas grave,* LE BARON *le chapeau à la main suit Lucas, qui remet son chapeau le premier.*

LE BARON.

Oui, j'apprends avec plaisir
Que fortune propice a comblé ton désir.

LUCAS.

Quoiqu'ma fortune asteur soit bien pu haut qu'la vôtre,
J'serons père à compagnon toujours l'un avec l'autre;
(Il lui frappe sur l'épaule.)
Car je n'suis pas glorieux.

LE BARON.

Je le vois bien. Lucas.

GIRARD.

Vous voyez que monsieur ne se méconnoît pas;
Il mérite par-là d'occuper un grand poste.

LUCAS.

N'ma-t'on pas fait r'tenir eun'bonn'place à la poste?
Car faut qu'j'aille à Paris.

GIRARD.

Je vous l'ai déja dit;
On vous cherche une chaise aussi douce qu'un lit.

LUCAS.

Mais qu'a vien'donc, ste chais, j'n'aim'point qu'on m'fasse atte

GIRARD.

A vos ordres bientôt les chevaux vont se rendre.
Attendons-les ici. Hola, laquais, hola.
Des sièges.

LUCAS, *il fait des façons avec le baron et se met le premier dans le fauteuil.*

Allons donc sans façon pisqu'mi vla.

LE BARON.

Parlons de notre affaire.

LUCAS.

Il m'vient d'bel' chose en tête.

LE BARON.

Raisonnons.

LUCAS.

En m'voyant tout Paris va m'fair'fête,
Vla tila qu'a l' gros lot.

LE BARON.

Avant que de partir...

LUCAS.

Tout l'mond' sra pu gueux qu'moi, ça m'va bain divertir,
Pendant que j'srai dans l'grain j'verai crier famine,
Queu plaisir!

LE BARON.

Ça, Lucas, voulez-vous qu'on termine?
Car mon ardent amour....

LUCAS.

On m'va v'nir proposer
D'bel' charges, d'bel' maisons, d'bel' fam' pour épouser,
D'affaire à bain gagner : j'ach'trai tout c'qu'est à vendre.

GIRARD.

Mais pour vous anoblir, il faut monsieur pour gendre.

LE BARON.

Lisette nous attend.

LUCAS.

J'aurai d'tou ça très bain,
Car quand on est bain riche, on attrap'tout pour rain.

LE BARON.

Vous m'avez promis?

LUCAS, *d'un air important.*

Hain!

LE BARON.

De finir.

LUCAS.

Quoi?

LE BARON.

L'affaire.

LUCAS.

Quelle affaire?

LE BARON.

La nôtre, et j'ai là le notaire:
Pour régler un article il n'attendoit que vous.
Nous en sommes déja convenus entre nous.

LUCAS.

Ah! j'croi que j'm'en souviens.

LE BARON.

Vraiment c'est tout à l'heure.

LUCAS.

Dame on a tant d'affair', qu'on songe à la meilleure:
Oui, nous parlions d'mariag', mais c'est que c'n'est pu ça.
Ça n'est pu but à but.

LE BARON.

Comment?

GIRARD.

Qu'entends-je là!
Quoi donc! vous voudriez déja vous méconnoître?

LE BARON.

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD.

Lucas, souvenez-vous que c'est bien de l'honneur,
Belle alliance, avoir pour gendre son seigneur.

LUCAS.

Oh! c'est l'argent qui fait les pu biaux aliages.

LE BARON.

Quoi! vous ne voulez pas?..

LUCAS.

J'veux rien qu'vos héritages

LE BARON.

Quoi !...

LUCAS.

Mais, faut m'écouter, j'sis natif du hamiau.
Ça fait qu'j'aim' d'amitié.... vot'terre et vot' châtiau ;
Ça n's'roit pas tout à moi, si vous étais mon gendre ;
Métavis qu'vaudroit mieux qu'ou voulissiais me l'vendre.

LE BARON.

Vous vous moquez, je crois ! vous vendre mon château ?

LUCAS.

Il est tout délabré, j'en frai faire un pu biau.

LE BARON.

Il est devenu fou.

GIRARD, *bas, au baron.*

Ce maraud vous méprise.

LUCAS.

La terr' m'anoblira, c'est ell' qu'est à ma guise.
Vous.... tandis qu'à Paris j'frai grossir mon argent,
Vous frais valoir la terr', toujours en attendant.

GIRARD.

Vous serez son fermier.

LE BARON *se lève.*

Ah ! c'est trop d'insolence.

GIRARD.

Monsieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS, *à part, s'étant levé aussi.*

Ce pti gentilhomiau, comm' ça fait l'entendu !
Ça doit d'l'argent partout, et ça croit qu'tout l'y est dû ;
Mais j'aurai son châtiau, faudra qu'il déguerpisse ;
Il a des créanciers, j'aurai ça par justice.

GIRARD, *après avoir parlé bas au baron*
Nous avons fait le tout, monsieur, pour votre bien :
Mais pour vous mieux venger ne dites encor rien.

SCÈNE IV.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE.

LISETTE.

Je vous cherche partout, ouf ! Je suis hors d'haleine.
A vous trouver, mon père, on a bien de la peine,
J'ai couru.... car on dit.... mais je ne le crois pas,
J'entends crier partout : Le gros lot à Lucas.
Ce sont des compliments que chacun me vient faire ;
On dit cent mille francs, seroit-il vrai mon père ?

LUCAS.

Bain vrai.

LISETTE.

Cent mille francs !

LUCAS.

Comptant ils sont moulés.

LISETTE.

Cent mille francs !

SCÈNE V.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE, ARGAN.
LA VEUVE.

ARGAN.

Eh bien ! me fuyez-vous ? parlez.
Sitôt que du gros lot vous savez la nouvelle,
Vous me méprisez..

LISETTE.

Oui.

ARGAN.

Cette fortune est belle,
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos esprits:
Voulez-vous m'épouser?

LISETTE.

J'obéis à mon père.
Il m'a dit qu'il vouloit différer cette affaire.
(*Bas, à Lucas.*)
Dites-lui que c'est vous qui refusez.

LUCAS.

Bon, bon.

LISETTE, *bas, à Lucas.*

Cela ne coûte rien, débarrassez-moi.

LUCAS.

Non.

LISETTE, *bas, à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS.

Eh! tu t'souci bain d'eux, laiss'-là ton clignotage:
N'faut pu tant finesser, t'as d'quoi t'marier tout franc.

LA VEUVE.

Son père la démasque, et le sot opulent
Aux sottises qu'il fait ne cherche point d'excuse.

ARGAN.

Par sa faute elle-même, elle me désabuse;
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE.

L'amitié sans amour.

C'est ce qui nous convient pour un bon mariage:
L'amour est inquiet, et s'ennuie en ménage.

LE BARON.

Vous auriez eu nos biens, vous serez confondus.

LUCAS.

Laiss'-les dir', t'en auras tras fois pus, quat' fois pus.

LISETTE.

Allons vite à Paris être dans l'abondance.

LUCAS.

D'leux terre à not' argent, tiens vla la différence;
Leux terre et leux châtiaux, ça n'fait qu'un pti ploton,
Ça n'grandira jamais, non pu qu'un avorton;
Mais mon argent bouté dans la grande aventure,
Ça renflera d'abord, et pi comme une enflure
Ça va gagner.

LISETTE.

Gagner.

LUCAS.

Gagner... ça gagnera.

LISETTE.

Ah! que j'aurai d'amants! qu'on me respectera!
Quel plaisir! je verrai des fortunes brillantes;
Quel train je vais avoir! des laquais, des suivantes!

GIRARD.

Et des valets de chambre, un page, et c'est Girard.

LUCAS.

Qu'on m'amen' donc mes ch'vaux.

LA VEUVE.

On vous attèle un char.

GIRARD.

Allez à pied de peur que votre char ne rompe;
De votre train ceci va réformer la pompe.

(*Donnant la liste à Lisette.*)
C'est la véritable.

LA VEUVE.

Oui. Retour très affligeant :
Mais vous avez assez brillé pour votre argent ;
Cent mille francs en l'air.

LE BARON.

Cent mille francs pour rire.

LISETTE.

Que disent-ils ? comment !

LUCAS, *cherchant l'endroit où le lot étoit dans l'autre liste.*

Eh ! va, va, laiss'-les dire.
Tien, tien, lis... c'est ici... pour Lucas le gros lot.

LE BARON.

Vous n'acheterez pas mon château, maître sot.

LUCAS.

C'étoit là.

GIRARD.

Les zéros sont restés.

LISETTE.

Ah ! mon père,
On s'est moqué de vous.

ARGAN.

Oui, voilà le mystère.

LA VEUVE.

Vous n'avez rien.

GIRARD.

Mais rien, ce qui s'appelle rien.
J'ai fait la fausse liste, et je m'en trouve bien ;
J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,

Mon amour vous en fait les offres héroïques;
Je vous rends tout, Lisette.

ARGAN.

Allons souper chez moi.

LE BARON.

Allons.

GIRARD.

Oui, j'ai pitié du trouble où je vous voi.
Ces messieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;
Ils ont fortune faite, et moi fortune à faire :
Mais je suis en un jour moi seul plus amoureux,
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.
Ils n'auroient pu sans doute acquérir la jeunesse;
Mais noblesse s'acquiert aussi bien que richesse.

LISETTE, *à la veuve.*

Que je vous veux de mal, madame! car c'est vous
Qui mettiez mon esprit tout sens dessus dessous,
En me disant qu'il faut de la coquetterie.

LA VEUVE.

De mes mauvais conseils la peur m'a bien punie;
J'en conviens, j'avois tort.

LISETTE, *à Girard*

J'écoutois ses discours :
Il vous faut un baron, disoit-elle toujours.
Non, je n'aurois jamais pensé qu'à vous sans elle;
Et si j'avois suivi ma pente naturelle,
Par tendresse d'abord, je vous aurois choisi.

GIRARD.

Eh! choisissez-moi donc. Lucas, consentez-y.

LUCAS, *s'en allant.*

Ouf!

GIRARD.

Parlez.

LUCAS.

Ouf !

GIRARD.

Deux fois ouf, en langue muette,
Valent un oui.

LA VEUVE.

Voilà le sort d'une coquette.
Après de hauts projets on la voit tôt ou tard,
Confuse, confondue, et réduite à Girard.

FIN DE LA COQUETTE DE VILLAGE.

LA RÉCONCILIATION NORMANDE,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 7 mars 1719.

PERSONNAGES.

LE COMTE.
LA MARQUISE.
ANGÉLIQUE.
DORANTE.
LE CHEVALIER.
PYRANTE.
NÉRINE.
FALAISE.
DEUX LAQUAIS, dont un parlant.

La scène est à Paris dans un hôtel.

LA RÉCONCILIATION NORMANDE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NERINE, *seule.*

PENDANT que je marchois rêvant profondément,
Angélique est entrée en quelque appartement:
Elle s'égarera, la petite étourdie.
Attendons. Voici donc l'hôtel de Normandie,
A Paris rendez-vous des illustres Normands!
Des nôtres aujourd'hui les intérêts sont grands.
Haine, amour! Nous verrons la très haineuse tante,
L'oncle très rancunier, puis l'amoureux Dorante,
Le galant chevalier, le grave arbitre et moi.
A force de rêver, je m'oubliois, je croi.
Ah! je vois accourir mon aimable orpheline.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

On m'a dit que ma tante est là. Suis-moi, Nérine.

NÉRINE.

Attendez.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis attendre; tout va bien,
Dorante est arrivé.

NÉRINE.

Paix.

ANGÉLIQUE.

Je n'en dirai rien,
Mais ma tante....

NÉRINE.

Arrêtez.

ANGÉLIQUE.

Il faut que je la voie.

NÉRINE.

Les premiers mouvements d'espérance et de joie
Vous font courir.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

NÉRINE.

Marchez donc lentement,
Car vous avez encor tout à craindre.

ANGÉLIQUE.

Comment!
Tout à craindre, dis-tu?

NÉRINE.

Bon! vous voilà fixée;
Par la crainte d'abord votre ardeur s'est glacée.
J'admire la jeunesse et sa vivacité!
Passant toujours de l'une à l'autre extrémité,
De l'excessive crainte à l'espérance folle;
Parlant, parlant, parlant, puis perdant la parole;
Courant, courant, courant, puis s'arrêtant tout court;
En un seul jour aimant, et perdant son amour,
Pour un amant nouveau le retrouvant ensuite;
Voulant, ne voulant plus; sans règle, sans conduite;
Sans arrêt, sans raison; que de défauts elle a,
Cette jeunesse! On l'aime avec ces défauts-là.

ANGÉLIQUE.

Tout à craindre, dis-tu? Je rêve, j'examine.
Sur ce que nous voyons, que crains-tu donc, Nérine?
Tout me réussit mieux qu'on n'eût pu désirer:
Du couvent tout exprès on vient de me tirer;
A m'établir mon oncle écrit qu'il se dispose;
Et ma tante, dit-on, a promis même chose.
Elle vient de Rouen, mon oncle de Lyon:
C'est pour se réunir, et leur désunion
A mon bonheur, Nérine, étoit le seul obstacle;
Tu me l'as dit toi-même.

NÉRINE.

Oui. Mais suis-je un oracle?

ANGÉLIQUE.

Nérine, ton défaut est de toujours douter.

NÉRINE.

Jeune amante, le vôtre est de trop vous flatter.

ANGÉLIQUE.

Nous verrons; mais enfin pour ma dot ils me cèdent

Leur terre près du Mans, pour laquelle ils se plaident,
Qui fit naître leur haine.

NÉRINE.

Oh ! c'est la question,
Si le procès causa leur vieille aversion ;
Les frères sans plaider quelquefois se haïssent :
Par les procès aussi quelques frères s'aigrissent.
Procès engendre haine, il est vrai ; cependant
Nul généalogiste encor jusqu'à présent
N'a pu nous bien prouver, si là-bas vers le Maine
Autrefois le procès fut père de la haine,
Ou si la haine y fut la mère du procès.

ANGÉLIQUE.

Tout cela va finir, j'attends un bon succès ;
Pyrante est leur arbitre, il les réconcilie.
Comment peut-on haïr ? Hélas ! quelle folie
De se remplir le cœur de fiel et de venin !
Il n'est pas naturel de haïr ; car enfin,
On se fait plus de mal que l'on n'en fait aux autres.
Des parents se haïr ! Pour revenir aux nôtres,
Ils ne se sont point vus depuis quatre ou cinq ans,
Leur haine est éteinte.

NÉRINE.

Oh ! je croirois bien qu'absents
Ils ne se sont haïs que par réminiscence ;
Mais leur fiel s'aigrira bientôt par la présence.
Outre qu'ils sont tous deux pétris de pur levain,
Qu'ils ont l'art de donner à tout un tour malin.
Esprits très discordants, humeurs mal assorties,
Nature a mis en eux de ces antipathies
Qu'on voit en quelques-uns pour les chats, les souris,
Et que les femmes ont souvent pour leurs maris.

ANGÉLIQUE.

Ah! Nérine, vois-tu là-bas dans ce passage...

NÉRINE.

Qui voyez-vous? ah, ah! c'est votre amant, je gage,
Oui, sans le regarder, ma foi, je crois le voir;
Je le vois dans vos yeux, comme dans un miroir.

ANGÉLIQUE.

Avant qu'il m'ait parlé, conseille-moi, Nérine.
Comme il n'est pas bien sûr que l'on me le destine,
Je devrois lui cacher encor mes sentiments.

NÉRINE.

Il est bien temps d'avoir de tels ménagements!
Croyez-vous qu'il ignore encor votre tendresse?

ANGÉLIQUE.

Qui l'en auroit instruit?

NÉRINE.

Quelque trait de jeunesse.
Comme on a de l'amour souvent sans le savoir,
On le déclare aussi souvent sans le vouloir.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Que vois-je! quel bonheur! l'agréable surprise!
Belle Angélique, quoi! vous voir chez la marquise!
Vous voir hors du couvent malgré sa dureté,
Le jour du rendez-vous pour l'accord arrêté!
Votre oncle et votre tante apparemment conviennent
De vous rendre aujourd'hui tous vos biens qu'ils retiennent?
Depuis quatre jours, moi, m'étant ici logé,
J'ai si bien, sans m'ouvrir, prévenu, ménagé

L'esprit de votre tante, en faisant connoissance,
Qu'elle doit aujourd'hui me faire confidence
D'un grand secret, dit-elle, et je me suis flatté
Que ce que je désire, elle l'a projetté.
Elle me fit hier cent offres gracieuses
Qui, par rapport à vous, me furent précieuses.
Je ne lui parlai point de mon amour, hélas!
Peut-être votre cœur n'y répondra-t-il pas:
Puis-je enfin obtenir un aveu de tendresse?

ANGÉLIQUE.

Mon dieu!.. l'essentiel, c'est que leur haine cesse.

DORANTE.

Ah! l'essentiel, c'est le cœur, les sentiments;
Il est temps de répondre à mes empressements.

ANGÉLIQUE.

Mais ce qui presse, c'est de savoir si ma tante...

DORANTE.

Ah! ce qui presse, c'est de savoir...

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante...

DORANTE.

Pourquoi dans ces moments, où j'ose me flatter,
Vous plaisez-vous encore à me laisser douter?
Car je n'ose expliquer pour moi votre silence.

NÉRINE.

Si le frère et la sœur sont pour vous, patience.
Sinon vous vous trompez, nous n'aimons point.

ANGÉLIQUE.

Mais non...
Elle plaisante... mais au fond elle a raison,
Car comment voulez-vous qu'on dise qu'on vous aime,
Pendant que rien n'est sûr?

NÉRINE.

Jugez-en par vous-même,
Monsieur ; vous n'aimez pas, car vous n'êtes pas sûr.

DORANTE.

Vous m'enchantez.

NÉRINE.

Aveu simple, naïf et pur.
Point de ces sentiments renflés par des paroles ;
Elle n'a point appris au couvent les grands rôles.

DORANTE.

Trop heureux !...

NÉRINE.

Pas encor. Votre bonheur dépend
De deux esprits...

DORANTE.

D'accord, bizarres ; mais pourtant
L'arbitre réunit cette sœur et ce frère.

ANGÉLIQUE.

Je le désire encor plus que je ne l'espère.

DORANTE.

Et moi, je me fais fort d'avoir l'aveu des deux.

NÉRINE.

Nous verrons : mais ils sont l'un et l'autre quinteux.

DORANTE.

Le comte me connoît et connoît ma famille.

NÉRINE.

Oui. Mais il est brutal, son sang brûlant pétille.
A l'égard de la sœur, cent fois je vous l'ai dit,
L'esprit de la marquise est un terrible esprit ;
Tantôt fausse bonté, tantôt malice pure :
Pour son frère surtout c'est une énigme obscure :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]

ANGÉLIQUE.

Par prudence il faudra louer ce chevalier,
A qui ma tante est prête à se remarier,
Paroître bien contente.

NÉRINE.

Oui ; mais elle est chagrine.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ne l'abordons pas, éloignons-nous, Nérine.

NÉRINE.

Observons le moment que ce nuage noir
Se dissipe.

ANGÉLIQUE.

Attendons.

NÉRINE.

Elle est meilleure à voir,
Quand il lui vient soudain quelque lueur de joie.

LA MARQUISE, *à part.*

Malgré ma haine, enfin, il faut que je le voie,
Ce frère, il arrive. Hon !

ANGÉLIQUE.

Ce nuage en effet
Est bien noir.

LA MARQUISE, *à part.*

Mais tâchons d'effacer cet objet
Par un autre. Aujourd'hui je reverrai Dorante.
Que Dorante est charmant !

ANGÉLIQUE.

Il paroît que ma tante
Devient un peu plus gaie.

NÉRINE.

Oui, son œil s'éclaircit.

LA MARQUISE, *à part.*

Mais un obstacle affreux...

NÉRINE.

Non, non, il s'obscurcit.

LA MARQUISE, *à part.*

Obstacle triste! on va dire que je suis folle.
Au chevalier enfin j'ai donné ma parole;
On le croit mon mari. Pourrai-je?... oui, je romprai...
J'ai deux cent mille écus, je me contenterai,
J'épouserai Dorante.

(*En apercevant Nérine.*)

Ah! te voilà, Nérine?

NÉRINE.

Je n'osois avancer, je vous voyois chagrine,
Madame.

LA MARQUISE.

Tu me prends entre deux passions,
Agitée.

NÉRINE.

Eh! calmez vos agitations;
Ce jour pour vous doit être un jour doux, pacifique,
Où toute haine cesse, au moins par politique.
Pour l'autre passion, sans doute, c'est l'amour!

LA MARQUISE.

Quoi! tu devines?

NÉRINE.

Bon! l'on m'a dit l'autre jour
Qu'un jeune chevalier, gai, vif, et pourtant sage,
A Rouen avec vous contractoit mariage.

LA MARQUISE.

Nérine en le nommant redouble mes remords.

NÉRINE.

Ah ! se remarier est le moindre des torts,
Si c'en est un encor.

LA MARQUISE.

Songeons à voir mon frère.
Ensuite je prendrai tes conseils, et j'espère
Que tu me serviras dans une occasion
Où la crainte, la honte et la confusion...

NÉRINE.

Je vous conseillerai de surmonter la honte;
Mes conseils sont humains.

LA MARQUISE.

Sur tes conseils je compte.

NÉRINE.

Et votre nièce même approuve ces conseils.
Pour elle elle en voudroit, il est vrai, de pareils.

LA MARQUISE.

Ma nièce approuve donc que je me remarie?

NÉRINE, *lui montrant Angélique.*

Daignez la regarder de bon œil, je vous prie.

LA MARQUISE.

Je ne te voyois pas ; viens vite m'embrasser.

ANGÉLIQUE.

Ma tante..

LA MARQUISE.

Enfin pour toi je vais m'intéresser,
Un oncle t'abandonne ; embrasse-moi. Tu n'oses?

ANGÉLIQUE.

C'est le respect.

LA MARQUISE.

Non, non, dis franchement les choses :
Mon caressant accueil t'étonne un peu, je croi?

ANGÉLIQUE.

Ma tante, vous avez trop de bonté pour moi.

LA MARQUISE.

Pas trop, pas trop, ma nièce, au moins pour l'ordinaire;
Je te vois rarement, je ne te donne guère.

NÉRINE.

Vous allez lui donner un mari.

LA MARQUISE.

Sûrement.
Mais de mon frère il faut l'aveu premièrement :
Convenir de nos faits, c'est la première chose.
Je garde le secret, de peur qu'il ne s'oppose,
Car j'ai fait seule un choix qui te plaira, je croi;
Suffit... oui... tu seras très contente de moi.
Je veux faire cesser le blâme qu'on me donne;
Je te hais sans sujet, dit-on; non, je suis bonne;
Je ne te haïssois que par prévention :
Ressemblance de traits fit cette aversion.
En te voyant j'ai cru toujours voir feu ton père;
Nous étions faits, dit-on, moi, ma sœur et mon frère,
Pour nous entre-haïr.

NÉRINE.

On dit que de tous temps
La haine dans Rouen distingua vos parents;
Oncles, tantes, cousins, frère, sœur, père, fille,
Se reconnoissoient tous à cet air de famille.

LA MARQUISE.

Enfin cet air de haine entre mon frère et moi
Va disparoître. Mais, entrez, ma nièce...

(Angélique sort.)

SCÈNE V.

NÉRINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Et toi,
Entre aussi, tu sauras tantôt ma politique:
Il faut qu'avec l'arbitre encore je m'explique,
Laisse-moi.

(Nérine sort.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, *seule.*

Mon amour veut du secret aussi;
J'ai peur. Le chevalier vient m'épouser ici;
Il apprendra trop tôt que j'adore Dorante.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, PYRANTE.

PYRANTE.

Je reviens vous parler.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur Pyrante?

PYRANTE.

Votre frère, madame, arrive et vient exprès,
De Lyon, pour vous voir, et finir le procès:
Il vient de me marquer la même impatience
Que vous me témoignez sincèrement, je pense,
De vous bien embrasser d'abord; et dès ce soir,
Quand vous vous serez vus, de me faire savoir
Quel époux vous voulez choisir pour Angélique.

LA MARQUISE.

Il est temps qu'avec vous là-dessus je m'explique :
Mais, Pyrante, à vous seul, sous le sceau du secret.

PYRANTE.

Comme médiateur, je dois être discret,
Et ne rien témoigner, pas même à votre frère,
De ce dessein caché dont vous faites mystère.
Si votre frère aussi me confie un secret,
Je vous le cacherai, je dois être muet ;
Je dois être aussi neutre, en qualité d'arbitre :
Votre famille et vous m'avez donné ce titre ;
Et pour vous réunir, presque juge entre vous,
Je perds le droit d'ami.

LA MARQUISE.

L'on exige de nous
Qu'à ma nièce pour dot nous cédions cette terre,
Pour laquelle on plaidoit ; j'y consens, plus de guerre.
Cette terre pourtant vaut deux cent mille francs.

PYRANTE.

Vous remplissez par là des devoirs très pressants.
Votre haine du moins cesse d'être publique,
Vous ne plaiderez plus, et la nièce Angélique
Aura ses biens ; je dis ses biens, car franchement
Vous ne les auriez pu garder qu'injustement.
De nos plaideurs manceaux les maximes m'étonnent :
Ce qu'ils n'usurpent pas, ils disent qu'ils le donnent !

LA MARQUISE.

Nous convenons des faits, laissons à part les mots.
Je donne, mais d'un frère éludons les complots.
Vous saurez qu'il hait fort un certain Procinville,
Homme très renommé, marquis, plaideur habile :
Le connoissez-vous ?

PYRANTE.

Non.

LA MARQUISE.

C'est lui que je choisis

Pour ma nièce.

PYRANTE.

Suffit.

LA MARQUISE.

Sur ce que je vous dis,

Silence. Mais j'entends quereller, c'est mon frère;
Je prendrois mal mon temps, j'essuirois sa colère.
Et moi, de mon côté je sens un mouvement....
J'entre chez moi, monsieur, amusez-le un moment :
Pour le bien embrasser, je me sens trop émue.

(*Elle sort.*)

PYRANTE, *seul.*

Ceci ne promet pas une tendre entrevue.

SCÈNE VIII.

PYRANTE, LE COMTE, DEUX LAQUAIS, *l'un portant une valise.*

LE COMTE.

Je joindrois ma sœur, mais je sens dans le moment
Un fiel qui fait en moi certain soulèvement....
Pour me tranquilliser, il me faut bien une heure.
Laquais, j'aurois voulu faire ici ma demeure;
Mais pour cause cherchons un autre hôtel garni.

UN LAQUAIS.

Mais, monsieur, votre sœur loge dans celui-ci.

LE COMTE.

Pour cela seul, maraud, je logerai dans l'autre.

(*Les laquais sortent.*)

Çà, monsieur, tout est dit, mon avis est le votre.
Avant tout je verrai ma sœur, mais du secret.
Qu'elle ne sache point que mon unique objet,
C'est de donner ma nièce au sieur de Procinville;
Je vous l'ai déja dit, c'est un marquis habile;
Mais comme il fut toujours ennemi de ma sœur,
Le choix que j'en ai fait, la mettroit en fureur.
Soyez discret, silence enfin sur Procinville;
En cherchant un logis je vais calmer ma bile;
Je reviens dans une heure.

SCÈNE IX.

PYRANTE, *seul.*

Un même choix tous deux!
Ainsi, sans le savoir, ils sont d'accord entr'eux.
Sans le savoir! rêvons à cette circonstance.
Cette affaire demande et secret et prudence.
Mais l'énigme pour moi, c'est le tour qu'ils ont pris;
Car d'un côté la sœur me dit que ce marquis
Est ennemi du frère, et le frère au contraire
Dit qu'il est ennemi de sa sœur. Quel mystère!
Je ne le comprends pas.

SCÈNE X.

PYRANTE, FALAISE *botté.*

FALAISE.

Monsieur?

PYRANTE.

Ah!

FALAISE.

Pardonnez,
Si ma figure impose à vos yeux étonnés;
Un postillon en noir surprend monsieur Pyrante.
Falaise, c'est mon nom; si ma langue éloquente,
Si les tours les plus fins du langage normand
Réussissoient autant dans un éloge en grand,
Qu'en petits plaidoyers, brillants de médisance,
Je haranguerois mieux que harangueur de France,
Ce Pyrante fameux, ce grand médiateur,
Réconciliateur, et pacificateur,
Phénix dans le pays des noises, des castilles,
Où l'on vous constitue arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air, je le suis, et j'avouerai de plus
Qu'étant nourri, stylé dans la basse chicane,
Dans les discours fleuris je perds la tramontane.

PYRANTE.

Abrégez-les donc.

FALAISE.

Oui, je les abrégerai.

PYRANTE.

Que voulez-vous de moi?

FALAISE.

Je vous l'expliquerai.
Mais il faut que Falaise à vous se définisse,
Afin d'avoir de vous audience propice.
Au Mans je fus jadis substitut d'un sergent;
Du sieur de Procinville ici je suis agent.

PYRANTE.

Venez-vous me parler de sa part?

FALAISE.

Patience.

Il viendra demain; mais je l'égale en science;
Nous avons de jeunesse ensemble plaidaillé,
Bataillé, chicané, bretaillé, ferraillé.
Pour cette double guerre il falloit un prélude,
Nous nous fîmes tous deux cadets dans une étude.
Dans la guerre du sac chacun n'est pas heureux;
Il a gagné cent prix dans des combats douteux;
Des scrupules outrés franchissant la barrière,
Il me laissa bien loin dans la même carrière;
Et je ne suis enfin, avec tout mon acquis,
Au Mans que maître clerc de monsieur le marquis.

PYRANTE.

Plus de digressions; allons au fait.

FALAISE.

J'abrège.

Mais de mon maître il faut vous dire le manège.
Du couple fraternel il a gagné le cœur.
Au frère il écrivoit qu'il haïssoit la sœur:
A la sœur il disoit qu'il haïssoit le frère.

PYRANTE.

Ce que tu me dis là m'éclaircit un mystère.

FALAISE.

Aussi suis-je chargé de vous bien mettre au fait.
Pour les rapatrier, ce manège secret,
Comme vous l'allez voir, étoit très nécessaire;
Car, pour vexer la sœur, le très rancunier frère
A mon maître a promis la nièce et le procès:
La sœur, pour chagriner le frère, donne exprès

A mon maître sous main le procès et la nièce.
C'est ainsi que tous deux croyant se faire pièce,
Seront d'accord.

PYRANTE.

J'entends. Tout deux séparément
Me donnant par écrit un bon consentement,
Pouvoir de marier la nièce à votre maître,
Cette réunion, qui manqueroit peut-être,
Se fera sûrement; c'est mon unique objet,
Votre maître arrivant, son mariage est fait.

FALAISE.

Il venoit aujourd'hui, sa chaise s'est brisée,
J'ai pris du postillon la haridelle usée;
J'arrive à toute jambe ici pour prévenir
Monsieur Pyrante.

PYRANTE.

Enfin, je puis les réunir.

FALAISE.

Du secret.

PYRANTE.

C'est à quoi mon ministère engage.

SCÈNE XI.

FALAISE, *seul.*

Du frère, moi, je vais à la sœur dire rage;
Je dirai pis que pendre au frère de la sœur.
En disant mal des deux je ne suis point menteur,
Quoique je sois natif de Falaise. Allons boire,
Et me bien rafraîchir, en buvant, la mémoire
Des manceaux documents d'un maître très sensé.
Pateliner l'arbitre; eh! j'ai bien commencé:

Trigauder frère et sœur, épier l'orpheline;
Prendre les souterrains, tournevirer Nérine;
Défiance surtout; ne disant oui, ni non,
Manœuvre plus obscure encor que le jargon.
Je viens exprès du Mans enfin pour être traître,
Je vais tenir ici la place de mon maître.
Le grand homme en intrigue! on peut dire pourtant
Qu'il n'est pas un parfait fripon, mais cependant
Il croit en probité les excès ridicules:
Les sots veulent, dit-il, mettre un tas de scrupules
Entre la probité solide et l'intérêt;
C'est pour l'homme d'esprit un incommode apprêt;
La probité, d'accord, doit marcher la première,
Notre intérêt après, les scrupules derrière.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

On brouille nous dit-il, mon oncle avec ma tante.

DORANTE.

Ne vous alarmez point, le chevalier plaisante.

ANGÉLIQUE.

Mais il dit qu'un certain Falaise nous nuira.

DORANTE.

En tout cas cet ami nous en garantira;
Quoiqu'enjoué, badin, il est prudent et sage.

SCÈNE II.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE CHEVALIER, *dans le fond du théâtre, donnant son manteau à un laquais, comme arrivant.*

Je veux l'appartement que j'eus l'autre voyage.
Préparez-le moi vite, il me convient.

(Le laquais sort.)

(A Angélique et à Dorante.)

Eh bien!
Tristes déja tous deux pour un mot, sur un rien,
Sur ce que je vous dis qu'un certain Procinville
Veut tout brouiller? non, non, sa brigue est inutile:

Dans cette affaire-ci j'agirai puissamment;
Mais faites comme moi, traitons ceci gaîment.
J'ai toujours l'âme en joie, heureux don de nature!
J'y joins même quelque art; car dans une aventure
Je n'observe jamais que le côté plaisant,
J'élude l'ennuyeux, je saisis l'amusant,
Et cela par raison; étant né sans fortune,
Sans bien, pour secouer cette idée importune,
Je trouve un patrimoine, au moins dans ma gaîté.

DORANTE

Tout en riant, mon cher, tu m'avois attristé.
Tu nous dis qu'un Falaise arrive exprès du Maine
Pour rompre cette paix que nous croyons certaine?

ANGÉLIQUE.

De cette paix, monsieur, tout mon bonheur dépend;
Ils me rendent mes biens en se réunissant.

DORANTE.

Mon ami prend sur lui tout ce qui nous regarde;
Je devois leur parler, il veut que je retarde,
Et que d'abord on songe à les bien réunir.

ANGÉLIQUE.

J'adoucirai mon oncle.

LE CHEVALIER.

Exhortez-le à finir.
En attendant, sachez que voulant qu'on finisse,
Je contrains la marquise à vous rendre justice.

ANGÉLIQUE.

L'on m'a dit vos bontés, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Mon procédé du moins est assez singulier:
Car je n'épouse point en fraude votre tante,
La famille sous main en est très consentante:

La marquise auroit pris quelque dissipateur;
Ils me regardent, moi, comme un mari tuteur.
Ils savent l'ascendant que j'ai sur la marquise,
Sa passion pour moi la rend bonne et soumise,
Sensée, indifférente. Amitié de sang-froid
Domine sur l'amour; sur elle j'ai ce droit,
Et je m'en servirai; car épousant la tante,
Oncle par conséquent de la nièce charmante,
Je te fais mon neveu; respecte un oncle en moi.
Pour ma nièce, je sais tout ce que je lui doi;
Epouser une tante est une hardiesse
Qu'on ne peut expier qu'en mariant la nièce.

ANGÉLIQUE.

Dorante, vous avez le plus aimable ami...

DORANTE.

Et qui ne sert jamais ses amis à demi:
Comme de la marquise il n'est rien qu'il n'obtienne,
Il parlera pour nous.

LE CHEVALIER.

Oh! qu'à cela ne tienne.
A la nièce d'abord je fais rendre ses biens,
Et la tante par moi conservera les siens.
A se remarier elle étoit résolue,
A d'autres elle offroit la main que j'ai reçue;
Elle veut un mari jeune, qui n'ayant rien,
Frustre ses héritiers en mangeant tout son bien;
Je ferai son affaire, et, si je puis, la vôtre,
En vous déshéritant plus sobrement qu'un autre:
Econome des biens, dont pourtant je vivrai,
Pour vos enfants, à vous je les conserverai.

SCÈNE III.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

NÉRINE.

La marquise de tout me fait encor mystère;
Éloignez-vous tous deux, je vois venir son frère.

LE CHEVALIER.

Il est avec cet homme, et je veux l'observer.
A ton amour, mon cher, chez moi va-t'en rêver,
Et Nérine et ma nièce adouciront le comte;
Je ferai la demande après.

DORANTE.

Sur toi je compte.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE, LE COMTE, FALAISE.

ANGÉLIQUE.

Cet homme a là-dedans vu ma tante en secret,
Il voit mon oncle après.

NÉRINE.

Comme un fourbe il est fait.

ANGÉLIQUE.

Seroit-ce ce Normand?

LE CHEVALIER.

L'apparence en est grande.

NÉRINE.

Du Falaise il a l'air ; sa parure est normande,
Parure à double entente, on ne sait ce qu'il est.

FALAISE, *au comte.*

Vous faites pour la nièce un excellent acquêt ;
Mon maître est à bon droit marquis de Procinville ;
Il est brave guerrier, et plaideur très habile ;
Tels étoient ses aïeux, la terreur des humains,
A la plume, à l'épée, exploiteurs à deux mains.
La noblesse normande ainsi court à la gloire :
Exploits guerriers gravés au temple de Mémoire ;
Exploits enregistrés dans les greffes du Mans.
Certain Robert le Roux, général des Normands,
Conquérant renommé, surtout en procédures,
Au sortir du combat faisoit ses écritures
Lui-même.

LE COMTE.

Oui, j'ai besoin d'un vrai Robert le Roux
Pour ma nièce.

FALAISE.

Allons donc tromper la sœur pour vous,
Et pour nous de la nièce enfin rendez-vous maître ;
Moi, j'observerai tout sans rien faire connoître ;
Pour les espionner je jouerai bien mon jeu.

LE COMTE.

Avant que de la voir, j'y vais rêver un peu.

(*Ici une scène muette de Falaise qui voit le chevalier avec Angélique, et le soupçonne. Il regarde ensuite Nérine, et feint d'en être charmé ; après quoi il se retire d'un côté, et le chevalier d'un autre.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE COMTE.

Que vois-je ? vous voilà hors du couvent, ma nièce ?

NÉRINE.

Pardon si d'en sortir elle a la hardiesse ;
Mais le désir d'hymen, subtil comme le vent,
S'est par malheur glissé jusque dans son couvent.
Je l'ai laissé souffler.

LE COMTE.

À mes ordres rebelle,
Vous voyez votre tante, et vous voilà chez elle ;
Avec elle sans doute ici vous complotez ?
Quand elle est à Paris, enfin vous la hantez ?

NÉRINE.

Ma foi, très rarement elle hante sa tante.

LE COMTE, *en colère.*

Taisez-vous.

ANGÉLIQUE.

Pardon.

NÉRINE.

Mais....

LE COMTE.

Taisez-vous, insolente.

NÉRINE.

Nous sommes avec elle assez mal, Dieu merci.
Quel esprit ! quelle humeur, et le cœur endurci...

LE COMTE, *s'adoucissant par degrés.*

Tu dis que....

NÉRINE.

Je dis que, par malice, je pense,
Elle se remarie.

LE COMTE.

Oui, par pure vengeance.

NÉRINE.

La vengeance n'est pas son unique motif,
Cette veuve a le sang plus que vindicatif.

LE COMTE.

Tu lui rends bien justice : en cela je t'estime.

NÉRINE.

Il suffit d'être bon pour être sa victime.
Pardon, si je la hais.

LE COMTE.

Va, je t'en aime mieux.

NÉRINE.

Nous n'avons presque osé nous montrer à ses yeux ;
Eh ! monsieur, aujourd'hui protégez-nous contre elle.
On lui voit pour sa nièce une haine mortelle,
Parce qu'elle est la vôtre, ainsi qu'on voit souvent
Une femme de bien haïr son propre enfant,
Parce que son mari peut-être en est le père.

LE COMTE.

Ma nièce, embrassez-moi : voyons ce qu'on peut faire.
Au fond, j'aime Angélique, elle me fait pitié.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je ne veux de vous rien que votre amitié.

NÉRINE.

Amitié qui marie.

LE COMTE.

Oui ; mais c'est un mystère
Jusqu'à ce que l'on soit d'accord, il faut se taire.

ANGÉLIQUE.

Mais ma tante, je crois, vient au-devant de vous.

NÉRINE.

Je cours chercher l'arbitre.

SCÈNE VI.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, LA MARQUISE.

ANGÉLIQUE, *à elle-même.*

Ah! quel bonheur pour nous!

Cette entrevue aura parfaite réussite.

(*À la marquise.*)

Ah! ma tante, à la paix mon oncle vous invite.

LA MARQUISE.

Pour te faire plaisir, je le vois de bon cœur.

ANGÉLIQUE, *courant à l'oncle.*

Ma tante vient à vous.

LE COMTE.

Pour faire ton bonheur.

Je vais l'embrasser.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Bon. Ils vont s'aimer, je pense.

LA MARQUISE, *à part.*

Quel effort je me fais!

LE COMTE, *à part.*

Ah! quelle violence!

LA MARQUISE.

Eh! bon jour, mon cher frère.

LE COMTE.

Embrassez moi, ma sœur.

LA MARQUISE.

C'est avec grand plaisir.

LE COMTE.

Ah! c'est de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Qu'entre mon frère et moi ce jour-ci renouvelle,
Pour soixante ans au moins, l'amitié fraternelle.

LE COMTE.

Que plus long-temps encor secondant mes désirs
Le ciel comble ma sœur de biens et de plaisirs!

LA MARQUISE.

Nous voilà réunis.

ANGÉLIQUE.

Réunion charmante!

LE COMTE.

Et l'on peut assurer qu'elle sera constante.

LA MARQUISE.

Oui. Quand vous promettez, on peut compter sur vous;
Et quelques démêlés qu'on ait vus entre nous,
À votre probité je rends toujours justice.

LE COMTE.

Il faut me pardonner quelque petit caprice,
Et vous avez aussi quelque petite humeur:
Mais, toujours je l'ai dit, vous avez un bon cœur.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes si bons tous deux!

LA MARQUISE

Surtout mon frère.

LE COMTE.

Obligeante surtout, c'est-là son caractère.
Çà, ma sœur, aujourd'hui j'ose vous demander
Une grâce.

LA MARQUISE.

A coup sûr je vais vous l'accorder.
Mais je voudrois aussi vous en demander une.

LE COMTE.

Tant mieux. C'est pour tous deux une égale fortune,
De pouvoir sur-le-champ, contentant son désir,
Rendre grâce pour grâce et plaisir pour plaisir.

LA MARQUISE.

Vous êtes effectif.

LE COMTE.

Je le suis, je m'en pique.
Que puis-je faire?

LA MARQUISE.

C'est un sujet d'Angélique.

LE COMTE.

C'est d'Angélique aussi que je vous parlerai.

LA MARQUISE.

Vous devez l'avouer; et moi j'en conviendrai;
Nous avons eu tous deux pour elle un peu de haine.

LE COMTE.

Vous m'aimez dans le fond?

LA MARQUISE.

Oui; car je suis humaine.

LE COMTE.

La même humanité, les mêmes sentiments
Nous viennent d'émouvoir tous deux en même temps;
La même humanité, c'est l'effet sympathique

LA MARQUISE.

Attendrissons nos cœurs en faveur d'Angélique;
Ne la contraignons point de rester au couvent.

LE COMTE.

C'est à quoi je rêvois tantôt en arrivant;
Oui, faisons-lui du bien.

LA MARQUISE.

Du bien, c'est ma pensée.

LE COMTE.

J'ai fait réflexion....

LA MARQUISE.

Réflexion sensée.

LE COMTE.

Que ce procès nourrit la discorde entre nous.

LA MARQUISE.

Même réflexion.

LE COMTE.

Je rompis avec vous
Pour cette terre.

LA MARQUISE.

Objet de notre brouillerie :
Faisons-en à ma nièce un don, je vous en prie.

LE COMTE.

J'allois vous en prier, d'honneur, dans le moment.

LA MARQUISE.

De nos prétentions....

LE COMTE.

Faire un don.

LA MARQUISE

Justement.

LE COMTE.

Chacun s'est, comme l'autre, arrangé par avance.

LA MARQUISE.

De tous nos sentiments voyez la convenance!
J'admire que de cœur.... là.... nous nous prévenions!

LE COMTE.

Sans nous être parlé que nous nous devinions ;
Car vous voulez sans doute aussi qu'on la marie ?

LA MARQUISE.

Justement. Je le veux, même je vous en prie.

LE COMTE.

Il est juste qu'elle ait un établissement ;
Mais je dis au plus tôt.

LA MARQUISE.

Oui, sans retardement.

LE COMTE.

Nous voilà de tous points d'accord sur cette affaire,
Nous le serons toujours.

LA MARQUISE.

Assurément, mon frère :
Car le choix d'un mari vous est indifférent ?

LE COMTE.

Oui : qu'importe, pourvu que le mari qu'on prend
Soit un homme de bien.

LA MARQUISE.

C'est cela, qu'il convienne.

ANGÉLIQUE.

Il me doit convenir, de quelque part qu'il vienne ;
Ou de vous, ou de vous.

LE COMTE.

La chose étant ainsi,
Je vous épargnerai l'embarras, le souci
De chercher un mari pour elle.

LA MARQUISE.

Non, mon frère.
Moi qui reste à Paris, je ferai cette affaire.

LE COMTE.

Je prendrai volontiers le soin de la pourvoir.

LA MARQUISE.

Donnez-moi seulement par écrit un pouvoir.

LE COMTE.

Non, donnez-le moi, vous, je suis prudent et sage.

LA MARQUISE.

Mieux que vous je saurai faire un bon mariage.

LE COMTE.

Oh! je veux m'en charger.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce sera moi.

LE COMTE.

Je m'en charge, vous dis-je, et de plus je le doi;
Je me suis fait nommer son tuteur par justice.

LA MARQUISE.

Moi, pour la marier, je me nomme tutrice.

LE COMTE.

Moi, j'ai promis ma nièce, et me suis engagé.

LA MARQUISE.

Mon projet est aussi tout fait, tout arrangé.

LE COMTE.

Cet arrangement fait n'est que pure malice.

ANGÉLIQUE.

Eh! ne vous brouillez pas.

LE COMTE.

Ah! c'est un artifice
Pour ne point consentir à l'homme que je veux.

LA MARQUISE.

Je reconnois mon frère, inquiet, soupçonneux.

ANGÉLIQUE.

Eh! ma tante!

LE COMTE.

Ma sœur sera toujours maligne.

ANGÉLIQUE.

Eh! mon oncle!

LA MARQUISE.

Ce trait de mon frère est bien digne!

LE COMTE.

En vain donc j'avois mis, pour avoir l'union,
Entre nous le chemin de Paris à Lyon.

LA MARQUISE.

Et pour venir la rompre après cinq ans d'absence,
De Lyon vous prenez exprès la diligence.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez même chose, et vous êtes d'accord.

LE COMTE.

Quelle femme!

LA MARQUISE.

Quel homme!

LE COMTE.

Ah! j'ai bien vu d'abord!
Tantôt en arrivant, nièce et gouvernante,
Avoient fait contre moi leur brigue avec la tante.

ANGÉLIQUE.

Non, mon oncle, non

LE COMTE.

Oh! je saurai vous punir.

LA MARQUISE.

Ah! c'est une rupture à n'y plus revenir.

ANGÉLIQUE.

Mais faut-il sur un rien...

LE COMTE.

Oui, ventrebleu! j'en jure...

LA MARQUISE.

Oui, j'en fais serment...

ANGÉLIQUE.

Mais pourquoi cette rupture ?

LA MARQUISE.

Ma nièce aura celui qui plus vous déplaira.

LE COMTE.

Je la donne à celui qui plus vous haïra.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LA MARQUISE.

ANGÉLIQUE, *à Nérine, qui entre*

A les raccommoder j'ai bien pris de la peine.

NÉRINE, *à Angélique, qu'elle fait sortir.*

Laissez-moi profiter de son accès de haine.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Pour ma nièce, sans doute, il vouloit quelque époux
Qui fût mon ennemi.

NÉRINE.

Mon dieu ! modérez-vous.

LA MARQUISE

La modération me donne la migraine.

NÉRINE.

Fort bien. Ne pas goûter une passion pleine,
Vous aimeriez autant presque n'en point avoir.
Haïssez, j'y consens : car j'ai bien su prévoir

Que vous ne marieriez la nièce que par pique :
J'imagine un moyen de pourvoir Angélique,
Qui pourra nous venger d'un frère...

LA MARQUISE.

Vengeons-nous :
Je veux te dire...

NÉRINE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Cent choses.

NÉRINE.

Calmez-vous.

LA MARQUISE.

J'aimois le chevalier.

NÉRINE.

Oui, je l'avois ouï dire.

LA MARQUISE.

Je ne l'aime plus.

NÉRINE.

Bon, tant mieux.

LA MARQUISE.

Que je respire !
Ouf !

NÉRINE.

Oui, la haine seule est digne d'un grand cœur.
Aussi-bien que l'amour, la haine a sa douceur :
Un fiel bien ménagé coule de veine en veine,
Part du cœur, y retourne : on fait filer la haine.
A longs traits, avec art, comme l'amour enfin,
Chez les femmes surtout, où le plaisir malin
Prend racine, s'étend (la terre en est si bonne !)
Cette maligne haine, outre qu'elle y foisonne,

e beaucoup plus que le goût d'un amant.
en passant qu'on aime; on hait plus constamment.
isir d'aimer fuit, passe avec la jeunesse;
ui de haïr croît avec la vieillesse.
urs d'avoir aimé femme sage a regret;
ans aucun remords la vertueuse hait.
e gêne en amour! précaution, mystère...
souvent trompeur; la haine est plus sincère.
us aime, dit-il; n'en croyez rien, il ment:
dit-on qu'on vous hait? croyez-le aveuglément.
nant, le plaisir, c'est d'être aimé de même;
ui peut s'assurer d'être aimé quand il aime?
amours mutuels, encor moins de constants.
qui hait, est plus sûr d'être haï long-temps.

LA MARQUISE.

fais appétit de haïr; mais, Nérine,
ans me dégoûter d'aimer.

NÉRINE.

Comment?

LA MARQUISE.

Devine.

e songe à mon frère encor. Quelle fureur!
a fureur s'apaise et se change en douceur;
nt venir Dorante.)
ui.

NÉRINE.

Qui, lui?

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, DORANTE, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Celui qui calme, qui tempère...
Mes sens étoient troublés... troublés par la colère,
Et cet objet après avoir calmé mes sens,
Les retrouble... mais c'est d'autre façon.

NÉRINE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Il est charmant. Tiens, vois, Nérine... je l'adore.
Tu ne le connois pas. Son nom, c'est...

NÉRINE.

Je l'ignore;
Mais...

LA MARQUISE.

Je tremble... Monsieur... vous paroissez rêveur.

DORANTE.

Oui; madame. Je vois votre frère en fureur;
Plus de réunion, a-t-il dit à Pyrante.
Cette rupture à tous va paroître étonnante,
C'est à quoi je rêvois; car j'y prends part pour vous.
Vous voulûtes hier, madame, qu'entre nous
Commençât l'union d'une amitié sincère :
Ce sont vos propres mots. Un conseil salutaire
Que je vous donne, c'est...

LA MARQUISE.

Nérine, un trouble...

NÉRINE.

Entrons.

LA MARQUISE.

Monsieur... ma honte...

NÉRINE.

Mais, ou rentrons, ou sortons.

LA MARQUISE.

Monsieur... vous... a-t-on tant de pudeur à mon âge?

NÉRINE.

(À part.)

Mais gardez-la du moins jusqu'à tantôt. J'enrage.

LA MARQUISE.

Monsieur...

NÉRINE.

C'est qu'à madame un mal de gorge a pris.
La luette, la langue, il a tout entrepris:
(À la marquise.)
Venez boire.

LA MARQUISE, *en sortant.*

Il est vrai... je n'ose pas moi-même...
Rougis pour moi, Nérine, et dis-lui que je l'aime.

SCÈNE X.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

QU'ENTENDS-JE?

NÉRINE.

Elle vous aime.

DORANTE.

Où suis-je?

NÉRINE.

Vous voilà
Dans les biens jusqu'au cou. Voyez, épousez-la.

DORANTE.*

Que devient Angélique?

NÉRINE.

Un objet de sa rage,

Si....

DORANTE.

Je perds l'espérance.

NÉRINE.

Et moi, je perds courage.

DORANTE.

Le coup est bien cruel!

NÉRINE.

Ce coup m'abasourdit.

DORANTE.

Ce mortel contre-temps....

NÉRINE.

M'abat et m'étourdit,

Je n'ai plus....

DORANTE.

Juste ciel!

NÉRINE.

La force....

DORANTE.

Elle! elle m'aime?

NÉRINE.

D'agir...

DORANTE.

Quoi!

NÉRINE.

De penser.

DORANTE.

Moi!

NÉRINE.

Vous.

DORANTE.

Moi, moi!

NÉRINE.

Vous-même.

DORANTE.

Il faut....

NÉRINE.

Quoi?

DORANTE.

Voyons....

NÉRINE.

Qui?

DORANTE.

Mais sachons....

NÉRINE.

Que savoir?

DORANTE.

Allons....

NÉRINE.

Où? vous noyer?

DORANTE.

Je suis au désespoir.

SCÈNE XI.

DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER, *riant.*

Le bel accord, mon cher, que l'entrevue opère!
Ils ne se verront plus, l'arbitre en désespère;

Il faudra les gagner chacun séparément :
Vous autres gagnerez l'oncle facilement ;
Pour moi, morbleu, pour moi, je n'épouse la tante
Qu'en exigeant....

NÉRINE.

Tout beau, la puissance exigeante
Vous manque ici tout net : vous n'êtes plus mari ;
Pour un autre que vous son cœur est attendri.

LE CHEVALIER.

Quoi ! plaisantes-tu ?

NÉRINE.

Non, l'avis que je vous donne,
N'est que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Parbleu, la nouvelle m'étonne ;
Mais ne m'afflige point ; c'est-à-dire pour moi,
Car je me repentois d'avoir donné ma foi
Presque publiquement à la folle marquise ;
Ainsi son changement à changer m'autorise.
Trop constant par honneur, je n'eusse pas osé
Accepter un parti que l'on m'a proposé,
Femme moitié moins riche, aussi moitié plus sage,
Amour moins pétulant, mais aussi moins volage.
J'attends de la marquise un refus éclatant,
Qui me donne aujourd'hui le droit d'être inconstant.
Mais savez-vous quel est ce rival redoutable ?
Tel qu'il soit, la marquise y perd

NÉRINE.

Il est aimable.

LE CHEVALIER.

J'observe exactement un traité conjugal.

NÉRINE.

Entre vous le débat, voilà votre rival.

LE CHEVALIER.

Dorante?

NÉRINE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Palsambleu, l'incident me fait rire!
J'en suis fâché pour toi. Ha, ha! tu vas me dire
Qu'il n'est pas trop sensé de rire en pareil cas.
Mais si je m'affligeois, je ne trouverois pas
De prompts expédients que ma gaîté m'inspire:
Elle m'ouvre l'esprit. Par exemple.... qu'on tire
De la tante les biens de la nièce..... on le peut,
L'arbitre le prétend, la famille le veut;
Alors, en gagnant l'oncle, on mariera la nièce
Malgré la tante.

NÉRINE.

Oui, mais lui jouer cette pièce,
C'est la difficulté.

LE CHEVALIER.

Nous allons y rêver;
Entrons chez moi tous trois.

DORANTE.

Je vais vous y trouver,
Mais je veux voir l'arbitre. Ah! quel malheur, Nérine!
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

NERINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je sens que malgré moi pour lui je me chagrine.
Trouvons vite un remède à ses malheurs pressants,
Car je ne pourrois pas être chagrin long-temps

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, NÉRINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *en donnant une lettre à Nérine.*

C'EST pour monsieur le comte.

NÉRINE.

Il est en ville ; donne ;
Je la lui rends tantôt, à lui-même, en personne :
Il doit venir chez nous, je la lui remettrai.

(Le laquais sort.)

SCÈNE II.

NÉRINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

LETTRE de Normandie. A fond j'éclaircirai
D'où vient la lettre. Mais pensons à ce qui presse.
J'y rêve. Mais il faut que Dorante paroisse
Vouloir bien épouser la marquise. Oui, ce tour
Seroit assez plaisant ! se servir de l'amour
Qu'elle a pour lui, qui fait l'obstacle, qui désole ;
Se servir de l'amour qu'a pour lui cette folle,
Pour lui faire livrer les biens qu'elle retient :
Du comte on tirera parti.

NÉRINE.

Dorante vient ;
Que vois-je ? où diantre a-t-il pu joindre la marquise ?

LE CHEVALIER.

Elle l'aura surpris.

NÉRINE.

Peste de la surprise !
Morbleu, sur notre idée il n'est point prévenu :
N'étant instruit de rien, qu'aura-t-il répondu ?
Il aura tout gâté. Restez dans ce passage.
Du contre-temps tâchons de tirer avantage.
Quand il sera pressé, je tousserai.

LE CHEVALIER.

J'entends.

NÉRINE.

Quel plaisir de servir des gens intelligents !

SCÈNE III.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Ah ! dans quel embarras me jettes-tu ? j'essuie
Le plus cruel assaut....

NÉRINE.

Il faut....

DORANTE.

Que je la fuie,
Elle me suit.

NÉRINE.

Restez : stratagème impromptu !

DORANTE.

Tu lui dis que je veux l'épouser, rêves-tu ?

NÉRINE.

Vous l'aimerez de plus, j'en ai donné parole.
Oui, vous l'aimez, vous dis-je, il le faut.

DORANTE.

Es-tu folle?
Je suis....

NÉRINE.

Vous perdrez tout.

DORANTE.

Je ne puis consentir
A feindre.

NÉRINE.

Équivoquez, et laissez-moi mentir;
En lui parlant, songez à la nièce charmante;
Soupirez pour la nièce en parlant à la tante.
C'est tout de même : allons, songez qu'un mot ou deux
Procure à cette nièce un mariage heureux.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MADAME, nous parlions de l'heureux mariage....

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, vous parliez de moi?

NÉRINE

C'est grand dommage
Que ce qu'il m'en disoit soit éloge perdu!
Je voudrois que de loin vous l'eussiez entendu.

LA MARQUISE.

Que disiez-vous, monsieur?

NÉRINE.

Il n'ose le redire.

(*A part.*)
La riche veuve croit que l'intérêt inspire

Au jeune cavalier tout ce qu'il ne sent pas,
Et qu'il lui dit.... Je ris de ce double embarras.
(*Haut.*)
Je vous vois à tous deux une espèce de honte;
Vous restez là muets; la rougeur vous surmonte.
Monsieur me disoit donc qu'il étoit tout honteux
De vos immenses biens; car il est généreux.
Monsieur rougit voyant votre grande richesse,
Et vous, vous rougissez de sa grande jeunesse.
Vous rougissez tous deux; car, ainsi que l'honneur,
La générosité, madame, a sa pudeur.

LA MARQUISE.

Je vous permets d'aimer mes grands biens; car du reste
Je crains....

DORANTE.

Je vous l'ai dit, madame, je proteste,
Je jure que les biens qu'aujourd'hui vous m'offrez,
Je les méprise au point....

NÉRINE.

Jamais vous ne croirez
A quel point là-dessus va sa délicatesse.

LA MARQUISE.

Vous trouvez donc en moi plus que de la richesse?

NÉRINE

Il faut bien, puisqu'en vous il voit de la beauté,
De l'esprit; votre humeur, surtout, votre gaîté,
Votre enjouement d'hier le charma.

LA MARQUISE.

J'y pris garde
Reprenons la gaîté d'hier; car on hasarde,
On dit tout en riant, on s'explique bien mieux,
La honte paroît trop sur un front sérieux.

Disons donc que rien n'est d'un plus heureux présage
Que lorsqu'en quatre jours on fait un mariage;
Cela prouve un rapport, que je vois entre nous,
Et qu'on voit rarement, monsieur, dans deux époux.
Bon esprit, bel humeur, douceur et complaisance!
Pour l'âge, nous n'avons pas tant de convenance;
Mais je ne vieillis point, et vous deviendrez vieux,
Et pour épouse alors je vous conviendrai mieux.

DORANTE.

Quand on a comme vous l'humeur vive et brillante,
On ne vieillit point.

LA MARQUISE.

Ah! la réplique est galante;
M'aimeriez-vous un peu? parlez ouvertement,
Monsieur.

NÉRINE.

Je vous ai dit qu'il faut premièrement,
Pour le faire parler, lever tous ses scrupules.

DORANTE.

Oui, scrupules, j'en ai.

NÉRINE.

Même de ridicules:
Dans un siècle où chacun ne se fait une loi
D'honneur, de probité, que par rapport à soi,
Il craint de supplânter le chevalier.

DORANTE.

Je blâme
De pareils procédés.

NÉRINE

Il veut, du moins, madame,
Ne se point déclarer que vous n'ayez rompu.

LA MARQUISE.

Il me faut quelque temps ; mais j'ai déja conçu
Un prétexte pour rompre à peu près vraisemblable.

NÉRINE.

Pour son autre scrupule, il est très raisonnable,
Même le chevalier comme lui l'avoit eu ;
Avant que de signer, madame, il eût voulu
Voir la famille en paix.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous, Dorante.

DORANTE.

Oui, je voudrois bien voir la famille contente.

NÉRINE.

Comme en vous épousant il frustre de vos biens
Une nièce, il veut voir qu'on lui rende les siens ;
Je l'ai dit à madame ; et pour vous satisfaire
Elle a fait un bon acte et pardevant notaire.

LA MARQUISE.

Je ne le livrerai qu'à votre occasion,
Expliquez-vous.

DORANTE.

S'il faut une explication,
Livrez-le, et vous ferez le bonheur de ma vie.

LA MARQUISE.

Ah ! le cœur a parlé.

NÉRINE.

Que vous voilà ravie !

LA MARQUISE.

Ravie.... oui.... transportée....

NÉRINE, *appelant le chevalier.*

Hem.

LA MARQUISE.

J'ai vu dans vos yeux.
Votre bouche va donc encor s'expliquer mieux;
Vous n'êtes plus suspect d'intérêt, cher Dorante,
J'ai vu votre embarras, votre pudeur charmante:
La mienne enfin vaincue....

NÉRINE.

Ah! fuyez promptement.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce?

NÉRINE.

Je vois venir... sauvez-vous. Hem.

LA MARQUISE.

Comment!
Pourquoi le faire fuir?

(Dorante sort.)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, NÉRINE.

NÉRINE.

À présent je respire,
Quoi! vous ne voyez pas?

LA MARQUISE.

Qui donc? que veux-tu dire?

NÉRINE, *bas.*

Le chevalier.

LA MARQUISE.

O dieux! qu'il vient à contre-temps!
Lui, sitôt de retour! Nérine, tous mes sens
Se glacent.

LE CHEVALIER, *à part, à Nérine.*

Çà, pendant qu'à Dorante elle pense,
J'aurai de l'épouser facilement dispense;
Profitons du moment; mettons-la dans son tort.

LA MARQUISE.

S'il me soupçonne, il va faire un éclat d'abord:
Je voulois à loisir ménager la rupture;
J'ai des raisons. Je tremble. Ah! la triste aventure!
Dissimulons encor.

(Nérine sort.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'ARRIVE dans l'instant,
Madame. L'autre jour je vous dis en partant
Que je ne reviendrois pas sitôt; mais je pense
Que vous me saurez gré de mon impatience.
Mais.... je vois dans votre air un certain embarras,
Même un trouble.... aujourd'hui je ne vous trouve pas
La gaîté que toujours mon abord vous inspire;
Je ne vous prierai point cependant de me dire
Ce qui se passe en vous. Nous nous sommes promis
D'être en nous mariant moins mariés qu'amis.
J'aime ma liberté, vous, vous aimez la vôtre:
Ainsi ne nous rendons nul compte l'un à l'autre,
Ni de nos sentiments, ni de nos actions.
Mais je vois le sujet de vos distractions;
Vous savez que je suis haï de votre frère,
Ma présence pourroit ranimer sa colère:

Vous voulez l'adoucir : je ne me trompe pas,
Sans doute cela seul fait tout votre embarras?

LA MARQUISE.

Justement.

LE CHEVALIER.

Vous craignez qu'il ne nous voie ensemble.

LA MARQUISE.

Oui, c'est de cette peur seulement que je tremble.

LE CHEVALIER.

Oh ! rassurez-vous donc, ailleurs je logerai.

LA MARQUISE.

La prudence le veut.

LE CHEVALIER.

Je ne vous reverrai
Que quand vous aurez fait l'affaire essentielle.

LA MARQUISE.

Oui, l'accommodement.

LE CHEVALIER.

Quand j'en aurai nouvelle,
Je viendrai. Nous n'avons rien qui presse entre nous ;
Pour signer ce contrat nous avions rendez-vous,
A notre aise. Ce point ne se peut trop rebattre :
Nous devions dans deux jours signer, prenons-en quatre.

LA MARQUISE.

Sept ou huit.

LE CHEVALIER.

Huit ou dix.

LA MARQUISE.

Il faut bien quinze jours.

LE CHEVALIER.

Il nous faut même plus, et d'ailleurs nos amours....

LA MARQUISE.

Oh!

LE CHEVALIER.

N'ont ni tant d'ardeur, ni tant de violence,
Qu'un mois même nous fit maigrir d'impatience.

LA MARQUISE.

Vous plaisantez toujours, mais sérieusement,
Vous m'avez souvent dit, et très sincèrement,
Que vous ne promettiez à ma vive tendresse
Qu'une bonne amitié; tout le reste est foiblesse.

LE CHEVALIER.

Oui, votre cœur pourroit, s'étant fortifié,
Avoir réduit l'amour à la simple amitié.

LA MARQUISE.

Mais cela seroit juste.

LE CHEVALIER.

Oh! je suis équitable.

LA MARQUISE.

Moins d'amour de ma part....

LE CHEVALIER.

Rendra plus convenable,
Plus égale entre nous l'union.

LA MARQUISE.

L'amitié.
Et j'ai gagné cela sur moi plus d'à moitié,
Pour rendre plus aisé le nœud qui nous engage;
En sorte, chevalier, que notre mariage
N'est quasi qu'un prétexte à se voir librement.

LE CHEVALIER.

Et qui ne nous oblige à rien précisément.

LA MARQUISE.

Non, car au fond ce n'est encor qu'une promesse

LE CHEVALIER.

Promesse non signée, et même d'une espèce....

LA MARQUISE.

Promesse libre.

LE CHEVALIER.

Libre, espèce de projet.

LA MARQUISE.

Projet simple.

LE CHEVALIER.

Oui, très simple, et de ceux que l'on fait
Presqu'en l'air.

LA MARQUISE.

En l'air, car supposé que l'un change...

LE CHEVALIER.

L'autre n'est point en droit de le trouver étrange.

LA MARQUISE.

Ainsi, soit vous, soit moi.....

LE CHEVALIER.

Toute permission.
Çà, je vous laisse, il faut de la discrétion.

LA MARQUISE.

Vous êtes, j'en conviens, d'un charmant caractère.

LE CHEVALIER.

Et commode. Allez donc terminer votre affaire,
De moi vous voilà libre.

LA MARQUISE.

Allez, embrassez-moi.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, *seule*.

IL n'est pas soupçonneux! j'aime sa bonne foi;
Il n'approfondit rien, c'est un homme adorable!
Il est si bon! mais quoi! Dorante est plus aimable;
Cela m'excuse : au fond, changer n'est point trahir,
Ce n'est qu'être inconstante.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

AH! je viens de haïr....

LA MARQUISE.

Eh bien, mon cher?

FALAISE.

Je viens de haïr votre frère,
Madame, presque autant que mon maître peut faire;
Je l'ai vu là passer, il m'a regardé noir.
Çà, madame, allez-vous délivrer ce pouvoir,
Et donner en secret votre nièce à mon maître?
Cette donation est faite?

LA MARQUISE.

Elle va l'être.
Je contente par là ma haine et mon amour;
Ma haine, en la masquant, en prenant le grand tour;
Car j'oblige ton maître à bien plaider mon frère:
Je lui cède un procès, mais un homme d'affaire
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans
Ce procès que je cède, et c'est bien peu de temps.
Pourra-t-il en former quelqu'autre?

FALAISE.

Qui? mon maître?
Le père des procès n'en pourroit faire naître?
Quand j'ai, car moi c'est lui, le moindre échantillon,
Tenant le bout du fil du moindre procillon;
Un quartier de terrain dans toute une province,
Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,
J'envahis, et le tout avec formalité:
Procédure est chez nous la règle d'équité;
Sur le terrain des sots j'arrondis l'héritage
Par droit de bienséance, et droit de voisinage:
En gagnant par justice, on a rarement tort;
Mais supposé qu'on l'eût, tout est sujet au sort.
Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause,
Puisqu'à perdre la bonne en plaidant on s'expose.
Car enfin après tout, qui sait en certain cas
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,
Par quelque nullité, vice de procédure?
Peut-être à mon profit dans une affaire obscure,
Un juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton maître et toi:
Vous poursuivrez mon frère, et j'en rirai dans l'âme;
J'en aurai le plaisir sans en avoir le blâme.
En faisant cette paix, que je me vengerai!
Ce que l'on exigeoit, je l'exécuterai.
M'en voilà quitte, enfin je me réconcilie.

FALAISE.

Se réconcilier*, veut dire en Normandie,
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi.

LA MARQUISE.

L'arbitre avec mon frère, au reste, aura fini:
Il s'est fait fort d'avoir en blanc sa signature.

FALAISE.

A l'arbitre allez donc livrer....

LA MARQUISE.

Je vais conclure.
Avec un frère au fond il faut bien vivre en paix,
(En apercevant le comte.)
Mais à condition de ne le voir jamais.
(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE.

De ce qu'elle me fuit, je n'ai point de colère.
Parce qu'elle ne fait que ce que j'allois faire.

FALAISE.

Vous ne la fuyez, vous, que par bonté de cœur,
Parce que vous verriez sa haine avec douleur.
Mais elle! oh! elle hait votre propre personne.

LE COMTE.

Moi, par un bon motif à ton maître je donne
Ma nièce et le procès pour plaider ma sœur.

FALAISE.

Bon.

LE COMTE.

Pour son bien, pour la mettre un jour à la raison.
Car d'ailleurs de bon cœur je me réconcilie,
Pourvu que l'on la mate, et l'arbitre la lie;
Car il tirera d'elle un blanc signé, je croi.
Enfin je fais la paix autant qu'il est en moi.

FALAISE.

Paix pour le *decorum*, car lorsque vous la faites,
Retentum, souterrains, et chicanes secrètes....
Il le faut pour son bien, dites-vous.

LE COMTE.

Oui, sans fiel.

FALAISE.

Tant de plaideurs dévots disent : Fasse le ciel
Qu'un arrêt foudroyant rende un tel raisonnable!
En conscience on peut plaider à l'amiable.

LE COMTE.

Avant tout je voudrois voir la lettre pourtant;
Depuis huit jours ici cette lettre m'attend,
Je ne la trouve point.

FALAISE, *à part.*

Je crains quelque surprise.

SCÈNE X.

LE COMTE, FALAISE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

DANS quel étonnement me jette la marquise!
Que me dit-elle là de sa donation?
Épouser Procinville est la condition.
Ah! j'enrage : éclatons, plaignons-nous à son frère.

LE COMTE.

Je vais chercher ma lettre, elle m'est nécessaire.

NÉRINE.

Monsieur, le désespoir....

LE COMTE.

Non, non, console-toi,
Je cède tous les biens, et pour ma nièce, moi,

J'ai choisi pour époux en secret Procinville :
N'en dis mot à ma sœur. Chut !

SCÈNE XI.

FALAISE, NÉRINE.

NÉRINE.

J'EN reste immobile.

FALAISE, *à part.*

Au seul nom de mon maître un noir chagrin lui prend.
Tantôt avec la nièce un jeune homme galant....
Pour tirer ce secret j'ai feint d'aimer Nérine,
Feignons encor.

NÉRINE, *à part.*

Ceci m'étonne.... j'examine....
Ils veulent Procinville en secret tous les deux.
Sans doute ce Falaise ici s'est joué d'eux,
Il m'observe. Tâchons d'éclaircir ce mystère.
Mais à propos la lettre, il se pourroit bien faire
Qu'elle fût du marquis. Pour tirer son secret,
Feignons qu'il m'a charmé tantôt.

(*Haut, à part.*)

Qu'il est bien fait,
Le Falaise !

FALAISE, *haut, à part.*

Qu'elle est charmante, la Nérine !

NÉRINE, *haut, à part.*

Contre un amour naissant ma fierté qui s'obstine,
Me gêne.

FALAISE, *haut, à part.*

Mon amour ...

NÉRINE, *haut, à part.*

Ma vertu.

FALAISE, *haut, à part.*

Mon ardeur....

NÉRINE, *haut, à part.*

Du moins en soupirant soulageons-nous le cœur.
Ouf!

FALAISE, *haut, à part.*

Ouf!

FALAISE *et* NÉRINE *ensemble, en s'approchant.*

Ouf!

NÉRINE.

Est-ce ainsi que tu viens me surprendre?
Tu guettois ce soupir?

FALAISE.

Tu viens donc de m'entendre?
Tu me prends sur le fait; car qui te croyoit là?

NÉRINE.

La justesse, l'accord de ces deux soupirs-là,
En même temps....

FALAISE.

C'est comme un *duo* par nature.

NÉRINE.

Sans doute quelqu'amour a battu la mesure.

FALAISE.

Comme amants, parlons-nous tous deux à cœur ouvert.

NÉRINE.

Oui, qu'ainsi que nos cœurs, nos esprits de concert
S'expliquent.

FALAISE.

L'intérêt de ta jeune maîtresse
M'est cher comme le tien.

NÉRINE.

Et moi, je m'intéresse
Au marquis, comme à toi. Dis-moi donc franchement...

FALAISE.

Oui, tout ce que je sais. Et toi sincèrement
Tu me diras....

NÉRINE.

Oui, tout. Sois le premier sincère.
Quel tour a pris ton maître en trompant sœur et frère?

FALAISE.

Oh! de ses tours jamais mon maître ne m'instruit;
Tous ses projets pour moi sont une obscure nuit;
Car j'y marche à tâtons, je sers à l'aveuglette.

NÉRINE.

Oh! ma jeune maîtresse est bien plus indiscrète.

FALAISE.

Elle te dit donc tout?

NÉRINE.

Elle m'ouvre son cœur.

FALAISE.

Qu'y vois-tu? parle net. Je te jure d'honneur
Que de l'épouser, moi, j'empêcherois mon maître,
Supposé qu'elle aimât quelqu'un. Cela peut être.

NÉRINE.

Cela ne se peut, non. Impossibilité.
Elle emploie à haïr sa sensibilité.
Elle tient de la tante à moitié, tout du frère,
Et d'un grand haïsseur qui fut défunt son père.
De leur famille on voit peu d'amants, point d'amis;
On voit passer la haine au Mans de père en fils,
Comme à Paris l'amour passe de mère en fille.

FALAISE, *à part.*

Ho! la nièce, je crois, tient peu de sa famille.

NÉRINE, *tenant la lettre nonchalamment.*

Lettre de Normandie.

FALAISE, *à part.*

Ah ciel! entre ses mains

La lettre de mon maître au comte. Ah! que je crains!
Sauroit-elle qu'elle est de lui?

NÉRINE.

Par aventure...

FALAISE.

Eh bien?

NÉRINE.

Connoîtrois-tu?

FALAISE.

Voyons.

NÉRINE.

Cette écriture?

FALAISE.

Je ne la connois point.

NÉRINE.

Suffit. Parlons d'amour.

FALAISE, *voulant ravoir la lettre.*

Lettre de Normandie, as-tu dit?

NÉRINE, *feignant de ne l'écouter pas.*

En un jour

Se sentir l'un pour l'autre autant de sympathie!....

FALAISE.

Je connois un facteur ici de Normandie.
Je saurai.... donne-moi la lettre

NÉRINE.

Quand le cœur....

FALAISE.

Des plaideurs me diront....

NÉRINE.

L'amour.....

FALAISE, *à part.*

Hon! j'ai bien peur.

NÉRINE, *à part.*

Pour tirer son secret il faut user d'adresse.
(*Haut.*)
Je vais la rendre au comte. A tantôt la tendresse.

FALAISE.

A tantôt.

NÉRINE, *à part.*

Il voudroit l'avoir, je suis au fait.

FALAISE, *à part.*

Elle ment en disant que cette nièce hait,
Elle aime ce jeune homme. Allons voir.

NÉRINE, *à part.*

Oui, la lettre
Pourroit bien détromper la tante.

FALAISE, *à part.*

Je vais mettre
Tout en œuvre.

(*Tous deux se minaudant et se rapprochant.*)

NÉRINE.

Un seul mot de toi, mais nettement...

FALAISE.

Un de toi, mais naïf; dis-moi tout uniment.....

NÉRINE, *lui montrant la lettre*

Que sur cette écriture un mot simple s'explique:
T'est-elle inconnue? eh?

FALAISE.

Oui, tout court. Angélique
A-t-elle un amant? eh?

NÉRINE.

Non, tout court.

FALAISE.

Tout court? bon.
Langage de soubrette! En cas d'amour, un non
Bien souvent veut dire, oui.

NÉRINE.

Dans le normand langage
Oui, c'est-à-dire, non. (*A part.*) Mais je tremble.

FALAISE, *à part.*

Ah! j'enrage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

DORANTE.

Tout est perdu pour moi, mon amour découvert
M'ôte toute ressource, et pour jamais me perd.

LE CHEVALIER.

À tout autre malheur on eût trouvé remède;
À celui-ci, mon cher, mon habileté cède.

DORANTE.

La marquise sait tout.

NÉRINE.

Cet intrigant maudit,
Ce Falaise a tout su, ce Falaise a tout dit.

DORANTE

Ayant quelque soupçon, et voulant me détruire,
Au couvent d'Angélique il est allé s'instruire.

SCÈNE II.

DORANTE, LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Pour la dernière fois, hélas! je viens vous voir;
Nérine, elle sait tout, je suis au désespoir.
Elle étoit bien tranquille, et j'étois avec elle:
On lui parle tout bas; d'abord elle t'appelle,

Et te rechasse après, puis me prend par le bras,
Et voit en moi la peur, le trouble et l'embarras.
« Vous aimez, je le sais, et vous êtes aimée, »
Me dit-elle d'abord de fureur animée;
Elle l'a soutenu, moi le niant toujours;
(A Dorante.)
Mais elle vous voyoit, dans mon air, mes discours,
Peut-être dans mes yeux, car nous sortions d'ensemble.
N'y pouvant plus tenir, car encore j'en tremble,
Je me suis dérobée à ses emportements,
En fuyant au travers de ses appartements.
Je mourrai de douleur.

DORANTE.

Consolez-vous. J'espère....
La marquise.... Voyons.

ANGÉLIQUE.

Eh! que pourroit-on faire?

DORANTE.

Espérons tout du temps. Son amour passera.

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante, toujours elle vous aimera.

NÉRINE.

Je le crois; son amour est un amour tenace.
Quand l'amour une fois dans un vieux cœur se place,
Comme on l'y laisse en paix, il y reste long-temps.

ANGÉLIQUE.

Quoi! nul expédient?

LE CHEVALIER.

J'y rêve, j'en attends.
Soyez d'abord par moi tant soit peu querellée.
Quoi! n'avoir pas l'esprit d'être dissimulée!

Devant la tante avoir tremblé, pâli, rougi!
Crainte, sincérité, pudeur à quinze ans! fi!
De ces vices je crois que le remords vous ronge?
Auriez-vous la vertu de bien faire un mensonge.

NÉRINE.

Oh! qu'oui.

LE CHEVALIER.

(*A Dorante.*) (*A Nérine.*)
J'entends quelqu'un, sors. Toi, cours amuser
La marquise.

(*Nérine sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je fuis.

LE CHEVALIER, *arrêtant Angélique.*

Restez.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut ruser.
Elle sait votre amour, elle est bien pénétrante.
Mais a-t-elle fixé ses soupçons sur Dorante?
L'avez-vous nommé?

ANGÉLIQUE.

Non.

LA MARQUISE, *à Nérine, au fond du théâtre.*

Quel est donc son amant?

NÉRINE.

Chimère! elle n'a vu nul homme à son couvent.

LA MARQUISE.

Je veux approfondir cet amour de ma nièce.
A quinze ans amoureuse! ah! quelle hardiesse!

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut tout hasarder, profitons des instants.

ANGÉLIQUE.

Feignons de ne point voir qu'elle nous voit. J'entends.

LE CHEVALIER, *haut.*

Hélas! fut-il jamais un amant plus à plaindre?

LA MARQUISE.

Ah! c'est le chevalier. Écoutons.

LE CHEVALIER, *bas*

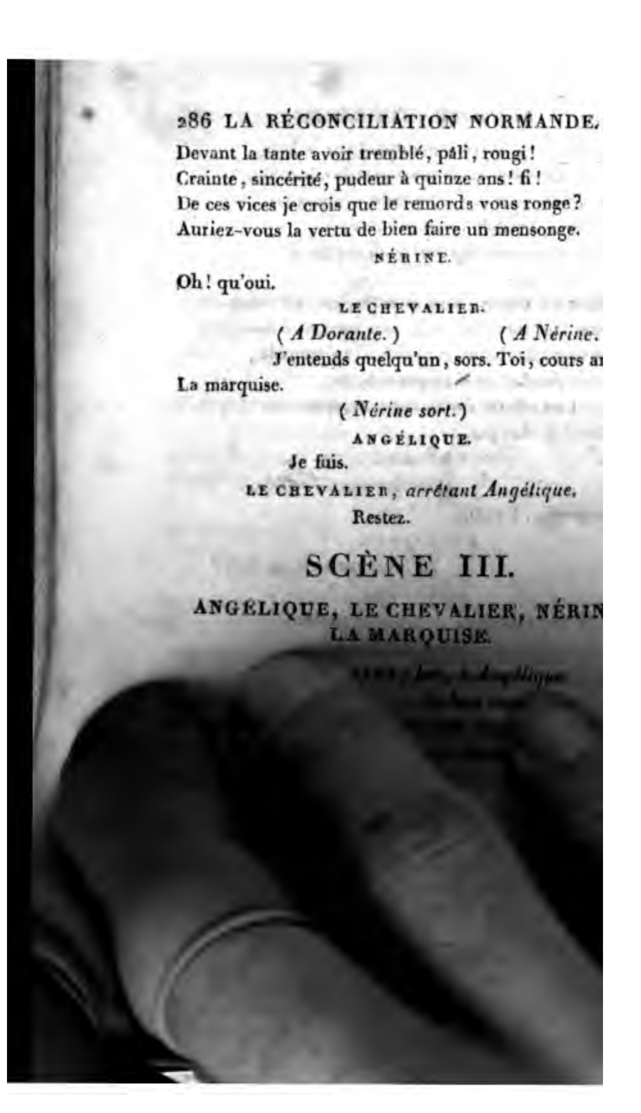
Pour mieux feindre
Essayez de m'aimer presque réellement;
Prenez-moi pour Dorante, il faut du sentiment.
(*Haut.*)
De pouvoir être à vous je n'ai plus d'espérance;
J'épousois votre tante, et je crains sa vengeance.
Vous savez que votre oncle est mon grand ennemi;
Cet odieux mortel ne hait point à demi.
Ainsi vous comprenez qu'à la sœur comme au frère
De votre amour il faut encor faire mystère.
(*Bas.*)
Cachez-le bien au moins. Tout haut répondez-moi
Qu'on vous a soupçonnée.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Hélas! monsieur, je croi
Avoir imprudemment laissé voir ma tendresse:
Je l'ai presque avouée.

LE CHEVALIER, *haut.*

Ah! tant pis.



Devant la tante avoir tremblé, pâli, rougi!
Crainte, sincérité, pudeur à quinze ans! fi!
De ces vices je crois que le remords vous ronge?
Auriez-vous la vertu de bien faire un mensonge.

NÉRINE.

Oh! qu'oui.

LE CHEVALIER.

(*A Dorante.*) (*A Nérine.*
J'entends quelqu'un, sors. Toi, cours a
La marquise.

(*Nérine sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je fuis.

LE CHEVALIER, *arrêtant Angélique.*

Restez.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRIN
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je veux approfondir cet amour de ma nièce.
A quinze ans amoureuse ! ah ! quelle hardiesse !

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut tout hasarder, profitons des instants.

ANGÉLIQUE.

Feignons de ne point voir qu'elle nous voit. J'entends.

LE CHEVALIER, *haut.*

Hélas ! fut-il jamais un amant plus à plaindre ?

LA MARQUISE.

Ah ! c'est le chevalier. Écoutons.

LE CHEVALIER, *bas*

Pour mieux feindre
Essayez de m'aimer presque réellement ;
Prenez-moi pour Dorante, il faut du sentiment.
(Haut.)
De pouvoir être à vous je n'ai plus d'espérance ;
J'épousois votre tante, et je crains sa vengeance.
Vous savez que votre oncle est mon grand ennemi ;
Cet odieux mortel ne hait point à demi.
Ainsi vous comprenez qu'à la sœur comme au frère
De votre amour il faut encor faire mystère.
(Bas.)
[illegible] le bien au moins. Tout haut répondez-moi
[illegible] soupçonnée.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Hélas ! monsieur, je croi
[illegible] pour ma tendresse :

Devant la tante avoir tremblé, pâli, rougi!
Crainte, sincérité, pudeur à quinze ans! fi!
De ces vices je crois que le remords vous ronge?
Auriez-vous la vertu de bien faire un mensonge.

NÉRINE.

Oh! qu'oui.

LE CHEVALIER.

(*A Dorante.*) (*A Nérine.*)
J'entends quelqu'un, sors. Toi, cours amuser
La marquise.

(*Nérine sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je fuis.

LE CHEVALIER, *arrêtant Angélique.*

Restez.



LA MARQUISE.

Je veux approfondir cet amour de ma nièce.
A quinze ans amoureuse ! ah ! quelle hardiesse !

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut tout hasarder, profitons des instants.

ANGÉLIQUE.

Feignons de ne point voir qu'elle nous voit. J'entends.

LE CHEVALIER, *haut.*

Hélas ! fut-il jamais un amant plus à plaindre ?

LA MARQUISE.

Ah ! c'est le chevalier. Écoutons.

LE CHEVALIER, *bas*

Pour mieux feindre
Essayez de m'aimer presque réellement ;
Prenez moi pour Dorante, il faut du sentiment.
(*Haut.*)
De pouvoir être à vous je n'ai plus d'espérance ;
J'épousois votre tante, et je crains sa vengeance.
Vous savez que votre oncle est mon grand ennemi ;
Cet odieux mortel ne hait point à demi.
[illegible] vous comprenez qu'à la sœur comme au frère
[illegible] amour il faut encor faire mystère.
(*Bas.*)
[illegible] au moins. Tout haut répondez-moi
[illegible]

[illegible], *haut.*

[illegible] monsieur, je croi.

Devant la tante avoir tremblé, pâli, rougi!
Crainte, sincérité, pudeur à quinze ans! fi!
De ces vices je crois que le remords vous ronge?
Auriez-vous la vertu de bien faire un mensonge.

NÉRINE.

Oh! qu'oui.

LE CHEVALIER.

(*A Dorante.*) (*A Nérine.*)
J'entends quelqu'un, sors. Toi, cours amuser
La marquise.

(*Nérine sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je fuis.

LE CHEVALIER, *arrêtant Angélique.*

Restez.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut ruser.
Elle sait votre amour, elle est bien pénétrante.
Mais a-t-elle fixé ses soupçons sur Dorante?
L'avez-vous nommé?

ANGÉLIQUE.

Non.

LA MARQUISE, *à Nérine, au fond du théâtre.*

Quel est donc son amant?

NÉRINE.

Chimère! elle n'a vu nul homme à son couvent.

LA MARQUISE.

Je veux approfondir cet amour de ma nièce.
A quinze ans amoureuse ! ah ! quelle hardiesse !

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut tout hasarder, profitons des instants.

ANGÉLIQUE.

Feignons de ne point voir qu'elle nous voit. J'entends.

LE CHEVALIER, *haut.*

Hélas ! fut-il jamais un amant plus à plaindre ?

LA MARQUISE.

Ah ! c'est le chevalier. Écoutons.

LE CHEVALIER, *bas*

Pour mieux feindre
Essayez de m'aimer presque réellement ;
Prenez moi pour Dorante, il faut du sentiment.

(*Haut.*)

De pouvoir être à vous je n'ai plus d'espérance ;
J'épousois votre tante, et je crains sa vengeance.
Vous savez que votre oncle est mon grand ennemi ;
Cet odieux mortel ne hait point à demi.
Ainsi vous comprenez qu'à la sœur comme au frère
De votre amour il faut encor faire mystère.

(*Bas.*)

Cachez-le bien au moins. Tout haut répondez-moi
Qu'on vous a soupçonnée.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Hélas ! monsieur, je croi
Avoir imprudemment laissé voir ma tendresse :
Je l'ai presque avouée.

LE CHEVALIER, *haut.*

Ah ! tant pis.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Par foiblesse,

Par franchise.

LE CHEVALIER, *bas.*

Fort bien. Mais il faut dire mieux.

(*Haut.*) (*Bas.*)

Ah ! charmante Angélique. Attendrissez ces yeux.

(*Haut.*)

Votre tendre douleur augmente encor vos charmes.

(*Bas.*)

On va nous séparer. Il faut ici des larmes.

Feignez de pleurer.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Ah ! je suis au désespoir.

LE CHEVALIER, *haut.*

(*Bas.*)

Je vois couler vos pleurs. Tirez donc le mouchoir ;

(*Haut.*)

Faudra-t-il tout vous dire ? Ah ! je perds Angélique.

(*Il lui prend la main pour la baiser.*) (*Bas.*)

Du moins.... La main en est, il faut du pathétique.

ANGÉLIQUE, *bas, retirant sa main que le chevalier lui baise.*

Mais....

LE CHEVALIER, *bas.*

La tante nous voit, il ne faut point tricher.

(*Haut.*) (*Bas.*)

Oh !... fuyez à présent.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Ah ! je cours me cacher.

Je ne puis supporter les regards de ma tante.

SCÈNE IV.

NÉRINE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Je m'en étois doutée.

NÉRINE.

Ah! qu'elle est imprudente!
Tous deux également vous êtes indiscrets,
Dès tantôt vos regards ont trahi vos secrets.
Ah! rien n'échappe aux yeux des mères et des tantes:
L'expérience, hélas! les rend trop penétrantes.

(*À la marquise.*)

Vous m'allez quereller en mon particulier

LA MARQUISE.

Falaise l'avoit vue avec le chevalier.

LE CHEVALIER.

Il faut bien l'avouer; je soupirois pour elle.
Pris en flagrant délit, m'avouant infidèle,
Me voilà bien honteux. Que vous me haïrez!
Mais, ma foi, quand la honte et le vin sont tirés,
Il faut les boire.

NÉRINE.

Allons, buvez d'intelligence.
Honte bue à présent, ma foi, sur l'inconstance.
Vous êtes inconstant, madame l'est aussi.

LA MARQUISE.

Il faut vous l'avouer, j'en aime un autre: ainsi
Vous ne me voyez point jalouse, furieuse.
Votre infidélité, d'ailleurs injurieuse,
Paroît dans un moment favorable pour vous;
Je suis bonne, indulgente, et je dois filer doux.
J'adore votre ami.

LE CHEVALIER.

J'avouerai ma surprise,
Elle est très grande; mais, ainsi que vous, marquise,
Je ne suis que surpris, et non pas furieux;
Car je vois que l'amour a tout fait pour le mieux.

NÉRINE.

En effet, il finit vos gênes, vos contraintes.

LA MARQUISE.

Cet éclaircissement a fait cesser nos feintes.

LE CHEVALIER.

Nous nous gênions tantôt: je ne m'étonne pas,
Si voulant du contrat différer l'embarras,
Vous disiez dans trois jours, dans quatre, dans huitaine;
Renchérissant sur vous, je voulois la quinzaine.
Nous nous donnions beau jeu pour notre changement....

LA MARQUISE.

J'ai senti des remords jusques à ce moment.

LE CHEVALIER.

J'avois quelque scrupule.

LA MARQUISE.

Oh! l'heureuse rupture!

LE CHEVALIER.

Je respire à présent.

LA MARQUISE.

L'agréable aventure!

NÉRINE.

Voilà le bon esprit. Ne se rien reprocher;
Se bien rendre le change au lieu de se fâcher;
Foiblesse pour foiblesse, ayons chacun la nôtre:
Passe-moi celle-ci, je te passerai l'autre.
Que d'honnêtes maris, que de femmes d'honneur,
Sur ces facilités ont fondé leur bonheur!

LE CHEVALIER.

Çà, madame, à présent j'aurai votre suffrage?
Deux trahisons feront un double mariage.

LA MARQUISE.

Non, ma vivacité m'aveugle dans l'instant,
Et me fait oublier le point fixe, important:
A servir ma haine, oui, ma nièce est destinée;
A Procinville enfin elle est presque donnée.

LE CHEVALIER.

Quoi! madame, un tel homme....

NÉRINE.

Oui, doit vous supplanter.
Sur sa fidélité madame peut compter;
Monsieur qui le connoît, m'en a fait la peinture:
Ce monstre moitié guerre, et moitié procédure,
Soi disant noble, fut maître clerc et bretteur;
A Falaise on l'a vu marquis et procureur:
Dans la ville du Mans il s'établit ensuite.
Là les plus fins Manceaux admiroient sa conduite;
Ce fut là qu'on en vit quelques échantillons;
Il achetoit sous main de petits procillons,
Qu'il savoit élever, nourrir de procédures;
Il les empâtoit bien, et de ces nourritures
Il en tiroit de bons et gros procès du Mans.

LE CHEVALIER.

Et c'est cet ennemi des accommodements,
Qui vous jurant, madame, une amitié sincère,
Vous trahissoit sous main en servant votre frère.

NÉRINE.

Pour et contre agissant, plaideur à deux envers,
En face il vous caresse, et vous bat à revers:
Tenez, reconnoissez ici son écriture.

(Nérine donne la lettre à la marquise.)

LA MARQUISE.

Il écrit à mon frère!

NÉRINE.

Oui, faites la fracture,
Je n'ose la faire.

LA MARQUISE, *décachetant la lettre.*

Ah! lisons.

LE CHEVALIER.

Vous allier
Avec un franc fripon!

LA MARQUISE.

Que vois-je, chevalier?

LE CHEVALIER, *lisant avec la marquise.*

A médire de vous sa plume est éloquente.

NÉRINE.

En vieux titres aussi sa plume est élégante,
Pour la beauté du style il change un mot, un nom :
Signature qui soit tout-à-fait fausse, non;
Non pas tout-à-fait vraie aussi; mais signature
Vraisemblable...

LE CHEVALIER.

On veut bien lui passer sa roture;
Mais chacun sait que c'est un homme sans honneur,
Tourmentant ses voisins, injuste, usurpateur...

LA MARQUISE

C'est l'homme qu'en secret avoit choisi mon frère!
Il est usurpateur, roturier et faussaire.
Par bonheur je n'ai pas délivré le papier.
Oui, ma nièce sera pour vous; mais, chevalier,
Comment tromper mon frère? il sera difficile
De le désentêter du traître Procinville.

LE CHEVALIER.

C'est à quoi nous allons rêver. Faisons si bien.
Que de notre complot il ne soupçonne rien.

NÉRINE.

Madame, allons d'abord recacheter sa lettre,
Et par quelqu'inconnu faisons la lui remettre
Tantôt il la cherchoit dans toute la maison,
Sur ce que je l'avois il auroit du soupçon.

LE CHEVALIER.

Toutes deux allez donc réparer la fracture,
Et vous triompherez de lui, je vous le jure.
Rentrez, je vous rejoins.

SCÈNE V

LE CHEVALIER, *seul.*

Je me suis aperçu
Qu'avec la nièce ici ce Falaise m'a vu ;
Ce maraud ne peut-il point nuire à mon idée ?
Notre affaire n'est pas encore décidée.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, FALAISE.

FALAISE, *à part.*

Voila donc ce rival maudit? et par malheur,
Il me paroît qu'il a pour lui gagné la sœur;

LE CHEVALIER, *à part, apercevant Falaise.*

Je crains que ce coquin ici ne nous dérange.
Voyons si tout à l'heure il a bien pris le change,
S'il me croit bien l'amant d'Angélique.

(*A Falaise.*)

Viens ça

FALAISE, *en le fuyant.*

Je vais à vous, monsieur.

LE CHEVALIER.

Tu me fuis ? reste là,
Ou, morbleu....

FALAISE.

Pardonnez ; car, monsieur, c'est mon maître,
Ce n'est pas moi qui veux épouser.

LE CHEVALIER.

Comment, traître,
Travailler à m'ôter ma maîtresse ?

FALAISE.

J'ai peur ;
Tremblez aussi ; mon maître a pour lui le tuteur ;
La sœur n'est pas bastante à livrer Angélique :
C'est acquisition fausse, et non juridique.
Une nièce, monsieur, ne peut s'aliéner ;
C'est comme un propre. Enfin on va vous chicaner.
Mon maître sait ravoir son bien en bonne guerre ;
Il sait bien par retrait rentrer dans une terre ;
Oui, vous l'épousez mal, mon maître y rentrera.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) (*Haut.*)
Il est dans l'erreur, bon. Pour ton maître on verra ;
Mais à toi quoiqu'au Mans tu plaides à merveilles,
Je pourrois bien ici te couper les oreilles.

FALAISE.

Pour me les rendre après je vous fais assigner.

SCÈNE VII.

FALAISE, *seul.*

Pour l'oncle, ils ne pourront, morbleu, pas le gagner ;
Quand il saura l'amour, il les va tous confondre,
Il faut l'attendre ici. De moi je puis répondre.

Je gagne trop d'argent à servir un fripon,
Pour n'être pas fidèle, et ne pas tenir bon.
Pour mon maître je vais jouer à quitte ou double;
Pour ce maudit rival, la Nérine nous trouble:
Je croyois la charmer: cet homme apparemment,
Plus libéral encor que je ne suis charmant,
La paye bien, le reste est pure bagatelle;
Moi, lui faisant l'amour, qu'aurois-je tiré d'elle?
La faveur d'un coup d'œil, ou d'un air minaudier?
Bon! j'aime mieux avoir la faveur d'un greffier.
Mais le comte paroît. Laissons là la morale,
Et tâchons d'animer sa vengeance brutale.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, FALAISE, UN LAQUAIS, *tenant une lettre.*

LE COMTE.

Quoi! morbleu, l'on apporte une lettre pour moi,
Ici je la demande à tous ceux que je voi....

LE LAQUAIS.

D'une lettre, monsieur, vous êtes fort en peine;
Je courois la chercher, j'étois tout hors d'haleine,
Lorsqu'un homme inconnu....

LE COMTE.

Que tiens-tu?

LE LAQUAIS.

La voilà.

LE COMTE.

Et donne-la, maraud, sans dire tout cela.

(Le laquais sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE *lit.*

(Ce qui est écrit dans la lettre, et que le comte lit, est marqué ici en italique : le reste le comte le dit à part, comme s'il querelloit le marquis en personne; il commence par regarder la signature.)

De Procinville. Hon, hon, hon, hon... quel verbiage!
Votre sœur est bizarre, et maligne, et volage.
Bon cela. *Hon, hon, hon.... l'esprit très dangereux.*
Fort bien. *Sur le complot que nous faisons tous deux,*
Hon, hon... Soyez discret, prudent. Mot inutile.
Et morbleu, croyez-vous, monsieur de Procinville,
Que je ne sais pas être aussi prudent que vous?
Il faut ... hon, hon.... il faut faire un acte entre nous.
Il faut... hon, hon... il faut s'assurer d'Angélique,
Il faut... Toujours il faut? Votre ton despotique
Impose trop. *Hon, hon... mais je crains votre sœur;*
D'ailleurs, on me menace. Hon, hon, hon... j'ai bien peur.
Vous êtes un poltron. *L'on m'écrit que la nièce....*
On ment. *On dit... hon, hon...* C'est pour vous faire pièce,
Monsieur de Procinville, et vous êtes un sot
D'ajouter foi... *hon, hon... c'est sans doute un complot...*
Soupçons normands. *Je crois...* Je n'en crois rien, vous dis-je.
Informez-vous... hon... hon... je prétends et j'exige...
Vous êtes obstiné. *Je soutiens qu'on a vu...*
Oh! je soutiens, moi... *J'en suis bien convaincu...*
Morbleu, cet homme-là m'échauffe les oreilles:
Car a-t-on jamais vu de disputes pareilles?

(*A Falaise.*)

Je me fâchois un peu, ton maître a du soupçon.

FALAISE.

C'est qu'il connoît la sœur. Ah! qu'il a bien raison!
On vous trahit.

LE COMTE.

Comment?

FALAISE.

Et la tante à la nièce
Donne un amant secret.

LE COMTE.

Ah! quelle hardiesse!

FALAISE.

Et c'est le chevalier. J'ai vu, vu de mes yeux.

LE COMTE.

Quoi! ma nièce me trompe aussi?

FALAISE.

Tout de son mieux.
De ce complot secret j'ai fait la découverte;
Sonnons la charge, allons, procédons, guerre ouverte.

LE COMTE.

Heureusement, morbleu, je n'ai rien délivré.

FALAISE.

De sa conquête enfin l'amant sera sevré;
Nous allons replaider et de tierce et de quarte.
En procès comme au jeu, plus on mêle la carte,
Et plus le gain devient légitime, loyal.
Accorder un procès, est-il un plus grand mal?
C'est proprement frauder les droits de la justice,
La voler.

LE COMTE.

Ah! c'est trop ruser, plus d'artifice.
L'arbitre, la Nérine, et la sœur, et l'amant,
Envoyons tout au diable, et la nièce au couvent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

DORANTE.

Le chevalier se moque, il nous fait trop attendre;
Il nous quitte incertain du parti qu'il doit prendre,
Il court chercher le comte, il nous dit que chez lui
Il fulmine, et ne veut rien finir aujourd'hui.
Mais s'il ne peut calmer la colère du comte?

NÉRINE.

Tant pis.

ANGÉLIQUE.

Si nous n'avons une réponse prompte,
Tout est perdu.

NÉRINE.

D'accord.

DORANTE.

Je crains tout. Finissons.
Falaise à la marquise a donné des soupçons.

NÉRINE.

J'en tremble.

DORANTE.

Au fond je vois que le péril redouble,
L'amour de la marquise....

ANGÉLIQUE.

Ah! c'est ce qui me trouble.

DORANTE.

Vous comprenez bien ?

ANGÉLIQUE.

Oui. Tout se découvriroit.

NÉRINE.

J'attends le chevalier.

ANGÉLIQUE.

Mais, Nérine, il faudroit,
Pour finir promptement, prendre d'autres mesures.

NÉRINE.

Voyons.

DORANTE.

Il faut sans doute en prendre de plus sûres.

NÉRINE.

Prenons-en volontiers ; imaginez-les nous,
Réformez nos desseins. Quelle idée avez-vous ?
Quel autre expédient ?...

ANGÉLIQUE.

Je suis bien malheureuse.

NÉRINE.

Et votre idée à vous ?

DORANTE.

La marquise amoureuse !

NÉRINE.

Et vous ?

ANGÉLIQUE.

Hélas !

NÉRINE.

Et vous ?

DORANTE.

Ah ciel ! j'y périrai.

NÉRINE.

Voilà de bons avis, et je m'en servirai.
Peste soit des amants, et de leurs foibles têtes!
Ils ne savent qu'aimer; l'amour les rend si bêtes!
De leurs tendres soupirs, et de leurs chagrins noirs,
De leur joie excessive, et de leurs désespoirs,
On ne tireroit pas une once de prudence,
De bon conseil.

ANGÉLIQUE.

J'entends.... c'est mon oncle, je pense.

DORANTE.

Quoi donc! il crie, il jure, il menace, quel bruit!
Pas plutôt un succès, qu'un malheur le détruit!

SCÈNE II.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

LE COMTE.

Oui, plus j'y pense, et plus ma colère s'augmente.
Tête-bleu, ventre-bleu, de l'amour pour Dorante!

ANGÉLIQUE.

Il sait donc notre amour?

LE COMTE.

Oh! vous ne l'aurez pas.

DORANTE.

Ah! nous voilà perdus.

NÉRINE.

Il va faire un fracas....

DORANTE.

Tâchons de l'apaiser.

ANGÉLIQUE.

En nous voyant ensemble,
Il s'irrite encor plus.

LE COMTE.

Hon.... tête-bleu !

ANGÉLIQUE.

Je tremble.

LE COMTE.

Oui, vous aimez Dorante : ici, ma nièce, ici,
Nous allons voir beau jeu.

NÉRINE.

Moi, j'ai le cœur transi.

LE COMTE.

Monsieur Dorante, un mot.... la fuite est inutile.
Ouf ! je ne puis parler.

NÉRINE, *à part.*

C'est un torrent de bile,
(Haut.)
S'il pouvoit l'étouffer ! Monsieur, vous êtes bon.

LE COMTE.

Vous aimez donc Dorante ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon oncle, pardon.

LE COMTE.

Oh ! parbleu, votre amour vous produira la rage.

DORANTE.

Où veut-il en venir ?

NÉRINE.

Voyons fondre l'orage.

LE COMTE, *à Angélique.*

Songeons à la punir. Donnez-moi votre main.

NÉRINE.

Qu'en veut-il faire, hélas !

DORANTE.

Voyons jusqu'à la fin.

LE COMTE.

Monsieur Dorante.

DORANTE.

Et bien, monsieur?

LE COMTE.

Donnez la vôtre.
Quoi donc! vous hésitez, je pense, l'un et l'autre.

NÉRINE.

Ha, ha..... j'entrevoi.... bon, je devine, je croi.

LE COMTE.

Traverser son amour! ah! quel plaisir pour moi!
Ma sœur à cinquante ans deviner amoureuse!
Oh! je m'en vengerai.

NÉRINE.

La vengeance est heureuse.

LE COMTE, *prenant leurs mains.*

Je vous marie... exprès... exprès... pour... la... punir.

NÉRINE, *prenant leurs mains.*

Punissez, punissez

LE COMTE.

Quel plaisir j'ai d'unir
Deux cœurs dont l'union va faire à la marquise
Un chagrin éternel!

NÉRINE.

Mais de peur de surprise,
Séparez-vous tous deux.

DORANTE.

Que d'obligation!

NÉRINE.

Moins de remercîments, plus de discrétion;
Fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que de bonté!

NERINE

Courez chez votre tante,
De vous entretenir elle est impatiente.

SCÈNE III.

LE COMTE, NÉRINE, FALAISE *aux aguets, dans le fond.*

LE COMTE.

Le chevalier m'apprend cet amour de ma sœur :
Le chevalier et moi nous étions en froideur;
En public je m'étois même mis en colère,
De ce qu'il devenoit malgré moi mon beau-frère,
A présent je le vais aimer de tout mon cœur,
Car tout ceci le fait renoncer à ma sœur;
Il m'a donné parole, elle est sûre, et j'y compte.

NÉRINE.

Quel coup pour votre sœur! elle mourra de honte.
Car elle va rester veuve entre deux amours,
Sur le chevalier même elle aura des retours.
On a quelque regret de perdre, quoiqu'on change;
Mais surtout son amour pour Dorante vous venge.
Elle croit le tenir; l'amour qui porte à faux,
Est bien piquant.

LE COMTE.

Oui, mais j'ai dit là quelques mots;
Falaise m'observoit, je parlois de Dorante:
S'il m'avoit entendu? j'ai la voix éclatante :
Il écoute encore.

NÉRINE.

Ah ! s'il avoit entendu
Que l'amant véritable est Dorante...

LE COMTE, *bas, à Nérine.*

Il a pu
Entendre quelques mots, car j'étois en colère.

NÉRINE, *bas, au comte.*

Lui redonner le change, est tout ce qu'on peut faire.
Oui ; sur le chevalier confirmons son erreur.
(*Haut.*)
Pourquoi vous irriter, parce que votre sœur
Au chevalier veut bien accorder Angélique ?
Vous criez, en faisant un serment authentique,
Qu'en vain nous espérons de vous ce tendre amant.
Que nous ne l'aurons pas.

LE COMTE.

Oui, je fais un serment...
A ton maître je fais un serment authentique,
Qu'au chevalier jamais je ne donne Angélique.

NÉRINE.

Et moi, je fais serment, oui, j'en jure ma foi.
Nous mourrons au couvent, et votre nièce et moi,
Plutôt que d'épouser le sieur de Procinville.
Nous ne quitterons point Paris la bonne ville,
Pour épouser au Mans un marquis à dindons,
Et nous ne savons pas engraisser des chapons.

LE COMTE.

Laissons-la criailler, allez chez moi m'attendre.
(*Bas, à Nérine.*)
C'est pour nous en défaire.

NÉRINE, *bas, au comte.*

Ah ! que c'est bien l'entendre !

SCÈNE IV.

FALAISE, NÉRINE.

FALAISE.

HA, ha, ha, je triomphe.

NÉRINE.

Ah! fourbe, scélérat!
Tu m'adorois tantôt, faux amant, renégat.

FALAISE.

Ta colère me fait respirer plus à l'aise,
Nous avons l'esprit fort nous autres à Falaise;
Invectives, gros mots, injures, maudissons,
Ce n'est que menu grain, nous nous en engraissons.

NÉRINE.

Me trahir en affaire! en intrigue, encor passe;
Mais en amour? hélas! je t'ai cru dans la nasse.

FALAISE.

Je t'aimois tantôt, mais tout change avec le temps;
Amants falaisiens ne sont pas si constants.
Mon amour reviendra peut-être; mon cœur vole,
Va, vient, reva, revient, tout comme ma parole.
Car d'objet en objet, souvent du blanc au noir,
Je me promène moi du matin jusqu'au soir.
De non au oui, oui, non, ce sont mes galeries.

SCÈNE V.

NÉRINE, *seule.*

NOUS pouvons à présent dresser nos batteries.
Le voilà confirmé dans l'erreur. J'ai tremblé
Qu'il n'eût vu qu'à Dorante Angélique a parlé.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LA MARQUISE.

HA, ha, ha, ha, fort bien, ha, ha, qu'elle est plaisante
La pièce que l'on joue à mon frère!

LE CHEVALIER.

Charmante :
Car vous croyant toujours pour moi le même amour,
Il croit, m'ôtant à vous, vous jouer un bon tour.
Pour vous désespérer il me donne Angélique,
A l'arbitre en secret là-dessus il s'explique.
Je vous ai dit le reste, et vous verrez son jeu.
J'avouerai que tromper quelqu'un me blesse un peu;
Mais si la tromperie en quelque cas s'excuse,
C'est quand on fait donner un ennemi qui ruse
Dans le piège malin, que lui-même nous tend.
D'ailleurs pour détourner un malheur très pressant,
La feinte est quelquefois un vice nécessaire.
Les hommes sont si faux, qu'un seul toujours sincère
Entr'eux tous paroîtroit comme un niais étranger
Dans un pays où tous biaisent pour s'arranger :
En affaire, en amour, en guerre, en marchandise,
Même en morale on farde à présent la franchise.
Chacun de son manège étant tout occupé,
Qui ne trompe jamais sera souvent trompé.
Çà, dans son piège il faut que votre frère donne;
Mais finissez sans moi, de peur qu'il ne soupçonne
Qu'en croyant vous punir, il va combler nos vœux.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, PYRANTE

ANGÉLIQUE, *à part, à Pyrante, en entrant.*

Je ne vois plus d'obstacle à cet accord heureux.

PYRANTE, *à la marquise.*

Vous avez pris enfin l'expédient unique,
Et votre frère et vous, pour pourvoir Angélique;
C'est d'ignorer tous deux qui sera son époux.
Eût-il été choisi par lui comme par vous,
Fût-il ami du comte en secret et le vôtre,
Sitôt que l'un sauroit qu'il est choisi par l'autre,
Vous cesseriez tous deux encor de le vouloir.
Sur ce marquis manceau vous l'avez bien fait voir,
Vous le vouliez tous deux; j'ai cru l'accord facile;
Tous deux vous excluez à present Procinville;
Le ciel en soit loué, car c'est un malheureux:
Mais le plus honnête homme eût été par vous deux
Exclus et détesté par le même caprice.

NÉRINE.

Vous parlez à merveille, et vous rendez justice.

PYRANTE.

Nous allons terminer.

SCÈNE VIII.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE COMTE, PYRANTE, LA MARQUISE.

LE COMTE

Je viens à vous, ma sœur,
Avec sincérité vous découvrir mon cœur,

Non point comme tantôt par politique feindre,
Dire que je vous aime, en un mot, me contraindre;
Si je vous le disois, vous ne me croiriez pas.

LA MARQUISE.

Votre sincérité m'épargne un embarras :
Car je ne sais pas bien au fond comment m'y prendre
Pour vous persuader une amitié bien tendre.

LE COMTE.

Nous nous gênions tantôt en nous tendant les bras.

LA MARQUISE.

Oui, cet expédient ne nous réussit pas.

LE COMTE.

Raccommodons-nous donc seulement par prudence.

LA MARQUISE.

Pour éviter le blâme, enfin par bienséance.

NÉRINE.

Afin qu'on puisse dire, en parlant bien de vous,
Ce que l'on dit de mieux pour louer deux époux :
Ils se haïssent, mais ils vivent bien ensemble.

LE COMTE.

Notre premier motif, celui qui nous rassemble,
Celui qui de si loin nous fait venir tous deux,
C'est la famille. Enfin nous secondons ses vœux,
Plus de procès. Il reste à pourvoir Angélique;
Vous vouliez lui donner tantôt par politique
Ce fourbe de marquis, c'étoit là votre choix...

LA MARQUISE.

A ce scélérat, oui, vous donniez votre voix.

LE COMTE.

Nous n'avons d'autre but à présent l'un et l'autre
Que de l'exclure.

LA MARQUISE.

Il est mon horreur et la vôtre.

PYRANTE.

Vous l'excluez enfin dans vos donations.

LE COMTE.

Pour finir entre nous ces altercations,
Nous vous donnons pouvoir de marier ma nièce.

LA MARQUISE.

Ne nous en point mêler, c'est un trait de sagesse:
Plus d'éclats.

LE COMTE.

Le dernier sera donc celui-ci.

LA MARQUISE.

Notre haine sera secrète, Dieu merci.

PYRANTE.

Votre donation?

LA MARQUISE.

La voici.

PYRANTE.

Vous, la vôtre?

(Tous deux donnent leurs donations à Pyrante.)

NÉRINE.

Que vous vous épargnez de tourments l'un et l'autre!

ANGÉLIQUE.

Ah! quel bonheur pour moi.

LA MARQUISE.

Ma nièce peut choisir.

LE COMTE.

Du choix qu'elle fera donnons-nous le plaisir.

LA MARQUISE.

Nous nous sommes promis douceur et politesse.

LE COMTE.

Nous verrons qui des deux tiendra mieux sa promesse.

PYRANTE.

Vous me dispenserez d'être le spectateur
De cette politesse et de cette douceur;
J'ai fait mon ministère, et la nièce est pourvue.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE COMTE, LA MARQUISE.

ANGÉLIQUE.

Je sors, je n'aurois pas assez de retenue;
Ma joie irriteroit ma tante.

LA MARQUISE.

Amenez-nous
Votre amant.

LE COMTE, *retenant Angélique.*

Il viendra, ma sœur, trop tôt pour vous.
Il est bien fait, charmant, son amant; il enchante.

NÉRINE.

Je vous quitte aussi.

LA MARQUISE.

Non, Nérine, sois présente:
Je veux te faire voir ma modération;
Car c'est mon fort, quand j'ai ma satisfaction.

LE COMTE.

Pour moi, je suis tranquille, et pourvu que je voie
Mes desseins réussir, j'ai même de la joie.

LA MARQUISE.

Quand les miens tournent bien, je ris moi quelquefois.

LE COMTE.

Ne vous fâchez donc point si je ris de son choix.

LA MARQUISE, *apercevant le chevalier, qui vient.*

D'autres même en riront.

NÉRINE.

Nous allons donc bien rire.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER, *s'approchant.*

Je vous vois tous contents : à monsieur il faut dire,
Pour augmenter sa joie encore d'un degré,
Que nous avons rompu.

LE COMTE.

Je vous en sais bon gré :
Je ne vous haïssois que comme mon beau-frère.

LA MARQUISE.

Et vous l'allez haïr comme neveu, j'espère;
Mais par degrés je veux vous resserrer le cœur.
Apprenez donc d'abord, monsieur, que votre sœur,
Moi, mon frère, moi, moi, j'épouserai Dorante.

LE COMTE.

Vous croyez m'affliger, mais non, ma joie augmente,
Car d'un seul mot je vais troubler la vôtre.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, DORANTE, NÉRINE, FALAISE.

FALAISE.

Non,
Je veux tout rompre, moi, je n'entends point raison.

DORANTE.

Arrête.

FALAISE.

Non, morbleu.

DORANTE.

Tais-toi.

FALAISE.

Non, je criaille,
Pour les mieux exciter à se donner bataille.

DORANTE.

Je voulois différer d'un moment vos chagrins,
Madame, et vous marquer au moins que je vous plains;
J'eusse voulu pouvoir être un peu plus sincère :
Pardonnez à l'amour....

LA MARQUISE.

Ah ! j'entends. C'est mon frère,
Que vous êtes fâché d'avoir trompé, je croi.
Il pardonne à l'amour que vous avez pour moi.

FALAISE.

Eh non, madame, non, ce n'est pas vous qu'il aime;
Car je viens en guettant être témoin moi-même
De l'amour pour la nièce; il lui disoit des mots....
Enfin heureusement je viens tout à propos.
Ne leur délivrez rien, vous êtes bien nantie....

NÉRINE.

Ma foi, tu viens trop tard, et la dot est partie.

LE COMTE.

Ma nièce, choisissez.

ANGÉLIQUE, *voulant sortir.*

Je n'ose.

LE COMTE, *la retenant.*

Restez là.

ANGÉLIQUE, *prenant Dorante.*

Je choisis donc.

LA MARQUISE.

Comment! je n'entends pas cela.

LE COMTE.

Je viens de marier votre amant à ma nièce.

LA MARQUISE.

Au chevalier d'accord, croyant me jouer pièce.

LE COMTE.

Non, à votre autre amant, à Dorante, ha, ha.

DORANTE.

Venez, monsieur, venez : de grâce laissons-la.

LE COMTE.

Ah! voyons son dépit, il va combler ma joie.

DORANTE.

C'est ce qu'il ne faut pas qu'un galant homme voie.

(Ils s'en vont avec Angélique.)

SCÈNE XII.

NÉRINE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, FALAISE.

LA MARQUISE.

Quoi! tous? le chevalier....

LE CHEVALIER, *d'un ton poli.*

Je ne vous réponds rien.

Moi, j'ai pris mon parti, Dorante a pris le sien.
Je vous plaindrois beaucoup, si vous étiez constante.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIII.

NÉRINE, LA MARQUISE, FALAISE.

LA MARQUISE.

Ma nièce!

NÉRINE.

Je lui tiens lieu de mère.

LA MARQUISE.

Dorante!

NÉRINE.

Nous n'avons pu pour vous en faire qu'un neveu.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

Ah! mon maître pour vous va mettre tout en feu,
Mettre en combustion leurs biens de Normandie;
Mon maître, à ses voisins pire qu'un incendie,

Va venger en plaidant votre amour méprisé.
Brûlez d'un plus beau feu ; que ce cœur embrasé
D'amour, soit possédé d'un amour de chicane ;
Il faut pour triompher d'eux tous par notre organe,
(*Bas.*)
Épouser le marquis de Procinville.... ou moi.

LA MARQUISE.

Mon seul soulagement dans tout ce que je voi,
C'est de tourner en fiel cet amour qui me gêne ;
Oui, je vais me livrer toute entière à la haine.

FIN DE LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VI.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇOIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1810.

LE DÉDIT,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 12 mai 1719.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père d'Isabelle.

ISABELLE, amante de Valère.

BÉLISE, } sœurs.
ARAMINTE, }

VALÈRE, neveu de Bélise et d'Araminte, amoureux d'Isabelle.

FRONTIN, valet de Valère.

UN LAQUAIS.

La scène est dans la maison de Bélise et d'Araminte.

LE DÉDIT,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ISABELLE, VALÈRE, *chacun de son côté sans se voir.*

VALÈRE.

Quoi ! ne pouvoir tirer raison de mes deux tantes !

ISABELLE.

Je n'en puis revenir. Quelles extravagantes !

VALÈRE.

Oui, plus j'y pense, et moins je vois d'expédients....

ISABELLE.

Avoir pour un neveu des procédés criants !

VALÈRE.

Nous n'en tirerons rien.

ISABELLE.

O dieux !

VALÈRE.

Tantes cruelles !

Depuis dix ans toujours injustices nouvelles,
Juste ciel !

ISABELLE, *apercevant Valère.*

Quel travers ! mais....

VALÈRE.

Quelle cruauté !

Se désoler ainsi chacun de son côté,
Sans trouver nul moyen de réduire ces folles !

ISABELLE.

Mon père leur a dit de piquantes paroles,
Et va les menacer encor separément,
Car chacune se tient dans son appartement.

VALÈRE.

Oui, depuis peu je vois que toutes deux s'évitent,
Se disent quelques mots en passant, et se quittent.
Pour moi, quand je leur parle, elles tournent le dos;
Leur dureté pour moi paroît à tout propos.

ISABELLE.

Leur dureté pour vous les condamne. Ah, Valère !
Elles poussent trop loin leur mauvais caractère :
Ne vous pas aimer !

VALÈRE.

Moi, j'espérois que par vous
Mes deux tantes feroient quelque chose pour nous,
Et que vous ayant vue, adorable Isabelle,
Elles s'attendriroient.

ISABELLE.

Leur barbarie est telle,
Qu'elles parlent de vous avec aversion.

VALÈRE.

Vous voir, n'approuver pas ma tendre passion,
Ah! quel travers d'esprit!

ISABELLE.

Pouvoir haïr Valère!
Leur mauvais cœur me fait trembler, j'en désespère.

VALÈRE.

Votre père pourtant va les presser; ainsi
Nous espérons encore; il va nous joindre ici.

ISABELLE.

Oui, donnons-nous au moins ce moment d'espérance,
Mais je suis indignée encore, quand je pense
A leurs derniers discours.

VALÈRE.

Sur elles vous comptiez ;
Car elles vous ont fait hier cent amitiés.

ISABELLE.

C'est par-là que je vois qu'elles m'ont méprisée.
Car c'est en m'embrassant qu'elles m'ont refusée.
La prude méprisante avec ses airs hautains
Prend un ton doucereux, et mêle à ses dédains
Et caresse affectée, et fade raillerie;
Vous mord en vous flattant, talent de pruderie :
« Ma tendresse pour vous, m'a-t-elle dit là-haut,
« Fait que je ne veux pas vous marier sitôt,
« C'est-à-dire, donner au neveu qui me presse,
« Du bien pour satisfaire une folle tendresse.
« Moi! me rendre complice en vous autorisant!
Et cent discours pareils d'un ton demi-plaisant.
« Faites, faites plutôt contre le mariage,
« Comme nous, un dédit qui vous maintienne sage.
« Pour vous faire imiter notre force d'esprit,
« Nos refus vous tiendront du moins lieu de dédit. »

VALÈRE.

Voilà ses sots discours, toujours même rubrique.
Mais rien de si borné que son esprit gothique.
Sans monde, sans bon sens, ne hantant que sa sœur,
Moins dure qu'elle, mais plus folle par malheur.

ISABELLE.

Je suis contre Araminte un peu moins indignée.
Même dans des moments j'ai cru l'avoir gagnée,

Mais son esprit, sujet aux révolutions,
S'agite en même-temps de plusieurs passions.
Dans sa vivacité brouillonne et turbulente,
Voici ce que m'a dit à peu près cette tante :
« J'extravague par fois, mais j'ai des sentiments ;
« J'aimerois l'amour, mais j'abhorre les amants.
« Abhorrez-les aussi, je le veux, je l'ordonne
« Sans cesse je promets, mais jamais je ne donne.
« Je hais bien mon neveu, mais je vous aime tant.... »
De ses galimatias je conclurois pourtant
Qu'elle feroit pour vous plus que sa sœur aînée.
Mon père vient.

VALÈRE.

Je vais savoir ma destinée.

ISABELLE.

Je tremble. Ah ! je le vois accablé de chagrin.

VALÈRE.

Son abord me saisit, mon malheur est certain.

SCÈNE II.

GÉRONTE, ISABELLE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Vous devinez assez, en voyant ma tristesse,
Que je n'ai qu'un refus : ma bonté, ma tendresse
En cette occasion m'ont trop parlé pour vous.
Prenez votre parti, ma fille.

ISABELLE.

Partons-nous ?

GÉRONTE.

Oui, ma fille.

VALÈRE.

Qu'entends-je !

ISABELLE.

Ah! quel coup pour Valère!

GÉRONTE.

Vos tantes ont rendu ce départ nécessaire.

VALÈRE.

Quoi! charmante Isabelle, il ne faut plus vous voir?
Quoi! monsieur, vous voulez me mettre au désespoir?
Vous allez m'arracher Isabelle?

GÉRONTE.

Oui, Valère.

VALÈRE.

Ah! vous allez du moins conjurer votre père
De rester à Paris encore quelques jours.

ISABELLE.

Non, Valère.

VALÈRE.

Eh! monsieur....

GÉRONTE.

Inutiles discours.

VALÈRE.

Ah! si vous le vouliez, adorable Isabelle....

GÉRONTE.

Je ne le voudrois pas; mais par bonheur pour elle,
Elle veut là-dessus ce qu'elle doit vouloir,
Retourner en province, enfin ne plus vous voir.

VALÈRE.

Eh! vous y consentez?

ISABELLE.

Il le faut bien, Valère.
Je vous donnois mon cœur par l'ordre de mon père,

J'obéissois alors : il veut présentement
Que je vous l'ôte, il faut l'avouer franchement,
Je n'ai pas sur ce point pareille obéissance ;
Mais je pars

VALÈRE.

Quoi ! monsieur, m'ôter toute espérance ?

GÉRONTE.

Il faut bien vous l'ôter, puisque je n'en ai plus.
Vous espériez tirer quarante mille écus
Des restitutions que nous feroient vos tantes.
Je vous le dis encor, ces deux extravagantes
S'en tiennent au dédit qu'elles ont fait pour vous,
Disant, vous ne pouvez rien exiger de nous,
Qu'en cas que de nous deux quelqu'une se marie.
Elles ont cinquante ans. C'est une raillerie
De croire rien tirer d'un semblable dédit.
Il me faut de l'argent, à moi, mon bien périt ;
On me ruine ; enfin je dois en homme sage,
Faire dans ma province un autre mariage
Qui me tire d'affaire.

VALÈRE

Il est vrai. Mais enfin....

GÉRONTE.

Brisons là-dessus. C'est avec bien du chagrin :
Mais nous partons demain, il le faut

ISABELLE.

Ah, Valère !
Si je suis par raison les ordres de mon père,
Soyez sûr qu'en partant....

GÉRONTE *prend Isabelle par le bras.*

Abrégeons les adieux :
Quand il faut se quitter, le plus tôt, c'est le mieux.

VALÈRE.

Je suis au désespoir. Ah ! ce départ me tue.

SCÈNE III.

VALÈRE, FRONTIN, *en habit de cavalier, passe pardevant Valère, qui se désespère, et cela fait un jeu de théâtre.*

FRONTIN.

MONSIEUR ?

VALÈRE.

Qu'est-ce donc ?

FRONTIN.

C'est Frontin qui vous salue.

VALÈRE.

Que vois-je ?

FRONTIN.

Vous voyez votre valet Frontin,
Qui portoit la livrée encore ce matin.

VALÈRE.

Que veut dire cela ? Pourquoi cet équipage ?

FRONTIN.

Vous ne pourrez jamais le deviner, je gage.

VALÈRE.

Quel habit as-tu donc ? C'est un des miens, je crois.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien, car il n'est point à moi.

VALÈRE.

Et ma perruque ?

FRONTIN.

Bon ! est-ce que j'en achète ?
J'ai trouvé celle-là sous ma main toute faite,
Et votre plus beau linge, et votre gros brillant.

VALÈRE.

Je t'ai vu quelquefois faire l'extravagant,
Mais jamais tu ne fus à tel point d'insolence.

FRONTIN.

Cela vient tout à coup, monsieur, par l'opulence.

VALÈRE.

Tu prends fort mal ton temps, maraud, pour plaisanter.

FRONTIN.

Je prends mon temps fort bien, et j'ose me vanter
De savoir ménager les bons moments d'un maître.

VALÈRE.

A mes yeux ainsi fait avoir osé paroître !

FRONTIN.

Je m'en suis bien gardé, monsieur, jusqu'à présent ;
Et vous m'eussiez traité de maraud, d'insolent,
Ne travaillant d'abord qu'à mes propres affaires.
J'ai pris pour me cacher tous les soins nécessaires,
Vous m'auriez empêché d'agir comme j'ai fait.
Tromper finement, c'est vertu dans un valet ;
Vous auriez cru que c'est un vice dans un maître.
C'est à l'extrémité que je vous fais connoître...
Vous êtes scrupuleux ; enfin, il a fallu
Ce que j'ai fait pour vous, le faire à votre insu.

VALÈRE.

Qu'as-tu donc fait pour moi ?

FRONTIN.

C'est une bagatelle,
Je travaille à vous faire épouser Isabelle.

VALÈRE.

Frontin, mon cher Frontin, tu travailles pour moi?
Par quel moyen? comment? et vite explique-toi.

FRONTIN.

Je m'explique d'abord, moi, sur ma récompense:
C'est par-là que toujours mon zèle ardent commence.
Si je vous fais avoir votre Isabelle.....

VALÈRE.

Eh bien?

FRONTIN.

Linge, habits, diamant, je ne vous rendrai rien.
Si l'habit m'est trop long, trop court, vaille que vaille:
Mais pour le diamant, il est fait pour ma taille.

VALÈRE.

Je te donnerai tout.

FRONTIN.

Écoutez mon récit.
Avec quelque pistole et ce brillant habit,
Trouvant au lansquenet quelques cartes heureuses;
Et me faisant lorgner par de vieilles joueuses,
Avec une, surtout, j'ai fait un petit fond.
Elle a l'esprit stérile, et le babil fécond,
Le ton railleur: elle est plus folle que plaisante.
La reconnoissez-vous, monsieur? c'est votre tante.

VALÈRE.

C'est elle-même. Eh bien! tu me dis donc qu'au jeu
Tu gagnes de l'argent à cette tante?

FRONTIN.

Un peu.
Mais j'ai de plus gagné son cœur: elle m'adore.

VALÈRE.

Elle t'aime?

FRONTIN.

Oui, monsieur, et fait bien pis encore,
Elle m'épouse.

VALÈRE.

Bon!

FRONTIN.

Votre valet Frontin
Pourroit être votre oncle ou bel-oncle demain.

VALÈRE.

Quoi! sérieusement?

FRONTIN.

La chose est sérieuse,
Je suis de taille à rendre une vieille amoureuse.

VALÈRE.

Sans doute. Mais enfin pour épouser d'abord,
Il faut connoître un homme.

FRONTIN.

Elle me connoît fort.
Un mois de lansquenet fait bien connoître un homme.
Me disant d'un pays d'entre Paris et Rome,
J'ai pris d'abord un nom... nom à demi connu,
Là... comme en prennent ceux qui n'en ont jamais eu.

VALÈRE.

Comment te nomme-t-on?

FRONTIN.

C'est le chevalier Clique,
Nom noble. Elle me croit d'une famille antique.

VALÈRE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

FRONTIN.

Bon, ce n'est encor rien : j'ai fait bien plus.

VALÈRE.

Comment?

FRONTIN.

Voyant que le hasard me donnoit une tante,
Mais qu'il m'en falloit une encore...

VALÈRE.

Eh bien?

FRONTIN.

Je tente
Un projet difficile, étonnant, hasardeux.
Dans la même maison je les vois toutes deux.
Je savois, il est vrai, qu'Araminte honteuse
Fuyoit sa sœur, depuis qu'elle étoit amoureuse.
Pour plus de sûreté près de l'autre je prends
Autre nom, autre esprit, airs, habits différents.
D'un grave sénéchal faisant le personnage,
Je prends l'air composé, ton grave, froid visage,
Disant comme elle un rien d'un ton sentencieux,
Comme elle, de l'hymen censeur fastidieux.
Mon nom de sénéchal, c'est Groux. Je me présente.
Conformité d'esprit charme la prude tante.
Auprès d'elle, en un mot, monsieur, j'ai réussi.

VALÈRE.

Quoi donc! mon autre tante?

FRONTIN.

Elle m'épouse aussi.

VALÈRE.

Le fait est singulier. Mais de leur bienveillance
Que prétends-tu tirer?

FRONTIN.

De leur extravagance

Nous tirerons, je crois, quelque argent du dédit:
Mais dites-moi comment fut fait leur double écrit?

VALÈRE.

Voici le fait. Tu sais leurs chicanes cruelles.
Pour restitution, je n'ai pu tirer d'elles
Qu'un peu de sûreté sur leur succession,
Serments de bien tenir leur résolution
Contre le mariage entre elles si constante:
Ce fut ce vœu fameux de l'une et l'autre tante,
Qui se renouvela pour lors à mon profit:
J'eus d'elles deux billets en forme de dédit.
Chacune me promet qu'en cas de mariage,
De la succession elle me dédommage.
Chacun de leurs billets est de cent mille francs.

FRONTIN.

Je tirerai parti des billets. Mais j'entends.....
Ah, bon! c'est un laquais de moi, chevalier Clique.

SCÈNE IV.

VALÈRE, FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le temps presse, monsieur; au notaire on s'explique,
Et tout seroit perdu; vite, déguisez-vous.

FRONTIN, *mettant un surtout brun et une perruque noire.*

C'est qu'il faut que je sois d'abord sénéchal Groux.
Attendez-moi là-haut chez la tante Araminte,
Elle vient de sortir : là je pourrai sans crainte
Vous instruire de tout.

VALÈRE.

J'y vais.

FRONTIN.

Je vous rejoins.

SCÈNE V.

FRONTIN, *seul.*

Je croyois bien avoir deux jours de temps au moins;
Mais toutes deux prenant l'argent chez le notaire,
Vont découvrir la mèche. Il faut brusquer l'affaire.

SCÈNE VI.

FRONTIN, BÉLISE.

FRONTIN.

Ah, bon la prude sort. Pour avoir imité
Trait pour trait sa fadeur, sa froide gravité,
Je lui plus. Il ne faut pour plaire à cette sotte,
Qu'être l'écho flatteur de sa fade marotte.
Madame...

BÉLISE.

Ah, sénéchal! quoi! vous êtes ici?
Je rêvois.

FRONTIN.

Vous rêviez? Moi, je rêvois aussi.

BÉLISE.

Je rêvois au bonheur d'une femme insensible.

FRONTIN.

Je rêvois au bonheur d'un homme incombustible.

BÉLISE.

Qui voit avec froideur l'homme le plus charmant.

FRONTIN.

Qui voit avec dédain l'objet le plus aimant.

BÉLISE.

Ensuite avec frayeur considérant que j'aime,
Je m'étonnois de voir ce changement extrême,
Qu'en moins de quinze jours vous avez fait en moi.

FRONTIN.

J'envisageois avec une espèce d'effroi
Qu'en moi vous avez fait une métamorphose.

BÉLISE.

Tous deux en même temps pensions donc même chose?

FRONTIN.

Même chose, et toujours sympathie entre nous.

BÉLISE.

Quelle démarche, ô ciel! vous prendre pour époux!
Cela me fait trembler.

FRONTIN.

Je frissonne, madame,
Du pas que je vais faire, en vous prenant pour femme.

BÉLISE.

Moi qui par mon exemple ai maintenu ma sœur
Dans le vœu qu'elle a fait de bien garder son cœur!
Elle me respectoit comme la plus parfaite:
Me faudra-t-il rougir devant une cadette?

FRONTIN.

Moi qui de mon aîné réprimant les ardeurs,
Forçant au célibat même jusqu'à mes sœurs,
Dans l'histoire voulois, pour distinguer ma place,
Y mériter le nom d'extincteur de ma race!

BÉLISE.

Moi qui du mariage abhorrois jusqu'au nom,
Et qui me suis acquis par-là tant de renom!

FRONTIN.

Moi, le sénéchal Groux, caustique philosophe,
Qui raille l'épouseur, l'insulte, l'apostrophe!

BÉLISE.

J'appelle un mariage un dédale, un écueil.

FRONTIN.

La prison des désirs, des vivants le cercueil.

BÉLISE, *tendrement.*

Un abîme. Et voilà qu'un penchant insensible...

FRONTIN.

Vers l'abîme une pente...

BÉLISE.

Oui, douce...

FRONTIN.

Imperceptible..

BÉLISE.

Me mène au bord.

FRONTIN.

Le pied me glisse, et m'y voilà.

BÉLISE.

M'y voilà. Mais du moins le monde conviendra
Que je vous ai choisi par goût pour la sagesse.

FRONTIN.

Notre mariage est de la plus sage espèce.

BÉLISE.

Mais tout mon embarras, monsieur le sénéchal,
C'est qu'en me mariant, il faut (voilà le mal),
Il me faudra payer ce dédit. Comment faire?
Ce billet de dédit, que j'ai fait à Valère.
Cette folle de sœur inventa ce dédit.
Nous fîmes deux billets à ce neveu maudit.

Tout retombe sur moi, seule je me marie.
Il faudra payer seule, et de sa raillerie
Je vais en rougissant essuyer tous les traits.

FRONTIN.

Pendant que nos amours sont encore secrets,
Composez, retirez vos billets de Valère.

BÉLISE.

C'est mon intention. Je vais de mon notaire
Prendre pour ce neveu quelque somme d'argent.
Sans doute il me rendra mon billet à l'instant.
Mais si ma sœur découvre... ah! le cœur me palpite.
Par raison et par honte avec soin je l'évite,
Depuis que je vous vois, je n'ose plus la voir.

(Elle sort.)

FRONTIN.

Nous toucherons l'argent qu'elle va recevoir.

SCÈNE VII.

FRONTIN, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS.

Monsieur, changez d'habits, ou cachez-vous bien vite;
Araminte est rentrée.

FRONTIN.

Il faut que je l'évite.
Mais non; ôtons cela : je vais l'attendre ici.
Le temps presse; tiens, prends cette perruque-ci :
En nouant celle-là, j'aurai l'air plus comique;
Folâtre, négligé, c'est le chevalier Clique.
Pour charmer une folle, il faut extravaguer.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, FRONTIN.

ARAMINTE, *prenant toutes ces passions l'une après l'autre.*

Je cours en étourdie. On vient de m'intriguer...
Je tremble... J'ai pourtant cent choses à vous dire,
Et plaisantes. Je vais d'abord vous faire rire.
Mais non : le sérieux est ici plus pressé.
Ma sœur me voyant là, fièrement a passé.
J'en ai frémi... C'est dont nous parlerons ensuite.
Commençons par vous faire admirer ma conduite.
Douceur et complaisance ont caché mes chagrins ;
Cependant en secret j'espérois, mais je crains...
Au reste, je ressens une joie infinie,
Vous m'allez délivrer de cette tyrannie,
De ma sœur... et de plus je hais ce neveu-là.
Je vais vous arranger par ordre tout cela.
Mais parlez le premier, quel parti dois-je prendre ?
Parlez tout à loisir, car j'aime à vous entendre.
En reprenant haleine, on vous écoutera :
Parlez de votre amour, et l'on y répondra.
Parlez...

FRONTIN.

Si je me tais, c'est parce que la foule
Des mêmes passions dont le tourbillon roule
En vous, ainsi qu'en moi, m'empêche de parler ;
Car en vivacité j'ose vous égaler.
Tristesse, joie, amour, haine, crainte, espérance...
Mais mon amour surtout m'a réduit au silence ;
Je n'ai pu dire un mot, parce que vous parliez.

ARAMINTE.

Vous êtes tout esprit, quoique vous vous taisiez;
Car votre air, vos façons, vos regards, tout s'explique:
Tout en vous parle au cœur, mon cher chevalier Clique.

FRONTIN.

Tout en vous étant beau, tout en moi vous aimant,
Tout en moi, tout en vous par un rapport charmant,
Tout en vous, tout en moi demande mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai : mais je crains ce dédit qui m'engage,
Et je crains encor plus cette sévère sœur,
Qui croit que c'est un crime, hélas! d'avoir un cœur,
Et qui fit faire au mien ce vœu d'indifférence
Que je voudrois avoir rompu dès mon enfance,
C'est-à-dire dès l'âge où mon discernement
Eût pu vous distinguer, vous choisir pour amant.
Oui, mon cher chevalier, oui, je vous le répète,
Je vous aime trop tard, sans cesse je regrette
Trente ans que j'ai passés sans vous avoir connu.

FRONTIN.

Je n'en ai que vingt-cinq; mais je serois venu
En ce monde vingt ans plus tôt pour vous connoître.
Çà, le temps étant cher pour nous, comme il doit l'être,
Voyons, vite, réglons, qu'avez-vous résolu?

ARAMINTE.

J'ai vu, revu, réglé, déterminé, conclu:
Dussé-je être en horreur à cette sœur sauvage,
Qui pour elle et pour moi hait tant le mariage,
Vous serez mon époux dès demain, dès ce soir.

FRONTIN.

Mais à l'essentiel il faut d'abord pourvoir.

Avant qu'à votre sœur nous déclarions l'affaire,
Il faudroit retirer les billets de Valère.
Composez avec lui, votre argent est-il prêt ?

ARAMINTE.

Oui, j'ai tout retiré; car c'est mon intérêt
Qu'avant que ma sœur sache, hélas! mon mariage,
Ce dédit soit rompu : je suis prudente et sage.

FRONTIN.

Hâtez-vous. Je vais voir mes illustres parents,
Pour leur communiquer le parti que je prends.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, *seule.*

Envoyons au plus vite un avis à Valère.
Mais que vois-je! Ma sœur rentre avec le notaire.
Sur l'argent que j'ai pris, elle va s'irriter :
Il vient l'avertir.

SCÈNE X.

ARAMINTE, BÉLISE.

BÉLISE.

Oui, ma sœur a vu monter
Le notaire. Elle va deviner le mystère.

ARAMINTE.

Je la vois agitée : ah! je crains sa colère.
Où dirai-je que j'ai voulu placer l'argent ?

BÉLISE.

Ah! je vois qu'elle sait la chose; il vaut autant
Lui dire un fait duquel au moins elle se doute.

ARAMINTE.

Il faudra tôt ou tard, au fond, quoi qu'il m'en coûte,
Dire que cet argent est pour me marier.

BÉLISE.

Tôt ou tard à ma sœur il faut me confier.

ARAMINTE.

Je tremble. Lui ferai-je entière confidence?
Hasardons.

BÉLISE.

Parlons-lui.

ARAMINTE.

Ma sœur.

BÉLISE.

Ma sœur, je pense

(*A part.*)

Que... la peur me saisit

ARAMINTE, *à part.*

La honte éteint ma voix.

BÉLISE.

Pour placer un argent quand on s'est fait des lois...

ARAMINTE.

Quand d'un argent commun toute seule on dispose...

BÉLISE.

On devroit avertir qu'on le prend, mais on n'ose.

ARAMINTE.

On devroit confier à sa sœur...

BÉLISE.

Oui, d'abord...

ARAMINTE.

On doit...

BÉLISE.

On craint...

ARAMINTE.

C'est moi...

BÉLISE.

Je l'avouerai...

ARAMINTE.

J'ai tort.

BÉLISE.

On doit demander grâce...

ARAMINTE.

Une faute si grande...

BÉLISE.

Oui, quand on s'est promis...

ARAMINTE.

Ma sœur, je vous demande
Pardon...

BÉLISE.

Pardon, ma sœur...

ARAMINTE.

Pardon...

BÉLISE.

Pardon...

ARAMINTE.

Comment?
Nous demandons pardon toutes deux?

BÉLISE.

Mais vraiment
Vous me le demandez, quelle est donc votre offense?

ARAMINTE.

C'étoit vous qui d'abord le demandiez, je pense;
Que m'avez-vous donc fait?

BÉLISE.

Mais vous-même, ma sœur?

ARAMINTE.

Dites-moi vos secrets.

BÉLISE.

Ouvrez-moi votre cœur.

ARAMINTE.

Eh mais... vous aurez su sans doute du notaire,
Que j'ai pris cet argent.

BÉLISE.

Vous en aviez affaire.
Vous avez eu raison de prendre votre bien,
Car chacun à son gré peut disposer du sien.

ARAMINTE.

Pour le placer ailleurs j'ai cru pouvoir le prendre.

BÉLISE.

Vous n'avez là-dessus aucun compte à me rendre.
J'ai pris le mien aussi.

ARAMINTE.

Tant mieux, ma sœur, tant mieux.
Je calme là-dessus mes désirs curieux.

BÉLISE.

Vous avez bon esprit, vous n'êtes point gênante.

ARAMINTE.

On est libre avec vous, que vous êtes charmante!

BÉLISE

Hélas! je ne vous ai jamais gênée en rien,
Hors sur le mariage, et c'est pour votre bien.
Si d'être fille enfin l'ennui vous alloit prendre,
J'aurois compassion, comme une sœur bien tendre,
D'un foible...

ARAMINTE.

Ah! vous n'aurez jamais ce foible-là.

S'il vous venoit pourtant, car la plus sage l'a,
Loin de vous condamner, j'aurois la complaisance...

BÉLISE.

Ah ! soyez sûre aussi de ma condescendance.

ARAMINTE.

Par fois l'une pour l'autre il faut s'humaniser.

BÉLISE.

Hélas ! je serois fille à vous autoriser,
En me mariant, moi, sans en avoir envie.

ARAMINTE.

Eh ! mariez-vous vite, oui, j'en serois ravie,
Car enfin je pourrois...

BÉLISE.

Quoi ! comment ?

ARAMINTE.

Mais, ma sœur...

BÉLISE.

Auriez-vous pû laisser surprendre votre cœur ?

ARAMINTE.

Et vous ?

BÉLISE.

Mais vous ?

ARAMINTE.

Mais vous ?

BELISE.

Eh !

ARAMINTE.

Mais oui.

BÉLISE.

Moi de même.

ARAMINTE,

Embrassez-moi, ma sœur.

BÉLISE.

Ma sœur, que je vous aime !
Oui, nous sommes en tout vraiment sœurs en ce jour.

ARAMINTE.

On sait que les bons cœurs sont tous faits pour l'amour.
Vous vouliez rester fille, ah ! quelle extravagance !

BÉLISE.

J'admire, comme vous, avec quelle imprudence
Nous fîmes à trente ans ce vœu prématuré.

ARAMINTE.

Celui que vous aimez vous en a libéré.
Sans doute, chère sœur, sage comme vous êtes,
Vous avez médité sur le choix que vous faites.

BÉLISE.

Vous, dont le goût est fin, exquis, apparemment
Vous avez fait un choix avec discernement.

ARAMINTE.

Vif, enjoué, badin ; c'est un jeune homme aimable.

BÉLISE.

Celui que j'aime est jeune, et pourtant respectable,
Sage, grave, posé.

ARAMINTE.

Le mien toujours en l'air.

BÉLISE.

Une solidité...

ARAMINTE.

Brillant comme un éclair.

BÉLISE.

Qui parle rarement, mais par poids, par mesure.

ARAMINTE.

Le mien parle sans cesse, et parle à l'aventure ;
Mais toujours bien pourtant.

BÉLISE.

Comme vous. Et je voi
Qu'à notre caractère avec goût, vous et moi,
Nous avons assorti nos époux.

ARAMINTE.

C'est prudence.

BÉLISE.

C'est sagesse. Le mien a les biens, la naissance,
Homme en place, estimé; c'est le sénéchal Groux.

ARAMINTE.

C'est un homme connu... j'ai trouvé comme vous,
Un époux noble, mais d'une noblesse antique,
Un homme distingué; c'est le chevalier Clique.

BÉLISE.

On en dit du bien, et... vos suffrages, ma sœur,
Plus que la voix publique encor lui font honneur.

ARAMINTE.

Le public à nos choix doit donner des louanges.
Mais nous avons d'ailleurs eu des travers étranges.
Ce dédit, par exemple.

BÉLISE.

Oui, ce dédit, d'accord.

ARAMINTE.

Nos billets !

BÉLISE.

Nos billets !

ARAMINTE.

Nous avons eu grand tort,
Promettre à ce neveu cent mille francs chacune.

BÉLISE.

Je viens de refuser sa demande importune,

BÉLISE.

Ma sœur, que je vous aime !
Oui, nous sommes en tout vraiment sœurs en ce jour.

ARAMINTE.

On sait que les bons cœurs sont tous faits pour l'amour.
Vous vouliez rester fille, ah ! quelle extravagance !

BÉLISE.

J'admire, comme vous, avec quelle imprudence
Nous fîmes à trente ans ce vœu prématuré.

ARAMINTE.

Celui que vous aimez vous en a libéré.
Sans doute, chère sœur, sage comme vous êtes,
Vous avez médité sur le choix que vous faites.

BÉLISE.

Vous, dont le goût est fin, exquis, apparemment
Vous avez fait un choix avec discernement.

ARAMINTE.

Vif, enjoué, badin ; c'est un jeune homme aimable.

BÉLISE.

Celui que j'aime est jeune, et pourtant respectable,
Sage, grave, posé.

ARAMINTE.

Le mien toujours en l'air.

BÉLISE.

Une solidité...

ARAMINTE.

Brillant comme un éclair.

BÉLISE.

Qui parle rarement, mais par poids, par mesure.

ARAMINTE.

Le mien parle sans cesse, et parle à l'aventure ;
Mais toujours bien pourtant.

BÉLISE.

Comme vous. Et je voi
Qu'à notre caractère avec goût, vous et moi,
Nous avons assorti nos époux.

ARAMINTE.

C'est prudence.

BÉLISE.

C'est sagesse. Le mien a les biens, la naissance,
Homme en place, estimé; c'est le sénéchal Groux.

ARAMINTE.

C'est un homme connu... j'ai trouvé comme vous,
Un époux noble, mais d'une noblesse antique,
Un homme distingué; c'est le chevalier Clique.

BÉLISE.

On en dit du bien, et... vos suffrages, ma sœur,
Plus que la voix publique encor lui font honneur.

ARAMINTE.

Le public à nos choix doit donner des louanges.
Mais nous avons d'ailleurs eu des travers étranges.
Ce dédit, par exemple...

BÉLISE.

Oui, ce dédit, d'accord.

ARAMINTE.

Nos billets!

BÉLISE.

Nos billets!

ARAMINTE.

Nous avons eu grand tort,
Promettre à ce neveu cent mille francs chacune.

BÉLISE.

Je viens de refuser sa demande importune,

Et je crois qu'il ignore encore nos projets,
Pour peu d'argent il va nous rendre nos billets.

ARAMINTE.

Mais pour les retirer quel tour pourrons-nous prendre ?

SCÈNE XI.

BÉLISE, ARAMINTE, GÉRONTE, ISABELLE, VALÈRE.

VALÈRE.

PROFITONS du moment. Il ne faut pas attendre
Qu'elles poussent plus loin leur éclaircissement.
Isabelle n'est point partie, heureusement,
Mes tantes, et j'apprends une bonne nouvelle.

GÉRONTE.

Je viens m'en réjouir pour l'amour d'Isabelle.

ISABELLE.

Je viens de tout mon cœur vous en féliciter,
Et je vois que tantôt c'étoit pour plaisanter
Que vous déclamiez tant contre le mariage;
Car vous-même...

ARAMINTE.

Nous-même !

BÉLISE.

Ah! ma sœur, quel langage !

VALÈRE.

Vous allez toutes deux enfin vous marier.

ARAMINTE, *bas.*

Pour ne guère donner, ma sœur, il faut nier.

BÉLISE.

Ce bruit est faux.

ARAMINTE.

Très faux.

VALÈRE.

Je le crois vrai, mes tantes.

BÉLISE.

Comment! nous prenez-vous pour des extravagantes?
Nous marier! nous!

ARAMINTE.

Nous? non, non, il n'est plus temps.

BÉLISE.

Non, vous n'y pensez pas, j'ai plus de quarante ans.

VALÈRE.

Vous ne les avez point.

ARAMINTE.

J'en ai plus de cinquante.

VALÈRE.

Non.

BÉLISE.

Nous les avons.

ISABELLE.

Non.

ARAMINTE.

La dispute est plaisante.
Je crois que nous savons notre âge mieux que vous.
Il raille, et les billets, ma sœur, qu'il a de nous,
Ne valent rien, mais rien, c'est en vain qu'il espère.

BÉLISE.

Ils ne valent rien : mais Isabelle et Valère,
Ma sœur, ont l'un pour l'autre une tendre amitié;
Leurs légitimes feux enfin me font pitié:
Peuvent-ils, comme nous, haïr le mariage?

Non, il faudroit leur faire un petit avantage ;
Ils m'attendrissent.

ARAMINTE.

Oui, nous nous attendrissons.

VALÈRE.

Vous vous attendrissez, vos billets seront bons.

BÉLISE.

Ne raillons donc plus, çà nous donnons à Valère,
Dix mille écus en tout.

ARAMINTE.

Oui, c'est ce qu'on peut faire.

VALÈRE.

Non, non, nous attendrons pour avoir tout.

BÉLISE.

Comment?

ISABELLE.

Rien ne presse en effet.

ARAMINTE.

Profitez du moment.

VALÈRE.

Nous vous laissons.

ARAMINTE.

Pendant que je suis libérale,
Cinquante mille francs.

BÉLISE.

C'est trop, mais je l'égale
En générosité.

VALÈRE.

Cinquante mille écus,
Ou nous attendrons.

BÉLISE.

Oh ! je ne vous retiens plus,
Mon neveu, mon neveu !

ISABELLE.

Ménagez-les, Valère,
Puisque cent mille francs suffisent à mon père.

GÉRONTE.

Oui, cela nous suffit.

ARAMINTE.

Pour ne plus disputer,
Donnons-les.

BÉLISE.

Allons donc, il faut s'exécuter.

ARAMINTE.

J'ai sur moi ce que j'ai retiré du notaire.

BÉLISE.

Il m'a donné de quoi terminer cette affaire.

VALÈRE.

Voyons si par hasard je n'aurai point aussi
Vos billets ; oui vraiment, je crois que les voici.

GÉRONTE.

Le marché me paroît bien facile à conclure.

VALÈRE.

Voyez.

BÉLISE.

C'est mon billet.

ARAMINTE.

Voilà ma signature.

BÉLISE.

Quarante mille francs sur mon banquier, et dix.

ARAMINTE.

Trente en lettres de change, et quatorze, et puis six.

GÉRONTE.

Je vous unis tous deux.

VALÈRE.

Quel bonheur!

ISABELLE.

Je respire.

ARAMINTE.

Qu'avec un grand plaisir, dédit, je te déchire!

SCÈNE XII.

BÉLISE, ARAMINTE, VALÈRE, GÉRONTE, ISABELLE, FRONTIN.

FRONTIN, *en habit et en manteau de valet.*

Nos amants sont contents. Il faut nous divertir.

ARAMINTE.

Ah! c'est vous, chevalier? pourquoi vous travestir?

BÉLISE.

Ah! c'est le sénéchal; quel est donc ce mystère?
Pourquoi n'avez-vous pas votre habit ordinaire?

FRONTIN.

Le voici, je ne suis que chevalier servant.

ARAMINTE.

Il est folâtre.

BÉLISE.

Mais, sénéchal......

FRONTIN.

Bien souvent,
Quoique sénéchal, moi je porte la livrée.

BÉLISE.

Est-il devenu fou?

ARAMINTE.

De plaisir enivrée,
Ma sœur croit voir en vous son amant sénéchal,
Cher chevalier.

BÉLISE.

Ma sœur, nous nous entendons mal;
C'est le sénéchal Groux.

ARAMINTE.

Mais vous rêvez, je pense,
C'est mon chevalier Clique.

FRONTIN.

Oui, j'ai par complaisance,
Pour plaire à la cadette, été folâtre et vif,
Et pour plaire à l'aînée été rébarbatif.
Mais ne pouvant en moi doubler que l'apparence,
Ne pouvant être qu'un, je dois en conscience,
Avouer que Frontin n'est ni Clique, ni Groux.

BÉLISE.

Quoi!

ARAMINTE.

Comment!

VALÈRE.

C'est Frontin lui-même.

BÉLISE.

Où sommes-nous?

VALÈRE.

Un maraud de valet faire un tel personnage?

ARAMINTE.

Un valet!

BÉLISE.

Un valet!

GÉRONTE.

Le parti le plus sage,
C'est de nous demander là-dessus le secret.

ISABELLE.

Pardonnez au neveu la ruse du valet.

BÉLISE.

Ah, ma sœur !

ARAMINTE.

'h, ma sœur ! cachons-leur notre honte.

VALÈRE

La peur qu'elles auront qu'on n'en fasse un bon conte,
Peut-être les rendra moins injustes pour moi.

FRONTIN.

En morale comique, il est permis, je croi,
Aux frontins de punir l'avarice des tantes,
Et de berner un peu les caduques amantes.

FIN DU DÉDIT.

LE
MARIAGE FAIT ET ROMPU,
OU
L'HOTESSE DE MARSEILLE,
COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 14 février, 1721.

PERSONNAGES.

LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE, sa femme.
LA TANTE, sœur du Président.
LA VEUVE, nièce de la Tante.
VALÈRE, amant de la veuve.
LIGOURNOIS, frère de la Présidente.
L'HÔTESSE.
LE FAUX DAMIS.
GLACIGNAC.
UN NOTAIRE.

La scène est dans une hôtellerie de Marseille.

LE

MARIAGE FAIT ET ROMPU,

OU

L'HOTESSE DE MARSEILLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

VALÈRE, *seul.*

Quelle nouvelle, ô ciel! quel affreux contre-temps!
Quand mon amour se flatte, en arrivant j'apprends
Que l'adorable veuve ici se remarie,
Que ses noces se font dans cette hôtellerie!
Que deviendrai-je?... où vais-je? ah! j'ai l'esprit troublé.
Mon mariage à moi, dont j'étois accablé,
Se rompt; j'accours; je crois qu'il sera temps encore;
Je viens me déclarer à celle que j'adore.
J'eusse fait consentir sa tante et son tuteur;
Mais ce contrat signé m'accable de douleur.

SCÈNE II.

VALÈRE, L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE, *à la cantonade.*

ATTENDEZ-MOI tous là; je vous donne audience,
Après quelqu'un par où je veux qu'elle commence.
(À Valère.)
Ah! c'est vous que je cherche, aimable cavalier,
Et c'est vous que je veux servir tout le premier :
Venez, monsieur, venez, je vous traite à merveille.
Par excellence on dit l'hôtesse de Marseille,
Hôtesse jeune et sage; oiseau rare, ma foi :
Oui, par mer et par terre on vient loger chez moi.
J'y régale par tête et l'Asie et l'Afrique;
L'Europe y vient aussi boire avec l'Amérique.
Mon vin a la vertu d'assortir les humeurs,
D'accorder les esprits, de rapprocher les mœurs;
De trente nations il n'en fait qu'une à table.
Je vous donne d'abord une chambre agréable,
Monsieur, et d'où l'on voit les rochers et la mer,
Très bonne pour rêver; et vous m'avez tout l'air
D'aimer un peu la douce et tendre rêverie;
C'est la plus belle, enfin, de mon hôtellerie.
La voulez-vous?

VALÈRE, *en rêvant.*

Est-il rien plus cruel? Non....

L'HÔTESSE.

Non?
Il faut vous en donner une dont le balcon
Est vis-à-vis celui d'une jeune personne....

VALÈRE.

Non, jamais.....

L'HÔTESSE.

Non encor? que faut-il qu'on vous donne?
Car celle auprès de qui je voudrois vous loger,
Viendroit sur son balcon se plaindre, s'affliger;
Vous la consoleriez. C'est une jeune veuve.

VALÈRE.

Veuve?

L'HÔTESSE.

Oui, mais veuve jeune, et comme toute neuve,
Veuve qui va mourir aujourd'hui de chagrin.
Un sot époux pourtant l'embarquera demain;
Car il veut l'embarquer morte ou vive.

VALÈRE.

L'hôtesse,
A quoi tend ce discours?

L'HÔTESSE.

Mais s'il vous intéresse,
Je le continuerai. De loin je vous ai vu
Vous désoler avec la tante, et j'ai connu,
Par l'air dont vous fuyoit la nièce effarouchée,
Qu'en vous fuyant, de fuir elle étoit bien fâchée.
Et vous, qui l'autre jour vîntes loger ici,
De repartir pour Aix vous fûtes triste aussi.
Troubles, soupirs, mettons ces indices ensemble;
Aimeriez-vous un peu cette veuve? j'en tremble.
Elle est remariée à si peu que rien près.
Si l'on pouvoit, monsieur, adoucir vos regrets?
Car enfin, que sait-on? du moins je suis discrète.
Puisque j'ai deviné, la confidence est faite.

N'hésitez plus, monsieur, car pour vous parler net,
L'aimable veuve m'a confié son secret.

VALÈRE.

Elle t'a confié,...

L'HÔTESSE.

Non pas qu'elle vous aime;
Je vois qu'elle le cache avec un soin extrême :
Mais par l'excès d'horreur qu'elle a pour son époux,
J'ai conclu qu'elle avoit un amant. Est-ce vous ?

VALÈRE.

Cette veuve, dis-tu, t'a confié sa haine ?

L'HÔTESSE.

Pour ce sot époux, oui; je la vis à la gêne,
Trembler, pâlir, frémir, en signant le contrat;
Je la surpris après dans un cruel état,
Maudissant son mari tout haut, (cela soulage)
De lui, plus qu'elle encore, aussitôt je dis rage:
C'étoit le seul moyen d'adoucir ses douleurs.
Lors, moitié par pitié de la voir fondre en pleurs,
Moitié par intérêt (car elle est libérale),
Je fis d'abord une offre étonnante et brutale :
Voulez-vous que demain je rompe ce contrat,
Lui dis-je ?

VALÈRE.

Quoi! tu peux? je suis dans un état,
Où l'indiscrétion doit être pardonnable.
Si tu peux délivrer cette veuve adorable
Du mariage affreux qui fait mon désespoir,
Je n'épargnerai rien.

L'HÔTESSE.

J'espère que ce soir....

VALÈRE.

Ce soir qu'espères-tu?

L'HÔTESSE.

Du secours que j'espère,
Et que je leur promets, je leur ai fait mystère.

VALÈRE.

Que leur as-tu promis?

L'HÔTESSE.

Point d'explication.
Elles ont cependant de la discrétion
Beaucoup toutes deux : mais à deux femmes discrètes
L'on ne doit confier que des affaires faites.

VALÈRE.

Tu me vas dire à moi?...

L'HÔTESSE.

Non. Vif, impétueux,
Vous seriez indiscret, vous seul, plus qu'elles deux.

VALÈRE.

Mais l'hôtesse?...

L'HÔTESSE.

Non.

VALÈRE.

Mais....

L'HÔTESSE.

Curiosité vaine;
De me questionner ne prenez pas la peine.
Quand ce secret pourroit vous être confié,
Il ne vous convient pas d'en être de moitié;
Un homme comme vous en s'intriguant déroge :
En m'intriguant bien, moi, je mérite un éloge.

VALÈRE.

Tu me fermes la bouche; apprends-moi seulement

Qui peut avoir conclu ceci si promptement;
Car je n'en sais encore aucune circonstance.

L'HÔTESSE.

Celui qui règle tout, est homme d'importance,
Homme d'un grand crédit; c'est un président d'Aix,
Mais un président fait comme ils ne sont plus faits.
Morgue de magistrat, rébarbatif, sévère,
Qui ne dément jamais son grave caractère,
Et régulier..... Je fus bien étonnée un soir,
De le voir arriver en poste en manteau noir.
Le fat! pardon du mot, mais je suis en colère
De la fatuité qu'il a dans cette affaire,
Comme en toute autre : un air, un ton d'autorité,
Avec une foiblesse, une timidité,
Lorsque voulant sur tout présider, il décide :
Sa prude présidente en secret le préside.
C'est par elle qu'il fait ce mariage-ci.
Il domine partout, hors chez lui. C'est ainsi
Que, tout homme qui prend une prude pour femme,
Devient un sot monsieur, gouverné par madame.

VALÈRE.

Et voilà l'ascendant qui nous perd aujourd'hui :
Comme il l'a sur sa sœur, sa femme l'a sur lui.

L'HÔTESSE.

Justement. Pour finir hier ce mariage,
Ce président tenoit à sa femme un langage
Marital, mais pourtant poliment absolu,
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.
Elle, de son côté, veut avec politesse;
C'est par soumission qu'elle se rend maîtresse,
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'est lui qui croit vouloir.

VALÈRE.

Ah ! je vois à présent le nœud de cette affaire ;
La présidente aura ménagé pour son frère
La pupille et les biens.

L'HÔTESSE.

D'accord ; c'est là-dessus
Que je ferai trembler... Je n'en dirai pas plus.
Sur un seul point fondant le projet que je tente,
Je ferai déguerpir, morbleu, la présidente.
Le président révère en elle la vertu.
A quarante ans, dit-il, en avoir toujours eu !
Sa vertu cependant est bien plus jeune qu'elle.

SCÈNE III.

LA TANTE, L'HÔTESSE, VALÈRE.

LA TANTE.

Vous causez à ma nièce une peine cruelle,
Valère ; éloignez-vous. Je vous l'ai déja dit,
Ni la discrétion, ni la force d'esprit
Ne pourroient empêcher votre amour de paroître.

VALÈRE.

D'accord. De ma douleur je ne suis pas le maître,
Et dans mon désespoir je les brusquerois tous.
Que je vous veux de mal, à vous, madame, à vous
D'avoir consenti...

LA TANTE.

Mais vous savez bien, Valère,
L'ascendant qu'a sur moi le président mon frère.

L'HÔTESSE.

Inutiles regrets ! comptez sur mon projet.

LA TANTE.

Oui, mais explique-toi. Mets-nous la chose au net.

L'HÔTESSE.

À ne m'expliquer point, vous dis-je, on m'a contrainte.
Mais séparons-nous, car je suis toujours en crainte.
Çà, jusqu'à nouvel ordre, il faut premièrement
(À Valère.)
Que vous entriez, vous, dans cet appartement.

VALÈRE.

Je vais m'y désoler.

SCÈNE IV.

LA TANTE, L'HÔTESSE.

LA TANTE.

Que je serai contente
Si tu peux me venger de notre présidente!
Qu'elle seroit confuse en cette occasion!
Sans blâme on peut jouir de sa confusion;
Elle est vindicative, injuste, méprisante,
Hypocrite, sans foi.

L'HÔTESSE.

Fière, prude et pédante;
J'achève le portrait, joignons-y la fadeur;
C'est elle-même.
(Elle s'en va.)

LA TANTE.

Et c'est ma bête, mon horreur.
Voir ma nièce à son frère et par force liée!
La voir à dix-huit ans deux fois mal mariée!
Que je la plains!

SCÈNE V.

LA TANTE, LA VEUVE.

LA VEUVE, *accourant.*

Qu'entends-je? ah! je suis hors de moi.
Quel bonheur!

LA TANTE.

Qu'est-ce donc?

LA VEUVE.

Ma tante...

LA TANTE.

Explique-toi.

LA VEUVE.

Je vais sûrement voir rompre mon mariage.

LA TANTE.

Tu te flattes trop tôt.

LA VEUVE.

Non, non.

LA TANTE.

Tu n'es pas sage,
Car l'hôtesse elle-même...

LA VEUVE.

Eh! ce n'est pas cela;
C'est d'un autre côté que mon bonheur viendra.

LA TANTE.

Tu rêves! ton amour et ta douleur te troublent.

LA VEUVE.

Non; ma joie est sensée, et mes transports redoublent:
Car c'est un homme sage et sensé qui le dit,
Monsieur de Glacignac.

LA TANTE.

Oui, c'est un bon esprit.

LA VEUVE.

Ce parent au notaire a dit en ma présence,
Mais d'un sang-froid qui marque une pleine assurance,
Le notaire lui-même a paru confondu :
Oui, disoit Glacignac, mariage rompu.

LA TANTE.

Tu te flattes, ma nièce, et Glacignac se trompe.
Non, il ne se peut pas qu'un tel contrat se rompe.
Mon frère et le notaire, habiles gens tous deux...

LA VEUVE.

Monsieur de Glacignac est plus habile qu'eux.
Mariage rompu.

LA TANTE.

Tu dis une chimère.

LA VEUVE.

Non, je n'ai plus d'époux, je puis revoir Valère.

LA TANTE.

Mais si ce qu'on te dit enfin se trouve faux ?

LA VEUVE.

J'en frémis. Ce sera le comble de mes maux.
Plus je vois cet époux, plus je suis à la gêne :
Mon amour pour Valère augmente cette haine ;
Et cette haine, hélas ! par un fâcheux retour,
Semble encor pour Valère augmenter mon amour.

LA TANTE.

Dans cette extrémité l'effort que je puis faire,
C'est de te retenir ici malgré mon frère.

LA VEUVE.

Je ne m'embarque point, ma tante, assurément.

LA TANTE.

Ils viennent tous ; je vais leur parler fortement,
Mais j'ai beau leur vouloir tenir tête ; je n'ose :
C'est un foible que j'ai, leur présence m'impose.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE.

LA PRÉSIDENTE, *à la cantonade.*

Monsieur le président me cherche, attendez tous.
(*Au président.*)
Ici, président.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! présidente, c'est vous ?

LA PRÉSIDENTE.

J'ai dit que vous vouliez qu'on dînât chez sa tante ;
Ai-je tort, président ?

LE PRÉSIDENT.

Non, jamais, présidente.

LA PRÉSIDENTE.

L'on a toujours raison quand on pense après vous.
On doit étudier les désirs d'un époux.
Jeune épouse, apprenez que dans la moindre idée
Il faut par un époux être toujours guidée,
Mon exemple en cela vous est d'un grand secours.

LE PRÉSIDENT.

En cela comme en tout.

LA PRÉSIDENTE.

Pour monsieur j'eus toujours
Déférence, respect, soumission entière.

LE PRÉSIDENT.

La femme à son mari doit respect la première,
Comme au chef; mais respect qui doit être rendu.
Oui, je respecte en vous et prudence et vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Respecter, c'est trop dire. Aimez-la.

LE PRÉSIDENT.

Je l'honore;
C'est le mot.

LA PRÉSIDENTE.

C'est le mot. Je le répète encore;
Jeune épouse, il faut vivre avecque votre époux,
Comme monsieur et moi nous vivons entre nous:
Ne le jamais quitter. Il vous mène à Ligourne.

LA VEUVE.

Non, je reste à Marseille où ma tante séjourne;
C'est une complaisance au moins que je lui dois
Pour toutes les bontés qu'elle eut toujours pour moi.
J'y reste quelques jours.

LA TANTE.

Quelques jours, rien ne presse;
Encore faut-il bien qu'elle se reconnoisse.
A peine est-elle encor mariée.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Est-il vrai?
Croirai-je qu'on propose un blâmable délai,
Quand le devoir... Au fond je ne suis point gênante;
Mais pour suivre un mari, l'on doit quitter sa tante.
Je ne l'exige point... et monsieur sait fort bien
Que je n'ai ni désir ni volonté sur rien.

LE PRÉSIDENT, *d'un ton d'autorité.*

Il est vrai; mais c'est moi, moi qui veux qu'elle suive...

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur veut.

LE PRÉSIDENT.

Oui, je veux.

LA PRÉSIDENTE.

Volonté décisive.

LA TANTE.

Mais il faut voir...

LE PRÉSIDENT.

Ma sœur, l'arrêt est prononcé.

LA VEUVE.

Il faut attendre.

LA PRÉSIDENTE.

Au fond, j'ai toujours bien pensé,
Que vous n'auriez jamais une vive tendresse
Pour mon frère. Il n'est pas d'une extrême jeunesse;
Mais c'est ce qui convient. Il est d'âge à former
Ces nœuds où l'on ne peut trouver rien à blâmer:
Car il faut qu'une veuve épouse un homme d'âge,
Homme qui justifie un second mariage,
En ôtant tout soupçon qu'un amour excessif
D'un second mariage ait été le motif.

SCÈNE VII.

LE PRESIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS.

LIGOURNOIS.

Oh! je viens d'inventer un souper de génie,
Un repas pour la noce, où la cérémonie
Soit joyeuse malgré le cérémonial.
Ma sœur la présidente en veut: cela fait mal

Dans un bon repas ; mais comme j'ai de la tête,
J'ai mêlé tout ensemble, au festin qu'on apprête,
Et du grave et du gai.

LA TANTE, *bas.*

Le sot !

LA PRÉSIDENTE.

C'est un repas
Superbe, mais modeste.

LIGOURNOIS.

Oh ! ne voilà-t-il pas !
Vous allez tout gâter par votre modestie.
J'y voulois du galant, c'est votre antipathie,
Ma sœur, car vous voulez par vertu de l'ennui.

LA PRÉSIDENTE.

Mon frère, vous avez moins d'esprit aujourd'hui
Qu'à l'ordinaire.

LIGOURNOIS.

Oh ! point ; c'est toujours tout de même
Mais c'est que le transport de mon amour extrême
Me trouble en m'animant.

LA PRÉSIDENTE.

Paix donc, ou parlez bas ;
Car de si vifs transports ne vous conviennent pas.

LIGOURNOIS.

Quand on est possesseur.....

LA PRÉSIDENTE.

Mais soyez donc plus sage :
Ces folâtres discours ne sont plus de votre âge.
Mêlez à votre joie un peu plus de raison ;
Sous le nom d'amitié, fruit d'arrière-saison,
Il faut masquer l'amour, en jouir, et se taire.

LIGOURNOIS.

Je fais l'amour tout haut.

LA PRÉSIDENTE.

Que nous veut le notaire ?

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *en colère*.

On vient de m'excéder, je n'y puis plus tenir ;
Ces manques de respect se devroient bien punir.
On en manque pour vous, pour votre caractère,
Monsieur, et pour le mien. Corriger un notaire,
Et vouloir réformer un contrat fait par moi,
Qui par la forme sait régler, fixer la loi !
On dit notre contrat fautif, nul, invalide.

LE PRÉSIDENT.

Qui dit cela ?

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ?

LIGOURNOIS.

Qu'est-ce ?

LE NOTAIRE.

Un homme qui décide
Qui croit qu'un oui, qu'un non froidement prononcé,
Que parler peu, suffit pour être bien sensé,
Qui croit, en dédaignant ma féconde science,
Arrêter d'un seul mot un torrent d'éloquence !
C'est un Gascon nommé Glacignac.

LA VEUVE, *à part*.

Écoutons.

LA TANTE, *à la veuve.*

C'est donc là la rupture?

LA VEUVE, *à la tante.*

Oui, sur quoi nous comptons.

LE PRÉSIDENT.

Ce Glacignac, toujours zélé pour sa parente,
Disputoit l'autre jour pour la clause importante,
Pour la dot; mais nous tous l'emportâmes sur lui.
(*Il tire un porte-feuille.*)
Je l'ai mise en billets que je livre aujourd'hui,
Même dès à présent; la voilà toute prête.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! ce n'est pas cela, monsieur, qui nous arrête.

LIGOURNOIS.

Mais qu'il avance donc, il marche à pas comptés.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE, GLACIGNAC *vient les saluer tous froidement sans rien dire.*

LE NOTAIRE.

Ah! nous allons donc voir ici ces nullités;
S'il en connoît quelqu'une, au moins qu'il la désigne.

LA PRÉSIDENTE.

C'est que comme parent il veut signer.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il signe:
Mais l'on n'a pas besoin ici de ses avis.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'on les écoute, mais qu'ils ne soient pas suivis.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire, monsieur? j'apprends par le notaire,
Qu'au contrat vous trouvez quelque article à refaire ?

GLACIGNAC, *froidement.*

Peu dé chose:

LE PRÉSIDENT.

Voyons ce qui vous a choqué.

GLACIGNAC.

Très peu dé chose.

LE NOTAIRE.

Mais qu'avez-vous remarqué ?
Montrez-le nous, voyez.

GLACIGNAC.

C'est uné minutie
Sur les qualités.

LIGOURNOIS.

Oh! chaçun sé qualifie
Comme il veut.

LE PRÉSIDENT.

Si ce n'est que cela....

GLACIGNAC.

Cette erreur
Du contrat cépendant altère la valeur.
Vous qualifiez là cette épouse dé veuve,
Dé veuve! et vous n'avez nulle certainé preuve
Que son mari soit mort. Eh donc! c'est sans raison,
Faussément, qué dé veuve on lui donne lé nom.
C'est uné bagatelle, un rien, uné vétille;
On pourroit, corrigeant cé mot par apostille,
Mettre ici, veuvé, dont lé mari n'est pas mort.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire?

GLACIGNAC.

Qu'il vit ; eh donc ! l'épouse a tort...

LIGOURNOIS.

Est-il ivre ?

LE PRÉSIDENT.

Est-il fou ?

LA VEUVE.

Que dit-il donc, ma tante ?

LA TANTE.

Je n'y comprends rien...

LA PRÉSIDENTE.

Mais je croirois qu'il plaisante,
Si je ne connoissois qu'il est très-sérieux.

GLACIGNAC.

Véridique dé plus. Si vous avez des yeux,
Vous pouvez aller voir au port Damis en vie.

LIGOURNOIS.

(Il rit.)

De rire son sang-froid, ah, ah, me donne envie.
Croire vivant un mort au récit d'un Gascon !

LA VEUVE.

Ma tante, parle-t-il sérieusement ?

LA TANTE.

Non.

Mais expliquez-vous donc.

GLACIGNAC.

Jé parle vrai.

LA VEUVE.

Qu'entends-je ?

GLACIGNAC.

Damis est débarqué.

LE NOTAIRE.

Le cas seroit étrange.

LA TANTE.

C'est donc là la rupture? ah! quel évènement!

LE PRÉSIDENT.

Mais vous nous annoncez cela tranquillement.

GLACIGNAC.

Et pourquoi voulez-vous que jé mé passionne!
Sais-je pour ces époux si la nouvelle est bonne,
Mauvaise, indifférente, et s'ils s'aiment, ou non?
Eh donc! température est ici dé saison;
Or je débarquois, moi, j'étois sur lé rivage,
Jé venois pour signer à votré mariage.
A l'oreille jé sens murmurer un bruit sourd,
Bruit qui devient bruyant à mésuré qu'il court.
Damis, Damis, Damis, dit-on; dé bouche en bouche;
Damis réjoindra donc sa compagné dé couche?
Dans Marseille Damis étoit connu très fort,
Pour lé voir débarquer chacun court sur lé port.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi! Damis est ici?

GLACIGNAC.

Révivant en personne.
En lé voyant révivre, on s'émeut, on s'étonne:
Moi qui crois tout possible, et né m'émeus de rien,
J'ai dit, c'est lé cousis, il vit, jé lé veux bien.

LE PRÉSIDENT.

Mais il faut s'assurer d'une telle nouvelle.

LE NOTAIRE.

Moi-même je vais voir si la chose est réelle.

LE PRÉSIDENT.

Allez, mais, en tout cas, donnez-moi le contrat;
Nous pourrons, s'il le faut, l'annuller sans éclat.
Je suis bien aise enfin de m'en rendre le maître,
Afin que le mari n'en puisse rien connoître.

SCÈNE X.

LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LA VEUVE.

Je ne puis revenir du coup.

LA TANTE.

Coup malheureux!
Deux maris! je voudrois qu'ils fussent morts tous deux.

LA VEUVE.

Allons nous renfermer, je ne puis plus paroître.

SCÈNE XI.

LA PRESIDENTE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LIGOURNOIS.

Ce maudit revenant ainsi revivre en traître!
Ainsi venir m'ôter une veuve et son bien!

GLACIGNAC.

Il faut bien lui céder lé pas, c'est votre ancien.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, comme Damis saura ce qui se passe,
Il nous en voudra mal.

GLACIGNAC.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez-le, de grâce.
Vous étiez, m'a-t-on dit, de ses meilleurs amis.
Il ne convient qu'à vous de parler à Damis;
Faites-lui pour nous tous excuse.

GLACIGNAC.

Oui-da, madame.

LIGOURNOIS.

Et ne lui dites pas que j'épousois sa femme.

GLACIGNAC.

Il né lé saura point, lé public est discret.

SCÈNE XII.

LA PRÉSIDENTE, *seule.*

Pour ne rien laisser voir de mon trouble secret,
Que je me suis contrainte! étrange conjoncture!
Mon scélérat amant, mon traître, mon parjure,
Ce Damis n'est pas mort! fuyons-le promptement,
Je serois exposée à son ressentiment.
Il sauroit que c'est moi qui livrois à mon frère,
Et sa femme, et ses biens. O ciel! dans sa colère,
Ce brutal me perdroit d'honneur : du moins je puis,
En ne le voyant pas, lui cacher qui je suis.
Il ne peut pas savoir que je suis présidente.
Hélas! quand je l'aimai j'étois bien différente
De ce que je suis; mais au plus vite partons.
Que j'ai bien fait d'avoir pris parfois de faux noms!
Mon histoire ne peut avoir été suivie.
Heureux qui peut cacher la moitié de sa vie,
Pour se faire par l'autre un renom de vertu!
C'est dans tout âge avoir très sensément vécu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VALÈRE, L'HÔTESSE.

VALÈRE.

Du mariage on vient m'annoncer la rupture,
Et le mari cru mort revient : quelle aventure !

L'HÔTESSE.

Oui, la rupture c'est l'autre mari cru mort,
Qui revient.

VALÈRE.

Ah ! quel coup !

L'HÔTESSE.

Je viens rire d'abord,
Car j'ai le temps de rire un peu de votre trouble ;
Et dans ce salon-ci j'attends ce mari double,
J'entends qui vient doubler ce Ligournois fâcheux :
Un mari c'étoit peu pour vous, en voilà deux ;
Un amant tel que vous triompheroit de trente.

VALÈRE.

Toi dans mes intérêts plaisanter !

L'HÔTESSE.

Je plaisante.

VALÈRE.

Vient-il ?

L'HÔTESSE.

Non pas encor, monsieur ; sans plaisanter,
A ce mari d'abord je vais vous présenter.

Je lui dirai, voilà l'amant de votre femme :
De votre main, monsieur, présentez-le à madame.
C'est la règle à présent.

VALÈRE.

La tête t'a tourné.

L'HÔTESSE.

C'est le meilleur mari, docile et façonné
Au manège qui rend nos maris adorables.

VALÈRE.

Rêves-tu ? Quels discours ?

L'HÔTESSE.

Discours très raisonnables.
Je vous explique ici très sérieusement
Ce que ce mari fait pour vous en ce moment.
Sur ce mari pour vous tout mon espoir se fonde ;
Il revit, il revient exprès de l'autre monde,
Pour ôter à sa femme un sot mari qu'elle a,
Et pour vous la donner ensuite il remourra.
N'est-il pas bien honnête ?

VALÈRE.

A cette énigme obscure
Je ne comprends rien ; mais par ta gaîté j'augure....
J'augure bien, je crois ; mais que croire ? On me dit,
Qu'en public ce Damis....

L'HÔTESSE.

C'est par moi qu'il revit.

VALÈRE.

Quoi ? Comment ?...

L'HÔTESSE.

Ce mari n'est qu'un mari postiche,
L'image du défunt, qu'en public moi j'affiche ;

Un faux Damis enfin. Voilà ce grand secret.
La veuve est scrupuleuse, et vous, vif, indiscret;
Je vous avois caché l'époux que je suppose.

VALÈRE.

Ce n'est qu'un faux mari?

L'HÔTESSE.

Non, qu'à l'autre j'oppose.
L'énigme est éclairci. Ce n'est qu'un frère à moi.
Voyons; j'entends qu'il fait merveille, je le voi.

VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis; en ceci tout m'étonne.

L'HÔTESSE.

Damis étoit bouffon, et mon frère bouffonne,
Fait le mauvais plaisant pour lui mieux ressembler.

VALÈRE.

L'entreprise est hardie, elle me fait trembler.

SCÈNE II.

VALÈRE, L'HÔTESSE, LE FAUX DAMIS.

DAMIS, *une bourse à la main, qui donne de l'argen*
Vous m'étouffez, messieurs, et votre accueil affable,
Votre zèle, morbleu, me ruine et m'accable.
Vous criez en chorus, Damis, Damis, Damis!
Mon nom me coûte cher: tenez, mes bons amis,
Allez tous en buvant raconter mon histoire,
Et laissez-moi du moins me reposer et boire.
Vous me regrettiez mort, je l'avois mérité:
Que c'est un grand plaisir de mourir regretté!
Mais pour le bien goûter il faut, ma foi, revivre;
M'imite qui pourra, l'exemple est bon à suivre.

VALÈRE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

L'HÔTESSE.

Ma lettre ne t'a point parlé de cet amant:
C'est un amant secret de la charmante veuve,
Surcroît de gain pour toi.

DAMIS.

J'en accepte la preuve.

VALÈRE.

Prends ces cent louis, mais vite, rassure-moi:
Comment te prennent-ils pour Damis? Et pourquoi..

DAMIS.

Je suspends les transports de ma reconnoissance.
Apprenez qu'il ne fut jamais de ressemblance
Telle qu'entre Damis et moi : Caille jamais,
Ni Martin-Guerre n'ont vu leurs vivants portraits
Mieux que Damis ne vit le sien dans ma figure.
Cela nous fit amis, compagnons d'aventure;
Et là-dessus ma sœur a formé son projet:
Par sa lettre de tout elle m'a mis au fait.
A Toulon je me donne à quelques gens de marque
Pour Damis; sous son nom avec eux je m'embarque:
Le vaisseau s'est trouvé plein de ces fainéants,
De ces marins oisifs que l'ennui rend friands
D'entendre raconter, par conséquent de croire;
Sur leur crédulité je fonde mon histoire.
La pitié se saisit de leurs affections:
Et par le merveilleux de mes narrations,
Leur faisant admirer mes fausses aventures,
De tous mes auditeurs je fais des créatures.
Nous abordons enfin, et je sors le dernier
Du vaisseau, dont chacun veut sortir le premier

Pour conter au public mes fables sans pareilles,
Mon journal se grossit de cent et cent merveilles.
Ces zélés narrateurs ont déja tant conté,
Raconté, rajusté, corrigé, commenté,
Qu'étant tous à présent auteurs de mon histoire,
Ils vont avoir aussi tous à la faire croire
Presque autant d'intérêt et de plaisir que moi.

VALÈRE.

J'écoute, et j'admire.

L'HÔTESSE.

Oh! c'est mon frère, ma foi,
Pour l'esprit.

DAMIS.

Écoutez jusqu'au bout.

VALÈRE.

Par avance,
Je te promets, mon cher, une ample récompense;
Agis toujours.

L'HÔTESSE.

Au port te voilà donc rendu?

DAMIS.

Oui, pour Damis j'arrive ici tout reconnu.
Voyant tout disposé pour ma brillante entrée,
Car les gens du vaisseau l'avoient bien préparée,
Je descends et je cours vers les plus empressés,
Car ordinairement ce sont les moins sensés.
Sur l'épaule de l'un frappant d'un air affable,
Au bourgeois caressé je fais croire ma fable;
Certain cabaretier ne me reconnoît pas.
« Ce n'est point lui, dit-il, parlant à demi-bas,
« Et chez moi le défunt très souvent venoit boire. »
Je cours à lui craignant l'effet de sa mémoire.

Ah! cher ami, chez toi le bon vin que j'ai bu!
Je crois t'en redevoir encore quelqu'écu.
L'espoir d'un peu d'argent, joint à la ressemblance,
S'est emparé d'abord de sa réminiscence.
Un autre devenu créancier à l'instant,
Me reconnoît aussi pour en avoir autant.
Certain Gascon m'observe et me tient en brassière,
Je le voyois tout prêt à me rompre en visière:
« Venez dîner chez moi, mon cher, n'y manquez pas.
« Oui, cousis, m'a-t-il dit, j'accepté lé repas. »
Un faux brave a paru, j'ai juré qu'à la guerre
Je l'avois vu, morbleu, plus craint que le tonnerre.
Ainsi, pour peu qu'on soit libéral et flatteur,
Du crédule public on sait gagner le cœur.

L'HÔTESSE.

Oui; mais je vois qu'ici ce public entre en foule.
Ton apparition, sur quoi ton projet roule,
A fait croire Damis vivant, c'étoit ton but;
Mais s'il falloit qu'enfin quelqu'un te reconnût,
Te soupçonnât, ceci pourroit changer de face:
Ne t'expose donc plus à cette populace.
Pour revoir ce Damis ils veulent tous entrer,
Allons adroitement les faire retirer.
(*A Valère.*) (*A Damis.*)
Venez. Toi, reste là, je reviendrai te joindre.

VALÈRE.

Nulle difficulté, n'est-ce pas?

DAMIS.

Pas la moindre.

L'HÔTESSE.

Tu sais ton rôle?

DAMIS.

Oui, mais rejoins-moi promptement.

L'HÔTESSE, *à Valère.*

Vous, je vais vous instruire un peu plus amplement.

DAMIS.

Va par l'autre côté m'ouvrir cette autre porte.

L'HÔTESSE.

Eh! ne crains rien.

DAMIS.

Va donc dissiper la cohorte.

VALÈRE.

Je n'en puis revenir! un projet si hardi
Me fait trembler, j'en suis encor tout étourdi;
Le moindre contre-temps perdroit tout.

DAMIS.

Bon courage,
Valère est libéral; couronnons notre ouvrage.

SCÈNE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC.

GLACIGNAC, *à part.*

Ce Damis est un fourbe à coup sûr.

DAMIS.

Qui vient là?

GLACIGNAC.

Mes yeux dé plus en plus mé confirment qu'il a
Lé portrait du défunt calqué sur son visage.

DAMIS, *à part.*

Ah! ah! c'est ce Gascon qui crioit du rivage:
J'accepte lé répas. Je tremble cépendant,
Car on m'a dit qu'il est parent du président.

GLACIGNAC, *à Damis.*

Un cousìs qué j'avois, en trépassant, jé pense,
Vous a par testament légué sa ressemblance.

DAMIS.

Je croyois être lui.

GLACIGNAC.

Qué mé dites-vous là?
Il est mort. Jé né sais si vous savez cela?

DAMIS.

Je devrois l'être au moins; les périlleux voyages,
Les corsaires, la mer, les écueils, les naufrages...
Mais je suis débarqué sain et sauf, c'est le bon.

GLACIGNAC.

Vous débarqué! c'est donc dé la barque à Caron?

DAMIS.

Oui, j'ai sur l'estomac encore une onde noire;
Pour la faire passer, cher cousin, allons boire...
Vous m'avez dit tantôt : *j'accepte lé répas.*

GLACIGNAC.

Non, jé suis dé la noce, et jé n'accepté pas.
La veuvé dé Damis ici sé rémarie.

DAMIS.

Oui, ma femme vouloit...

GLACIGNAC.

Veuvé donc, jé vous prie,
Veuvé, très veuvé; car feu Damis...

DAMIS.

Point de feu.

GLACIGNAC.

Jé vous dis, feu Damis, mon cher, m'aimoit un peu.
Feu Damis...

DAMIS.

Oh! feu, feu... l'épithète m'offense.

GLACIGNAC.

De tout il mé faisoit exacté confidence.

DAMIS.

J'étois un jour...

GLACIGNAC.

Non pas.

DAMIS.

J'allai...

GLACIGNAC.

Non, non.

DAMIS.

Comment

GLACIGNAC.

J'étois, j'allai; n'est pas s'exprimer congrûment.
La façon dé parler, mé semblé, n'est pas bonne.
Damis, à votre égard, est la tiercé personne;
Vous dévez dire, vous, il étoit, il alla,
Non pas, j'étois, j'allai; c'est mal dit qué céla;
Jé né pardonné point les fautes de grammaire.

DAMIS.

Ce badinage enfin cessera, je l'espère.

GLACIGNAC.

Prouvez donc gravément que vous êtes Damis.
Vous vous souvénez bien qu'il fut dé mes amis,
Quoiqué parent; un jour, vous en souvient sans doute,
Il vint chez moi, sa bourse étoit à vau-dé-route:
Or devinez combien jé lui prêtai d'argent?

DAMIS.

Combien? je n'en ai pas le calcul bien présent,

Car comme étourdiment j'emprunte, je m'endette,
Etourdiment j'oublie aussi ce qu'on me prête.
Mais je me souviens bien que quand je vous hantois,
Tantôt vous me prêtiez, tantôt je vous prêtois,
Et prêterai de plus, je suis toujours le même.

GLACIGNAC.

Avant qué dé prêter, il faut rendre.

DAMIS.

Que j'aime
Ces maximes d'honneur, d'exacte probité!
Ma bourse s'ouvre. Eh bien! que m'avez-vous prêté?

GLACIGNAC.

Cinquanté louis d'or neufs.

DAMIS, *comptant.*

Justement, c'est la somme;
Je m'en souviens fort bien; et même en galant homme,
(À part.)
Je vous rends sans quittance..... On aura son secours
Pour de l'argent.

SCÈNE IV.

GLACIGNAC, LE FAUX DAMIS, VALÈRE, L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE, *courant.*

(Etourdiment à Damis.)
JOIGNONS-LE. Ah, mon frère! j'accours.

GLACIGNAC.

Ton frère!

VALÈRE, *bas, à part.*

Elle nous perd.

L'HÔTESSE.

Oui, monsieur est mon f
Frere de lait, s'entend ; tous deux la même mère,
Mère nourrice.

GLACIGNAC.

Eh donc ! la sœur d'un Damis faux !
Immobilés tous deux ! jé vous fixe en deux mots ;
Jé vous pétrifie.

DAMIS, *d'un air de confiance.*

Oui.

GLACIGNAC, *à Valère*

Vous vif commé salpêtre,
Monsieur, vivacité dont on n'est pas lé maître ;
Jé vous ai vu tantôt très vif, vu dé mes yeux
Parler très vivément à la veuve, et tant mieux,
Tant mieux, que vous aimiez cetté veuvé charmante.
Je vous protégerai contre la présidente.
Liguons-nous pour punir l'injusticé qu'elle a.
Dépétrifiez-vous, jeune amant, touchez là.

VALÈRE.

Quel bonheur !

GLACIGNAC.

Commençons par vous rendré la somme
Que j'ai prisé par jeu, pour révirer votre homme.
J'emprunte en badinant, mais jé rends tout dé bon ;
Car en cé cas, mon cher, jé né suis point Gascon.

DAMIS.

L'honnête homme !

GLACIGNAC.

Soyons amis à toute épreuve.

VALÈRE.

De tout mon cœur.

GLACIGNAC.

Voici votre adorablé veuve.
Jé vous laìssé tous trois suivré votré projet :
Pour votré sûrété, moi, j'aurai l'œil au guet.

VALÈRE.

Que ce projet sera difficile à conduire!

SCÈNE V.

LE FAUX DAMIS, VALÈRE, L'HÔTESSE, LA VEUVE.

L'HÔTESSE.

De ce qu'on lui cachoit il est temps de l'instruire.

VALÈRE.

Elle ne sait donc pas que c'est un faux époux ?

L'HÔTESSE.

Non, elle s'en croit deux, deux, qu'en rêvant à vous,
Elle donne, je crois, de tout son cœur au diable.

VALÈRE.

Dissipons promptement le chagrin qui l'accable.

LA VEUVE, *demi-haut.*

Ce mari qui m'avoit trahie en cent façons,
Il faut donc le revoir ? il le faut bien, allons....

L'HÔTESSE, *imitant la voix de la veuve.*

Faut-il, quand un mari de l'autre me délivre,
Qu'il ne m'en puisse pas délivrer sans revivre ?

VALÈRE.

Suspendez vos chagrins.

LA VEUVE, *sans voir Damis.*

Valère, laissez-moi.

(Elle aperçoit Damis.)

Eh ! ne voyez-vous pas mon mari ?

L'HÔTESSE.

Non, ma foi.

VALÈRE.

Reprenez vos esprits, rassurez-vous, madame.

L'HÔTESSE.

(A Valère.)

Laissez-la dans l'erreur. J'aime à voir que sa femme
Nous prouve qu'il pourra tromper nos gens.

VALÈRE.

Oui; mais
Elle souffre.

L'HÔTESSE.

On en a plus de plaisir après.

VALÈRE.

Ce n'est point là Damis, madame.

LA VEUVE.

Quoi! qu'entends-je?

L'HÔTESSE.

Ce n'est point le défunt, ne prenez plus le change.

LA VEUVE.

Ah! quelle ressemblance!

DAMIS.

En cette occasion,
Je ne serai mari qu'avec discrétion.

LA VEUVE.

Le même son de voix!

L'HÔTESSE.

Quelque épouse rusée,
Quelque femme de bien à conscience aisée,
S'y tromperoit exprès pour t'aimer par devoir.

VALÈRE.

Ne perdons point le temps.

LA VEUVE.

Faites-moi donc savoir
Votre dessein.

VALÈRE.

Il est très simple. On va se plaindre,
Blâmer le président, le presser, le contraindre
A rendre votre dot, à biffer le contrat :
Par avance je viens d'intimider ce fat.

LA VEUVE.

Quoi donc ! il va le voir, lui parler ? ah je tremble !

DAMIS.

Oubliez-vous déja qu'à Damis je ressemble ?
Apprenez que d'ailleurs j'ai su tous ses secrets.
Vous voyez son esprit en moi, comme ses traits.
Je fus pendant deux ans son ami de voyage.
Lorsqu'il s'embarqua même ; au temps qu'il fit naufrage,
Il me laissa gardien d'un nombre de papiers,
Contrats, titres, journaux, modestes sotisiers,
Libelles médisants, surtout contre ses proches,
Contrat de mariage ; enfin j'ai plein mes poches
De tout ce que j'ai cru me devoir au besoin
Servir à tout venant de preuve et de témoin :
Je ferois son histoire à sa famille en face ;
Et l'histoire en défaut, le roman la remplace.
Si Damis, en un mot, revenoit aujourd'hui,
Je lui soutiendrois, moi, morbleu, que je suis lui.

VALÈRE.

Jouez bien votre jeu, le président s'avance.
Je cours le rejoindre.

SCÈNE VI.

LE FAUX DAMIS, L'HÔTESSE, LA VEUVE LE PRÉSIDENT, VALÈRE.

LA VEUVE.

Ah! vous risquez trop, je pense.

L'HÔTESSE.

Feignons de ne point voir qu'il nous voit.

DAMIS, *bas.*

Tenez bon.

(*Il hausse la voix.*)
Eh! ne tient-il, morbleu, qu'à demander pardon,
Quand d'infidélité vous êtes convaincue?
Redoutez ma fureur.

LA VEUVE.

Fureur mal entendue;
C'est sur le président, qui disposoit de moi,
Qu'elle doit retomber.

L'HÔTESSE, *bas, à la veuve.*

Fort bien, fort bien, ma foi!
Riposter prestement, c'est un talent femelle.

DAMIS.

Quoi! c'est le président qui vous rend infidèle?

VALÈRE, *au président.*

N'avancez pas, laissons passer cette fureur.

DAMIS.

Ce président rend donc public mon déshonneur?
J'entends le vaudeville, et tout Marseille crie:
Tu sois le bien-venu, ta femme se marie.
Ventrebleu!

L'HÔTESSE.

Mais, monsieur, des gens nous avoient dit
Qu'ils vous avoient vu mort.

DAMIS.

Eh! vous l'avois-je écrit?

LE PRÉSIDENT.

Toujours mauvais plaisant, voilà son caractère.

DAMIS.

Me faire un tel affront, et pardevant notaire!

LA VEUVE.

Je n'y puis plus tenir.

L'HÔTESSE.

Séparez-vous en paix,
Du moins.

DAMIS.

Nous y vivrons, ne nous voyant jamais.

LA VEUVE.

Près de ma tante allons chercher un sûr asile.

DAMIS.

Me voilà demi-veuf.

SCÈNE VII.

LE FAUX DAMIS, LE PRÉSIDENT, VALÈRE.

LE PRÉSIDENT.

Le voilà plus tranquille;
Avançons.

VALÈRE.

Je vous laisse.

LE PRÉSIDENT.

Ah! ne me quittez pas.

DAMIS, *se radoucissant et ôtant son chapeau.*

N'ayez pas peur, monsieur; j'ai pour les magistrats

(En colère.)

Déférence, respect... mais rancune tenante,
Car ventrebleu !...

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, en affaire importante,
Quoique de conseils, moi, je n'aie pas besoin,
En décidant j'admets un ami pour témoin.

DAMIS.

Pour juge même, soit ; j'aime un juge d'épée,
Il expédie en bref : au fait, dot usurpée...
(Il tire un contrat.)
Contrat de mariage en main... mari très prompt.
Lisez... comptons... rendez... reste à venger l'affront.

VALÈRE.

Il n'est point question d'affront ni de vengeance.
Monsieur le président veut ici ma présence,
Pour n'avoir avec vous nulle discussion :
Un mot finira tout sans bruit, sans passion.
Monsieur déja fâché, qu'à tort chacun le blâme
De vouloir disposer des biens de votre femme,
Veut les rendre.

LE PRÉSIDENT.

Oui, monsieur, non qu'on ait peur de vous ;
Mais je veux dissiper les faux bruits.

DAMIS, *d'un ton doux.*

Mon courroux
Sur ce premier article avec raison s'apaise ;
(En colère.)
Passe pour revenir, et c'est par parenthèse
Que j'accepte votre offre, et que je suis content.
J'interromps mon courroux, monsieur le président,

Par raison, par égard pour votre caractère :
Mais, morbleu, je reprends le fil de ma colère,
En pensant qu'il existe un diffamant contrat ;
Chacun l'a vu signer, ma honte a fait éclat.
Au gré de l'offensé l'offense se répare ;
Chacun a là-dessus son foible ; moi bizarre,
Délicat sur l'affront, pour le laver, je veux
Lacérer en public ce contrat scandaleux.

LE PRÉSIDENT.

Caprice en effet ; car de lui-même il s'annule,
Vous vivant.

VALÈRE.

Il est vrai, caprice ridicule.
(*Au président.*)
Vous lui devez pourtant ce bizarre plaisir ;
Vous aviez un peu tort.

LE PRÉSIDENT.

Contentons son désir.
C'est minutie au fond qui m'est indifférente.
A l'égard de la dot, je la livre à la tante,
Et non pas à vous ; car par mon autorité,
Pour mettre les débris des biens en sûreté,
Je vous fis séparer.

DAMIS.

Séparer ! autre injure
Qu'on me fit, moi parti, mais par chicane pure.
Est-ce que l'on sépare un mari par défaut ?
A certains magistrats... oui, c'est là ce qu'il faut ;
Ils savent, profitant de ce qui nous afflige,
Mettre, ainsi que nos biens, nos femmes en litige.

VALÈRE, *au président.*

C'est un reste de fiel, excusez.

DAMIS.

Notre dot,
Du moins, si je mourois, n'ira plus à ce sot,
Frère de votre femme : avec horreur je pense
Qu'il puisse avoir par vous ma femme en survivance.

VALÈRE.

Vous voilà donc d'accord ?

LE PRÉSIDENT.

Je vais prendre là-haut
Le contrat, les billets, enfin ce qu'il vous faut.
Messieurs, entrez toujours dans la salle prochaine :
Je vous joins à l'instant.

DAMIS.

Je renonce sans peine
A la dot, car sur mer je gagne assez d'argent.
Le désir de vengeance est un désir urgent,
Contentons-le. J'irai joindre après ma chaloupe.
Heureux qui fuit sa femme avec le vent en poupe !

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT, *seul.*

J'AI bien mené ceci, prudence, fermeté,
Prévoyant tout, en tout de la formalité,
Suivant exactement les lois les plus sévères.
J'admire mon talent pour les grandes affaires,
Prononçant, décidant : je suis content de moi.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRESIDENTE.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Il faut approfondir un peu ce que je voi.
(*Au président.*)
Je vous cherche partout.

LE PRÉSIDENT.

Je vous cherche de même.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai point respiré depuis le trouble extrême
Que m'a causé tantôt ce grand évènement.
Enfin j'ai réfléchi de sang-froid, mûrement;
Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valère?

LE PRÉSIDENT.

J'ai sans m'intimider, en traitant cette affaire,
Gardé le décorum et parlé hautement.
Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRÉSIDENTE.

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Je crois avoir bien fait, parlez.

LA PRÉSIDENTE.

Que puis-je dire?
Dès que vous décidez, c'est à moi de souscrire.

LE PRÉSIDENT.

D'accord; mais vous devez m'approuver amplement.

LA PRÉSIDENTE.

Je me tais.

LE PRÉSIDENT.

Je veux, moi, je veux absolument
Que vous parliez.

DAMIS.

Notre dot,
Du moins, si je mourois, n'ira plus à ce sot,
Frère de votre femme : avec horreur je pense
Qu'il puisse avoir par vous ma femme en survivance.

VALÈRE.

Vous voilà donc d'accord ?

LE PRÉSIDENT.

Je vais prendre là-haut
Le contrat, les billets, enfin ce qu'il vous faut.
Messieurs, entrez toujours dans la salle prochaine :
Je vous joins à l'instant.

DAMIS.

Je renonce sans peine
A la dot, car sur mer je gagne assez d'argent.
Le désir de vengeance est un désir urgent,
Contentons-le. J'irai joindre après ma chaloupe.
Heureux qui fuit sa femme avec le vent en poupe !

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT, *seul.*

J'AI bien mené ceci, prudence, fermeté,
Prévoyant tout, en tout de la formalité,
Suivant exactement les lois les plus sévères.
J'admire mon talent pour les grandes affaires,
Prononçant, décidant : je suis content de moi.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRESIDENTE.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Il faut approfondir un peu ce que je voi.
(*Au président.*)
Je vous cherche partout.

LE PRÉSIDENT.

Je vous cherche de même.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai point respiré depuis le trouble extrême
Que m'a causé tantôt ce grand évènement.
Enfin j'ai réfléchi de sang-froid, mûrement;
Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valère?

LE PRÉSIDENT.

J'ai sans m'intimider, en traitant cette affaire,
Gardé le décorum et parlé hautement.
Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRÉSIDENTE.

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Je crois avoir bien fait, parlez.

LA PRÉSIDENTE.

Que puis-je dire?
Dès que vous décidez, c'est à moi de souscrire.

LE PRÉSIDENT.

D'accord; mais vous devez m'approuver amplement.

LA PRÉSIDENTE.

Je me tais.

LE PRÉSIDENT.

Je veux, moi, je veux absolument
Que vous parliez.

LA PRÉSIDENTE.

Parlons, mais par obéissance.

Ne livrez rien encor.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que par prudence

J'avois déja tout seul d'abord imaginé.

LA PRÉSIDENTE.

Suspendez...

LE PRÉSIDENT.

Oui, j'étois déja déterminé

A suspendre pour....

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir un doute.

LE PRÉSIDENT.

Ce doute m'est venu; parlez, je vous écoute.

LA PRÉSIDENTE.

Quelqu'un m'a dit tout bas qu'il croit ce Damis faux.

LE PRÉSIDENT.

J'en ai quelque soupçon, il m'a dit certains mots....

LA PRÉSIDENTE.

Il faut dissimuler, l'affaire est délicate.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que je vous dis; avant que l'on éclate,

Je suis d'avis de..., de...

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir mieux

Des faits qui là-dessus m'ont fait ouvrir les yeux,

Laissez-moi seule agir sur ce que je soupçonne.

LE PRÉSIDENT.

Oui, ma femme, agissez seule, je vous l'ordonne.

SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE, *seule.*

Je joue ici gros jeu ; car si c'est ce Damis,
Qui devint le plus grand de tous mes ennemis,
Après avoir été sa trop crédule amante,
S'il savoit que c'est moi qui suis la présidente,
Il me perdroit d'honneur, pour se venger de moi...
Le parti que je prends est le plus sûr, je croi.
Sous un nom étranger à Damis annoncée,
Je pourrai m'éclaircir, le voir coiffe baissée ;
Si c'est lui, livrons tout, il n'y faut plus songer ;
Et si ce n'est pas lui, j'éclate sans danger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE FAUX DAMIS, *seul.*

On ne vient point finir, ce contre-temps m'étonne.
Me soupçonneroit-on ? Pour peu qu'on me soupçonne,
Ma foi, pour esquiver, regagnons notre esquif ;
Ravoir la dot pourtant, c'est le point décisif ;
S'ils me vont disputer mon nom, ferai-je face ?
Voyons ; car j'ai tantôt gagné la populace ;
Mais au moindre revers je ne m'y fierois plus.
La faveur populaire est un flux et reflux,
Tantôt blâme excessif, tantôt louange outrée.
A Damis avec joie ils ont fait une entrée ;
Avec joie ils verroient leur Damis au carcan.

SCÈNE II.

LA PRÉSIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRÉSIDENTE, *seule.*

Il me paroît Damis, mais assurons-nous-en :
Pour l'observer de près, et n'être point connue,
Parlons-lui coiffe basse.

DAMIS.

Oui, cette dot reçue,
(*Apercevant la présidente.*)
Je disparoîtrois... Mais on m'examine fort.
Que me veut cette femme ? Évitons son abord.
Mais je ne puis rentrer, elle barre la porte.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ce n'est pas lui.

DAMIS, *à part.*

Morbleu, faisons du moins en sorte
D'éluder l'embarras du questionnement.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
Je voudrois bien savoir...,

DAMIS.

Avant de vous entendre,
Madame, je voudrois d'abord par vous apprendre...

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi d'abord.

DAMIS.

Je vous réponds après.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi, monsieur, d'abord sur quelques faits.

DAMIS.

Dites-moi si...,

LA PRÉSIDENTE.

Parler tous deux, c'est se confondre;
Tous deux questionner, au lieu de se répondre.
Je veux sur une affaire un éclaircissement;
Écoutez-moi, je vais m'énoncer clairement.

DAMIS.

Souffrez que le premier clairement je m'énonce.

LA PRÉSIDENTE.

Par politesse au moins, d'abord une réponse.

DAMIS.

Sachons....

LA PRÉSIDENTE.

C'est éluder un peu grossièrement.

DAMIS.

Je n'élude point ; c'est que naturellement
En conversation je prends mon avantage.
Chacun a pour briller ses talents en partage.
Tel, en répondant juste à chaque question,
Fait voir modestement son érudition :
A bien questionner moi je mets ma science.

LA PRÉSIDENTE.

N'oser répondre, c'est marquer sa défiance,
Ou c'est me mépriser ; car au premier venu
Vous contez, racontez ce que vous avez vu
En voyageant.

DAMIS.

D'accord ; mais las de verbiages,
Je vais faire imprimer ma vie et mes voyages,
Qui se vendront chez Jean Gilles Josse, à Lyon ;
Vous pourrez acheter toute l'édition.

LA PRÉSIDENTE.

En plaisantant ainsi vous croyez m'éconduire :
Mais si sur deux points seuls vous ne daignez m'instruire,
Je ne vous quitte point, je vous suivrai partout.
Je suis femme obstinée, et je vous pousse à bout.

DAMIS.

S'il s'agit de deux mots, je suis civil, honnête,
Et pour les dames j'ai toujours réponse prête.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez donc.

DAMIS.

Parlez, je réponds, si je puis.

LA PRÉSIDENTE.

Je voudrois bien savoir de vous....

DAMIS.

Quoi?

LA PRÉSIDENTE, *ôtant sa coëffe.*

Qui je suis?

DAMIS.

Qui vous êtes? parbleu! vous devez vous connoître.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez, examinez, rêvez qui je puis être.
Mon autre question, c'est de vous demander
Qui vous êtes?

DAMIS.

Fort bien. C'est fort bien préluder!
Jamais femme n'a fait questions plus sensées,
Plus précises surtout, ni moins embarrassées...

LA PRÉSIDENTE.

J'y pourrois mettre encor plus de précision.
Un seul mot de deux points fait la décision;
Dites-moi qui je suis, je saurai qui vous êtes.

DAMIS.

Toutes vos questions sont sentences complètes:
Vous m'inspirez, madame, une estime pour vous,
Un désir de lier connoissance entre nous.

LA PRÉSIDENTE.

C'est dire que jamais elle ne fut liée.

DAMIS.

C'est dire que l'on peut vous avoir oubliée:
Je vous remets pourtant; cette bouche, ces yeux...
Un certain assemblage, et noble et gracieux...
Mais dans trois ou quatre ans j'ai vu dans mes voyages,
En femmes seulement, vingt milliers de visages;
Ils sont tous gravés là. Mais quoi? vous savez bien
Que le plan d'un cerveau n'est pas plus grand que rien.

Tous ces portraits y sont peints les uns sur les autres.
Tant de traits différents, mêlés avec les vôtres,
Font un brouillamini que je débrouillerai;
Et tantôt à coup sûr je vous reconnoîtrai.
Mais j'ai pour le présent une affaire pressée.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

N'éclatons pas d'abord; mais en femme sensée,
En démasquant le fourbe, assurons-nous de lui,
Pour pouvoir achever notre noce aujourd'hui.

SCÈNE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC, L'HÔTESSE.

DAMIS.

La voilà partie. Ah! ceci me déconcerte.
Monsieur de Glacignac, la trame est découverte.

L'HÔTESSE.

Je ne le sais que trop; je suis au désespoir.
La prude soupçonnoit, elle a voulu te voir.

DAMIS.

Quoi! c'est la présidente?

GLACIGNAC.

Elle-même.

DAMIS.

Qu'entends-je?

GLACIGNAC.

Paix, né mé troublés pas; là-dessus jé m'arrange.

DAMIS.

Sur quoi?

GLACIGNAC.

Tu m'as montré ces papiers dé Damis,
Ces journaux, qu'en mourant lé défunt t'a rémis.

DAMIS.

Eh bien ?

L'HÔTESSE.

Sur ces papiers, quelle est votre espérance ?

DAMIS.

Parlez donc.

L'HÔTESSE.

Hâtons-nous.

GLACIGNAC.

Jé pense et jé répense...

DAMIS.

Mais je suis découvert ; pensez donc promptement.

GLACIGNAC.

Les expédients sûrs mé viennent lentement ;
Mais nous aurons main forte, en tout cas.

DAMIS.

Ah ! je tremble.

GLACIGNAC.

A mon égard jé suis tranquillé, cé mé semble :
Au sujet dé Damis, si l'on m'inquiétoit,
Jé dirois bonnément : j'ai cru qué cé l'étoit ;
Vous né pourriés pas vous, diré, jé croyois l'être.

DAMIS.

Vraiment, non. C'est pourquoi, moi, je veux disparoître.

GLACIGNAC.

Révoyons ces papiers, ces lettres du défunt.

DAMIS.

Tenez ; mais je n'ai vu parmi ces noms d'emprunt
Aucun de ceux qu'a pris jadis la présidente.

L'HÔTESSE.

Damis fut son amant pourtant, chose constante.

GLACIGNAC.

Lisons tranquillément.

DAMIS.

Lisez, mais hâtez-vous.

GLACIGNAC.

Voici bien des billets, je veux les lire tous
A mon aise.

DAMIS.

Morbleu! mais nul nom de la prude.

L'HÔTESSE.

Il faut voir. Ce doit être à tous trois notre étude
Selon ceux qu'elle aimoit, en changeant de pays,
Elle changeoit d'état, de nom, comme d'habits:
En intrigues d'amour, ce fut un vrai Protée.

DAMIS.

Moi, j'ai vu du défunt chaque intrigue cotée
Sur son journal galant.

L'HÔTESSE.

Moi, je sais quelques faits.
Voyons s'ils quadreroient au journal, aux billets.
N'y trouverions-nous point une modeste Hortense,
Qui gagnoit tous les cœurs par sa fine innocence,
Quand les filles encor plaisoient par la pudeur?

DAMIS.

Damis étoit du goût d'à présent, par malheur;
Sur son journal galant je n'ai point vu d'Hortense.

L'HÔTESSE.

De ce Protée en fille, autre histoire: en Provence,
Sur mer, on lui donnoit une fête, un cadeau,
Opéra, dieux marins, mascarade sur l'eau;
Elle y faisoit Thétis; il survint un orage;
Tout enfonce, un triton la prend sur son dos, nage,

Et veut, toujours nageant, promesse d'épouser ;
Elle étoit fière ; mais comment le refuser ?
Il peut par désespoir se noyer avec elle :
J'épouse, sauvez-moi, dit enfin la cruelle.
Mariage dans l'eau, qui ne tint pas, dit-on.

DAMIS.

Je rêve.... Non, Damis ne fut point ce triton ;
Du moins dans son journal je n'en ai point de note.

L'HÔTESSE.

Attendez, attendez : la prude eut la marotte
Jadis de ces romans, dans le goût pastoral....

DAMIS.

Ah ! sur ce ton, j'ai vu des traits dans mon journal.

L'HÔTESSE.

En Provence autrefois, mascarades champêtres,
Nos amants en bergers chantoient au pied des hêtres,
Et Tirsis et Silvie, et Damon et Philis....

GLACIGNAC.

Jé vois dans cé billet du Damon.

L'HÔTESSE.

Où ?

GLACIGNAC.

Tiens, lis.
L'écrituré sans doute est dé la présidente,
Jé la connois.

DAMIS.

Lisons ; est-elle convaincante ?

L'HÔTESSE.

Non, voyons l'autre : oui, c'est son écriture aussi ;
Car elle a devant moi fait une liste ici
Des priés pour la noce.

DAMIS.

Ah parbleu ! je respire.

L'HÔTESSE.

Cette lettre vaut bien la peine de la lire.

DAMIS.

Je n'aurois jamais pu deviner sans vous deux....

L'HÔTESSE.

Dans celle-ci Damon est encore amoureux;
Voyons l'autre. Ah, ma foi ! Damon cesse de l'être,
Parce qu'on l'a rendu trop tôt heureux peut-être.
Justement, on s'en plaint en champêtre jargon.

(Elle lit.)

La fidèle Silvie au volage Damon.
Hon ! hon !

« Traître, parjure, tu dis que les bergers délicatement « amoureux s'offensent du mot de contrat; mais ce « contrat, ne me le promis-tu pas, lorsque ta délicatesse « exigea de la mienne que le don libre de nos cœurs pré- « cédât la signature ? Que la signature le suive donc, « ingrat; que Damon et Silvie, après avoir suivi la loi « des bergers, subissent enfin la loi du contrat. »

DAMIS.

Je tirerai parti de ce billet lyrique.

L'HÔTESSE.

Il faut voir en secret cette Silvie antique :
Qui de nous la verra ?

GLACIGNAC.

Cé né peut être moi;
Ellé croiroit....

L'HÔTESSE.

Voyez là-bas, je l'aperçoi.

DAMIS.

Est-elle seule?

L'HÔTESSE.

Oui.

DAMIS.

Bon. Je risque l'abordage.
Faites le guet, pendant que je la contregage.

L'HÔTESSE.

Oui; car en cas d'alarme on le feroit sauver.

GLACIGNAC.

Comptez sur nous.

SCÈNE IV.

LE FAUX DAMIS, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

(Ces deux derniers dans le fond du théâtre.)

DAMIS.

Allons; mais qui la vient trouver?
Ah! c'est le président: morbleu! si je retarde,
Il ne sera plus temps peut-être.... on me regarde....
On vient à moi.... risquons. Oui, le mari présent
Rendra le coup plus vif, plus fort et plus pressant.

LE PRÉSIDENT.

Mais en public du moins je veux qu'il se rétracte.

LA PRÉSIDENTE.

Vous pourriez le punir; votre justice exacte
Cède à votre bonté pour éviter l'éclat;
Mais soyez sûr, monsieur, que c'est un scélérat:
Non, ce n'est point Damis, ce n'est qu'un fourbe insigne.

LE PRÉSIDENT.

Qu'apprends-je ici, monsieur? jouer un rôle indigne!

DAMIS.

Je respecte l'arrêt que madame a donné;
Je me tiens criminel, si je suis condamné
Par la plus pénétrante et la plus équitable,
Par la plus vertueuse et la plus respectable....
En un mot, je souscris à sa décision;
Mais la prenant pour juge avec soumission,
Je puis, sans l'offenser, récuser sa mémoire.
Vous souvient-il d'un fait, (il est à votre gloire)
Sur lequel j'ai reçu plusieurs lettres de vous?

LA PRÉSIDENTE.

De moi, monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Non, non; vous vous moquez de nous:
Jamais autre que moi n'eut lettres de ma femme.

DAMIS.

Celles que j'ai, monsieur, font honneur à madame.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez, dites-vous?...

DAMIS.

Belles moralités,
Lettres de votre main, par où vous m'exhortez
A réformer mes moeurs sur quelque bon modèle.
(*Au président.*)
Madame... à ses devoirs ne borne point son zèle;
Elle se charge encor de la vertu d'autrui.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur vous connoît bien, j'en conviens avec lui.

DAMIS, *à part.*

Bien mieux qu'elle ne croit.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ouais! que voudroit-il dire?

DAMIS.

Je ris de souvenir, vous-même en allez rire,
Quand je vous aurai dit à quelle occasion
Madame m'écrivit une exhortation.
En amour j'étois vif, folâtre en mon jeune âge;
Mais à présent... ma foi, je ne suis pas plus sage.
J'étois donc scélérat assez passablement;
Ah! madame, j'étois un scélérat charmant.

(Vers elle.)

Je devins le Damon... de certaine... Silvie...
Nous goûtions les douceurs d'une champêtre vie.
Rien que de pastoral dans notre passion;
Toujours traitant l'églogue en conversation.
C'étoient ardents soupirs dans un sombre bocage,
De gazouillants ruisseaux, rossignols, doux ramage,
Musettes, verts gazons, houlettes, chalumeaux,
Bergères et bergers dormant sous les ormeaux,
Oubliant leurs moutons épars dans la prairie;
Tendres galimatias, jargon de bergerie,
Délicats sentiments, tirant sur la fadeur:
En vrai Damon ainsi j'exprimois mon ardeur,
Lorsque sur cette intrigue innocente et rustique,
Une mère grossière, injuste et politique,
Ignorant des bergers la naturelle loi,
Voulut mettre un notaire entre Silvie et moi.
Mais, comme un franc berger, moi j'envoyai tout paître.

LE PRÉSIDENT, *à la présidente.*

Ce récit paroît franc, nous nous trompons peut-être.

DAMIS.

De Silvie en ce temps prenant les intérêts,
Madame m'exhorta par cinq ou six billets...

(Il donne une lettre à la présidente.)

Si malgré celui-ci votre oubli continue,
Par d'autres à l'instant vous serez convaincue.
J'en puis encor montrer d'autres plus éloquents,
Bien plus forts en morale, en un mot convaincants.

LE PRÉSIDENT.

En morale toujours ma femme sut écrire.
Elle a fait des recueils qu'on est charmé de lire.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'en garderai bien.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi donc?

LA PRÉSIDENTE.

Le secret d'autrui n'est pas le mien.
Cette jeune Silvie est ici dévoilée.

LE PRÉSIDENT.

Voilà toujours ma femme avec excès zélée.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Le voilà déchiré.

DAMIS.

Quel dommage, monsieur! vous l'auriez admiré.

LE PRÉSIDENT.

J'eusse été curieux de le voir.

DAMIS.

J'en ai d'autres,
Madame, et j'ai gardé les miens avec les vôtres;
J'ai les brouillons de ceux que je vous écrivois:
Tâchant de mériter ceux que je recevois.
Je relimois les miens, j'y faisois cent ratures,
Pour les faire imprimer avec mes aventures.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Oui, plus je l'examine avec attention,
Plus je vois mon erreur, mon indiscrétion.

(A Damis.)

Que vos traits sont changés! c'est une chose étrange,
Qu'un petit nombre d'ans, hélas! si fort nous change.

DAMIS.

Mon aimable Silvie est bien changée aussi.

LA PRÉSIDENTE.

Par sagesse, monsieur conduisoit tout ceci
Sans éclat, mieux que moi. J'avois été trop prompte;
Pardon, vous méconnoître! ah! que j'en ai de honte!

DAMIS.

C'est moi qui suis honteux d'avoir vieilli si fort.

LE PRÉSIDENT.

C'est la première fois que vous avez eu tort,
Ma femme.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Obtenez donc de lui qu'il me pardonne.

DAMIS.

Oh! suffit que madame ait la mémoire bonne.

LA PRÉSIDENTE.

Je remets à présent tous ses traits, je dis tous.

LE PRÉSIDENT.

Moi qui ne l'avois vu que très peu, croiriez-vous
Que je retrouve aussi toute sa ressemblance?

LA PRÉSIDENTE.

Çà, monsieur, il faut donc pour réparer l'offense
Qu'a pu faire à Damis mon injuste soupçon,
Voir ce qu'il veut de nous, et lui faire raison.
Par vous tantôt l'affaire étoit bien décidée:
J'admire que toujours votre première idée

Est la meilleure ; car vous vouliez dès tantôt
Tout mettre entre les mains de la tante.

LE PRÉSIDENT.

Il le faut.

LA PRÉSIDENTE.

Allez prendre là-haut ce contrat qui la blesse.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Les lettres de change.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Mais pour votre nièce
Il faut qu'il ait aussi des égards, et je vais
L'exhorter...

LE PRÉSIDENT.

Exhortez-le à ne la voir jamais ;
C'est ce qu'il peut de mieux.

SCÈNE V.

LA PRÉSIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ce fourbe m'embarrasse.

DAMIS, *à part.*

Elle craint à présent de me revoir en face.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

D'où peuvent lui venir mes lettres ? Il faut bien
Qu'il les ait de Damis.

DAMIS, *à part.*

Je ne risque plus rien.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ménageons l'imposteur, gagnons-le pour mon frère.

(Ici une scène muette entre eux.)

DAMIS, *à la présidente.*

Quand on a de l'esprit on se tire d'affaire.

LA PRÉSIDENTE, *à Damis.*

L'on n'en a pas besoin quand on est innocent.

DAMIS.

Il en faut pour le monde, il est si médisant.

LA PRÉSIDENTE.

Je fermerai les yeux sur tout ce qui se passe,
Mais vous m'accorderez une petite grâce :
Pour me la refuser vous êtes trop sensé.

DAMIS.

Je fermerai les yeux sur ce qui s'est passé,
Mais vous m'accorderez une grâce assez grande.

LA PRÉSIDENTE.

Accordez-moi d'abord ce que je vous demande.
Vous avez, dites-vous, d'autres lettres de moi ?

DAMIS.

En voici quatre ou cinq, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Je le voi.

Sans vous faire prier, vous allez me les rendre.

DAMIS.

Oui, mais grâce pour grâce, et vous devez m'entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous devez me craindre en cette occasion.

DAMIS.

Nous avons tous deux eu de la discrétion.
Comme berger discret j'ai caché le mystère...

LA PRÉSIDENTE.

Et moi j'ai découvert que vous servez Valère;
J'entrevois vos projets, mais à force d'argent
Puis-je les changer?

DAMIS.

Non; je ne suis plus changeant.
Parlons net : il me faut la veuve pour Valère;
Servez-le, votre honneur vous est plus cher qu'un frère;
Votre sagesse enfin vous donne un ascendant
Sur le cœur, sur l'esprit de ce bon président;
Conservez-le.

LA PRÉSIDENTE.

Il revient.

DAMIS.

Soyez très complaisante;
Je vous rends vos billets, pourvu qu'on me contente.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, DAMIS.

LE PRÉSIDENT, *à la tante.*

Je ne me mêle plus de rien; c'est son époux
Qui laissera, s'il veut, son épouse avec vous.

DAMIS.

Oh! moi j'en suis d'accord, j'ai promis à madame
De ne point exiger le couvent pour ma femme.

LE PRÉSIDENT.

Finissons. De nos faits nous sommes convenus;
Monsieur; en bons billets voici cent mille écus;
Je les livre à ma sœur.

LA PRÉSIDENTE, *bas, à Damis.*

Mes lettres?

DAMIS, *bas.*

Patience.

(*Haut.*)

Le contrat?

LE PRÉSIDENT.

Et voici le contrat.

DAMIS.

Ma vengeance
Va donc se contenter : déchirons.

LA PRÉSIDENTE *arrachant le contrat des mains de Damis.*

Doucement :
Il alloit déchirer ce contrat brusquement
Sans le voir. Il faut voir au moins ce qu'on déchire :
La confiance aveugle est blâmable.

LE PRÉSIDENT.

J'admire,
Que vous voulez qu'en tout on voie clair.

DAMIS.

Voyons.

LA PRÉSIDENTE, *bas, à Damis.*

Mes lettres?

DAMIS, *bas.*

Tout à l'heure.

LE PRÉSIDENT.

Afin que nous partions,
Voyez vite.

LA PRÉSIDENTE.

Attendez.

LE PRÉSIDENT.

Excès d'exactitude,
D'ordre !

DAMIS, *bas.*

En donnant, donnant.

LA TANTE, *à part.*

Que j'aime à voir la prude
Au supplice !

LE PRÉSIDENT.

Est-ce fait ?

DAMIS.

Oui ; quand on a bien vu,
On est beaucoup plus sûr.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, GLACIGNAC, DAMIS, L'HOTESSE.

GLACIGNAC.

Il est bien réconnu
Pour êtré vrai Damis, mon parent et lé vôtre :
Lé nouvel époux fuit, un mari chassé l'autre.

LA PRÉSIDENTE.

(*A la veuve.*)
Partons. Puisse Damis faire votre bonheur !

SCÈNE VIII.

DAMIS, LA TANTE, LA VEUVE, VALÈRE, L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE.

Bon ! les voilà partis.

VALÈRE.

Ah ! je n'ai plus de peur.

LA TANTE.

Je puis donc à présent, comme tante et maîtresse,
Par un nouveau contrat disposer de ma nièce.

LA VEUVE.

Me voilà donc à vous ?

VALÈRE.

Quel comble de bonheur !

DAMIS.

Oui, vous êtes heureux qu'une prude ait eu peur ;
Contre ses intérêts qu'une prude réduite,
Ait assez de pudeur pour masquer sa conduite :
Chose rare à présent ! l'on en trouve si peu,
Qui prennent encor soin de bien cacher leur jeu.
Tout bien considéré, franche coquetterie
Est un vice moins grand, que fausse pruderie.
Les femmes ont banni ces hypocrites soins :
Le siècle y gagne au fond, c'est un vice de moins.

FIN DU MARIAGE FAIT ET ROMPU.

LE BABILLARD,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1725.

LE BABILLARD,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1725.

PERSONNAGES.

LÉANDRE, babillard et amant de Clarice.
VALÈRE, parent de Léandre et son rival.
CLARICE, jeune veuve.
CÉPHISE, tante de Clarice.
DAPHNÉ, voisine de Clarice.
HORTENSE, sœur de Daphné.
ISMÈNE, amie de Céphise.
MÉLITE, babillarde.
DORIS, autre babillarde.
NÉRINE, suivante de Clarice.
LAFLEUR, laquais.

La scène est à Paris, chez Clarice.

LE BABILLARD,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

CLARICE, NERINE.

CLARICE.

Je sors d'avec Léandre... ah ! quel homme ennuyeux !
Je n'en puis plus ; je sens un mal de tête affreux.
Il n'a point déparlé pendant une heure entière.
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une commission
Dont j'ai su le charger.

NÉRINE.

Il falloit sans façon
Lui donner son congé. Si j'avois été crue,
Vous l'auriez fait, madame, à la première vue.
Sa langue est justement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter sitôt qu'elle est en train ;
Qui babille, babille, et qui d'un flux rapide
Suit indiscrètement la chaleur qui la guide,
De guerres, de combats, cent fois vous étourdit,
Et répète vingt fois ce qu'il a déja dit,
Dit le bien et le mal sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien !

NÉRINE.

Oui, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un bavard est toujours indiscret
Et vain. Tel est l'esprit de notre capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,
Ce temps me semble un siècle; et je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayez dessein de vous unir à lui,
Étant si différents d'humeur, de caractère.
Clarice, honneur du sexe, a le don de se taire,
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont monsieur Léandre est si fort entiché.
Pour moi, je trouverois son parent préférable,
Valère est le plus jeune et le plus raisonnable;
Il a beaucoup d'esprit, parle peu, comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer, entre nous,
Je pense comme toi. Tout ce qui m'embarrasse,
Je dépends de ma tante.

NÉRINE.

Eh! madame, de grâce,
N'êtes-vous pas veuve?

CLARICE.

Oui, mais je dois ménager
Cette tante qui m'aime et veut m'avantager.
Tu sais que j'en attends un fort gros héritage?
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage;
Et malheureusement, sans l'avoir jamais vu,
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.
Ismène, son amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la guerre, et qui, pour sa valeur,
Doit bientôt d'une place être fait gouverneur.

NÉRINE.

Valère est officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grâce.
Quand même le contraire arriveroit enfin,
Pourrez-vous épouser...

CLARICE, *l'interrompant.*

Mon cœur est incertain.

NÉRINE.

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte, dès ce soir, sans plus long-temps attendre.
Quel maître! il voudroit seul parler dans le logis.
Ce seroit un tyran, qui tout le jour assis
Usurperoit nos droits, qui feroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service.
Il me seroit trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, et d'écouter toujours.
Un grand parleur, madame, est un monstre en ménage,
Et ce n'est que pour nous qu'est fait le babillage.

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion,
Dis?

NÉRINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir, en même temps, de votre léthargie;
Agir, faire parler une commune amie;
Par exemple, Daphné, qui dans cette maison
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon,
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense, sa sœur.

NÉRINE, *voyant paroître Daphné et Hortense.*

L'une et l'autre s'avance.

SCÈNE II.

DAPHNÉ, HORTENSE, CLARICE, NÉRINE

DAPHNÉ, *à Clarice.*

Quoi! vous vous mariez et ne m'en dites rien,
A moi, chère voisine!... Oh! cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher? Soyez plus naturelle.
Vous sortez du veuvage; il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.
Dès demain, au plus tard, vous épousez Léandre.

HORTENSE, *à Clarice.*

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre
Ce n'est plus un secret.

NÉRINE, *à part.*

Il est bon là, ma foi!

CLARICE, *à Hortense et à Daphné.*

Vous êtes là-dessus plus savantes que moi.
Je sais pour m'obtenir qu'il fait agir Ismène;
Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.
Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,
Et la seule raison m'y fera consentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une et l'autre excuser mon silence.
J'ai même appréhendé qu'avec juste raison,
Daphné ne badinât d'une telle union;

Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,
Je vous prie instamment d'en parler à Céphise,
Pour la faire changer de résolution.
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zèle;
Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez, cependant. Je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bientôt revenir.
S'il nous rencontre ensemble...

NÉRINE.

Eh! vous n'avez que faire
De vous presser, sachant quel est son caractère.
Il est chargé pour vous d'une commission;
Mais il ne quitte pas sitôt une maison.
Il dit toujours; « je sors » et toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au suisse, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié,
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié?
Il fut voir le matin Doris, grande parleuse,
Puis Mélite survint, autre insigne causeuse.
Le trio de jaser fit si bien son devoir,
Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.
Il jaseroit encor si le discret Léandre
N'avoit appréhendé de se trop faire attendre:
Croyant se mettre à table, il vint, j'en ai bien ri,
Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

DAPHNÉ.

Le trait est singulier.

HORTENSE, *à Nérine.*

S'il ne trouvoit personne?

DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne.
Partons.

HORTENSE, *à Clarice.*

Ma sœur et moi nous allons au Palais,
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
Voir ma tante, et savoir au vrai ce qu'elle pense
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ, *entendant du bruit en dehors.*

Quelqu'un monte... C'est lui; car j'entends parler haut.
(*Montrant à Clarice et à Hortense une porte opposée au côté par lequel Léandre doit entrer.*)
Sortons par ce côté, sauvons-nous au plus tôt.
(*Elle sort avec Clarice et Hortense.*)

SCÈNE III.

NÉRINE, *seule.*

Il a de babiller une fureur extrême,
Jusque-là qu'étant seul il jase avec lui-même.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, NÉRINE.

LÉANDRE, *à part, sans voir d'abord Nérine.*

Non, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler.
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe, et toujours on apprend quelque chose,

Et ne dît-on qu'un mot au portier du logis,
Cela vous satisfait; et, comme le marquis
Me disoit, l'autre jour, en allant chez Julie...

NÉRINE, *l'interrompant.*

A qui parle monsieur?

LÉANDRE.

C'est toi?... Bonjour, ma mie.
Comment te portes-tu?... Fort bien?... J'en suis ravi,
Ta maîtresse de même? et moi fort bien aussi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle
De sa part, mais, morbleu! personne n'est chez elle,
Pas le moindre laquais : j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'étois parti.
Hier encore, hier je courus comme un diable,
Secoué, cahoté dans un fiacre exécrable.
Au faubourg Saint-Marceau j'allai premièrement;
Des Gobelins ensuite au faubourg Saint-Laurent;
Du faubourg Saint-Laurent, sans presque prendre haleine,
Au faubourg Saint-Antoine et tout près de Vincenne;
Du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Denys;
Du faubourg Saint-Denys dans le Marais, et puis
En cinq heures de temps faisant toute la ville,
Je revins au Palais, et du Palais dans l'Ile.
De là je vins tomber au faubourg Saint-Germain;
Du faubourg Saint-Germain...

NÉRINE, *l'interrompant, avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,
Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue;
De la rue au marché : puis, je suis revenue.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier :
J'ai monté, descendu de la cave au grenier,

Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage;
Pour madame, et pour moi, fait chauffer un bouillon.
J'ai plus de trente fois fait toute la maison,
Pendant qu'un cavalier, que Léandre on appelle,
A causé, babillé, jasé tant auprès d'elle,
Qu'elle en a la migraine, et que, pour s'en guérir,
Tout à l'heure, monsieur, elle vient de sortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familière,
Et toutes ces façons ne me conviennent guère.
Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu! je saurois bien.... Profitez de l'avis,
Et, parlant à des gens qui passent votre sphère,
Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

NÉRINE.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai pour l'apprendre à l'école chez vous

LÉANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la manière
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considère;
Et tu devrois savoir qu'en la passe où je suis
On doit me ménager, et qu'en un mot je puis
Faire de ta maîtresse une très haute dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme;
Que je dois obtenir un important emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le roi;
Que Clarice auroit tort de préférer Valère,
Et qu'il est mon cadet, de plus d'une manière;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.

Julie a du brillant et beaucoup de jeunesse:
Ta maîtresse a trente ans et moins de gentillesse;
Mais elle a des vertus, dont je fais plus de cas,
Elle est sage, économe, et ne babille pas.

NÉRINE.

La déclaration est tout à-fait nouvelle,
Et je vous dois, monsieur, remercier pour elle.

LÉANDRE.

Adieu; je vais agir pour mon gouvernement.
Oh! Valère en sera la dupe sûrement....
(Voyant paroître Valère.)
Mais je le vois qui vient.

NÉRINE.

Avec lui je vous laisse.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

VALÈRE, LEANDRE.

LÉANDRE, *à part.*

Il m'aborde à regret, et son aspect me blesse....
Il n'est pour se haïr que d'être un peu parent....
(A Valère.)
Ah! vous voilà, monsieur? J'en suis charmé, vraiment!
C'est peu que de vouloir m'enlever ma maîtresse;
J'apprends que vous avez encor la hardiesse
De former des desseins sur le gouvernement,
Qui par la mort d'Enrique est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.
Mais, mon petit cousin, je vous trouve plaisant
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent..

(Après un court silence, voyant que Valère ne répond rien.)

Vous vous taisez?

VALÈRE.

J'attends le moment favorable,
Et vous trouve, monsieur, parleur très agréable.
Vous avez tort pourtant de vous mettre en courroux,
Vous savez que je suis officier comme vous?

LÉANDRE.

Officier comme moi? Tu te moques; à d'autres!
Oses-tu comparer tes services aux nôtres?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet;
Quand j'étois lieutenant tu n'étois que cadet.
J'ai vu trente combats, vingt sièges, six batailles;
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles:
J'ai plus de trente fois harangué nos soldats,
Et, bourgeois, je me suis anobli par mon bras.
Je n'oublierai jamais ma première campagne.
Je crois que nous faisions la guerre en Allemagne.
Dans un détachement... C'étoit en sept cent trois...
A cinq heures du soir... quatorzième du mois...
L'affaire fut très vive, et j'y fis des merveilles.
Alidor y laissa l'une de ses oreilles.
Il a joué depuis jusqu'à son régiment,
Autrefois colonel, et commis à présent.
Connois-tu pas sa femme? elle est encor piquante.
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maison qu'il a tout près de Caen?
Elle est belle: je vais t'en faire ici le plan,
En deux mots...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Mais, monsieur, vous battez la campagne,

Et vous êtes déja bien loin de l'Allemagne...
Quant au gouvernement, le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh! je t'arrête là.
Des amis, des patrons, j'en ai de toute espèce;
Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir sous main le chevalier Caquet,
Lisimon l'intrigant, et Damon le furet,
Qui se fourre partout, à l'État très utile,
Officier à la cour, espion à la ville;
Un jeune abbé qui fait et le bien et le mal,
Du sexe fort aimé. J'aurai, par son canal,
Une lettre aujourd'hui d'une certaine dame,
Qui connoît le ministre et peut tout sur son âme,
Parente de Cloris... Je ne dis pas son nom:
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle ce matin, sans plus long-temps remettre,
L'abbé doit me mener pour avoir cette lettre.

VALÈRE, *à part*.

Parente de Cloris!... C'est Constance, ma foi!
Elle est fort mon amie, et fera tout pour moi.
Il m'a très à propos rappelé son idée;
Il faut le prévenir.

LÉANDRE.

La chose est décidée;
Et quand même la cour, par un coup de bonheur,
De Quimpercorentin vous feroit gouverneur,
Je n'en serois pas moins le mari de Clarice,
Car sa tante m'estime.

VALÈRE.

Elle vous rend justice.

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Votre ?... Écoutez, car je parle le mieux.

VALÈRE.

Dites encore, plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux;
N'ayant pas comme moi le don de la parole,
Ton cœur en est jaloux, et cela te désole.
De ma complexion je parle peu, pourtant;
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon avocat, j'aurois plaidé, moi-même,
Mes causes, quoiqu'il soit d'une éloquence extrême,
Car il dit ce qu'il veut; il est orateur né :
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré.
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Est un torrent qui part et ravage l'oreille;
Et je ne vois personne au palais aujourd'hui
Qui parle plus long-temps, ni plus vite que lui.

VALÈRE.

Oh! sur lui vous auriez remporté la victoire :
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain tu penses rire, en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cède au talent de parler;
Et sache qu'en amour, aussi-bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme nécessaire.
Par là l'on persuade et l'on se fait aimer :
On méprise ces gens qui lents à s'exprimer,
Hésitant sur un mot, qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALÈRE.

Moi, je crois qu'en affaire, aussi-bien qu'en amours,

Agir quand il le faut, vaut mieux que les discours:
Le trop parler, monsieur, souvent nous est contraire.

LÉANDRE.

Vous jasez, cependant, plus qu'à votre ordinaire....
Pour moi, j'articulois mes mots avant le temps,
Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes discours, qui passoient ma portée,
Un jour, il m'en souvient, ma grand'mère enchantée
Me prit entre ses bras....

VALÈRE, *l'interrompant, en voyant paroître Lafleur.*

Quel est donc ce laquais?

SCÈNE VI.

LAFLEUR, LÉANDRE, VALÈRE.

LAFLEUR, *bas, à Léandre.*

MONSIEUR l'abbé m'envoie: il vous attend.

LÉANDRE, *bas.*

J'y vais....

(Lafleur fait quelques pas pour s'en aller, et Léandre continue son discours à Valère.)

Puis me tint ce propos....

VALÈRE, *bas, lui montrant Lafleur.*

Le voilà qui demeure.

LAFLEUR, *revenant sur ses pas, bas, à Léandre.*

Monsieur, il va sortir; dépêchez.

LÉANDRE, *bas.*

Tout-à-l'heure.

(Lafleur s'en va.)

SCÈNE VII.

LÉANDRE, VALÈRE.

LÉANDRE.

La bonne femme donc, j'ai son discours présent :
Ce qu'on retient alors, reste profondément.
C'est une cire molle, où tout ce qu'on applique
S'écrit.... Si, comme moi, vous saviez la physique,
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de goût,
Pour un homme de guerre, et sais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec et le liquide,
Les atomes....

VALÈRE, *à part.*

Il va se perdre dans le vide!

LÉANDRE.

Le flux et le reflux exercent mon esprit;
La matière subtile..... elle me réjouit.
C'est une belle chose encore que l'histoire.
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire,
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu.
La bataille d'Arbelle, où César fut vaincu,
Et celle de Pharsale où périt Alexandre;
Et Darius le grand, qui mit Thèbes en cendre....
Dans la vivacité je crois que je confonds?

VALÈRE, *avec ironie.*

Ma foi! vous excellez pour les digressions,
Et j'admire votre art à changer de matières,
Par des transitions insensibles, légères.
Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit,
Et vous citez l'histoire en homme bien instruit.

LÉANDRE, *à part.*

Il me brouille toujours.

SCÈNE VIII.

NÉRINE, LÉANDRE, VALÈRE.

NÉRINE.

Excusez, je vous prie;
Mais il entre, messieurs, nombreuse compagnie.
La tante de Clarice arrive maintenant.
Ismène l'accompagne. Hortense, au même instant,
Rentre, et sa sœur la suit. Doris, avec Mélite,
Vient, d'un autre côté, pour nous rendre visite....
(*A Léandre.*)
Vous les entretiendrez; elles ne sont que six,
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,
Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers; je saisis l'occasion propice :
Je vole vers la tante, et je cours l'embrasser
(*A Valère.*)
Et lui donner la main.... Je vous laisse y penser.
Adieu, monsieur.

SCÈNE IX.

VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.

Que croire?

NÉRINE.

Allez, quoi qu'il en dise.
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.
Monsieur, je vous protège, et cela vous suffit.

VALÈRE.

Et ta maîtresse?

NÉRINE.

Elle est pour vous, sans contredit,
Si le gouvernement....

VALÈRE, *l'interrompant.*

Va, mon affaire est bonne,
Et je sors de ce pas pour voir une personne,
Dont notre babillard m'a fait ressouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir,
Dans le temps que lui-même entretiendra ces dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NÉRINE.

Rentrons.... J'entends nos gens qui parlent en chorus.

(Elle s'en va d'un côté, et Valère sort d'un autre.)

SCÈNE X.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, HORTENSE, DAPHNÉ, DORIS, MÉLITE.

DORIS ET MÉLITE, *ensemble, en entrant les premières, à Hortense.*

Nous nous rendons, madame, et ne disputons plus.

HORTENSE, *à Céphise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LÉANDRE, *se plaçant au milieu d'elles six.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie:
Vous n'avez qu'à parler; je suis prêt d'écouter,
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNÉ, *à Doris.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée en miniature....
(*Bas, à Hortense.*)
Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMÈNE.

J'aime cette façon.

CÉPHISE, *avec lenteur, à Doris.*

Elle vous sied.

LÉANDRE, *à Doris.*

Cela vous donne un air tripon.

HORTENSE, *aux cinq autres femmes.*

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue,
Et je vous avouerai que je l'ai méconnue.

ISMÈNE.

Elle devient coquette en l'arrière-saison.

MÉLITE.

Elle est toujours au bal ; c'est là sa passion.

CÉPHISE.

Mais, à propos de bal, on m'a fait une histoire.

LÉANDRE.

Dites-nous un peu ça ? Plus qu'on ne sauroit croire,
J'ai l'esprit curieux.

CÉPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

CÉPHISE.

Voulez-vous m'écouter ?

DAPHNÉ.

Oh ! vous parlez si bien que je suis toute oreille....
(*A part.*)
Son ton de voix m'endort, et déja je sommeille.

LÉANDRE, *à Céphise.*

Je ne dis rien.

ISMÈNE ET DORIS, *ensemble.*

Paix.

LÉANDRE.

Paix.

CÉPHISE, *lentement.*

Conduite par l'amour,
Certaine dame au bal se rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au bal de l'Opéra ?

CÉPHISE.

Sans doute.... Un mousquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre
Ce sont de verts messieurs !

CÉPHISE.

La dame en question,
Je ne la nomme point, et cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LÉANDRE.

C'est la jeune marquise ?

ISMÈNE, *à part.*

Il va par son babil indisposer Céphise.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Un instant, attendez. Celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh ! j'y suis pour le coup.

MÉLITE.

Je sais aussi l'affaire.

LÉANDRE, *à Céphise.*

C'est Chloé?

CÉPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractère!

MÉLITE, *à Céphise.*

C'est Clorinde?

LÉANDRE, *à Céphise.*

Ou Lucile?

CÉPHISE.

Eh! d'un esprit moins prompt...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Mais, sans vous interrompre...

CÉPHISE, *à part.*

Encore, il m'interrompt!

LÉANDRE.

Permettez-moi...

CÉPHISE, *l'interrompant à son tour.*

Je prends le parti de me taire,
Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visière.

LÉANDRE.

Moi, madame? J'en suis incapable.

CÉPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LÉANDRE.

C'est bien dit:
La conversation doit être générale.

MÉLITE.

Le moyen, si monsieur saisit toujours la balle?

LÉANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours.

DAPHNÉ, *bas.*

Allez, laissez-les dire, et poursuivez toujours.

DORIS, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames, irez-vous à la pièce nouvelle?

LÉANDRE.

Le titre, s'il vous plaît?

ISMÈNE, *à Doris.*

Dit-on qu'elle soit belle?

MÉLITE, *à Léandre.*

Le Babillard, monsieur.

LÉANDRE.

Oh! je veux voir cela,
Et je ferai ce soir faux bond à l'Opéra.

CÉPHISE.

Pour moi, je ne saurois souffrir les comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les tragédies.

LÉANDRE.

Parbleu! j'y veux mener le chevalier Caquet
Avec mon avocat, pour y voir leur portrait.
A ce théâtre-là, pourtant, je ne vais guères.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, monsieur, qu'ayant tant de lumières...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sais tout Pradon et Montfleury par cœur.

Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreste...

(Déclamant.)

« Tiens, tiens, voilà le coup...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Nous vous quittons du reste.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LÉANDRE.

Oh! j'y ris, sur ma foi!

Du meilleur de mon âme, et sans savoir pourquoi...
Madame, avez-vous vu l'animal remarquable
Qui tient du chat, du bœuf, presque au chameau semblable.
Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant?
Polichinelle encore est fort divertissant.
Ma foi! vive Paris! c'est une grande ville,

MÉLITE, *à Céphise.*

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CÉPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNÉ, *bas, à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

LÉANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte?

DORIS ET MÉLITE, *ensemble.*

Madame, elle est...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Elle est mariée à Philinte.

CÉPHISE, *à Doris.*

Il tient bien sa parole.

MÉLITE, *à Léandre.*

Elle est veuve.

LÉANDRE.

J'ai tort.

ISMÈNE, *à part.*

D'avoir parlé pour lui je me repens bien fort.

DORIS, *à Mélite.*

Aminte est mon amie.

MÉLITE.

Et je suis sa voisine.

LÉANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

MÉLITE.

Elle n'est plus ici.

LÉANDRE.

Sans contestation.

DORIS, *à Céphise.*

Vous l'a-t-on dit?

LÉANDRE, *interrompant Céphise, qui étoit prête à répondre à Doris.*

Avec votre permission...

CÉPHISE, *l'interrompant aussi.*

Eh! laissez donc parler.

DORIS.

Elle se remarie.

DAPHNÉ, *ba.., à Léandre.*

Défendez-vous.

LÉANDRE, *à Doris.*

Un mot.

MÉLITE, *à Céphise.*

Elle est en Picardie...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Oh ! je suis son cousin...

DORIS, *à Mélite.*

Par le dernier courrier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Au troisième degré...

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise.*

Jusqu'au mois de janvier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je sors d'un sang bourgeois...

DORIS, *l'interrompant, à Céphise.*

Elle vient de m'écrire..

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise.*

Je dois...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Et je me fais un honneur de le dire.

CÉPHISE.

Mais...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je le suis...

DORIS, *l'interrompant.*

Elle épouse un conseiller d'Amiens...

MÉLITE, *l'interrompant.*

J'y dois aller bientôt...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Du côté de ma mère...

DORIS, *l'interrompant.*

C'est un riche parti...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Je pars avec mon frère.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Il est sûr...

CÉPHISE, *l'interrompant.*

Mais, monsieur...

DAPHNÉ, *l'interrompant, à Léandre.*

Tenez bon.

LÉANDRE, MÉLITE ET DORIS, *ensemble.*

Madame...

DAPHNÉ, *les interrompant, à Léandre.*

Allons, poussez, car vous avez raison.

(Léandre, Mélite, Doris, Céphise et Ismène parlent tous à la fois.)

LÉANDRE, *aux six femmes.*

On me conteste en vain ce que je certifie,
On ne m'apprendra pas ma généalogie.
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être instruit,
Puisque cent et cent fois mon père me l'a dit.

MÉLITE, *à Doris.*

Comme je la connois dès la plus tendre enfance,
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,
Ne pouvant me parler elle m'écrit souvent,
Et je lui fais aussi réponse exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la province m'ennuie,
Car je hais les façons et la tracasserie;
Et si je n'espérois de bientôt revenir,
Je ne pourrois jamais me résoudre à partir.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Il ne se vit jamais une chose semblable.
Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable;
Et c'est un procédé, monsieur, des plus choquants
Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens.

ISMÈNE, *à Léandre.*

Je me joins à madame, et ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, sur votre caractère;
J'en suis scandalisée; et, par votre caquet,
Vous détruisez, monsieur, tout ce que j'avois fait.

MÉLITE, *à Doris.*

Si vous voulez mander...

DORIS, *l'interrompant.*

Vous connoissez Chrisante?

LÉANDRE, *aux six femmes.*

Quoi que vous en disiez, Aminte est ma parente,
Mesdames; car Aminte est fille de Damon,
Gentilhomme servant, et petit-fils d'Orgon;
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célèbre partisan et frère de Dorante;
Lequel Dorante avoit, en hymen clandestin,
Épousé, par amour, Guillemette Patin;
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaise,
Fille, du second lit, d'Angélique La Chaise,
Et laquelle Angélique...

(*Il tousse.*)

MÉLITE, *l'interrompant.*

Oh! laquelle, lequel...
Je n'y puis plus tenir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, DORIS, DAPHNÉ, HORTENSE.

LÉANDRE, *aux cinq femmes qui sont restées.*

Du côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit sœur d'Hippolyte...

(Il crache.)

DORIS, *à part, en s'en allant.*

Qu'une nasarde.. Mais il vaut mieux que je quitte.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, HORTENSE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *aux quatre femmes restées.*

Et ladite Hippolyte étoit sœur, d'autre part,
De l'avocat Martin, dit Babille ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Étoit mon trisaïeul...

(Il fait une courte pause.)

HORTENSE, *à part.*

C'est un mal de famille....
Fuyons... Sauve qui peut!

(Elle s'en va.)

SCÈNE XIII.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *reprenant son récit, et s'adressant aux trois femmes restées.*

J'AI son portrait chez moi,
Et lui ressemble fort.... On voit par là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez donc; j'oubliois de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire,
Laquelle descendoit du vicomte de Quer,
Bas-Breton, de naissance, et seigneur de Quimper.
Ce vicomte de Quer, remarquez-bien de grâce...

(Il éternue.)

ISMÈNE, *à part.*

Que monsieur est un sot... J'abandonne la place

(Elle sort en colère.)

SCÈNE XIV.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *aux deux femmes restées.*

FUT grand homme de guerre; et, de mestre-de-camp,
Donna dans le commerce, et devint trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major et gouverneur de Quimpercorentin.
Je dois avoir sa place, et le dis à dessein.
Enrique donc, neveu de Martin...

(Il se mouche.)

CÉPHISE, *à part.*

Ah! j'expire,
J'étouffe et je m'en vais.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

LÉANDRE, DAPHNÉ.

DAPHNÉ, *à part.*

Moi, je crève de rire.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XVI.

LÉANDRE, *seul, sans s'en apercevoir, et poursuivant son récit.*

Hérita de ses biens; car ce Martin Braillard
N'avoit, à son décès, laissé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Espagne, et, pour toute famille,
De son épouse Alix, n'avoit eu qu'une fille,
Trépassée, enterrée, un an avant sa mort,
Qui promettoit beaucoup, et qu'il chérissoit fort.

SCÈNE XVII.

NÉRINE, *venant, en tapinois, et se tenant derrière Léandre, pour l'écouter, sans qu'il la voie;* LÉANDRE.

LÉANDRE, *à part.*

Enrique combattit et sur mer et sur terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr,
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin et haïssoit les femmes...
Je le dis à regret; excusez-moi, mesdames:
De vous fâcher en rien...

NÉRINE, *derrière lui, et l'interrompant.*

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE, *se retournant et s'apercevant que les six femmes l'ont quitté.*

Ah! Nérine, c'est toi... Mais je suis seul ici.....
Je m'en serois douté!... Peste soit des femelles!
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles,
Veulent parler, parler, et n'écouter jamais!
Ces bavardes, surtout, bon dieu! que je les hais!...
Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
Surtout dans une femme, est celui de se taire.

NÉRINE.

Ah! monsieur, quel exploit! avoir ainsi défait,
Su vaincre, surpasser en babil, en caquet,
Six femmes à la fois, et leur donner la fuite!
Quelles femmes encor! la braillarde Mélite,
L'éternelle Céphise et la rogue Doris,
Causeuses par état, s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuser le surnom de commère?

LÉANDRE, *à part.*

Voyez la médisance! à peine ai-je eu le temps
De dire quatre mots, de desserrer les dents...
Mais je sors.

NÉRINE, *lui présentant une lettre.*

Attendez... Voici certaine lettre,
Qu'on vient de me donner, monsieur, pour vous remettre.

LÉANDRE, *prenant la lettre, et l'ouvrant.*

Elle vient de l'abbé.... Voyons ce qu'elle dit.

(*Il lit haut.*)

« Comme on ne sauroit vous parler, monsieur, je « prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer

« dans l'affaire en question, pour avoir trop parlé et
« n'avoir pas assez agi, et faute de vous être rendu chez
« moi, quand j'ai envoyé mon laquais. Vous n'en sauriez
« douter, puisque Valère vient d'obtenir le gouverne-
« ment, par l'entremise de la personne même chez qui
« je devois vous mener ce matin.

« L'abbé BRIFFARD. »

NÉRINE.

J'approuve cette lettre, et c'est fort bien écrit.

LÉANDRE, *à part.*

L'injustice est criante, et je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaisir d'aller partout m'en plaindre ;
Et Clarice vaut mieux que cent gouvernements.

SCÈNE XVIII.

VALÈRE, CÉPHISE, CLARICE, LÉANDRE, NÉRINE.

CÉPHISE, *à Valère, en montrant Léandre.*

Vous saurez devant lui quels sont mes sentiments,
Et je vais m'expliquer sans tarder davantage.

LÉANDRE.

Madame, en ce moment, j'attends votre suffrage.

NÉRINE, *à Céphise.*

De Quimpercorentin Valère est gouverneur.

CÉPHISE, *en montrant Valère.*

Je viens d'en être instruite, et fais choix de monsieur.

LÉANDRE.

Contre les sentiments que vous faisiez paroître ?

CÉPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,
Et je ne savois pas que vous étiez, enfin,
Arrière-petit-fils du célèbre Martin.

VALÈRE, *à Léandre.*

Vous serez de ma noce.

CLARICE, *à Léandre.*

Ami, maîtresse, affaire,
Vous perdez tout, monsieur, pour n'avoir su vous taire.

NÉRINE, *à Léandre.*

Monsieur le gouverneur, je vous baise les mains.

(Céphise, Clarice, Valère et Nérine sortent.)

SCÈNE XIX.

LÉANDRE, *seul.*

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins;
Mais, pour me consoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire...

(Il fait quelques pas pour sortir, et, revenant, s'adresse au parterre :)

Messieurs, un mot avant que de sortir.
Je serai court, contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pu vous divertir;
Si mon babil a su vous plaire,
Daignez le témoigner tout haut.
Si je vous déplais, au contraire,
Retirez-vous sans dire mot;
N'imitez pas mon caractère.

FIN DU BABILLARD.

LES

DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 18 février 1740.

PERSONNAGES.

LE BARON.
LE MARQUIS, amant de Lucile.
MONSIEUR DE FORLIS, ami du baron.
LUCILE, fille de M. de Forlis, et promise au baron.
CÉLIANTE, sœur du baron.
LA COMTESSE.
LISETTE, suivante de Céliante.
CHAMPAGNE, valet du marquis.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris.

LES

DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Je suis, je suis outrée!

CÉLIANTE.

Et, pourquoi donc, Lisette?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frère nous traite.
Il vient injustement de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CÉLIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très sage a causé sa disgrâce :
C'est pour l'appartement que monsieur de Forlis

12.

Occupe dans l'hôtel quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hasarder là-dessus son petit sentiment :
« Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
« Avouer que je suis dans une crainte extrême
« Que monsieur de Forlis ne soit scandalisé
« De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
« C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
« Gouverneur d'une place, et que chacun révère.
« Vous lui devez, monsieur, un respect infini,
« Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
« Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
« Pour couronner vos feux et vous faire son gendre. »
A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D'un soufflet des plus forts, et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;
Mais, loin de s'apaiser, monsieur entre en fureur;
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidèle.
Son service est trop dur. Sans vous, mademoiselle,
Dont la bonté m'attache, et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais, mon frère est si doux.

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable :
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison.
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison;
Cet homme qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois....

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colère.
Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frère :
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
Quand ses yeux, au parloir, contemploient sa beauté :
Mais depuis que l'hymen entr'eux est arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.

Occupe dans l'hôtel quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hasarder là-dessus son petit sentiment :
« Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
« Avouer que je suis dans une crainte extrême
« Que monsieur de Forlis ne soit scandalisé
« De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
« C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
« Gouverneur d'une place, et que chacun révère.
« Vous lui devez, monsieur, un respect infini,
« Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
« Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
« Pour couronner vos feux et vous faire son gendre. »
A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D'un soufflet des plus forts, et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;
Mais, loin de s'apaiser, monsieur entre en fureur;
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidèle.
Son service est trop dur. Sans vous, mademoiselle,
Dont la bonté m'attache, et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais, mon frère est si doux.

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable :
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison.
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison;
Cet homme qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois....

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colère.
Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frère :
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
Quand ses yeux, au parloir, contemploient sa beauté:
Mais depuis que l'hymen entr'eux est arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.

D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;
Et comme il manque au père, il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense;
Et monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parents!
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;
Et, depuis quelque temps, elle est triste et muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaîté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractère.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend souvent sotte.

LISETTE.

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sauroit dire;
Et pour mieux en juger, regardez-la sourire.
Son souris, aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, et sent encore mieux.
Monsieur d'enfant la traite, et la brusque sans cesse.
A de franches guenons il fera politesse,

Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer....

CÉLIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La comtesse est fort gaie, et l'enjouement séduit.
Avec l'air du grand monde elle a beaucoup d'esprit.
Votre frère, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte et les lie;
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien;
Il paroît les serrer, et ne tient presque à rien.
L'un et l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;

Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage, et non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde et sa fausse amitié :
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié ;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, presque autant que mon frère l'adore.

LISETTE.

Oh ! quoi que vous disiez, il a son beau côté ;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCÈNE II.

CÉLIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le baron avec empressement :
J'ai même à lui parler très sérieusement.
Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame.

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, *à Lisette.*

Vite, dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas, au marquis.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Mais il est noble et sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiser, elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, et l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi! toujours retirée?
Jeune et formée en tout pour être désirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher?
Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher.
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour et l'esprit du grand monde.
Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, et n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trève de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés....

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor et l'esprit qui vous guide,
Ma raison est trop foible, et mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs lois;
Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes demoiselle, et faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir; je dis plus, un besoin;
Et celui de dormir et de se mettre à table,
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature à mon sexe en a fait une loi.
Se répandre et briller, c'est respirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,
A fuir surtout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Moi, très scandalisée.

(*A Céliante.*)
Mais il faut donc par goût que vous aimiez l'ennui ?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux !

CÉLIANTE, *à part.*

Qu'elle est extravagante !

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Lisette.*

Le baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.
Où sera-t-il ?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire ;
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(*Céliante sort.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Se peut-il du baron que ce soit là la sœur?
Comment la trouvez-vous? Parlez.

LE MARQUIS.

Très estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant.

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable;
Et le bon sens, madame...

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens; et, bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire et de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prisez le bon sens! O ciel! puis-je le croire?
Un jeune homme de cour peut-il en faire gloire?
C'est un être nouveau qui n'avoit point paru.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE, *au baron.*

Ah ! baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable ;
Un marquis de vingt ans, prudent et raisonnable,
Qui l'ose déclarer et qui n'en rougit point !

LE BARON.

C'est un modèle.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur,
Mais je suis chez le duc engagé par malheur.

LA COMTESSE.

Partout on le souhaite, et chacun se l'arrache.
Je vous l'ai dit, marquis, heureux qui se l'attache !

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un et l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable et douce violence.
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON, *à la comtesse.*

Vous l'exigez?

LA COMTESSE.

Sans doute, et vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus quand les dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout-à-fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne et m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je;
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez:
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est-là la cause ?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai ?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux ?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, et je cède à l'usage :
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, baron, il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême ;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié tout au moins du prix que vous valez.
Être couru, fêté partout où vous allez,

Être aimable, amusant et ne songer qu'à plaire,
Voilà votre état propre, et votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien;
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien;
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire:
Il fuit jusques au nœud d'une sotte amitié;
Il est toujours liant, et n'est jamais lié.

LE BARON.

Le ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes pétri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.
Pour l'éprouver, madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, surtout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison! Juste ciel! Quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au marquis d'oser me la citer;
Mais vous et moi, monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimère.

LE MARQUIS.

La raison, chimère!

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Épure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables et sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts et gâte les vertus;
Étouffe l'enjouement, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules:
De l'âme qui s'élève, arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédants parfaits;
Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, et qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs:
Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.
La comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi?

LE BARON.

La chose est certaine;
Sous un nom opposé vous respectez ses lois.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie;
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Est mère de la joie et source du bon goût;
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science;
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusque dans ses écarts;
Brave les préjugés et les erreurs grossières,
Enrichit les esprits de nouvelles lumières,
Échauffe le génie, excite les talents,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillants;
Et se moquant des sots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai philosophe et le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte! Adorable baron!
Vous venez pour le coup de trouver la raison;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agréments de l'aimable folie.
Le marquis à ses lois ne se soumettra pas;
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même.
Je cède, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.
Il accorde d'un mot les partis opposés;
Quel liant dans l'esprit et dans le caractère!...
Adieu... J'ai ce matin des visites à faire.

À trois heures chez moi je vous attends tous deux.
Vous, baron, renoncez à l'hymen dangereux :
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche et vous fait une loi
De vivre indépendant et libre comme moi.
Soyons toujours en l'air : des choses de la vie
Prenons la pointe seule et la superficie.
Le chagrin est au fond, craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, monsieur, il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au-dessus,
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, monsieur, me touche vivement,
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi, de grâce, et que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentiments que je veux me régler ;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.

Je vous connois, monsieur, depuis fort peu de temps,
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instants chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant et distingué...

LE MARQUIS.

Ah! monsieur...

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la comtesse il vient de se cacher;
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa première vue obtient un prompt hommage.
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chère,
Une longue amitié m'unit avec son père.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis! Je puis présentement
Vous témoigner combien....

LE BARON.

Arrêtez; doucement.
Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.
Détrompez-vous, marquis; apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur, et gâte le portrait.
Cet objet si charmant dont mon âme est éprise,
Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtise:
Je ne sais de quel nom je le dois appeler.
C'est un être qui sait à peine articuler;

Triste sans sentiment, rêveuse sans idée,
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.
Dans le temps qu'elle lance un coup-d'œil enchanteur,
Un silence stupide en dément la douceur.
D'aucune impression son âme n'est émue,
Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le temps et vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible, et j'y dois renoncer.
Auprès d'elle il n'est rien que n'ait tenté ma flamme.
Tous mes efforts n'ont pu développer son âme.
Trompé par le désir, mon amour espéroit
Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.
Près d'être son époux, et brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son père;
Elle est avec ma sœur qui seconde mes soins:
Mais, inutile peine! elle en avance moins;
Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître.
Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître:
Elle montroit alors un peu plus d'enjouement,
De petites lueurs perçoient même souvent;
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
Et quelquefois du moins on la voyoit sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots:
Un non, un oui, placés encor mal à propos.
A sa stupidité chaque moment ajoute:
Son âme n'entend rien, quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentiments si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, et chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe tour à tour,
Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécile, et je la vois charmante.
Son esprit me rebute, et sa beauté m'enchante.
Pour nous unir son père arrive incessamment:
Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle!
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans âme, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;
Pour un homme qui pense, et né surtout sensible,
Quel supplice, marquis, et quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre destin; mais quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas; mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, marquis?

LE MARQUIS.

Moi, baron; et pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret ignoré de tout autre:
Ma confiance est juste, et doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore comme vous une jeune beauté,

Que j'ai vue au couvent, dont la grâce ingénue
Frappe au premier abord, intéresse et remue.
Le doux son de sa voix et ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, baron, n'a que les seuls dehors:
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux et son souris, où règne la finesse,
Annoncent de l'esprit et tiennent leur promesse;
Elle parle fort peu, mais pense infiniment:
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment;
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et pétri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, et je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie,
Vous ignorez le point critique et capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu malgré moi ma maîtresse de vue;
Je ne sais, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrits d'abord exactement,
Et ses lettres suivoient les miennes promptement;
Mais elle a tout à coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour; je suis parti de Londre;
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait, pour la revoir, voler à son couvent.

Vain espoir ! on m'a dit qu'elle en étoit sortie ;
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie,
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enlève sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur ?

LE MARQUIS.

Douceur cruelle et vaine !
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne ;
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez, c'est un bien qui console ;
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :
Plus l'objet est parfait, et plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, et mon cruel voyage.....

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique et funeste douceur
D'être les confidents mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs et les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, et le goût nous rassemble.
Que nos revers communs excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié!

LE BARON.

Presqu'autant que le mien, votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PARLE, as-tu rien appris, Champagne ? instruis-moi vite.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu sais sa demeure ?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle ?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel ?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même ;

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême !

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ;
Sachez qu'on la marie, et même incessamment.

LE MARQUIS.

O ciel! me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très-vrai; je suis sincère:
Pour conclure, monsieur, on n'attend que son père

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu! mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à monsieur le baron.

LE MARQUIS.

Au baron?

CHAMPAGNE.

A lui-même, et la chose est très sûre.

LE MARQUIS.

Grand dieu! La singulière et fatale aventure!
Mais elle n'est pas vraie, on vient de t'abuser:
La personne qu'il aime, et qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue;
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue:
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit et le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle,
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle:
Mais je suis bien instruit, et par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, et qui loge en ces lieux,
Est justement la même, à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gage d'un feu sincère.
C'est la fille, en un mot, de monsieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, et ce nom seul m'éclaire;

Mon esprit à présent débrouille le mystère.
Le baron, pour bêtise et pour stupidité,
Aura pris son air simple et sa timidité:
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jeté dans son âme
Ce morne abattement, cette sombre froideur,
Qui choquent le baron, et causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un père elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre,
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis, c'est un bien sans effet.
Sa funeste douceur ajoute à mon regret;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance
Est un nouveau malheur, quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,
Y met encor le comble, et le rend plus affreux!
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure;
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre et de fuir l'heure
Où je devois apprendre un secret si cruel.

Pour moi sa découverte est un arrêt mortel.
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance ;
Et du baron du moins j'aurois la confidence.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas ! j'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.
Quel état violent ! O ciel ! que dois-je faire ?
Dois-je fuir ou rester ; m'expliquer ou me taire ?
Que dirai-je au baron ? pourrai-je l'aborder ?
Ah ! d'avance, mon cœur se sent intimider ;
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,
Mon trouble.... juste dieu ! Je le vois qui s'avance.

(*Champagne sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

J'ÉTOIS impatient déja de vous revoir.
Eh bien ! n'avez-vous rien à me faire savoir ?
Répondez-moi, marquis. Vous évitez ma vue ;
Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton et votre air
M'assurent le contraire, et vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence :
Manqueriez-vous pour moi déja de confiance ?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc.

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert ? Que venez-vous d'apprendre ?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois.

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, marquis, vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin ;
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincère
Du sujet qui vous trouble, et qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, baron, de vous le découvrir ;
Et laissez-moi....

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne !
Où me vois-je réduit !

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains....

LE BARON.

Vous avez tort.
Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante,
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché;
Je voudrois que son sort me fût encor caché :
Mes gens de sa demeure ont fait la découverte,
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte,
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai su que sa famille au plus tôt la marie :
Pour comble de chagrin, je vais la voir unie
Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras.

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,
Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, monsieur, ma disgrâce présente;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante,
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti;
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, monsieur, que je la vois
Promise à mon ami, dont son père a fait choix!
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse;
L'honneur et le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié?

LE BARON.

Oui, marquis, sur ce point je serois sans pitié:
Le scrupule est sottise en pareille matière,
Et je ne ferois pas grâce à mon propre père.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer?

LE BARON.

Tout, monsieur, puisqu'on vous aime;
Vous devez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir?

LE BARON.

Mais, à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son père
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Les remords que je sens....

LE BARON.

Les remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès....

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité;
Car son hymen, vous dis-je, est près de se conclure;
Demain, ce soir peut-être, et ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout marquis.
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferois-je un affront si sanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand!

A son plus haut degré c'est porter la sagesse.
Si vos pareils avoient cette délicatesse,
Et marquoient tant d'égards pour messieurs les maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable ;
Il vous feroit, marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin ;
Je forme et je veux suivre un plus juste dessein :
A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuse trop long-temps,
Je veux la dissiper dans ces mêmes instants,
Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui déclarer la cause.

LE BARON.

Ah ! gardez-vous-en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste ciel ! est-ce vous qui devez m'arrêter ?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence ;
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence ?

LE MARQUIS.

Eh quoi ! voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, et qui m'aime à son tour ?

LE BARON.

Oui, trompez-le, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez ?

LE BARON.

Très fort, et je fais plus ;
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus.

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre.
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre ;
Et, portant à son cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse,
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse !
Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, et changent ma pensée ;
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez :
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul coupable de la suite ;
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous, et non pas moi, qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose ;
Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, et j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux
Que vous vissiez l'objet.... Mais il s'offre à nos yeux.

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

QUEL trouble! En la voyant, j'ai peine à me contraindre.

LUCILE, *d'un air timide, au baron.*

Je cherchois votre sœur....

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,
Et faites politesse à monsieur le marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis.
Quoi! vous voilà déja toute déconcertée?
Vous changez de couleur? vous êtes empruntée?
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi
Faut-il être étonnée?

LUCILE.

Et monsieur l'est aussi.

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs? Où, marquis?

LE MARQUIS.

Au couvent
Précisément au même où j'allois voir souvent,

Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'estime et l'amitié les lioient de si près,
Que l'une et l'autre alors ne se quittoient jamais;
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,
A qui je dois, monsieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *à part, au marquis.*

Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-là!
Auprès de son amie elle vous servira.
Elle est simple à l'excès; mais on peut la conduire:
Sait-elle votre amour?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire.
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
Et comme ma maîtresse elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux, j'en suis charmé, la chose ira plus vite.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
Quels sont les sentiments de l'objet qui me touche.
Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous;
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous,
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles.
Ses parents, m'a-t-on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! quel oui funeste! et qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Rassurez-vous, je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

L'approuve-t-elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON, *au marquis.*

Pour vous l'heureux présage!

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal et bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle?...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours! Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre.
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille :
Mal et bien, rien, beaucoup ; la singulière fille !
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.
(*À Lucile.*)
Ma maîtresse à mon sort est-elle bien sensible ?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible ;
Moi qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige ! la voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS, *à part.*

A peine suis-je maître
De mes sens agités !

LUCILE.

J'en ai trop dit peut-être :
Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon !

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Non, c'est moi qui vais sortir.
(*À part.*)
Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON, *au marquis.*

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, adieu, songez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je suis perdu si je n'ai son appui.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

Je ne vous conçois pas; vous êtes étonnante!
Vous paroissez toujours interdite et tremblante:
Vous vous présentez mal, et vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe et sans aucune suite.
Répondez, est-ce gêne? est-ce obstination?
Est-ce peu de lumière? est-ce distraction?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces répliques-là?

LUCILE.

Mais, j'ai mal dit, je crois.

LE BARON, *à part.*

Que ce *je crois* est bête!

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide et m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh! beaucoup.

LE BARON, *à part.*

Abrégeons, son entretien me tue.

(*Haut.*)

Laissons, mademoiselle, un discours superflu.
Il faut que le marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru?

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très grand mariage,

Où tout en même temps se trouve réuni,
La naissance, le bien, avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend; ainsi, mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidèle.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déja.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite, sa flamme.
Près d'elle employez tout pour attendrir son âme;
Et de son prétendu dites beaucoup de mal.
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh! sans la bienséance...

LE BARON.

Pour l'homme en question, point de ménagement.

LUCILE, *riant.*

Quoi! vous me l'ordonnez?

LE BARON.

Oui, très expressément...
Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire?
C'est une nouveauté, mais j'y trouve à redire;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part.*

Ces imbéciles-là, gauches en toutes choses,
Ou ne vous disent mot, ou ricanent sans causes.
(*A Lucile.*)
Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis;
Disposez votre amie en faveur du marquis.
Ce que j'attends de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur! Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important.

SCÈNE V.

LUCILE, CÉLIANTE, LE BARON.

LE BARON, *à Lucile.*

Représentez surtout, exprès je le répète,
Que l'ardeur du marquis est sincère et parfaite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh! pour le bien graver au fond de votre esprit,
Morbleu! je ne saurois assez vous le redire.
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, monsieur, je me retire.

SCÈNE VI.

CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frère, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous ? La douceur est charmante !

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente,
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit,
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.
Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son père.
Pour son appartement comment allez-vous faire ?
Ma sincère amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins,
Et pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable ! il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables :
Je louerai votre esprit, votre air, votre enjouement.

CÉLIANTE.

Ah ! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre ;
Je vous dis des douceurs, et vous osez vous plaindre ?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis !

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable....

LE BARON.

Le début est flatteur.

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art ;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte :
Mais mon frère chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique :
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, et froid pour ses amis,
Il prend une autre forme, et change de vernis.

Tout craint dans sa maison, et tout fuit sa rencontre ;
Le courtisan s'éclipse, et le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur !

CÉLIANTE.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez :
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue ;
Profitez-en, ou bien, si l'erreur continue,
Des vôtres redoutez le funeste abandon ;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

SCÈNE VII.

LE BARON, *seul.*

Je serois trop heureux de me voir délivré
De ces espèces-là, dont je suis entouré.
Mais sortons ; il est temps de faire ma tournée ;
Et de régler l'essor de toute la journée.
Passons chez la marquise et chez le commandeur ;
Voyons la présidente et puis mon rapporteur.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je viens...

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

. . . . Mais daignez me permettre,
Monsieur...

LE BARON.

Mes gens au duc ont-ils porté ma lettre ?

LISETTE.

Je pense que La Fleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, et ces animaux-là
Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais monsieur de Forlis...

LE BARON.

Quoi! monsieur de Forlis ?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir : le terme est admirable!

LISETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Quel homme! Mais, monsieur...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas,
Annoncez désormais, et n'avertissez pas.

(*Lisette rentre.*)

SCÈNE IX.

LE BARON, *seul.*

FORLIS, pour arriver, a mal choisi son heure :
J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure ;
C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,
Et le quitter après le premier compliment :
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*

VOTRE santé, monsieur ?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne,
Baron ?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, et par-là cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous rassemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial !
Je suis très éloigné du cérémonial :
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche,
Et me marque une joie aussi vive que franche ;

Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis;
La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance
Qui malgré moi, monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, et je cours m'acquitter
D'un devoir....

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive?

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable.
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier;
Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, et j'ai promis, d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure et l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;

Éclabousser vingt fois la pauvre infanterie,
Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie,
De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre et débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais-Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable;
Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
Pour sabler du champagne à souper largement;
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cents pistoles;
Sur une tabatière, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment et ton sublime avis;
Conduire à l'Opéra la duchesse indolente,
Médire ou bien broder avec la présidente;
Avec le commandeur parler chasse et chevaux;
Chez le petit marquis découper des oiseaux:
Voilà le plan exact de ta journée entière,
Tes devoirs importants, et ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le gouverneur, vous nous blâmez à tort:
On ne vit point ici comme dans votre fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
Ce qui paroît frivole, est dans le fond très sage.
Tous ces aimables riens, qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle et cet enchaînement,
De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections;
Au sein des jeux riants on perce les mystères:
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires;

Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS, *à part.*

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le temps.
Pour rendre à mes regards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable.
L'occasion est belle, et voici le moment :
Fais agir tes amis pour le gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande.
Tu sais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande ;
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus.
Par plusieurs concurrents cette place est briguée ;
Du royaume, baron, c'est la plus distinguée.
Un homme bien instruit m'a marqué de partir ;
De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.
Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste et hâter mon voyage.
As-tu sollicité ? Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :
Tu m'as promis de voir le ministre qui t'aime ;
L'as-tu fait ? Puis-je bien m'en fier à toi même ?

LE BARON.

Oui : mais permettez....

M. DE FORLIS.

Non, je te connois trop bien.
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON,

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non, rien.

Je ne te ferois pas grâce d'une seconde.
Si tu prends une fois ton essor dans le monde,
Crac, te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, et qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare et sublime!
Sacrifice étonnant! grande preuve d'estime!

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.
Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chère,
Et traite-moi plutôt en personne étrangère:
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déja.
Le chemin que j'ai fait est très considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table.
En attendant, passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON, *le retenant.*

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! Que veut dire un discours de la sorte?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe?

Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.

Et par qui donc l'est-il?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La chose est toute neuve; et cet homme se nomme?

LE BARON

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.

Mon logement est pris, et par un inconnu!

LE BARON.

C'est un abbé, monsieur.

M. DE FORLIS.

Un abbé!

LE BARON.

Mais, de grâce....

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un militaire, passe:
Mais un petit collet me déloger ainsi!

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir sitôt ici;

Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, monsieur, absolument,
Vous pouvez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, baron;
Et pour le coup je vais coucher dans le donjon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante:
Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'augmente.
Viens, dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,
Loge-moi vite....

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis par bonheur fait la méridienne :
Je respire... Entre nous son amitié me gêne...
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succède au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :
On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur....
Je ne sais quoi, pourtant, m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! Votre âme est-elle encore intimidée?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité:
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne soient point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.
Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe.

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, et dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révérer;
Du monde ce sont là les maximes constantes
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens et comme le traité.
On la doit consulter surtout dans l'exercice
Des charges de l'État d'où dépend la justice;
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,
Et forme par degrés la réputation:

Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délassement.
Dans un tendre commerce elle n'est plus admise,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement;
D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie.
Le joueur qui friponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe et qui trahit,
Devient homme à la mode, et se met en crédit.
Quel travers dans les mœurs, et quel affreux délire!
Aussi grossièrement peut-on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon âme à penser faux ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude et l'avarice,
S'est rendu par l'usage un lien révéré:
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.
A ses engagements le fier honneur préside;
Et ses dettes surtout sont un devoir rigide:
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, et frustrer tout autre créancier.

Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, et le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout :
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût;
C'est le point principal, et qui rend tout facile :
Mais point de sot scrupule, et montrez-vous docile.
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre :
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen pour vous est un coup important.

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons c'est un bien où j'aspire;
Et c'est, pour l'en presser, que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(Il rentre.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, *seul.*

Il sert trop bien ma flamme!
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon âme,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le baron (dans ce jour il me l'a fait trop voir)
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
De sa grâce naïve il méconnoît le prix :
Elle auroit un tyran; et l'hymen, j'en frémis,
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.
Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

SCÈNE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, *à Lucile.*

Oui, le marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, et qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur....

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, *au marquis.*

De quoi s'agit-il donc, monsieur ?

LE MARQUIS.

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre....

LUCILE.

A qui ?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, et dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien ; je suis content de ce procédé-là :
Peut-être avec le temps mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue ?

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra?

LUCILE.

Oui, monsieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserois-je, pour moi, compter sur votre zèle?

LUCILE.

Mais, je ferai, monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt:
Il se fait déja tard, et partons au plus tôt.
Votre âme est à présent dans une douce attente.
Volons chez la comtesse, elle est impatiente:
Voilà l'heure; et d'ailleurs, je dois voir en passant
Le commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant:
C'est un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiselle....

LUCILE.

Eh bien, monsieur?

LE MARQUIS.

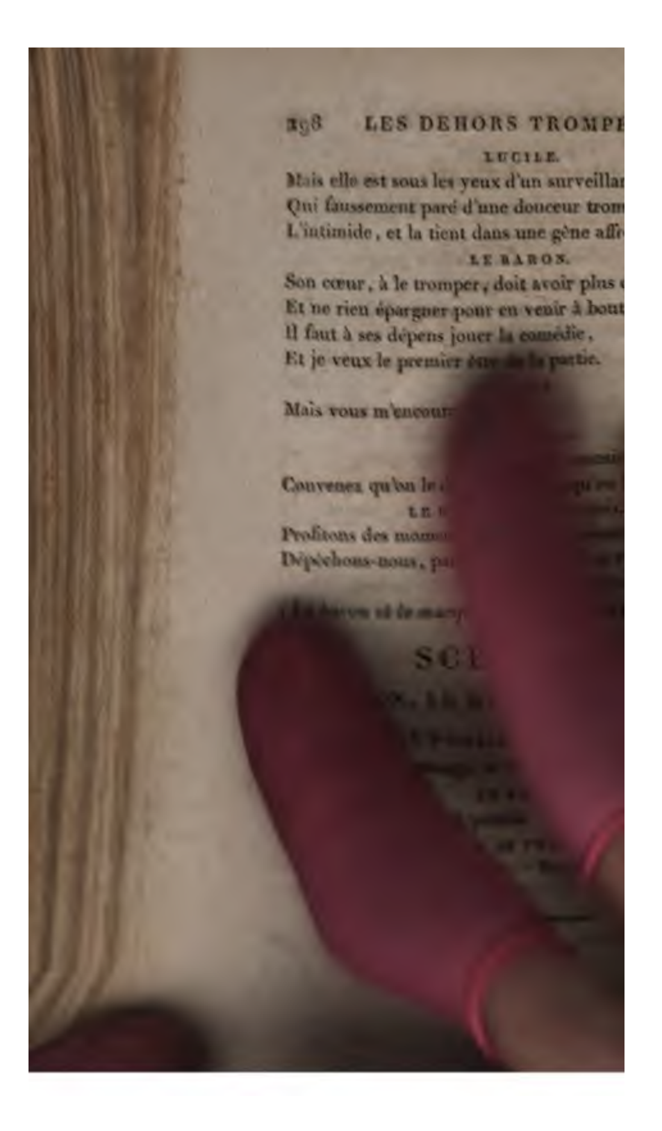
Sans la commettre,
Si dans cette journée, et par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est pour tous les deux un bien essentiel.



LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillan
Qui faussement paré d'une douceur trom
L'intimide, et la tient dans une gêne aff

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus
Et ne rien épargner pour en venir à bout
Il faut à ses dépens jouer la comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

Mais vous m'encour

Convenez qu'on le

LE

Profitons des mom
Dépêchons-nous, pa

SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au baron.*

Comment donc! est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous prendre:
Cet oubli me surprend, surtout de votre part,
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

e sortir de chez moi je n'ai pas été maître;
e suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

donc?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, madame, absolument.
aron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

ur toute la journée.

E FORLIS.

dois vous porter,
e l'emporter.

ESSE.

e esprit se flatte,
mière en date.
Forlis.
pose point.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide, et la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, et songez qu'on le peut.

LE BARON, *au marquis.*

Profitons des moments où son père sommeille:
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.

(Lucile rentre.)

(Le baron et le marquis font quelques pas pour sortir.)

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *arrêtant le baron.*

Je t'arrête au passage, et bien m'en prend, parbleu!

LE BARON.

Mais, monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au baron.*

COMMENT donc! est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous prendre:
Cet oubli me surprend, surtout de votre part,
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, madame, absolument.
J'ai besoin du baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,
Vous venez un peu tard, je suis première en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, monsieur, que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomène, et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plus tôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, monsieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux, que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'est un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable!
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,

Et qui tire des sons singuliers et nouveaux ;
Ses doigts sont surprenants, ce sont autant d'oiseaux.
Doux et tendre, d'abord il vole terre à terre ;
Puis, tout à coup, bruyant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite sur moi d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh ! qui donc êtes-vous pour jouter contre lui ?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent et beaucoup de mérite ;
Mais vous ne partez pas apparemment si vite.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment ?

LA COMTESSE.

Oui, quel est votre fort, monsieur, précisément ?
La musette, la flûte, ou le violoncelle ?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette ? Ah ! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits :
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, et si grave et si grande ?

M. DE FORLIS.

C'est un gouvernement qu'à la cour je demande.

LA COMTESSE.

Un gouvernement ?

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomène, et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plus tôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, monsieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux, que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'est un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable!
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,

Et qui tire des sons singuliers et nouveaux;
Ses doigts sont surprenants, ce sont autant d'oiseaux.
Doux et tendre, d'abord il vole terre à terre;
Puis, tout à coup, bruyant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite sur moi d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! qui donc êtes-vous pour jouter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent et beaucoup de mérite;
Mais vous ne partez pas apparemment si vite.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment?

LA COMTESSE.

Oui, quel est votre fort, monsieur, précisément?
La musette, la flûte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette? Ah! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits:
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, et si grave et si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un gouvernement qu'à la cour je demande.

LA COMTESSE.

Un gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi ! ce n'est que cela ?
Oh ! rien ne presse moins : si ce n'est celui-là,
Vous en aurez un autre, et la chose est facile.
Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le baron manquoit cet instant favorable,
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, madame a raison, et j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance ;
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter monsieur d'un espoir téméraire.
J'enlève le baron pour la journée entière.

Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du concert, je le mène aux Français,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
Et de là nous devons être d'un grand souper,
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;
Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, monsieur, et ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frère,
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire :
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit,
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh! quel nouveau sujet, monsieur, vous indispose?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au concert, j'entre, et je l'aperçoi.
Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue,
Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue :
Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde, en son impertinence,
Comme un provincial dont il craint la présence.
Au milieu du grand monde il me croit déplacé;
Et dans le même temps qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les espèces.

Auprès d'eux tour à tour on le voit empressé,
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frère est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instants après, le sort l'en a puni.
Ce violon divin, et qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole;
L'opulent financier qui tout fier l'attendoit,
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le concert est rompu; l'aventure est cruelle:
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié:
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différents vingt autels sont dressés;
Les sacrificateurs en ordre sont placés.
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du dieu qui les reçoit les mains sont des abîmes,
Par qui dans un moment tout se voit englouti:
Un seul particulier, dans une après-midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivières,
Et feroient subsister dix familles entières.
Le baron qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent.
De dépit je le quitte, et cours pour mon affaire;
Ensuite je reviens dans le moment contraire,
Que par un as fatal il se voit égorgé;
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,

Plus de neuf cents louis joués sur sa parole :
Mais il cède en héros au revers qui l'immole ;
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paie assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore ;
Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
L'amitié me ramène en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.
(Elle s'en va.)

SCÈNE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *sans voir d'abord M. de Forlis.*

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche ?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps seroit mal pris ;
Quand ils sont malheureux, j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre ;
Je sais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue :
C'est un tour inouï que le hasard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !
Mes amis, par malheur, ont épuisé leur bourse ;
Ils manquent tous d'espèce.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;
Tiens, en voilà huit cents, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

Plus de neuf cents louis joués sur sa parole :
Mais il cède en héros au revers qui l'immole ;
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paie assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore ;
Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
L'amitié me ramène en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.

(Elle s'en va.)

SCÈNE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *sans voir d'abord M. de Forlis.*

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche ?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps seroit mal pris ;
Quand ils sont malheureux, j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre ;
Je sais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue :
C'est un tour inouï que le hasard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !
Mes amis, par malheur, ont épuisé leur bourse ;
Ils manquent tous d'espèce.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;
Tiens, en voilà huit cents, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

Plus de neuf cents louis joués sur sa parole :
Mais il cède en héros au revers qui l'immole ;
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paie assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore ;
Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
L'amitié me ramène en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.
(Elle s'en va.)

SCÈNE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *sans voir d'abord M. de Forlis.*

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche ?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps seroit mal pris ;
Quand ils sont malheureux, j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre;
Je sais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue:
C'est un tour inouï que le hasard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus;
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde?

LE BARON.

Inutile ressource!
Mes amis, par malheur, ont épuisé leur bourse;
Ils manquent tous d'espèce.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi;
Tiens, en voilà huit cents, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah! je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, et j'en suis plus heureux ;
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance,
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.
Tu vas chercher ailleurs, et tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir ;
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;
J'en serai trop payé si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par de vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que fausses apparences,
Qui méritent au plus le nom de connoissances.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, et vous demande grâce.

M. DE FORLIS.

S'il est sincère et vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour.
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :
J'ai su d'un secrétaire, et dans un autre temps
Je t'en ferois ici des reproches sanglants,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce gouvernement aucune diligence ;

Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La cour n'est pas si prompte à répandre ses grâces;
Il faut long-temps briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même secrétaire,
Qu'il est sollicité par un fort adversaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre et tout faire mouvoir,
Ou que mon concurrent l'emportera ce soir.
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au ministre à six heures précises;
Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instants:
Si tu veux près de lui me seconder à temps,
Nos efforts prévaudront, et j'obtiendrai la place.
Je sais qu'à ta prière il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possèdes l'art de le persuader:
Mais il faut employer ton crédit sans tarder,
Et venir avec moi chez lui, dans trois quarts d'heure:
C'est le temps décisif, promets-moi...

LE BARON.

Que je meure,
Si j'y manque, monsieur.

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier,
Et songe...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, et je reviens vous prendre;
Vous n'aurez pas, monsieur, la peine de m'attendre.

On doit pour ses amis tout faire, tout quitter :
Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli, si tu tiens ta promesse.

(Le baron sort.)

SCÈNE III.

M. DE FORLIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Mon frère auprès de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content; pour moi, je le suis fort.
Adieu, mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon, qu'il faut que j'entretienne.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CÉLIANTE, *seule.*

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCÈNE V.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Apprenez un secret que je ne puis vous taire :
Lucile, Lucile aime; et monsieur votre frère
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée !

LISETTE.

Oh ! mon doute est trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu ?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dens le temps que sa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vite caché sitôt que j'ai paru ;
Et par-là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien ; sa rougeur l'a trahie.
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,
On est moins empressé, et le trouble est moins grand.
On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne et sa mélancolie :
L'amour est seul l'auteur de ce silence-là ;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée ;
La curiosité dont je me sens pressée
M'a fait étudier ses moindres mouvements.
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourments,
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible :
Et j'ai sur ce mal-là le coup-d'œil infaillible ;
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon !

LISETTE.

Depuis qu'au baron le marquis rend visite,
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris certains regards entr'eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'est lui, mademoiselle, et j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne me trompe pas.
Mais tenez, la voilà qui porte ici ses pas :
Pour lire le billet, elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens, rentre avec moi, respectons son secret;
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(Elles rentrent.)

SCÈNE VI.

LUCILE, *seule.*

Enfin me voilà seule, et bannissant la crainte,
Je puis donc respirer et lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui règne dans mon cœur !
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(Elle lit.)

« Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus « singulière que la nôtre, ni d'amant plus malheureux « que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir m'ex- « pliquer. Je m'aperçois qu'on vous méprise et qu'on « vous croit sans esprit et sans sentiment, vous qui pensez « si juste, et dont le cœur tendre et délicat égale la sensi-

« bilité du mien, et c'est tout dire. Vous êtes à la veille « d'en épouser un autre, et je n'ose me plaindre. Je pour« rois me consoler si votre mariage ne faisoit que mon « malheur; mais il va combler le vôtre; je le sais, je le « vois, et je ne puis l'empêcher; c'est là ce qui rend mon « désespoir affreux : sans une prompte réponse, j'y vais « succomber. »

(*Après avoir lu.*)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine et mon plaisir ne sauroient se comprendre.
Non, mon état n'est fait que pour être senti!
J'ai là tout ce qu'il faut. Vite, répondons-y.

(*Elle écrit en s'interrompant.*)

Cher amant! si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler et calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

SCÈNE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

Je viens de m'acquitter. Grâce au ciel, je respire!
Mais que vois-je! Lucile a l'esprit occupé!
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire?
Parbleu, voyons un peu de son style pour rire.

(*A Lucile.*)

Puis-je, sans me montrer curieux, indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, *avec surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, et mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe ; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras !

LE BARON.

Voyons.

LUCILE

J'orthographie ....
Et peins trop mal, monsieur.... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture ;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon ! vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
Je sais l'opinion que vous avez de moi ;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah ! mauvaises défaites !
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.

(*Il lui prend la lettre des mains, et la lit bas.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *dans le fond du théâtre.*

J'APERÇOIS le baron et ma chère Forlis.
Mais il lit un billet, ciel! l'auroit-il surpris?

LE BARON, *après avoir lu, à Lucile.*

Je doute si je veille, et je ne sais que dire
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens:
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens.
Plus je la lis, et plus cette lettre m'étonne.
Le sentiment y règne, et l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, eh quoi! sous cet air ingénu,
Vous me trompiez ainsi? qui l'auroit jamais cru?

(*Il relit tout haut.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est que
« pour vous seul que je voudrois en avoir. »

(*Il s'interrompt.*)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force et la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet:
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes.
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentiments y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La méprise est heureuse, et mon âme respire.

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien. Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur,
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joie! Elle m'aime, elle sent, elle pense!
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence!
Ah! pourquoi si long-temps me cacher ces trésors,
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors?
Mais n'accusons que moi; c'est ma faute, et ma vue
Devoit lire à travers cette crainte ingénue:
Je devois démêler son cœur et son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;
Et ces traits dont mon âme est confuse et ravie,
Font ma satire autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au marquis qui s'avance.*

Ah! marquis, vous voilà, ma joie est accomplie.
C'est ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur est au comble, et je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, et qui peut l'achever.
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.

Écoutez ce billet que Lucile m'écrit;
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*Il lit.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir; et si je pouvois réussir à vous persuader que je suis aussi spirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reste du monde me donnât le nom de sotte et de stupide. L'abattement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée; et depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer. Je sens que mon cœur fait tort à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté de m'exprimer, et je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir de penser. »

(*Après avoir lu.*)

Mais est-il rien, marquis, qui soit plus adorable?
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit, et c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, *relevant le baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.

C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, et je n'en puis trop faire.
Vous, marquis, prenez part à mon transport sincère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc? Votre amante
Vous auroit-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante!
Votre ravissement n'égale pas le mien.
C'est à mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents comme je le désire:
(*A Lucile.*)
Désormais mon hôtel, qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendrez son séjour agréable;
Pour vous plaire je veux m'y montrer plus aimable:
Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux,
Je vais me partager entre le monde et vous.

[redacted]

SCÈNE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

PARDON, si j'interromps, monsieur, mais la duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse:
Elle est dans son carrosse, et ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

SCÈNE X.

Les acteurs précédents, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, madame vient vous prendre
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au baron.*

Vous allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir;
A monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, et j'ai promis au père.
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, et je vais revenir.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il ne reviendra pas sitôt, mademoiselle;
Et la duchesse va l'emmener avec elle.
La comtesse est là-bas qui lui sert de renfort:
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance?

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves : je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon!

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine et le Japon.
Mais le carrosse part, et voilà qu'on l'emmène,
Moi-même je descends pour en être certaine.
(*A part.*)
Ils s'aiment, je le vois, et je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, et je fais comme lui.
(*Elle rentre.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir et vous parler sans témoin et sans gêne.

Que cet instant m'est doux ! que je suis enchanté !
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?
Vous ne répondez rien, et votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :
Le discours est trop foible, et je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile, il n'est point d'éloquence
Qui vaille et persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;
Dans ceux de mon amant un autre ciel me luit :
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon âme n'étoit rien quand il étoit absent ;
Sa vue et son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée....

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie ;
Le sentiment l'échauffe, et non pas la saillie.
Celui que l'amour donne à deux cœurs bien épris,
Est le seul qui m'inspire, et dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est le véritable, et n'en ayons point d'autre ;
Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment :
Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répète,
Vous avez à le dire une grâce parfaite.

LUCILE.

Oui, marquis, je vous aime, et je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'est doux!

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instants pleins de charmes!
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes;
Et je suis près de voir le baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enlève à mon ardeur :
J'ai frémi quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux;
Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord, mais pour vous plaire il redevient aimable;
Ses grâces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien :
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un tyran caché, qui sous un faux hommage
Me prépare le joug du plus dur esclavage;

A qui l'hymen rendra sa première hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie :
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon père a pour lui,
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déja, j'aurois forcé mon caractère,
Et je serois tombée aux genoux de mon père :
Ma bouche eût déclaré mes sentiments secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté,
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité!
Jugez combien il perd dans le fond de mon âme,
Par la comparaison que je fais de sa flamme,
Avec le feu constant, tendre et respectueux
D'un amant jeune et sage, aimable et vertueux!
Vous possédez, marquis, le mérite solide :
Il n'en a que le masque et le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire, et ne veut qu'éblouir :
Vous seul savez aimer, et vous faire chérir.
De tout Paris son art veut faire la conquête;
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est par ses dehors et par son entretien,
Le héros du grand monde, et vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même temps m'afflige,
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.

(*Il lui baise la main.*)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

CONTINUEZ, monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel! c'est Lisette!

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme.
Pour vous je m'intéresse, et votre amour me charme.
Il est entièrement conforme à mon souhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre; et bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire;
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez, si je trouble un entretien si doux:
Mais ayant vu de loin revenir votre père,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, et je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu : malgré moi je vous quitte.
(Elle rentre.)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

Mon cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination.

(Voyant paroître M. de Forlis.)

Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, et suis mademoiselle.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le baron ? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint ?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue ;
La duchesse, monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse !

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

CONTINUEZ, monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel! c'est Lisette!

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme.
Pour vous je m'intéresse, et votre amour me charme.
Il est entièrement conforme à mon souhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre; et bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire;
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez, si je trouble un entretien si doux:
Mais ayant vu de loin revenir votre père,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, et je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu: malgré moi je vous quitte.
(Elle rentre.)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

Mon cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination.

(Voyant paroître M. de Forlis.)

Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, et suis mademoiselle.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le baron ? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint ?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue ;
La duchesse, monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse !

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier;
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, *seul.*

Il faut en sa faveur que j'agisse moi-même;
Je le puis par mon oncle; il fera tout, il m'aime;
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,
De ma secrète ardeur faisons-lui confidence;
Du baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A monsieur de Forlis je dois un tel appui,
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'AI votre confiance, et je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien ; mais je suis inquiète.
Mon père et le baron sont absents de ces lieux ;
Le marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instants très chers, mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître pour vous je crains le changement :
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler, j'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.
Son amour à présent vous voit spirituelle,
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un amant.

LUCILE.

Oui, le marquis arrive avec empressement :
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Émotion charmante !

LUCILE.

Ah ciel ! c'est le baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.
La comtesse en ces lieux accompagne ses pas,

(*Lisette sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au baron.*

NON, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échapper des mains de la duchesse :
Je suis au désespoir. La cruelle comtesse
A secondé si bien son désir obstiné,
Qu'à la pièce nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge;
Mais en vain des acteurs elles ont fait l'éloge,
Au théâtre et partout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux;
Il jette tous mes sens dans une aimable ivresse;
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ? Il prend le ton d'un amant langoureux.

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux ?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen ce soir je veux former la chaîne;
Et votre père va....

LUCILE, *d'un air troublé.*

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur! Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, et j'en suis étonnée:
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!
Mais étant amoureux, et du ton dont vous l'êtes,
Adorant et brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, monsieur, que l'on fasse de vous?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuie;
L'amour et lui, monsieur, sont brouillés tout-à-fait.
L'un est vif, amusant, l'autre sombre et distrait.
Le monde d'un butor fait un homme passable,
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel ange, il est peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'amour polit nos âmes.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des dames.
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment,
Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement;
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.
Volontiers je fais grâce à l'erreur qui l'occupe,
Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être dupe :
L'âge par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piége ;
Moi, baron, qui vous parle. Oui, vous l'avouerai-je,
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable!

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable?

LUCILE.

A mon âge l'on doit se taire là-dessus.
Madame; et je m'en vais.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Non, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime ni d'égards pour un homme noyé.
Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, monsieur, et les passants liront :
« Ci-gît dans son hôtel, sans avoir rendu l'âme,
« Le baron enterré vis à vis de sa femme. »

(Elle sort.

SCÈNE IV.

LE BARON, *seul.*

SA menace est fondée, et j'en suis alarmé.
Mais non, belle Forlis, j'aime et je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune et la mienne,
J'attends dans ce moment que ton père revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche.
Je devois... Mais je vois mon ami qui s'approche.

SCÈNE V.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON.

JE vous attends ici, monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as servi si bien et de si bonne grâce,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, monsieur, en ma puissance.
Un contre-temps fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;
Et j'étois...

M. DE FORLIS.

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.
Du nœud qui nous unit tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,
J'en remplis les devoirs et ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai seul tout le poids, et toi tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidèle.
Le seul prix que je veux de mon attachement,
Est de venir parler au ministre un moment.
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole,
Je ne puis l'obtenir; et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instants précieux,
Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux?
A celui de juger une pièce nouvelle.

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle.
J'ouvre les yeux, et vois que dans ce siècle-ci,
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse.
Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un desssein ferme et formé sans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de cour;
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille, au moins, montrez-vous moins sévère;
Prenez en sa faveur des entrailles de père;
Et puisqu'il faut, monsieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi! ma fille vous aime?

LE BARON.

Oui, le marquis pourra vous l'attester lui-même;
Et pour vous en donner un garant plus certain,
Lisez, voici, monsieur, un billet de sa main:
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,
Vous feriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu le billet, qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce;
Je m'en rapporterai, monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, et je suis, qui plus est, affermi
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;

Mais ce danger pour elle est encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, et de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi, ma fille m'est trop chère.
Ma bonté sait borner l'autorité de père;
Le ciel nous a donné des droits sur nos enfans,
Pour être leurs soutiens, et non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

SCÈNE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Lisette?

LISETTE.

Quoi, monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, et qu'elle vienne ici.

(Lisette rentre.)

SCÈNE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zèle;
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Je viens vous détromper sur le gouvernement.
Vous l'obtenez, monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise et non pas accordée.
Mon oncle qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, monsieur, à mon instance,
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre en même temps vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, monsieur, dans cette circonstance
Vous marquer trop ma joie et ma reconnoissance.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au marquis tout seul je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle;
Le sien m'a prévenu, voilà votre modèle.

SCÈNE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'HYMEN est-il rompu, baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné!
Je vois de mon côté passer le cher beau-père.

LE BARON.

Sa fille, qui paroît, me sera moins contraire.

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

MA fille, approche-toi, viens; c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique et le plus important.
J'apprends que le baron a su toucher ton âme;
Je ne puis te blâmer ni condamner ta flamme.
Par mon choix j'ai moi-même autorisé tes feux,
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais, c'est parler vraiment en père raisonnable.

LE BARON, *à Lucile.*

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, et je suis alarmé.

LE BARON.

Que vois-je! Vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance?
Eh quoi donc! cet aveu doit-il tant vous coûter?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.
Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-[illegible] je suis impatiente
[illegible] *la lettre* [illegible]

[illegible]

Cette lettre [illegible]
L'homme [illegible]

[illegible]

N'en conv[illegible]

[illegible]

LE BARON.

Eh quoi ! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire ?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire ?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais, qu'il n'est pas pour vous; c'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, écoutez un moment.
(Elle lit haut.)

« L'abattement où m'a plongé la crainte d'être oubliée « de vous, a dû donner de moi cette idée. »

(Au baron, en s'interrompant.)

« Oubliée ! » Est-ce vous, qui l'obsédez sans cesse ?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, *lui présentant le billet.*

« J'ai donné lieu ! » Tenez, répondez à ceci.
(Elle lit.)

« ...uis que je vous vois ici, votre présence me jette ...ble qui sert à la confirmer. »

(En s'interrompant.)

« Depuis que je vous vois ici. »

...

...ON.

...is sait lui-même...

...E.

...rras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le marquis sauroit-il ton secret?
Réponds-moi saus détour.

LUCILE.

Oui, mon père, il le sait.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à mademoiselle, et je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon:
La petite convient qu'il sait tout le mystère;
Il se trouble comme elle, et s'obstine à se taire.
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! Ce n'est pas moi?

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre....

LUCILE.

Étoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant!

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, *embrassant le baron.*

Vous n'êtes pas aimé, mon cœur est enchanté.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix est louable, et digne de me plaire!
En faisant ton bonheur, il acquitte ton père.

(Il montre le marquis.)

La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main pouvois-je faire moins?

LE BARON.

Ah! marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,
Vous à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez, malgré moi, combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie, en ce moment, je ne tiens point en place!
Votre hymen est rompu; quelle heureuse disgrâce!

M. DE FORLIS, *au marquis et à Lucile.*

Sortons de cet hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfants, je m'en vais vous unir.

(Au baron.)

Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre âme,
Et vous pouvez, monsieur, aller avec madame,
Entendre concertos, sonates, opéra,
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

(Il sort avec le marquis et sa fille; Lisette rentre en même temps.)

SCÈNE XI.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CROYEZ-EN ses conseils ; venez, suivez mes traces :
Fuyez votre maison, et reprenez vos grâces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

FIN DES DEHORS TROMPEURS.

L'ÉPOUX

PAR SUPERCHERIE,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 9 mars 1744.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'ORVILLE, époux secret d'Émilie.
MILORD BELFORT, cru l'époux d'Émilie.
ÉMILIE.
CONSTANCE, cousine d'Émilie.
LAFLEUR, valet du marquis.

La scène est en Angleterre, à la campagne, chez milord Belfort.

L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

J'AI tremblé pour vos jours; et mon âme est ravie
De vous voir réchappé de votre maladie.
Votre santé, monsieur, va reprendre son cours.

LE MARQUIS.

Je me porte assez bien, depuis sept ou huit jours,
A quelques vapeurs près, qui me livrent la guerre.

LAFLEUR.

C'est l'effet du brouillard qui règne en Angleterre.
J'en ai senti l'atteinte en arrivant ici:
Une de ces vapeurs, ce matin, m'a saisi.

LE MARQUIS.

Va, dans tous les climats on ressent leur puissance.
Les plus folles souvent font leur séjour en France,
Et les sages en sont attaqués les premiers....
Mais changeons de propos.

LAFLEUR.

Monsieur, très-volontiers.

LE MARQUIS.

Dis, quel sujet t'amène?

LAFLEUR.

Un de grande importance,
Qui demande, monsieur, votre convalescence.
Votre père n'ayant que vous seul d'héritier,
Vous rappelle.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi?

LA FLEUR.

C'est pour vous marier.

LE MARQUIS.

Ah ciel!

LAFLEUR.

Frémissez moins d'une telle nouvelle.
Celle qu'il vous destine est jeune, riche et belle.

LE MARQUIS.

L'ordre est-il si pressant?

LAFLEUR.

Oui, vite, embarquons-nous.
Pour la cérémonie on n'attend plus que vous.

LE MARQUIS.

(A part.)

On m'attendra long-temps.... Quel contre-temps horrible!

LAFLEUR.

Cet hymen cependant....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Est l'hymen impossible.

LAFLEUR.

Impossible, monsieur? Ce discours me surprend:
N'êtes-vous pas garçon? libre, par conséquent?

LE MARQUIS.

Non, je ne le suis plus, puisqu'il faut te le dire.
Mon embarras est tel qu'il ne peut se décrire.

LAFLEUR.

J'étois d'abord surpris; je deviens effrayé.
Vous êtes donc...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je suis secrètement lié.

LAFLEUR.

J'entends; monsieur a fait le choix d'une compagne;
Sans l'aveu de son père?

LE MARQUIS.

Oui, dans cette campagne,
Et, depuis quatre jours, j'ai contracté ces nœuds.

LAFLEUR.

Si je n'appréhendois d'être trop curieux,
Je vous demanderois son nom?

LE MARQUIS.

C'est Émilie.

LAFLEUR.

L'épouse du milord? C'est par plaisanterie?

LE MARQUIS.

Point. Je suis son mari, quoiqu'un autre ait ce nom.

LAFLEUR.

Est-ce une vapeur, là, qui vous offusque?

LE MARQUIS.

Non.
J'ai l'esprit sans nuage; et, pour preuve sincère,
Je vais te dévoiler le fond de ce mystère.
La cruelle langueur dont j'ai pensé mourir,
Qu'aucun art ne pouvoit connoître, ni guérir,

L'amour en étoit seul l'origine secrète;
Et de lui dépendoit ma guérison parfaite.
Que dis-je? Je la dois aux bontés de Belfort.
Je ne puis rappeler ce trait qu'avec transport!
S'il se dit mon ami, c'est bien à juste titre.
Apprends que de mes jours il étoit seul l'arbitre.
Ses soins, pour les sauver, ont tout sacrifié.
Si je respire encor, c'est grâce à l'amitié.

LAFLEUR.

Déja par ce début mon âme est attendrie.

LE MARQUIS.

Dans le temps que Belfort recherchoit Émilie,
Je la vis; mais à peine un regard me frappa
Qu'elle embrasa mon cœur, et qu'il l'idolâtra.
Mon ardeur, en naissant, condamnée au silence,
S'accrut par la contrainte; et cette violence
Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
Mon ami désolé, me serrant dans ses bras,
Me conjure instamment de parler et de vivre;
Me dit que si je meurs il est près de me suivre.
Ses yeux, plus éclairés que ceux du médecin,
Pénètrent que mon mal vient d'un feu clandestin,
Et sa vive amitié tourne si bien mon âme
Qu'il arrache l'aveu de ma secrète flamme.
« Vivez, s'écria-t-il, vivez, mon cher marquis;
« Je vous cède l'objet dont vous êtes épris.
« L'amitié, sans effort, vous fait ce sacrifice.
« Émilie est aimable, et je lui rends justice;
« Mais j'admire ses traits, sans en être touché. »
Du tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

LAFLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel, et presque insurmontable,
Arrête, cependant, son dessein généreux.
Prêts à l'exécuter, nous sentons tous les deux
Qu'aux mains d'un étranger la mère d'Émilie
Ne livrera jamais une fille chérie,
L'objet de tous ses soins, et son unique espoir;
Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.
Que fait Belfort? Le jour que l'hymen se prépare,
Son esprit imagine un moyen fou, bizarre;
Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison.
Il gagne le notaire, et sous mon propre nom
Fait dresser le contrat, et par ce stratagème,
Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

LAFLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal;
Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal?
Le soir....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Tout succéda parfaitement. La suite....

LAFLEUR, *l'interrompant.*

Je crois la deviner; et je vous félicite.
Ah! le joli roman! Pour le rendre parfait,
l'est-il pas vrai? milord, en confident discret,
e retire, sans bruit, trompant le domestique,
près s'être saisi de la lumière unique
u'il avoit fait laisser dans son appartement:
ac, vous prenez, monsieur, sa place doucement;
, sous le voile heureux de la nuit favorable,
us devenez l'époux de cette dame aimable?
a? n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea?

LE MARQUIS.

Oui ; comme tu le dis la chose se passa.

LAFLEUR.

Mais avec de l'esprit on compose une histoire.

LE MARQUIS.

C'est une vérité.

LAFLEUR.

Que je ne saurois croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'attester par le plus fort serment?

LAFLEUR.

Madame est du secret, monsieur, apparemment?

LE MARQUIS.

Ma femme n'en sait rien ; je n'ose l'en instruire.

LAFLEUR, *à part.*

Je pense, pour le coup, qu'il est dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre à tes yeux m'écrase, si je mens !

LAFLEUR, *à part.*

Oh ! voilà les vapeurs qui troublent son bon sens,
Par les discours qu'il tient, la chose est avérée,
Et je n'en doute plus, à sa vue égarée.

LE MARQUIS.

Tu vois qu'en ce pays tout m'oblige à rester?

LAFLEUR.

Tout vous fait un devoir, monsieur, de le quitter.

LE MARQUIS.

Plutôt que j'abandonne une épouse que j'aime,
Il n'est point de parti, ni de moyen extrême
Que mon cœur ne soit près d'embrasser dans ce jour.
Tu dois dans ce dessein seconder mon amour.

LAFLEUR.

Sortons d'un lieu fatal, et courons en Provence,
Ou vers le Languedoc volons en diligence,
Pour chasser l'humeur noire où vos sens sont plongés.

LE MARQUIS.

Tais-toi; tes seuls propos la font naître.

LAFLEUR.

Songez....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Songe, songe, toi-même, à respecter ma flamme.

LAFLEUR, *à part.*

Gardons de l'obstiner! j'irriterois son âme,
Et ne ferois qu'aigrir son mal encor plus fort.

LE MARQUIS.

Il faut, sans perdre temps, que je parle à Belfort,
(Voyant paroître milord Belfort.)
Que je règle avec lui.... Je le vois qui s'avance.
Laisse-nous, et surtout garde bien le silence.

LAFLEUR, *à part, en s'en allant.*

C'est de sa maladie un effet trop certain....
Quel assaut pour son père! il mourra de chagrin.

SCÈNE II.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

Eh bien! quelle nouvelle as-tu reçu de France?
Ton père....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

M'assassine: il veut qu'en diligence
Je parte pour aller épouser un parti,
Que, sans me consulter, sa rigueur m'a choisi.

Juge de l'embarras où cet ordre me livre.
Comment parer ce coup ? Quel chemin dois-je suivre ?

BELFORT.

Mais prends, si tu m'en crois, dans cette extrémité,
Celui qui t'est prescrit par la nécessité.
Retourne en ton pays, et laisse-moi ta femme.
Son état ne doit pas inquiéter ton âme,
Compte que j'en aurai le même soin que toi.
J'ai le titre d'époux ; j'en remplirai l'emploi.

LE MARQUIS.

Épargne ton ami, laisse le badinage.

BELFORT.

Mais fais donc éclater ton secret mariage.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà le parti que choisiroit mon cœur ;
Mais il craint, en parlant, d'exposer son bonheur.
Je vois, de tous côtés, une affreuse tempête.
De ma femme d'abord la famille m'arrête.
Ce nœud va lui paroître un outrage mortel :
Elle me poursuivra peut-être en criminel.

BELFORT.

Je suis le plus coupable ; et sur moi tout l'orage....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Cette crainte pour toi me retient davantage.
Émilie elle-même intimide mes sens.
Je la redoute, ami, plus que tous ses parents.
Si je fais cet aveu, je crains, avec justice,
Je crains qu'il ne l'offense, et qu'elle ne rougisse
De me voir possesseur d'un bien que j'ai surpris.
Son indignation en deviendra le prix.
Elle va me haïr.

BELFORT.

On excuse une audace
Que l'amour a causée, et que l'hymen efface.
D'Orville, à cet égard dissipe ton effroi.
Si son cœur doit haïr quelqu'un, ce sera moi.
Choisi pour son époux, j'ai cédé sa personne.
Voilà ce que jamais le sexe ne pardonne.
Il vaut mieux près de lui manquer de probité,
Outrager sa vertu, qu'offenser sa fierté.

LE MARQUIS.

Il faut donc me résoudre à rompre le silence.
Mais, par délicatesse, encore je balance;
Et je voudrois, avant de la tirer d'erreur,
Je voudrois, par degrés, m'assurer de son cœur.
Je crains qu'elle ne t'aime.

BELFORT, *en plaisantant.*

On est assez aimable,
Pour lui plaire, en effet.

LE MARQUIS.

Ma crainte est raisonnable.

BELFORT.

Ah! d'un plus juste soin tu te dois occuper,
Et ton premier devoir est de la détromper.
Plus tu laisses ta femme en cette erreur blâmable,
Et plus à son égard ton cœur se rend coupable.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Faisons-lui cet aveu, de moitié.
L'amour sera plus fort, aidé de l'amitié;
Car je n'aurai jamais, moi seul, cette assurance.

BELFORT.

Va, tu me fais pitié.

LE MARQUIS.

Je tremble, plus j'y pense.

BELFORT.

Quel cœur pusillanime, et quel mari poltron !

LE MARQUIS.

Il n'en fut jamais un dans ma position.
Tu dois, toi qui le sais, excuser mes alarmes.
D'Émilie, il est vrai, je possède les charmes :
Je jouis comme époux du plus heureux succès ;
Mais, milord, comme amant je n'ai fait nul progrès,
Et j'ignore comment on prendra mon hommage.
J'en suis, pour ainsi dire, à mon apprentissage.
Tes raisons cependant l'emportent sur ma peur,
Et je vais de ce pas lui découvrir mon cœur...

(Croyant entendre venir quelqu'un.)

J'entends du bruit... C'est elle... Ah ! ma frayeur redouble.
Ne m'abandonne pas ; soutiens-moi dans mon trouble.

BELFORT.

Bon ! personne ne vient ; tu te moques de moi.
Je suis embarrassé, dans le fond, plus que toi.
J'aime en secret aussi.

LE MARQUIS.

Comment ! ton cœur soupire ?

BELFORT.

Non ; il brûle gaîment, quoiqu'il n'ose le dire.

LE MARQUIS.

Quel est l'objet caché ?

BELFORT, *hésitant*

La parente...

LE MARQUIS.

De qui ?

BELFORT.

Ne devines-tu pas?

LE MARQUIS.

Est-ce d'Émilie?

BELFORT.

Oui.

Tu me protégeras, puisqu'elle est ta cousine.
Constance est enjouée, et j'ai l'humeur badine.
Nos deux cœurs sont unis déja par la gaîté.
Mais parle, si tu veux que je sois écouté.
Découvrir ton état, c'est me servir moi-même.
J'attends qu'il soit connu pour avouer que j'aime.

LE MARQUIS.

Cette raison suffit pour m'enhardir. Va-t'en...
(Voyant paroître Emilie.)
Ma femme, pour le coup, paroît... Demeure... Attens...
Je tremble à son aspect.

BELFORT.

Adieu, je me retire.

(A part.)
Sa situation est neuve, et me fait rire.

SCÈNE III.

ÉMILIE, BELFORT, LE MARQUIS.

ÉMILIE, *à Belfort, qui avoit déja fait quelques pas pour sortir.*

Quand j'entre, vous sortez?

BELFORT.

Je m'en vais revenir.
D'Orville, en attendant, veut vous entretenir.
(Il sort en riant.)

De grâce ! accordez-moi toute votre indulgence,
Ou je serai forcé de garder le silence.

ÉMILIE.

Mon époux, à ce compte, est donc bien criminel ?

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour, qui seul l'a rendu tel.

ÉMILIE.

Quoi ! Belfort aime ailleurs ?

LE MARQUIS.

Belfort le peut sans crime.

ÉMILIE.

Du grand monde voilà l'ordinaire maxime.
A vous en croire aussi, je devrois l'imiter ?

LE MARQUIS.

...te.

ÉMILIE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

...lle...

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

A LUI plaire j'ai beau mettre mon soin suprême,
Il m'évite toujours, et ricane de même.
Je suis apparemment ridicule à ses yeux?
De quatre jours d'hymen c'est l'effet merveilleux!

LE MARQUIS.

Madame, pouvez-vous concevoir cette idée?
Je dois; pour mon ami...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Monsieur, elle est fondée:
Vos yeux sont les témoins de son mépris pour moi.

LE MARQUIS.

Son estime pour vous est parfaite; et je doi...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

S'il étoit vrai, monsieur, auroit-il ces manières?

LE MARQUIS.

Je conviens avec vous qu'elles sont singulières.
Mais ce tort apparent est pardonnable, au fonds;
Il est même appuyé sur de fortes raisons.

ÉMILIE.

Des raisons? Faites-moi l'honneur de m'en instruire.

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez? Je vais... Je crains de vous les dire.

ÉMILIE.

Vous craignez?

LE MARQUIS.

Ah! bien loin que vous m'intimidiez;
Madame, j'ai besoin que vous m'encouragiez.

De grâce! accordez-moi toute votre indulgence,
Ou je serai forcé de garder le silence.

ÉMILIE.

Mon époux, à ce compte, est donc bien criminel?

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour, qui seul l'a rendu tel.

ÉMILIE.

Quoi! Belfort aime ailleurs?

LE MARQUIS.

Belfort le peut sans crime.

ÉMILIE.

Du grand monde voilà l'ordinaire maxime.
A vous en croire aussi, je devrois l'imiter?

LE MARQUIS.

Sans doute.

ÉMILIE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

ÉMILIE.

L'ami de mon époux, lui-même, me conseille...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Souffrez...

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour.*

A vos discours je ferme mon oreille.
Je ne m'étonne plus s'il fuit partout mes yeux...
Mais je dois étouffer un soupçon odieux.
Si Belfort m'a trompée, insultée ou trahie,
J'aime mieux l'ignorer que d'en être éclaircie.
Je le haïrois trop; et je dois, par honneur,
Écarter ce qui peut le noircir dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Craindre de le haïr!... Ah! c'est l'aimer, madame.

ÉMILIE.

Je l'aime aussi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

ÉMILIE.

Comment! monsieur me blâme

D'aimer mon mari?

LE MARQUIS.

Non, je le désire fort.

ÉMILIE.

Tout coupable qu'il est, je dois chérir Belfort.

LE MARQUIS.

Vous ne le devez pas.

ÉMILIE.

Vous changez de langage?

LE MARQUIS.

Je voudrois et ne puis en dire davantage.

ÉMILIE.

Vous pâlissez, marquis! vous trouveriez-vous mal?

LE MARQUIS.

(A part.)

Mais je ne suis pas bien... Voilà le trait fatal
Que j'ai craint!

ÉMILIE.

C'est encore un reste de foiblesse.

LE MARQUIS, *voyant entrer Constance.*

Votre cousine vient, madame, et je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CONSTANCE, ÉMILIE.

CONSTANCE, *qui a vu l'embarras où étoit d'Orville en sortant.*

QUE vois-je? le marquis sort pâle et tout tremblant?
Vous-même, vous avez l'air triste et mécontent?

ÉMILIE.

La santé du marquis n'est pas bien rétablie :
Sa raison s'en ressent; je la crois affoiblie.

CONSTANCE.

Vous n'aidez pas, je crois, à la fortifier.

ÉMILIE.

Sa conversation est d'un tour singulier.

CONSTANCE.

Les façons de milord le sont bien davantage :
Quoiqu'en santé parfaite, il n'en est pas plus sage.
Je crois, si je voulois, qu'il me feroit la cour :
Il me suit à toute heure.

ÉMILIE.

Et me fuit tout le jour.

CONSTANCE.

A ce qu'il me paroît, il ne se contraint guère.
Sa conduite avec vous est surtout cavalière :
Trois jours après la noce, il vous néglige ainsi?
C'est prendre un peu trop tôt les airs d'un vrai mari,
Et vous avez sujet de paroître rêveuse.

ÉMILIE.

Je crains, à dire vrai, de n'être pas heureuse.

CONSTANCE.

Le marquis, à coup sûr, s'il étoit votre époux,
Seroit plus empressé, plus attentif pour vous.

Il vous tient, milédi, fidèle compagnie :
Loin d'en être jaloux, votre mari l'en prie.

ÉMILIE.

Il est vrai qu'on diroit, à les voir tous les deux,
Qu'ils sont, pour m'offenser, d'intelligence entr'eux :
Belfort est infidèle, et je viens de l'apprendre.

CONSTANCE.

De qui donc ?

ÉMILIE.

Du marquis, qui me l'a fait entendre ;
Mais d'un ton de complice et d'un air interdit,
Comme un homme égaré, qui ne sait ce qu'il dit,
Accablé sous le poids du crime qu'il confesse,
Au point qu'il étoit prêt à tomber en foiblesse,
Et qu'il m'a fait pitié, tant il étoit défait !

CONSTANCE.

Il avoit à vous dire, au fond, plus d'un secret ;
Mais Belfort, qui vous trompe, est plus digne de blâme :
L'autre aspire, du moins, à consoler votre âme.
Mon sexe à de tels soins est toujours obligé ;
Il est doux d'être plaint quand on est négligé.
Pour démêler chez vous un point que j'appréhende,
Puis-je dans ce moment vous faire une demande ?
Belfort est fait pour plaire et pour surprendre un cœur.
Parlez ; l'aimeriez-vous d'une sincère ardeur ?

ÉMILIE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon âme avec franchise,
Je chéris mon époux, sans que j'en sois éprise.
Mon orgueil est sensible à ses mépris choquants ;
Mais mon cœur est tranquille, aussi bien que mes sens.

CONSTANCE.

Bon ! j'entends ; vous l'aimez par simple bienséance ;

Et comme à la rigueur? Dans cette circonstance,
Voilà ce qui pouvoit vous arriver de mieux.
Votre sort, en ce cas, est moins disgrâcieux.
Le grand point dans la vie, autant qu'on en est maître,
Est d'embellir l'état où le ciel nous fait naître.
Le tout, pour vivre heureux, dépend de s'arranger.
Il n'en est point, par-là, qu'on ne puisse changer.
Vous pouvez, après tout, rendre le vôtre aimable;
Vous n'avez qu'à saisir le côté favorable.
Milédi, pour trancher les discours superflus,
Regardez votre époux comme s'il n'étoit plus,
Et vivez sur le pied d'une veuve à la mode;
Qu'aucun soin ne retient, qu'aucun frein n'incommode,
Qui toujours du plaisir suit les impressions,
Mais qui défend son cœur des grandes passions,
Et court, d'un pied léger, après les ris, sans cesse;
Sans s'écarter jamais des lois de la sagesse.

ÉMILIE.

Je goûte ce conseil; je peux suivre ce plan,
D'autant mieux que Belfort n'est jaloux, ni tyran.
Je paîrai son mépris et son peu de tendresse
D'un dédain décoré de froide politesse,
Telle que je l'aurois pour un homme inconnu.

CONSTANCE.

L'indifférence alors devient une vertu.

ÉMILIE, *entendant venir milord Belfort:*

Oui, je sens tout le prix d'une leçon si sage.
Pour commencer d'abord à la mettre en usage,
Le voilà qui revient, et je l'entends monter;
Je veux le prévenir et sors pour l'éviter.
De me fuir le premier il n'aura pas la gloire.
La retraite pour moi devient une victoire.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

BELFORT, CONSTANCE.

BELFORT, *à part.*

LA voilà, par bonheur, seule présentement.

(À Constance.)

Parlons lui.... Ma cousine, arrêtez un moment.

(Tirant de sa poche une lettre qu'il lui présente.)

J'ai pour vous une lettre.

CONSTANCE.

Hé ! de qui, je vous prie !

BELFORT.

Ne vous alarmez pas. La mère d'Émilie
Vous l'écrit.

CONSTANCE, *prenant la lettre.*

C'est ma tante ? Ah ! donnez ce billet....

(Ouvrant la lettre.)

Milord me permet-il ?

BELFORT.

Oui, milord vous permet.

(Constance lit bas.)

Comment donc ? en lisant la lettre d'une tante,
Vous riez, rougissez ? La chose est donc plaisante ?

CONSTANCE.

Vous allez en juger. On vient de me marquer
Que je dois sur-le-champ vous la communiquer.

(Elle donne la lettre à Belfort.)

BELFORT *lit haut.*

« Il s'offre pour vous, ma nièce, un parti que je crois
« très convenable. Milord Fauster, qui vous a vue chez
« moi, a pris pour vous une belle passion, et vous de-

« mande en mariage. Il est riche ; il vous aime. Voilà
« deux grandes qualités pour vous rendre heureuse, vous
« qui n'avez que la beauté pour dot et la jeunesse pour
« héritage. Milord mon gendre connoît particulièrement
« ce vieux seigneur. Montrez-lui ma lettre et consultez-le
« là-dessus. Je sais qu'il s'intéresse à vous, et je crois
« qu'il sera de mon avis. »

(À part, après avoir lu.)

Je n'en suis point du tout.

CONSTANCE.

Eh bien! sur cette affaire,
Que me conseillez-vous? Parlez.

BELFORT.

De n'en rien faire.

CONSTANCE.

Mais ce parti pour moi paroît avantageux?

BELFORT.

Fauster a soixante ans, de plus il est goutteux:
Et ce seroit un meurtre, ô ma belle cousine!

CONSTANCE.

Songez, mon cher parent, que je suis orpheline,
Et sans bien.

BELFORT.

Vos yeux seuls valent des millions.

CONSTANCE.

Ce n'est qu'un doux propos, et des réflexions
Plus sages....

BELFORT, *l'interrompant.*

Sentez mieux tout le prix d'être aimable.
J'ai pour vous, moi qui parle, un parti plus sortable,
Et préférable, en tout, à votre vieux Fauster.
Celui dont il s'agit a beaucoup de mon air:

Il est de mon humeur, au printemps de son âge ;
Il doit sur son rival avoir tout l'avantage.
Il est plus généreux et non moins opulent,
D'aussi bonne maison et beaucoup plus galant.

CONSTANCE.

Mais, milord, Fauster m'aime.

BELFORT.

Et l'autre vous adore.
Je vous apprends, pour lui, ce secret qu'on ignore.
Attendant que pour tel il s'ose présenter,
Cousine, il m'a chargé de le représenter.
De cet emploi charmant je m'acquitte avec joie.
Souffrez qu'à vos regards mon transport se déploie,
Et persuadez-vous, dans cet heureux moment,
Que je suis en effet moi-même votre amant.
En cette qualité j'ose, belle Constance,
Vous déclarer un feu si plein de violence
Que les flots d'un torrent sont moins impétueux,
Et ma rapide ardeur....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Passe vite comme eux ?

BELFORT.

Non. Votre nom, Constance, en fait le caractère ;
Elle sera durable, autant qu'elle est sincère ;
Et mon cœur....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Votre cœur prend le ton langoureux ?

BELFORT.

Non ; de son naturel mon amour est joyeux.
Des soupirs, des langueurs vous êtes ennemie,
Et je le suis aussi. Tout amant triste ennuie,

C'est un tort qui jamais ne peut être excusé.
L'amour est un enfant qui veut être amusé.
Quand il joue et qu'il rit, il est charmant, aimable;
Mais vient-il à pleurer, il est insupportable.
Tenons-le, vous et moi, toujours en belle humeur:

(Voyant rire Constance.)

Il s'en portera mieux.... Bon! ce souris flatteur
Me dit que mon esprit persuade le vôtre,
Et que, pensant de même, ils sont faits l'un pour l'autre.
Jusqu'au jour de l'hymen inventons mille jeux,
Dansons, rions, chantons, à l'unisson, tous deux.
Par des transports de joie exprimons nos tendresses:
Faisons-nous joliment cent douces politesses.

(Il lui baise la main.)

CONSTANCE.

Doucement, mon cousin; vous êtes trop poli.

BELFORT.

C'est l'amant transporté qui vous témoigne ici....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Le cousin et l'amant prennent trop de licence,
Et c'est à ce dernier que j'impose silence.

BELFORT.

Songez que cet amant doit être votre époux.

CONSTANCE.

Ce n'est là qu'un prétexte.

BELFORT.

Ah! désabusez-vous.
A cet époux enfin donnerez-vous la pomme?
Répondez.

CONSTANCE.

Non, milord.

BELFORT.

Pourquoi ?

CONSTANCE.

C'est un jeune homme.

BELFORT.

Mais, par cet avantage, il vous conviendra mieux.

CONSTANCE.

Par prudence, mon cœur préfère le plus vieux.
Mon sort sera plus doux.

BELFORT.

De l'humeur dont vous êtes,
Pouvez-vous bien, ô ciel ! penser comme vous faites ?

CONSTANCE.

Oui ; l'enjouement chez moi n'exclut pas le bon sens.
Les exemples me font craindre les jeunes gens.
Chez les femmes d'autrui ces messieurs sont aimables ;
Mais près des leurs, milord, ils sont insupportables,
Méprisants, sans égards, infidèles, cruels !

BELFORT.

Il en est quelques-uns, mais tous ne sont pas tels.
Mon ami....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

M'est suspect.

BELFORT.

Songez qu'il me ressemble.

CONSTANCE.

C'est par cette raison qu'à l'accepter je tremble.

BELFORT.

La crainte est obligeante et l'aveu des plus doux.

CONSTANCE.

Mais vous méritez bien qu'on parle ainsi de vous.

Et l'air dont vous vivez ici près d'Émilie,
Depuis le peu de temps qu'un même sort vous lie,
Me fait, avec raison, craindre un malheur pareil.
Si vous étiez plus sage et suiviez mon conseil,
Vous négligeriez moins une épouse si belle.

BELFORT.

C'est pour ne pas user l'amour que j'ai pour elle.
Je l'évite le jour, comme il faut tout prévoir,
Exprès pour la trouver plus aimable le soir.

CONSTANCE.

Un oubli si blâmable, un tort de cette espèce
Est fort mal excusé par une gentillesse.

BELFORT.

Mais si la vérité justifioit mes torts,
L'amant en question vous plairoit-il alors?

CONSTANCE.

Vous supposez toujours des choses incroyables.
L'amour peut bien souvent se repaître de fables;
Mais l'hymen est un dieu plein de solidité:
Il établit ses droits sur la réalité.
Milord Fauster est vieux, mais du moins il existe;
Et je vais à ma tante....

BELFORT, *l'interrompant.*

Arrêtez-vous. J'insiste.
L'époux pour qui je parle est réel, de tout point;
Il est des plus vivants, ou je ne le suis point.

CONSTANCE.

S'il étoit vrai, monsieur, on le verroit paroître.

BELFORT.

Puisque vous exigez qu'il se fasse connoître,
Il va, sans plus tarder, se montrer à vos yeux.
Vous le voyez.

CONSTANCE.

Où donc?

BELFORT.

Devant vous, en ces lieux.

CONSTANCE.

Je n'y vois que vous seul.

BELFORT.

Et c'est aussi moi-même.

CONSTANCE.

Vous?

BELFORT.

Oui, c'est moi qui suis mon ami, qui vous aime.

CONSTANCE, *ironiquement.*

Ah! vous me convenez, monsieur, parfaitement.
Un homme marié, qui l'est nouvellement!

BELFORT.

Vous vous l'imaginez, ainsi que tout le monde.
Voilà le préjugé, voilà comme on se fonde,
Comme on croit, de léger, sur la trompeuse foi
D'une vaine apparence!

CONSTANCE.

Il est vrai, je le croi,
Sur la foi simplement d'un contrat qui vous lie,
Dont je suis le témoin. C'est une minutie.

BELFORT.

Et si je vous prouvois, moi, que je suis garçon?

CONSTANCE.

Je n'ai plus rien à dire, et le trait est fort bon!

BELFORT.

L'aveu que je vous fais est des plus véritables:
Que je sois le dernier de tous les misérables,
Si je suis marié, dans le fond.

CONSTANCE.

Vains propos!

BELFORT.

Pour vous désabuser, apprenez, en deux mots....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Je ne veux rien apprendre; et rougissez dans l'âme.

BELFORT.

Sachez....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Allez, monsieur, allez voir votre femme,
Vous jeter à ses pieds, lui demander pardon,
Et, pour elle écoutant l'estime et la raison,
Tirez-la du chagrin dont elle est dévorée;
Car vous le causez seul : j'en suis bien assurée.
Ce reproche vous doit percer d'un vif remord.
Un écart de l'esprit peut s'excuser, milord;
Mais les fautes du cœur jamais ne se pardonnent,
Et, plus que vos discours, vos procédés m'étonnent.
Ce n'est qu'avec douleur que j'en suis le témoin,
Et vous fuir désormais sera mon premier soin.

BELFORT.

Vous êtes dans l'erreur....

(*Constance sort, sans vouloir l'écouter davantage.*

SCÈNE VII.

BELFORT, *seul.*

Mais elle a pris la fuite....
N'importe, de mes feux elle est toujours instruite.
J'ai franchi le plus fort de la difficulté,
Et ma raison vaincra son incrédulité.

SCÈNE VIII.

LAFLEUR, BELFORT.

LAFLEUR.

Ah ! monsieur....

BELFORT, *l'interrompant.*

Qu'as-tu donc ?

LAFLEUR.

La douleur la plus grande !
Mon maître.... Hélas !

BELFORT.

Eh bien ! achève.

LAFLEUR.

J'appréhende
Qu'il n'ait perdu, monsieur, l'esprit entièrement.
J'ai beau faire, le mal empire à tout moment.

BELFORT.

Dis, quel mal ?

LAFLEUR.

Ses vapeurs, qui toujours le tourmentent ;
Et, depuis qu'il a vu madame, elles augmentent.
Il est dans un état qui fait compassion.

BELFORT, *à part.*

Elle aura mal reçu sa déclaration.

LAFLEUR.

Il se lève, il s'assied, il se calme, il s'agite,
Il se plaint, il se tait, il prie, il jure ensuite,
Se promène à grands pas, il devient furieux,
Et puis on voit des pleurs qui coulent de ses yeux.
J'ai voulu doucement lui parler de son père ;
Il m'a, par un soufflet, supplié de me taire.
J'ai cru devoir me rendre à cette instance-là.

BELFORT.

Ses vapeurs ne sont rien, si ce n'est que cela.

LAFLEUR.

Oh! ma joue a trouvé cette épreuve trop forte.
Comme il voit, cependant, que je gagne la porte,
Très sagement, de peur d'être encore battu,
D'une voix égarée, il me crie : « Où vas-tu?
« J'ai besoin de toi... Non... sors... Un moment, demeure.
« Va dire, de ma part, à milord, tout à l'heure,
« Qu'il faut que je lui parle indispensablement,
« Et qu'il monte, au plus vite, à mon appartement. »

BELFORT, *faisant quelques pas pour sortir.*

J'y cours.

LAFLEUR, *le retenant.*

Auparavant, permettez que mon zèle
Vous prévienne, monsieur, sur sa vapeur nouvelle.
Il tient, depuis tantôt, sur madame et sur vous,
Des discours si nouveaux, fait des contes si fous,
Que je n'ose les dire, et qu'ils vont vous surprendre.

BELFORT.

Quels que soient ces discours, tu peux me les apprendre.

LAFLEUR.

Il dit, monsieur, il dit qu'il est, secrètement,
L'époux de votre femme.

BELFORT,

Il le dit?

LAFLEUR.

Oui, vraiment.

BELFORT, *éclatant de rire.*

Ah! rien n'est si plaisant qu'une pareille idée.

LAFLEUR.

Il soutient qu'à ses feux vos bontés l'ont cédée.

BELFORT, *riant toujours.*

Ah ! comme de son bien il peut en disposer.
J'aurois tort là-dessus de lui rien refuser.

LAFLEUR.

Vous riez de son mal, quand vous devez le plaindre ?

BELFORT.

Va, ce mal, dans le fond, n'est pas beaucoup à craindre.

LAFLEUR.

Il fait, à chaque instant, de violents progrès,
Et j'appréhende tout de son dernier accès.
Sachez qu'il est jaloux, mais jaloux à la rage !

BELFORT.

De qui ?

LAFLEUR.

De vous.

BELFORT.

D'Orville, à ce coup, n'est pas sage.

LAFLEUR.

Votre épouse vous aime, il le trouve mauvais.
Vous l'obligeriez fort de ne la voir jamais.

BELFORT, *riant.*

La chose est trop bouffonne, et permets-moi d'en rire.

LAFLEUR.

Mais vous riez toujours, quoi qu'on puisse vous dire.

BELFORT.

Le moyen que je tienne à ce dernier trait-ci ?

LAFLEUR.

Je pense que monsieur a des vapeurs aussi ?...
Pardon, si ma franchise....

BELFORT, *l'interrompant.*

Oh ! loin que tu m'offenses,

[redacted]

Tout ce que tu me dis, et tout ce que tu penses,
Me divertit si fort, que j'éclate en vrai fou.

LAFLEUR.

Ne vous contraignez pas; riez, tout votre soûl.
Vos vapeurs sont, du moins, joyeuses, agréables,
Et telles qu'on les voit dans nos François aimables.
Leur caractère plaît par un je ne sais quoi....
Ah! leur force me gagne et s'empare de moi.
A présent, comme à vous, l'aventure me semble
Très comique, en effet, et rions-en ensemble.

(*Il rit avec Belfort.*)

BELFORT.

Viens, montons chez ton maître; et, quand il l'apprendra,
Lui-même, j'en suis sûr, comme nous, en rira.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉMILIE, *seule*.

De mon doute, à la fin, je suis trop éclaircie.
Du marquis languissant la longue maladie,
D'un violent amour étoit l'effet secret;
Et de ce feu fatal c'est moi qui suis l'objet.
Voilà ce que j'ai craint, et ce qui me déchire....
Lafleur vient d'engager Marthon à me le dire,
Pour presser le départ de son maître attendu.
Ma raison en frémit, mon cœur en est ému.
Je ne puis surmonter ni démêler mon trouble.
On vient.... C'est le marquis.... Son aspect le redouble.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, ÉMILIE

LE MARQUIS.

Madame, je ne puis me taire plus long-temps.
Je dois vous révéler des secrets importants.
J'ose, pour mon bonheur, pour votre propre gloire,
Vous prier de vouloir m'écouter et me croire.

ÉMILIE.

Moi, pour votre avantage et pour votre repos,
Je dois trancher d'abord d'inutiles propos,
Et vous presser, monsieur, de retourner en France.
Je sais qu'on vous attend; partez en diligence.

LE MARQUIS.

Ce discours me surprend. Qui peut vous avoir dit?...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Un valet très zélé.

LE MARQUIS, *à part.*

Je demeure interdit...
Le maraud!

ÉMILIE.

Vous devez croire un avis sincère,
Et suivre sans délai les volontés d'un père.

LE MARQUIS.

Un devoir plus sacré me défend de partir.

ÉMILIE.

Vous ne pouvez rester sans lui désobéir.

LE MARQUIS.

L'estime et la raison, l'honneur et la droiture,
Tout m'en fait une loi dans cette conjoncture.

ÉMILIE.

Eh! qu'allez-vous, marquis, vous mettre dans l'esprit?
Revenez à vous-même, et songez qu'il s'agit
D'un hymen, d'une épouse aimable, jeune et belle,
Qui vous doit...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je le sais, madame, et c'est pour elle,
Pour elle uniquement que je dois tout quitter.

ÉMILIE.

Eh! partez donc, monsieur.

LE MARQUIS.

Je dois plutôt rester,
Pour ne pas m'éloigner d'une épouse si chère.

ÉMILIE.

Mais, vous n'y songez pas; votre raison s'altère.

LE MARQUIS.

Vous-même, en ce moment, vous êtes dans l'erreur;
Et pour la dissiper...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Vous m'affligez, monsieur;
Votre état...

LE MARQUIS, *l'interrompant à son tour.*

Justement, est un point qu'on ignore.
C'est trop vous le cacher : apprenez que j'adore...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Je vois que votre esprit s'égare tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Non... Daignez jusqu'au bout entendre mon secret.

ÉMILIE.

A mes sages conseils cédez plutôt, vous-même.
Vous devez...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je ne puis, madame... Je vous aime.

ÉMILIE.

Monsieur!

LE MARQUIS.

D'un front si fier cessez de vous armer.
Sachez, en même temps, que je dois vous aimer :
C'est un devoir chez moi, dont rien ne me dispense.

ÉMILIE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Ah! c'est pousser, monsieur, trop loin l'extravagance;
Et je sors.

LE MARQUIS, *la retenant.*

Arrêtez.

ÉMILIE.

J'en ai trop écouté.

[redacted]

LE MARQUIS.

Vous me désespérez par cette cruauté.
De grâce ! accordez-moi le temps de vous instruire.
Il faut que je vous parle, enfin, ou que j'expire.

ÉMILIE.

Mais comprenez-vous bien ce que vous demandez ?

LE MARQUIS.

Oui, madame ; je meurs, si vous ne m'entendez...
Vous m'avez vu mourant... vous en étiez la cause ;
Et pour peu qu'à mes vœux votre âme encor s'oppose,
Dans mon premier état je m'en vais retomber.
Tous mes sens affoiblis sont prêts à succomber.

ÉMILIE, *à part.*

(*Au marquis.*)

Il m'alarme... Ah ! marquis, calmez la violence...

LE MARQUIS, *l'interrompant, en voulant se jeter à ses genoux.*

Ma vie ici dépend de votre complaisance.
Souffrez qu'à vos genoux...

ÉMILIE, *l'arrêtant*

Asseyez-vous plutôt ;
Vous en avez besoin. Vous êtes...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non ; il faut...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Vous n'êtes pas, marquis, en état de m'apprendre...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi... Sur vous j'ai le droit le plus tendre.
D'un nœud secret, que j'avoue en tremblant..

ÉMILIE, *l'interrompant.*

qui je vous laisse un instant.

LE MARQUIS.

Pour ne pas m'écouter, ah! c'est une défaite,
Et vous voulez ma mort.

ÉMILIE.

Non, marquis; je souhaite
Que vous viviez.

LE MARQUIS.

Madame, ayez donc...

ÉMILIE, *l'interrompant, toute troublée.*

On verra...
Quand vous serez plus calme, on vous écoutera...
Votre trouble est trop grand, et le mien est extrême...

(*A part, en s'en allant.*)

Adieu... Je ne sais plus ce que je dis, moi-même.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

J'ÉTOUFFE, je me meurs, je suis au désespoir,
Et mon état présent ne peut se concevoir.
J'ai frémi de parler, j'expire de me taire.
Cet aveu si terrible, et que je n'ai pu faire,
Est un poids accablant qui fait gémir mon cœur...
Mais un juste courroux se mêle à ma douleur.
C'est Lafleur, aujourd'hui, ce brouillon, cet infâme,
Qui des ordres d'un père a seul instruit ma femme...
Il me tarde déja qu'il ne s'offre à mes yeux.
Rien ne peut le soustraire au transport furieux

(*Voyant arriver Lafleur.*)

Dont je suis justement... Mais je le vois paroître.

SCÈNE IV.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main et saisissant Lafleur au collet.*

Te voilà donc, maraud? Je te tiens, double traître!
Ne crois pas m'échapper.

LAFLEUR, *se jetant à genoux.*

D'où vient donc ce courroux?..
Ah! monsieur, arrêtez... J'embrasse vos genoux.
Que vous ai-je donc fait?

LE MARQUIS.

J'admire la demande.
Ce que tu m'as fait?

LAFLEUR.

Oui.

LE MARQUIS.

Ton impudence est grande,
Et je vais...

SCÈNE V.

BELFORT, LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR, *à Belfort.*

Ah! je touche à mes derniers instants.
Monsieur, vite au secours; ne perdez pas de temps.
Mon maître, pour le coup, est dans la frénésie.
Arrêtez sa fureur, ou c'est fait de ma vie.

BELFORT, *au marquis, en lui retenant le bras.*

Quel est donc ton dessein? Qui cause ces transports?

LE MARQUIS.

Un trop juste sujet... Laisse au travers du corps,
Laisse que je lui passe à l'instant mon épée.

LAFLEUR, *à Belfort.*

Dans le noir vertigo dont sa tête est frappée,
Il est homme à le faire, et sans ménager rien.

LE MARQUIS, *à Belfort.*

N'arrête plus mon bras.

LAFLEUR, *à Belfort.*

Monsieur, tenez-le bien.

BELFORT, *au marquis.*

Dis-moi donc le sujet du courroux qui t'anime.

LE MARQUIS.

Après l'avoir puni, je t'apprendrai son crime.

LAFLEUR.

Ah! c'est contre les lois.

BELFORT, *au marquis.*

Il a raison, marquis.
Informe-nous, du moins, de ce qu'il a commis.

LE MARQUIS.

Par ses soins généreux ma femme vient d'apprendre
Qu'on veut me marier; et, sans vouloir entendre
Ce malheureux secret qui nous pèse à tous deux,
Elle m'ordonne, ami, d'abandonner ces lieux.

LAFLEUR.

Quand de l'hymen secret vous m'apprîtes l'histoire,
Monsieur, en conscience, eh! pouvois-je la croire?
J'ai pensé franchement (pardonnez mon erreur)
Qu'elle étoit le produit d'une sombre vapeur
Qui troubloit votre esprit.

LE MARQUIS, *le menaçant.*

C'est un nouvel outrage....
Ah! je vais te prouver, maraud, que je suis sage.

BELFORT, *le retenant.*

(A Lafleur.)

C'est le prouver fort mal.... Sauve-toi.

LAFLEUR, *s'enfuyant.*

J'obéis.

SCÈNE VI.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

Ne t'en prends qu'à toi seul si ta femme, marquis,
Ne t'a point écouté.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai porté l'audace
Jusqu'à lui déclarer ma passion en face;
Mais elle m'a, Belfort, interrompu toujours.
Je te dirai bien plus. Elle a sur mes discours,
Elle a cru que j'avois la raison altérée;
Et, plaignant mon malheur, elle s'est retirée.

BELFORT.

Elle te croit donc fou? Je t'en fais compliment.

LE MARQUIS.

Je ne badine pas: elle le croit, vraiment;
Et je le deviendrai, pour peu qu'elle persiste.

BELFORT.

Console-toi, mon cher, du malheur qui t'attriste.
Constance, à qui je viens, pour hâter mon bonheur,
D'éclaircir mon destin, me fait le même honneur,
Et me croit, qui plus est, un fort malhonnête homme.
Mais ce n'est pas assez de ce coup qui m'assomme;

Apprends un nouveau trait qui n'est pas moins fatal :
Ta femme, en te quittant, vient de se trouver mal,
Et de cet accident c'est moi qu'on croit coupable.

LE MARQUIS.

Ciel ! ce que tu me dis est-il bien véritable ?

BELFORT.

Oui ; Marthon, toute en pleurs, m'a parlé, de sa part :
« Milord, m'a-t-elle dit, accourez sans retard ;
« Tous nos secours sont vains auprès de votre femme.
« Monsieur peut seul guérir les vapeurs de madame.... »
(*Feignant de vouloir aller trouver Emilie.*)
Adieu, j'y vole.

LE MARQUIS.

Attends.

BELFORT.

Non, je m'y suis mal pris.
J'ai révolté son cœur par d'injustes mépris,
Et par des procédés choquants, désagréables,
Au lieu de l'engager par des façons aimables.
Je vais changer de ton ; et près d'elle, à présent,
Je serai si poli, je serai si galant,
Et si rempli d'ardeur....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Souffre que je t'arrête
Il ne faut pas outrer.... il suffit d'être honnête.

BELFORT.

Non, ce n'est pas assez ; je dois aller plus loin.
Je veux la ramener par le plus tendre soin :
Je m'en fais un devoir.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre.

BELFORT.

Mais c'est le seul moyen, d'Orville, de la mettre
En état de t'entendre et de te pardonner.
A ce point, par degrés, je prétends l'amener,
Et, pour te mieux servir, gagner sa confiance.

LE MARQUIS.

L'épreuve est délicate, et mon esprit balance.

BELFORT.

Moi, je n'hésite plus, et, malgré tes efforts....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Mais ton devoir t'oblige....

BELFORT, *l'interrompant de même.*

A réparer mes torts.
Contre moi, tu le sais, toute la maison crie :
Tout le monde me blâme, en plaignant Émilie.

LE MARQUIS, *voyant paroître Émilie.*

Ah! ma femme t'adore : elle prévient tes pas.

BELFORT.

Sors : je dois être seul.

LE MARQUIS.

Je ne te quitte pas.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, LE MARQUIS, BELFORT.

BELFORT, *à Émilie, en allant au-devant d'elle.*

Quoi! vous sortez, madame, en l'état où vous êtes?
Je suis confus des soins et des pas que vous faites....
Que ne m'attendiez-vous dans votre appartement?

ÉMILIE.

Je pourrai vous parler ici plus librement.

BELFORT.

Votre santé m'est chère, et je ne puis trop prendre....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Le plaisir de vous voir suffit pour me la rendre....
Mais je vous croyois seul?

BELFORT.

Et je le suis aussi.

LE MARQUIS.

Il est triste pour moi d'être de trop ici.

ÉMILIE.

Je vous ai cru parti, monsieur.

LE MARQUIS.

Moi?... Non, madame.

BELFORT, *à Émilie, en lui montrant le marquis.*

Tous deux, vous le savez, nous ne formons qu'une âme.
Mon cœur peut devant lui s'épancher sans détour :
Je veux qu'il soit témoin de mon juste retour,
Et du regret que j'ai de vous avoir choquée.

ÉMILIE.

Si vous m'étiez moins cher, je serois moins piquée.
Mais je vous vois, Belfort, et je ne le suis plus.

BELFORT.

Je demeure enchanté.

LE MARQUIS, *à part.*

Moi, je reste confus.

BELFORT.

Je ne puis m'excuser qu'à force de tendresse,
Qu'en redoublant de soins, d'égards, de politesse.
Je dois, pour réparer le temps que j'ai perdu,
(*Bas, au marquis.*)
Ne vous quitter jamais.... Fais-je bien? Qu'en dis-tu?

LE MARQUIS, *bas.*

Non, tu t'échauffes trop.

BELFORT, *bas, au marquis.*

Mais l'action l'exige.....

(A Émilie, en lui prenant la main.)

Je ne veux plus songer qu'à vous.

LE MARQUIS, *bas.*

Plus froid, te dis-je.

ÉMILIE, *à Belfort.*

Tiendrez-vous parole?

BELFORT, *lui baisant la main.*

Oui, voilà ma caution.

LE MARQUIS, *le tirant par la manche.*

Doucement! vous passez votre commission;
Et ce baiser, morbleu!...

BELFORT, *bas, au marquis, en l'interrompant.*

Mais il est nécessaire.

(A Émilie, en lui rebaisant la main.)

Je dois le répéter:... Ce garant est sincère.

LE MARQUIS, *bas.*

Poursuis, bourreau!... Tu ris? Tu trouves très plaisant
De m'avoir fait mari pour être son amant.

BELFORT, *à Émilie.*

En ce moment je goûte une joie infinie:
Mais la partagez-vous? Parlez, belle Émilie.

LE MARQUIS, *haut.*

Pour le coup, ton amour auroit tort d'en douter:
Dans les yeux de madame on le voit éclater.

ÉMILIE.

J'en fais gloire, monsieur, bien loin que je m'en cache.
J'aime trop mon époux.

BELFORT.

L'aveu qu'il vous arrache

Met le comble à mes vœux, et je ne conçois pas
Comment j'ai pu deux jours négliger tant d'appas.
Me pardonnez-vous bien un oubli si blâmable ?

ÉMILIE.

Oui, fussiez-vous encor mille fois plus coupable....
Mais, laissons le passé; ne songeons qu'au présent.

LE MARQUIS, *lui montrant Belfort.*

Madame, pour tous deux ce présent est charmant....
Pour moi, je vous l'avoue, il est moins agréable.

ÉMILIE.

Mais vous le trouveriez en France plus aimable.
Mon cœur, pour votre bien, vous y voudroit déja.

LE MARQUIS, *d'un air piqué.*

Rien n'est plus obligeant pour moi que ce vœu-là :
Je vous en remercie, et de toute mon âme.

BELFORT, *à Émilie.*

Ne parlons que de joie et de plaisir, madame.
Je veux, ce soir, je veux donner ici le bal.
Nous l'ouvrirons tous deux.

LE MARQUIS.

Moi, j'y danserai mal.

BELFORT, *à Émilie.*

Je prétends célébrer cette heureuse journée,
Comme le premier jour d'un nouvel hyménée.
J'ai répandu l'ennui sur un front si charmant :
J'y veux, aux yeux de tous, rappeler l'enjouement.
Mes torts ont éclaté, l'offense est solennelle :
La réparation le doit être, comme elle....
Je vais tout ordonner.... Souffrez, auparavant,
Que je vous reconduise à votre appartement.

EMILIE.

Oui, je veux, en chemin, vous prier d'une chose.

[redacted]

BELFORT, *lui prenant la main.*

Que de ma volonté la vôtre en tout dispose....

(Au marquis.)

Adieu. Prépare-toi, marquis, à bien sauter.

(Il sort avec Émilie.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

La cruelle, en partant, ne daigne pas jeter
Un regard seulement sur ma triste personne....
Mais Belfort l'accompagne, et mon cœur en frissonne....

SCÈNE IX.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Lafleur, qui, en arrivant, a vu s'en aller Émilie avec Belfort.*

Va, Lafleur; suis leurs pas. Imagine un moyen
Pour ramener Belfort, et rompre l'entretien.

LAFLEUR, *faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

J'y vole.... Mais, monsieur, vous les quittez à peine.
Quel prétexte avec eux voulez-vous que je prenne?

LE MARQUIS.

Quel prétexte, maraud? il en est cent pour un....

(A part.)

Pour me servir le sot n'a pas le sens commun:
S'il montre de l'esprit, c'est toujours pour me nuire....

(A Lafleur.)

Joins Belfort au plus vite, et, tout bas, va lui dire
Que j'ai besoin de lui, qu'à l'instant, dans ces lieux,
Il vient de m'arriver un accident fâcheux.
Dépêche-toi, maraud! et vole sur ses traces.

(Lafleur sort.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *seul.*

J'AI toutes les rigueurs; il a toutes les grâces.
On l'adore, on me hait; on le cherche, on me fuit.
Quand on ne le voit pas, on se meurt, on languit,
Et sitôt qu'on lui parle, ou qu'il vient à paroître,
Le mal s'évanouit et l'on se sent renaître.
On n'a des sentiments et des yeux que pour lui.
Il n'a qu'à dire un mot pour dissiper l'ennui;
Ce seul mot est payé de mille prévenances,
Et je ne puis avoir les moindres préférences.
Dès que j'ouvre la bouche, on répond froidement,
Et toujours pour me faire un mauvais compliment....
Que dis-je? En cet instant, où je suis à la gêne,
Où je gémis tout seul et dévore ma peine,
Il la conduit chez elle, il lui donne la main,
Et l'on a des secrets à lui dire en chemin.

SCÈNE XI.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

BELFORT vient-il? réponds, tranquillise mon âme.

LAFLEUR.

Il ne peut pas, monsieur, quitter sitôt madame.
Ils sont, je les ai vus, ils sont présentement
Tous deux dans des transports, dans un ravissement
Qu'on ne peut exprimer.

LE MARQUIS, *à part.*

J'étouffe, je suffoque.

LAFLEUR.

Pour lien, pour garant d'une paix réciproque,
Elle vient à son bras d'attacher, à mes yeux,
Un bracelet tissu de ses propres cheveux:
« Mon cher petit mari, tenez, gardez, dit-elle,
« Gardez bien ce doux gage, et soyez-moi fidèle. »
Tous deux, en même temps, viennent de s'embrasser.

LE MARQUIS.

(*À part.*)
Tais-toi.... Ce malheureux est fait pour m'annoncer
Des choses, des détails toujours désagréables.

LAFLEUR.

Est-ce ma faute, à moi, s'ils ne sont pas aimables?
Suis-je maître du sort et des évènements?
S'ils dépendoient de moi, je les rendrois charmants....
Un courrier, cependant, a suspendu leur joie.
Je crois que vers milord le parlement l'envoie.
L'affaire est sérieuse, à ce que j'ai compris.
Milord a paru même embarrassé, surpris,
Et je les ai laissés tous trois en conférence.

LE MARQUIS, *à part.*

Je respire, ces mots soulagent ma souffrance.
(*Lafleur sort.*)

SCÈNE XII.

CONSTANCE, LE MARQUIS.

CONSTANCE.

Ah! marquis, quel retour! quel changement heureux!
Ma cousine est, enfin, au comble de ses vœux.
Tout le monde applaudit au bonheur qu'elle goûte;
Et milord repentant.... Vous le savez sans doute?
Et la chose est publique.

LE MARQUIS.

Oui, j'en suis informé.

CONSTANCE.

Vous en êtes surpris, vous en êtes charmé?

LE MARQUIS, *troublé.*

Non.... Si fait....

CONSTANCE.

Mêlez donc votre joie à la nôtre.

Vous y devez, monsieur, prendre part.

LE MARQUIS.

Plus qu'un autre.

CONSTANCE.

Vous me le témoignez d'un air bien sérieux.....

Allons, que la gaîté paroisse dans vos yeux.

LE MARQUIS.

Mon visage est ingrat pour exprimer la joie:

Plus j'en suis pénétré, moins elle se déploie.

CONSTANCE.

Belfort va devenir l'exemple des époux.

SCÈNE XIII.

BELFORT, LE MARQUIS, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Belfort.*

Vous venez à propos, et je parlois de vous....

En bien présentement vous vous faites connoître,

Et vous voilà, monsieur, tel qu'un mari doit être.

Je vous rends mon estime.

BELFORT.

Un tel prix m'est bien doux;

C'est le seul, c'est l'unique, où j'aspire, entre nous.

Dans les empressements que j'ai pour Émilie,
Vous voyez le tableau, vous voyez la copie
De tous ceux que j'aurai pour vous, que je chéris,
Constamment chaque jour, quand nous serons unis.

CONSTANCE.

Comment! vous revenez encore à vos folies?

BELFORT.

Oh! pour m'en corriger, elles sont trop jolies!

CONSTANCE.

Osez-vous bien tout haut?....

BELFORT, *l'interrompant.*

Oui, d'Orville est discret,
Et pour un tel ami je n'ai rien de secret.

CONSTANCE.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Ce changement, monsieur, qui s'est fait en vous-même,
Ces soins pour votre femme, et ces transports subits
N'étoient donc que joués, et n'étoient pas sentis?

BELFORT.

J'ai fait exactement ce que je devois faire.
Ne m'estimez pas moins. C'est au fond un mystère
Dont j'ai voulu tantôt en vain vous éclaircir....
Pardon; présentement je n'ai pas ce loisir.
Une affaire d'État demande ma présence;
Et je n'ai pas voulu partir, belle Constance,
(*Au marquis.*)
Sans avoir pris congé de vous..... et du marquis.

LE MARQUIS.

Tu pars?

BELFORT.

Oui, serviteur.

LE MARQUIS.

Arrête.

BELFORT.

Je ne puis
Te parler plus long-temps, ni rester davantage......
(*À Constance.*)
Madame, en vous quittant, je vous parois volage,
Haïssable, bizarre, et même extravagant;
Mais quand je reviendrai vous me verrez charmant,
Sage, aimable, discret, digne enfin de vos charmes,
Et je vous forcerai de me rendre les armes.

CONSTANCE.

Je n'ai rien à répondre à de pareils adieux.

BELFORT.

D'Orville vous tiendra compagnie en ces lieux....
(*Au marquis, en faisant quelques pas pour s'en aller.*)
Je te laisse le soin de divertir ces dames.
Le talent d'un François est d'amuser les femmes.

LE MARQUIS, *le retenant.*

Émilie....

BELFORT, *l'interrompant, bas.*

Eh! ce soir tu la détromperas.

LE MARQUIS, *bas.*

Je n'aurai plus ce droit quand tu n'y seras pas.
À mon état cruel tu dois être sensible......
(*Haut.*)
Recule ton voyage.

BELFORT.

Il ne m'est pas possible.
Je vais au parlement, où je suis appelé.

LE MARQUIS.

Qu'il attende.

BELFORT.

Comment ! quand il est assemblé ?

LE MARQUIS.

Je te conjure, ami !....

BELFORT, *l'interrompant.*

Tes instances sont vaines.
Adieu. Je reviendrai, marquis, dans trois semaines.

LE MARQUIS.

(*Bas.*)

Trois semaines, milord ?... Ah ! c'est pour en mourir.

BELFORT, *bas.*

Laisse-moi : car je crains de me voir retenir
Par un autre embarras, qui n'est pas moins étrange.
Émilie aujourd'hui veut me suivre.

LE MARQUIS, *bas.*

Qu'entends-je ?

BELFORT, *bas.*

Ce qui redouble encor ma crainte à ce sujet,
Je sais qu'elle s'apprête à partir en effet.

LE MARQUIS, *bas.*

C'est un nouveau motif qui veut que je t'arrête.

BELFORT, *bas, en voyant paroître Émilie.*

Elle vient.... Je ne puis éviter la tempête.

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, LAFLEUR, LE MARQUIS, BELFORT, CONSTANCE.

ÉMILIE, *à Belfort.*

Monsieur, me voilà prête à marcher sur vos pas,
Et j'ai tout disposé pour ne vous quitter pas.

BELFORT.

Un tel empressement de votre part me flatte ;
Mais, madame, je pars pour affaire, à la hâte,
Et vous me jetteriez dans un dérangement....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Je vous prouve par-là mon tendre attachement.

BELFORT.

Mon cœur en est touché d'une façon très vive ;
Mais....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Quoi que vous disiez, il faut que je vous suive.

BELFORT.

Vous m'embarrassez fort. Je n'ose commander ;
Mais je vous prie en grâce, et daignez m'accorder
Ce qu'un juste motif....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ma raison est meilleure.

BELFORT.

Constance, le marquis, tout le monde demeure.

ÉMILIE.

Excusez-moi, monsieur, nous allons tous partir.
Avec milord Fauster Constance va s'unir ;
Et, puisqu'au parlement vous allez prendre place,
Je dois suivre vos pas. J'aurois mauvaise grâce
A rester seule ici quand vous serez absent....
(*Montrant le marquis.*)
Pour monsieur, vous savez très positivement,
Qu'il y peut demeurer beaucoup moins que personne ?

BELFORT.

Il le peut, comme ami.

ÉMILIE.

Puisqu'il l'est, je m'étonne

[redacted]

Que vous ne pressiez pas vous-même son départ,
Qui, pour son propre bien, ne veut point de retard.

CONSTANCE, *à Belfort.*

Milord, à ce discours il n'est point de réplique.
Partons.

BELFORT.

Pardonnez-moi. Je dois....

ÉMILIE, *l'interrompant, en montrant Lafleur.*

Ce domestique
Pour hâter son rappel exprès est envoyé;
Et vous êtes instruit, puisqu'il l'a publié,
Que l'hymen de son maître en France se dispose.

LAFLEUR, *à part.*

J'ai tout gâté tantôt... eh! réparons la chose.

ÉMILIE.

N'est-il pas vrai, Lafleur, que son père l'attend
Pour former ce lien?

LAFLEUR.

Oui, rien n'est plus constant.
Mais j'ai, depuis tantôt, appris une nouvelle
Qui change ce projet, et fait taire mon zèle.
Ici, depuis trois jours, mon maître est marié.

ÉMILIE.

Marié?

LAFLEUR.

Comme vous, je me suis récrié.

ÉMILIE.

Son père blâmera peut-être sa conduite...
(Avec une joie contrainte et mêlée d'un dépit caché.)
Pour moi, j'en suis charmée, et je l'en félicite.

LE MARQUIS.

Mon sort sera parfait, si j'ai votre agrément.

CONSTANCE.

Nous n'avons rien appris d'un nœud si surprenant.

LAFLEUR.

Vous étiez de la noce.

ÉMILIE.

A mon tour, ma surprise...

LAFLEUR, *l'interrompant.*

Vous en étiez aussi, madame la marquise.

CONSTANCE, *à Émilie, en lui montrant Lafleur.*

Il faut qu'une vapeur ait troublé son cerveau.
C'est un mal général.

ÉMILIE, *à Lafleur.*

A qui, dans ce château,
A-t-il donc pu s'unir ?

LE MARQUIS, *à part.*

Je tremble !

BELFORT, *à part.*

Je frissonne !

LAFLEUR, *hésitant.*

C'est, madame...

ÉMILIE.

A qui donc ?

LAFLEUR.

C'est à votre personne.

ÉMILIE.

A moi ?... Quelle folie !

CONSTANCE, *à part, en éclatant de rire.*

Ah ! le trait est charmant !...

(*A Émilie.*)

Sur ce nouvel hymen je vous fais compliment.
Vous l'avez contracté, l'on vient de vous le dire ;
Mais vous n'en savez rien, et c'est ce que j'admire.

[redacted]

LAFLEUR.

Le contrat est garant de tout ce que je dis.
Il est fait sous le nom de monsieur le marquis;
Et milord est lui-même inventeur de la ruse.

ÉMILIE, *à Belfort.*

Vous ne démentez point Lafleur, qui vous accuse?

BELFORT.

Il dit la vérité... D'Orville est votre époux.

LE MARQUIS, *à Émilie, en se jetant à ses pieds.*

Je me jette à vos pieds.

BELFORT, *à Émilie, en se jetant aussi à ses pieds.*

Je tombe à vos genoux.

LAFLEUR, *à Émilie, en se jetant de même à ses pieds.*

Je m'y prosterne aussi.

ÉMILIE, *à part.*

Je doute si je veille...
Je n'ose en croire ici ma vue et mon oreille.

LE MARQUIS.

Faites grâce à l'amour.

BELFORT, *à Émilie.*

Excusez l'amitié.

LE MARQUIS, *à Émilie.*

D'un mari tout à vous, ma femme, ayez pitié.

CONSTANCE, *à Émilie.*

Mais leur ton me séduit; je commence à les croire.

BELFORT, *à Émilie.*

Pour le bonheur commun...

LE MARQUIS, *à Émilie.*

Pour votre propre gloire...
Je meurs à vos genoux si je ne vous fléchis.

ÉMILIE, *à part.*

Mes sens sont, à la fois, révoltés et ravis...

Je brûle de parler, et je ne puis rien dire...
Mon orgueil est blessé; mais ma vertu respire.

LE MARQUIS.

Aurois-je le bonheur de n'être point haï?
Ah! ne rougissez pas d'aimer votre mari.

ÉMILIE.

Non, je n'en rougis plus; tout haut, je le publie.
Ce qu'a fait l'amitié, l'amour le ratifie.

(*Belfort se relève.*)

LE MARQUIS, *se relevant aussi.*

Tous mes vœux sont comblés par un aveu si doux;
De votre choix, enfin, je me vois votre époux;
Et de ce seul instant, qui guérit mes alarmes,
Je compte mon bonheur... je possède vos charmes.

LAFLEUR, *se relevant à son tour.*

La victoire est à nous, et je suis triomphant.

CONSTANCE, *à Émilie.*

Ah! ma joie est égale à mon étonnement.

BELFORT.

Eh bien! vous le voyez, je suis libre, Constance.
Je ne vous mentois pas. J'attends la préférence.

CONSTANCE.

Mais puis-je bien compter sur vous?

BELFORT.

Oui, tout-à-fait;
Quand on est ami tendre, on est mari parfait.

FIN DE L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE.

[redacted]

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.